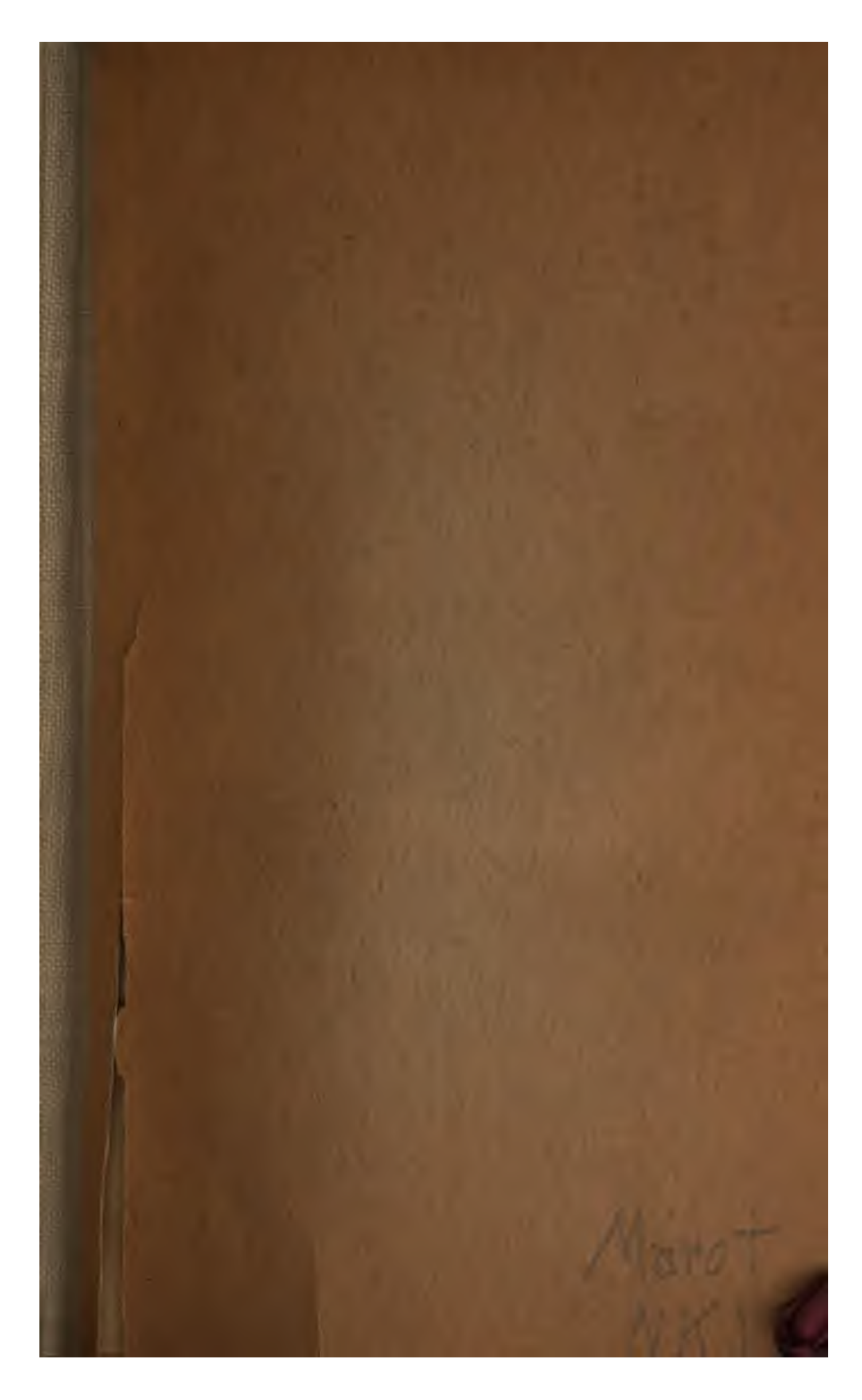
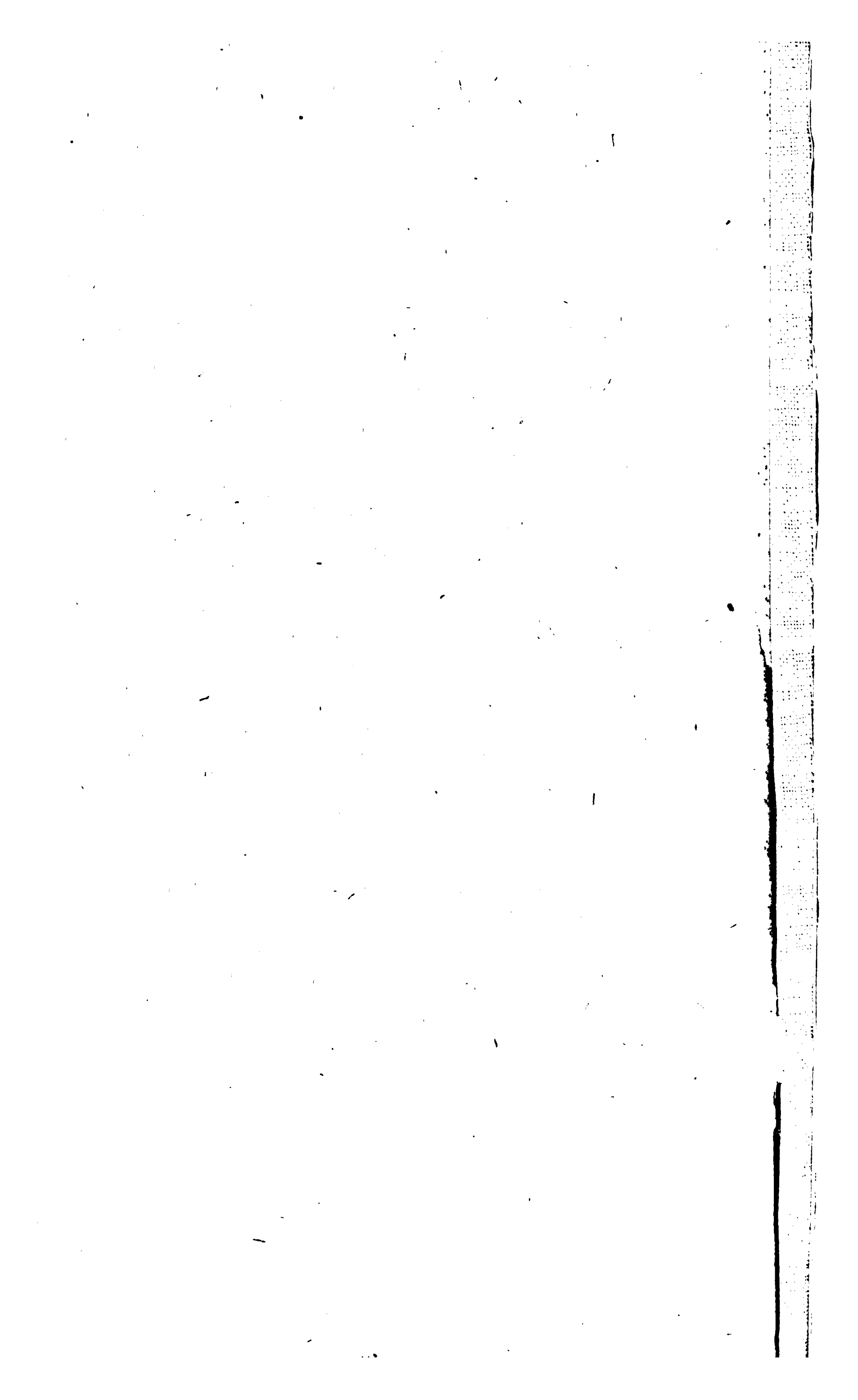
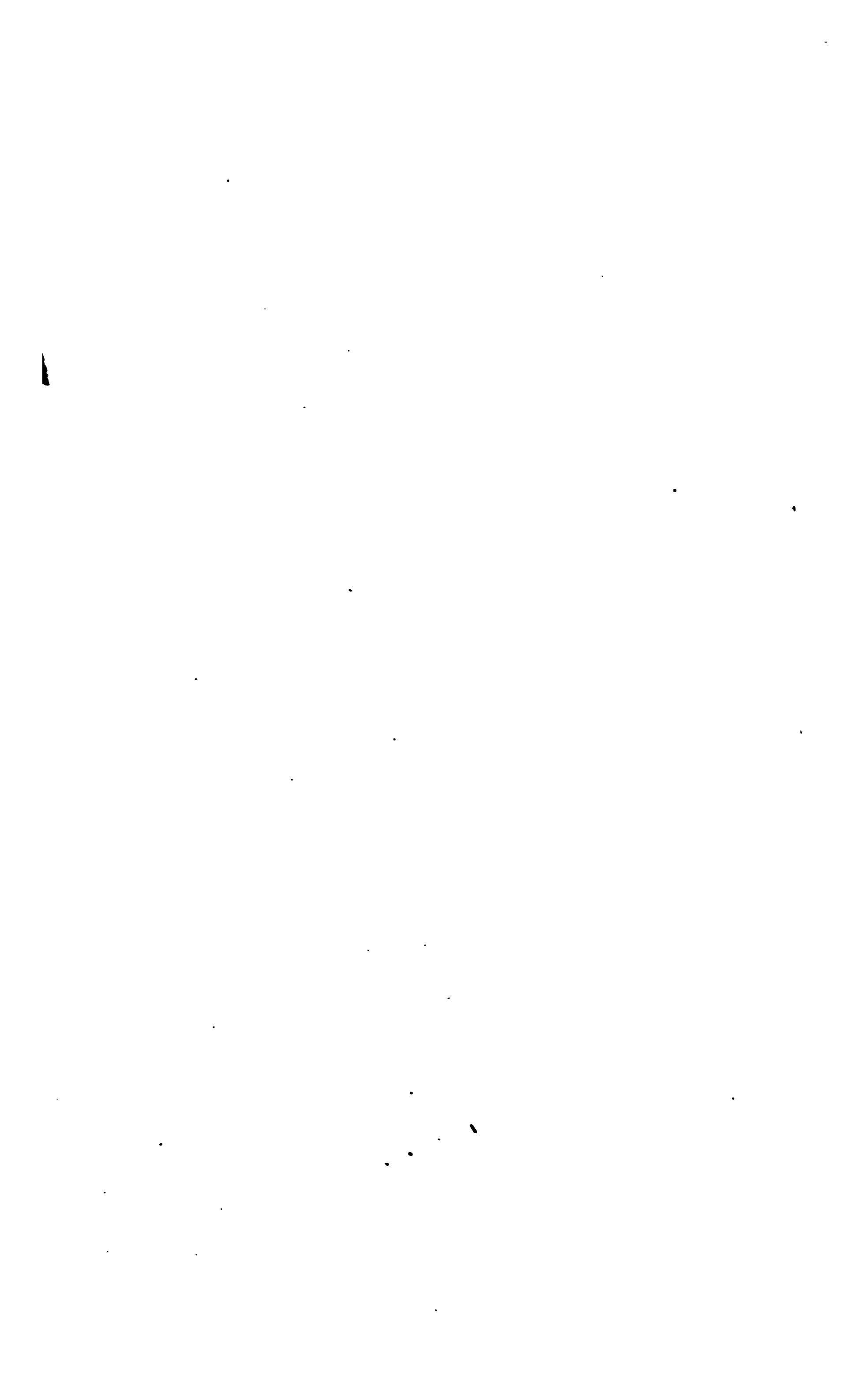


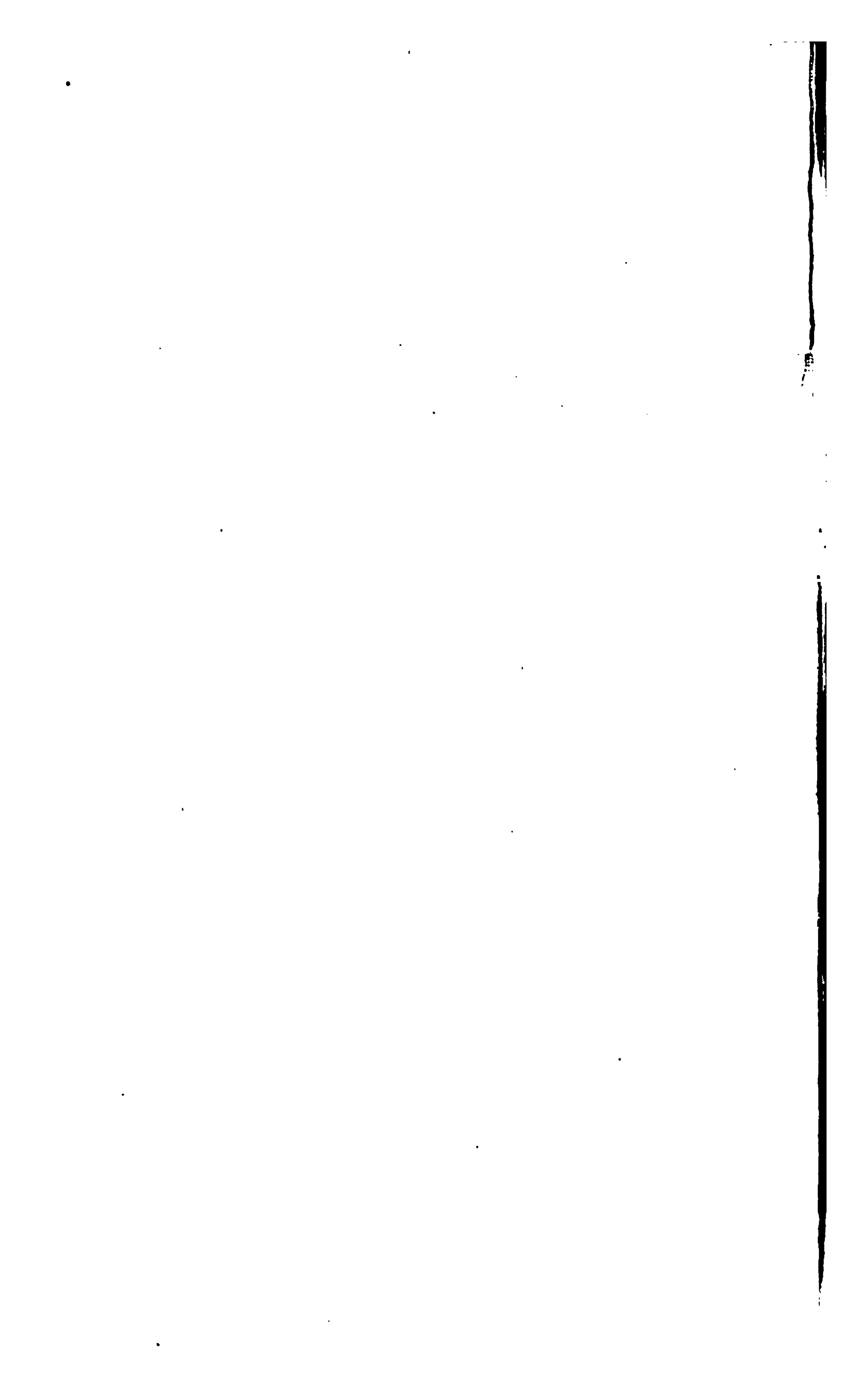
nox Library
FACIT
llection.
esented in 1878.













ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CLÉMENT MAROT,

NOUVELLE ÉDITION,

ORNÉE D'UN BEAU PORTRAIT, ET AUGMENTÉE D'UN ESSAI SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CL. MAROT, DE NOTES HISTORIQUES ET CRITIQUES, ET D'UN GLOSSAIRE.

> Et tant qu'ouy et nenny se dira,
> Par l'univers le monde me lira.
>
> MAROT, *Espistre à un sien amy*.

TOME II.

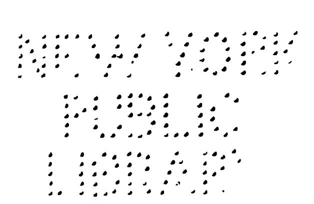


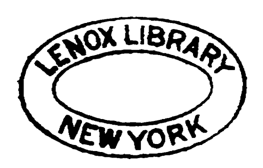
PARIS,

RAPILLY, Libraire-Éditeur, boulevard Montmartre, N° 23, près le passage des Panoramas.

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib., rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, et rue de Richelieu, N° 67, vis-à-vis la Bibliothèque.

M. DCCC XXIV.

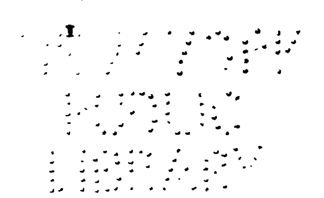




IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

BALLADES.

La mort n'y mord.



BALLADES.

I.

1512.

DES ENFANS SANS SOUCY.[1]

QUI sont ceulx là, qui ont si grand' envie,
Dedans leur cueur et triste marrisson,
Dont ce pendant que nous sommes en vie,
De maistre Ennuy n'escoutons la leçon?
Ilz ont grand tort, veu qu'en bonne façon,
Nous consommons notre fleurissant aage,
Saulter, danser, chanter à l'advantage,
Faulx envieux, est ce chose qui blesse?
Nenny, pour vray, mais toute gentilesse,
Et gay vouloir, qui nous tient en ses laqs.
Ne blasmez point doncques nostre jeunesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas.

Nous sommes druz, chagrin ne nous suyt mye:
De froid soucy ne sentons le frisson:
Mais dequoy sert une teste endormie?

[1] On appelait Enfans sans Souci de jeunes libertins qui, sous le règne de Charles VI, s'étaient réunis en société pour se livrer au plaisir. Adonnés au vin, au jeu et aux femmes, ils étaient notés d'infamie. Ils imaginèrent de composer des pièces nommées *sottises*, dans lesquelles ils se moquaient des folies humaines. Ils s'arrêtaient dans les carrefours, et amusaient par leurs farces grossières et indécentes, la populace rassemblée autour de leurs charriots.

Autant qu'un bœuf dormant pres d'un buysson.
Languards picquans plus fort qu'un herisson,
Et plus recluz qu'un vieil corbeau en cage,
Jamais d'aultruy ne tiennent bon langage,
Tousjours s'en vont songeans quelque finesse:
Mais entre nous, nous vivons sans tristesse,
Sans mal penser, plus aises que prelats. [1]
D'en dire mal c'est doncques grand' simplesse:
Car noble cueur ne cherche que soulas.

Bon cueur, bon corps, bonne phizionomie
Boire matin, fuyr noise, et tanson:
Dessus le soir, pour l'amour de s'amye
Devant son huys la petite chanson:
Trencher du brave, et du mauvais garson,
Aller de nuict, sans faire aucun oultrage:
Se retirer, voyla le tripotage:
Le lendemain recommencer la presse.
Conclusion, nous demandons liesse:
De la tenir jamais ne fusmes las:
Et maintenons, que cela est noblesse:
Car noble cueur ne cherche que soulas.

ENVOY.

Prince d'amours, à qui devons hommage,

[1] Dans ces tems d'ignorance et de fanatisme, les ministres de la religion, loin des autels qui les enrichissaient, étaient plongés dans une mollesse honteuse, et s'abandonnaient à la débauche la plus effrénée.

Certainement c'est un fort grand dommage
Que nous n'avons en ce moment largesse
Des grans tresors de Juno la deesse
Pour Venus suyvre : et que dame Pallas
Nous vint apres resjouyr en vieillesse,
Car noble cueur ne cherche que soulas. [1]

II.

1513.

DU TEMPS QUE MAROT ESTOIT AU PALAIS A PARIS.

MUSICIENS à la voix argentine,
Doresnavant comme un homme esperdu
Je chanteray plus hault qu'une buccine :
Helas si j'ay mon joly temps perdu.
Puis que je n'ay ce que j'ay prétendu,
C'est ma chanson, pour moy elle est bien deue:
Or je voys veoir si la guerre est perdue,
Ou s'elle picque ainsi qu'un herisson. [2]

[1] Il est possible que Cl. Marot, dont la morale n'était pas très-sévère, ait fait partie, dans sa jeunesse, de cette joyeuse compagnie, dont il se montre ici l'apologiste. On lit dans l'*Histoire du Théâtre-Français ; Clément Marot, auteur et acteur parmi les Enfans sans Soucy.*

[2] La France était menacée d'une ruine totale. Après une longue guerre qui l'avait épuisée d'hommes et d'argent, elle avait perdu l'Italie entière. Henri VIII, Maximilien Ier et les Suisses formaient contre elle une ligue formidable, et se préparaient à l'engloutir ; mais l'année suivante, Louis XII, par des négociations partielles, se délivra de tant d'ennemis, et se vit tout à coup dans le calme le plus profond.

Adieu vous dy mon maistre Jehan Grisson:
Adieu palais et la porte Barbette,[1]
Ou j'ay chanté mainte belle chanson
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

Celle qui c'est, en jeunesse est bien fine,
Ou j'ay esté assez mal entendu:
Mais si pour elle encores je chemine,
Parmy les piedz je puisse estre pendu:
C'est trop chanté, sifflé, et attendu
Devant sa porte, en passant par la rue.
Et mieulx vauldroit tirer à la charrue,
Qu'avoir tel' peine, ou servir un masson.
Bref, si jamais j'en tremble de frisson,
Je suis content qu'on m'appelle Caillette:[2]
C'est trop souffert de peine et marrisson[3]
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

[1] La porte Barbette était dans la Vieille-rue-du-Temple, vers l'endroit où aboutit la rue des Blancs-Manteaux. C'était sans doute près de là qu'habitait cette première maîtresse de Clément Marot.

[2] Caillette, fou célèbre, dont les bouffonneries amusèrent la cour sous Charles VIII et Louis XII; sa réputation fut telle, que son nom passa en proverbe. Peut-être est-ce de lui que nous vient le mot de *caillette*, qui signifie un homme frivole et babillard ?

[3] Il ne fut pas heureux en amour, ce pauvre Marot! Il choisit sa première maîtresse dans une obscure condition; il offrit son cœur à la célèbre Diane de Poitiers, qui ne le dédaigna pas; il osa tourner ses regards vers Marguerite, qu'environnait l'éclat des cours, et en fut aimé : cependant il ne put jamais arriver au terme où tendaient tous ses désirs; du moins l'histoire se tait sur cet article.

Je quicte tout, je donne, je resigne
Le don d'aymer, qui est si cher vendu.
Je ne dy pas que je me détermine
De vaincre Amour, cela m'est deffendu,
Car nul ne peult contre son arc tendu.
Mais de souffrir chose si mal congrue,
Par mon serment je ne suis plus si grue.
On m'a aprins tout par cueur ma leçon :
Je crains le guet, c'est un maulvais garson,
Et puis de nuict trouver une charrette :
Vous vous cassez le nez comme un glaçon
Pour le plaisir d'une jeune fillette.

ENVOY.

Prince d'amour regnant dessoubz la nue,
Livre la moy en un lict toute nue,
Pour me payer de mes maulx la façon :
Ou la m'envoye à l'ombre d'un buysson :
Car s'elle estoit avecques moy seulette
Tu ne veis onc mieulx planter le cresson,
Pour le plaisir d'une jeune fillette.



III.

1517.

DE LA NAISSANCE DE FEU MONSEIGNEUR LE DAULPHIN FRANÇOYS.

QUAND Neptunus, puissant dieu de la mer,
Cessa d'armer[1] carraques, et galees,
Les Gallicans bien le deurent aymer,
Et reclamer ses grans undes salees,
Car il voulut en ses basses vallees
Rendre la mer de la Gaule haultaine
Calme[2] et paisible, ainsi qu'une fontaine:
Et pour oster mathelotz de souffrance,
Faire nager en ceste eau claire et saine
Le beau daulphin tant desiré en France.

Nymphes des boys pour son nom sublimer,
Et estimer, sur la mer sont allees:
Si furent lors, comme on peult présumer,
Sans escumer les vagues ravallees:
Car les fortz ventz eurent gorges hallees,
Et ne souffloient, sinon à doulce alaine,

[1] Nous avons déjà eu l'occasion de remarquer ces frivolités auxquelles on fesait descendre la poésie. On a imaginé de donner à ce caprice puérile de Marot, le nom inintelligible de *rime batelée*.

[2] François Ier venait de conclure un traité de paix avec Charles d'Autriche, qui succédait à Ferdinand, roi d'Espagne. Combien de fois Charles et le roi de France se jurèrent-ils une alliance inviolable!

Dont mariniers vogoient en la mer plaine
Sans craindre en rien des oraiges l'oultrance,
Bien prevoyans la paix, que leur ameine
Le beau daulphin tant desiré en France.

Monstres marins veit on lors assommer,
Et consommer tempestes devallees,
Si que les nefz sans crainte d'abismer
Nageoient en mer à voilles avallees.
Les grans poissons faisoient saultz et hullees,
Et les petis, d'une voix fort seraine,
Doucettement avecques la seraine,
Chantoient[1] au jour de sa noble naissance,
Bien soit venu en la mer souveraine
Le beau daulphin tant desiré en France.

ENVOY.

Prince marin fuyant œuvre vilaine,
Je te supply garde que la balaine
Au celerin plus ne face nuysance,
Afin qu'on ayme en ceste mer mondaine
Le beau daulphin tant desiré en France.

[1] Marot fait chanter ici les poissons en chœur; Saint-Amand, plus tard, les mit *aux fenêtres*. Cette ballade était un sacrifice au mauvais goût du siècle.

IV.

1518.

A MADAME D'ALENÇON POUR ESTRE COUCHÉ EN SON ESTAT.[1]

PRINCESSE au cueur noble et rassis,
La fortune, que j'ay suivie,
Par force m'a souvent assis
Au froid giron de triste vie :
De m'y seoir encor me convie,
Mais je respons (comme fasché)
D'estre assis je n'ay plus d'envie :
Il n'est que d'estre bien couché.

Je ne suis point des excessifz
Importuns, car j'ay la pepie :
Dont suis au vent comme un chassis,
Et debout ainsi qu'une espie :
Mais s'une fois en la copie
De vostre estat je suis merché,
Je criray plus hault qu'une pie,
Il n'est que d'estre bien couché.

L'un soustient contre cinq ou six
Qu'estre accouldé, c'est musardie :

[1] Le génie de Clément Marot n'avait pas échappé à François Ier. Ce monarque, ami des lettres, ne tarda pas à encourager le jeune poète, et le fit entrer, en qualité de valet-de-chambre, dans la maison de sa sœur, Marguerite d'Alençon. C'est à ce sujct que eette ballade a été composée.

L'autre, qu'il n'est que d'estre assis
Pour bien tenir chere hardie:
L'autre dit que c'est mélodie
D'un homme debout bien fiché:
Mais quelque chose que l'on die,
Il n'est que d'estre bien couché.

ENVOY.

Princesse de vertu remplie:
Dire puis (comme j'ay touché)
Si promesse m'est accomplie,
Il n'est que d'estre bien couché.

V.

1520.

DU TRIUMPHE D'ARDRES ET GUIGNES, PAR LES ROYS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE.[1]

Au camp des roys, les plus beaulx de ce monde,
Sont arrivez trois riches estandars:

[1] Charles d'Autriche, élevé à l'empire en 1519, n'attendait que l'instant favorable pour attaquer le roi de France. François Ier craignant de voir l'Angleterre se ranger contre lui dans la guerre qui allait se déclarer, résolut de renouveler, dans une entrevue, le traité qu'il avait conclu un an auparavant avec Henri VIII. C'est entre Ardres et Guignes que les deux rois se rencontrèrent, accompagnés de leurs épouses et d'une suite nombreuse et brillante. Ce lieu, où on avait construit en bois des palais magnifiques, ornés de dorures et de riches tapisseries, fut appelé le Camp du Drap d'or. Les courtisans des deux cours étalèrent un tel luxe, que *plusieurs*, dit un

Amour tient l'un de couleur blanche et munde,
Triumphe l'autre avecques ses souldars
Vivement painct de couleur celestine:
Beauté apres en sa main noble et digne
Porte le tiers tainct de vermeille sorte :
Ainsi chascun richement se comporte,
Et en tel ordre, et pompe primeraine
Sont venuz veoir la royalle cohorte
Amour, Triumphe, et Beauté souveraine.

En ces beaux lieux plustost que vol d'aronde
Vient celle Amour des celestines pars,
Et en apporte une vive, et claire unde,
Dont elle estainct les fureurs du dieu Mars :
Avecques France, Angleterre enlumine,
Disant : Il fault qu'en ce camp je domine :[1]
Puis à son vueil faict bon guet à la porte,
Pour empescher que Discorde n'apporte
La pomme d'or, dont vint guerre inhumaine:
Aussi affin que seulement en sorte
Amour, Triumphe, et Beauté souveraine.

historien du tems, *y portaient leurs forêts, leurs prés et leurs moulins sur leurs épaules*. Les fêtes, les bals, les festins et les tournois se succédèrent pendant un mois. Enfin on se sépara, et François qui avait conçu de hautes espérances, n'obtint de Henri VIII qu'une promesse vague de rester neutre, s'il portait ses armes en Italie.

[1] Sur le fronton du palais du roi d'Angleterre était représenté un archer anglais, avec cette devise : *Qui j'accompagne est maître.* Henri VIII était bien-aise de montrer à tous les yeux que la France avait besoin de l'Angleterre.

Pas ne convient, que ma plume se fonde
A rediger du triumphe les arts,
Car de si grans en haultesse profonde
N'en feirent onc les belliqueurs Cesars.
Que diray plus? richesse tant insigne
A tous humains, bien demonstre, et designe
Des deux partiz la puissance tresforte.
Bref, il n'est cueur qui ne se reconforte
En ce pays, plus qu'en mer la seraine,
De veoir regner (apres rancune morte)
Amour, Triumphe, et Beauté souveraine.

ENVOY.

De la beauté des hommes me deporte :
Et quant à celle aux dames, je rapporte,
Qu'en ce monceau laide seroit Helaine.
Parquoy concludz, que ceste terre porte
Amour, Triumphe, et Beauté souveraine.

VI.

1521.

DE L'ARRIVEE DE MONSEIGNEUR D'ALENÇON EN HAYNAULT.[1]

DEVERS Haynault, sur les fins de Champaigne

[1] Une altercation entre les maisons de Crouy et de Bouillon, donna naissance à cette guerre terrible qui, pendant vingt-sept ans, mit en feu une partie de l'Europe. Le prince de Crouy voulait prendre l'empereur pour arbitre; le prince de Bouillon refuse avec fierté

Est arrivé le bon duc d'Alençon [1]
Avec honneur qui tousjours l'accompaigne,
Comme le sien propre, et vray escusson.
Là peult on veoir sur la grand' plaine unie
Des bons souldars son enseigne munie,
Prestz d'employer leur bras fulminatoire
A repoulser dedans leur territoire
Lourdz Haynuyers, gent rustique et brutale,
Voulant marcher sans raison peremptoire
Sur les climatz de France occidentale. [2]

Prenez hault cueur doncques France, et Bretaigne [3]
Car si en camp tenez fiere façon,
Fondre verrez devant vous Alemaigne,
Comme au soleil blanche neige, et glaçon.
Fiffres, tabours sonnez en armonie,
Advanturiers que la picque on manie

de se soumettre au jugement de Charles, qu'il envoie défier en pleine diète, et fait une irruption dans les Pays-Bas. Charles furieux, croyant que François Ier est le moteur secret de ces hostilités, entre aussitôt en France avec des forces formidables, s'empare de plusieurs villes, et ne s'arrête qu'aux portes de Mézières. Le roi s'avance à la tête de son armée jusqu'à Valenciennes, et voit son ennemi effrayé fuir à son approche.

[1] Le prince d'Alençon, époux de Marguerite, sœur du roi, était allé commander l'avant-garde de l'armée.

[2] Les provinces qui sont en deça de la Moselle et de la Meuse.

[3] François Ier, époux de Claude, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, n'avait pas encore réuni ce duché à la couronne. Ce n'est qu'en 1532 que, d'après le consentement des États assemblés, la Bretagne devint province inaliénable de France.

Pour les choquer, et mettre en accessoire,
Car desja sont au royal possessoire :
Mais (comme croy) destinee fatale
Veult ruyner leur oultrageuse gloire
Sur les climatz de France occidentale.

Doncques pietons marchans sur la campaigne,
Fouldroyez tout sans rien prendre à rançon :
Preux chevaliers, puis qu'honneur on y gaigne,
Voz ennemys poulsez hors de l'arson.
Faictes rougir du sang de Germanie
Les clairs ruisseaux dont la terre est garnie,
Si seront mis voz haultz noms en histoire.
Frappez donc tant de main gladiatoire
Qu'apres leur mort, et deffaicte totale
Vous rapportiez la palme de victoire
Sur les climatz de France occidentale.

ENVOY.

Prince remplyz de hault loz meritoire
Faisons les tous, si vous me voulez croire,
Aller humer leur cervoyse, et godale,
Car de noz vins ont grand desir de boire
Sur les climatz de France occidentale.



VII.

1521.

DE PAIX ET DE VICTOIRE.[1]

QUEL hault souhait, quel bienheuré desir
Feray je, las, pour mon dueil qui empire?
Souhaiteray je avoir dame à plaisir?
Desireray je un regne, ou un empire :
Nenny (pour vray) car celluy qui n'aspire
Qu'a son seul bien, trop se peult desvoyer :
Pour chascun donc à soulas convoyer,
Souhaiter veulx chose plus meritoire :
C'est que Dieu vueille en brief nous envoyer
Heureuse paix, ou triumphant' victoire.

Famine vient Labeur aux champs saisir :
Le bras, au chef, soudaine mort desire :
Soubz terre voy gentilz hommes gesir,
Dont mainte dame en regretant souspire :
Clameurs en faict ma bouche, qui respire :
Mon triste cueur l'œil en faict larmoyer:
Mon foible sens ne peult plus rithmoyer,
Fors en dolente, et pitoyable histoire :

[1] L'empereur, à l'arrivée de François Ier dans le Hainaut, s'était retiré précipitamment en Flandre, et avait réclamé l'arbitrage du roi d'Angleterre. On espérait une paix avantageuse; mais les conférences qui se tinrent à Cambray, n'aboutirent à rien, et la guerre continua avec plus d'acharnement.

Mais bon espoir me promet pour loyer
Heureuse paix, ou triumphant' victoire.

Ma plume lors aura cause, et loysir
Pour du loyer quelque beau lay escrire :
Bon temps adonc viendra France choisir,
Labeur alors changera pleurs en rire.
O que ces motz sont faciles à dire!
Ne sçay si Dieu les vouldra employer :
Cueurs endurcis (las) il vous fault ployer.
Amende toy, o regne transitoire!
Car tes pechez pourroient bien forvoyer
Heureuse paix, ou triumphant' victoire.

ENVOY.

Prince Françoys, fais discorde noyer :
Prince Espaignol, cesse de guerroyer :
Prince aux Angloys, garde ton territoire.
Prince du ciel, vueille à France octroyer
Heureuse paix, ou triumphant' victoire.



VIII.

1524.

D'UN AMANT FERME EN SON AMOUR.[1]

PRES de toy m'a faict arrester
Amour, qui tousjours me remord:
Mais d'en partir fault m'apprester,
Sans en ce poursuyvre ma mort.
Bel Acueil qui m'a ris, me mord,
Et tourne ma joye en destresse,
Pour avoir quis en trop hault port
Premiere, et derniere maistresse.

Ha mon cueur, que voy regreter
Tu cherches trop heureux confort,
Foible suis pour te conquester
Un chasteau de si grand effort :
Si vivras tu loyal, et fort :
Et combien que rigueur t'oppresse.
Je veulx que la tiennes (au fort)
Premiere, et derniere maistresse.

Premiere, car d'autre accointer
Ne me vint oncques en record.

[1] Diane se reprocha bientôt d'avoir cédé au doux penchant qui l'avait entraînée vers l'aimable poète. L'encens qu'on lui prodiguait avait enflé son orgueil, et ses yeux se tournaient souvent vers le trône. Déjà son amant ne s'apercevait que trop de son refroidissement, bientôt changé en haine.

Et derniere, car la quitter
Jamais je ne seray d'accord.
Premiere me serre, et entord :
Derniere peult m'oster de presse
Bref, elle m'est (soit droit, ou tort)
Premiere, et derniere maistresse.

ENVOY.

Adieu donc cueur de noble apport,
Taché d'ingratitude expresse :
Adieu du servant sans support
Premiere, et derniere maistresse.

IX.

1525.

CONTRE CELLE QUI FUT S'AMYE.[1]

Un jour rescrivy à m'amye
Son inconstance seulement,[2]
Mais elle ne fut endormie
A me le rendre chauldement :
Car des l'heure tint parlement
A je ne sçay quel papelard,[3]

[1] Clément Marot composa cette ballade satirique dans la prison du Châtelet de Paris, où Diane le fit jeter, en l'accusant d'avoir mangé du lard en carême. Voyez la Notice.

[2] Il veut parler du rondeau xv du liv. II : *Comme inconstante, etc.;* qui lui attira cette triste aventure.

[3] Le docteur Bouchar. Voyez l'épître que Marot lui adressa de sa prison, pour obtenir la liberté.

Et luy a dict tout bellement:
Prenez le, il a mangé le lard.

Lors six pendars ne faillent mye
A me surprendre finement :
Et de jour pour plus d'infamie,
Feirent mon emprisonnement.
Ilz vindrent à mon logement :
Lors ce va dire un gros paillard :
Par la morbieu voyla Clement,
Prenez le, il a mangé le lard.

Or est ma cruelle ennemie
Vengee bien amerement :
Revenge n'en veulx, ne demie.
Mais quand je pense, voyrement
Elle a de l'engin largement,
D'inventer la science et l'art
De crier sur moy haultement :
Prenez le, il a mangé le lard.

ENVOY.

Prince, qui n'eust dict plainement,
La trop grand' chaleur, dont elle ard,
Jamais n'eust dict aucunement :
Prenez le, il a mangé le lard.

X.

1526.

CHANT DE MAY.[1]

En ce beau moys delicieux,
Arbres, fleurs, et agriculture,
Qui durant l'yver soucieux,
Avez esté en sepulture,
Sortez pour servir de pasture
Aux trouppeaulx du plus grand pasteur,
Chascun de vous en sa nature
Louez le nom du Createur.

Les servans d'amour furieux
Parlent de l'amour vaine, et dure :
Ou vous vrays amans curieux
Parlez de l'amour sans laydure :
Allez aux champs sur la verdure
Ouyr l'oyseau parfaict chanteur :

[1] Détesté de celle qui l'avait si tendrement aimé, Clément Marot conçut pour l'amour un dégoût dans lequel son cœur ardent ne pouvait persévérer. Il essayait de moraliser, et sa lyre malgré lui chantait encore l'Amour. Ici il commande à la Nature, renouvelée au printems, de louer le Créateur, et ramenant sa pensée vers ce sentiment chéri qu'il a en vain juré de fuir, il envie aux fleurs leur innocent amour, et leur fait dire :

.... Du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Créateur.

Mais du plaisir, si peu qu'il dure,
Louez le nom du Créateur.

Quand vous verrez rire les cieulx,[1]
Et la terre en sa floriture;
Quand vous verrez devant voz yeulx
Les eaux luy bailler nourriture,
Sur peine de grand' forfaicture,
Et d'estre larron, et menteur,
N'en louez nulle creature,
Louez le nom du Createur.

ENVOY.

Prince, pensez, veu la facture,
Combien puissant est le facteur.
Et vous aussi mon escripture
Louez le nom du Createur.

XI.

1526.

CHANT DE MAY ET DE VERTU.[2]

VOULUNTIERS en ce moys icy
La terre mue, et renouvelle.

[1] Remarquons que Clément Marot est le premier poète qui se soit emparé de cette expression si hardie et si pittoresque, tant de fois répétée depuis.

[2] Cette ballade me semble adressée à Diane. Le poète n'avait renoncé ni à l'amour ni à l'espérance; la prison n'avait pu lui faire

Maintz amoureux en font ainsi,
Subjectz à faire amour nouvelle
Par legiereté de cervelle,
Ou pour estre ailleurs plus contens :
Ma façon d'aymer n'est pas telle,
Mes amours durent en tout temps.

N'y a si belle dame aussi,
De qui la beauté ne chancelle :
Par temps, maladie, ou soucy,
Laydeur les tire en sa nasselle : [1]
Mais rien ne peult enlaydir celle,
Que servir sans fin je pretens :
Et pource qu'elle est tousjours belle,
Mes amours durent en tout temps.

Celle, dont je dy tout cecy,
C'est Vertu la nymphe éternelle,
Qui au mont d'honneur esclaircy
Tous les vrays amoureux appelle :
Venez amans, venez (dit elle),
Venez à moi je vous attens :

haïr l'infidèle. Par de tendres reproches, par des éloges déguisés, il cherchait à rentrer dans ses bonnes grâces ; mais Diane fut inflexible : peut-être ne se reconnaissait-elle pas sous le nom de Vertu ? Et bientôt Clément Marot, dont *les amours durent en tout temps*, était aux pieds de la reine de Navarre.

[1] Cette image est incohérente ; on ne peut se figurer la *nacelle de la laideur*.

Venez (ce dit la jouvencelle),
Mes amours durent en tout temps.

ENVOY.

Prince, fais amye immortelle,
Et à la bien aymer entens :
Lors pourras dire sans cautelle,
Mes amours durent en tout temps.

XII.

1527.

DE S'AMYE BIEN BELLE.[1]

AMOUR me voyant sans tristesse,
Et de le servir desgouté,
M'a dict, que feisse une maistresse,
Et qu'il seroit de mon costé.
Apres l'avoir bien escouté
J'en ay faict une à ma plaisance,
Et ne me suis point mesconté,
C'est bien la plus belle de France.

Elle a un œil riant, qui blesse
Mon cueur tout plein de loyauté,

[1] Cl. Marot adressa ces vers à la princesse d'Alençon, dans les premiers tems de leurs amours. Une femme aime toujours qu'on enchérisse sur les éloges, aussi cette ballade ne plut pas à Marguerite. Elle le fit entendre au poète docile, qui répara sa faute en composant ce célèbre madrigal : *Amour trouva celle qui m'est amère, etc.*

Et parmy sa haulte noblesse
Mesle une douce privauté.
Grand mal seroit, si cruauté
Faisoit en elle demourance :
Car quant à parler de beauté,
C'est bien la plus belle de France.

De fuyr s'amour, qui m'oppresse,
Je n'ay pouvoir, ne voulunté,
Arresté suis en ceste presse
Comme l'arbre en terre planté.
S'esbahit on, si j'ay planté
De peine, tourment et souffrance?
Pour moins on est bien tourmenté,
C'est bien la plus belle de France.

ENVOY.

Prince d'amours, par ta bonté
Si d'elle j'avois jouyssance,
Onc homme ne fut mieulx monté,
C'est bien la plus belle de France.



XIII.

1530.

CHANT DE JOYE, AU RETOUR D'ESPAIGNE, DE MESSEIGNEURS LES ENFANS DE FRANCE, COMPOSÉ LA NUICT QU'ON EN SCEUT LES NOUVELLES ET LE LENDEMAIN PRÉSENTÉ AU ROY A SON LEVER.

ILZ sont venuz les enfans desirez,
Loyaulx Françoys, il est temps qu'on s'appaise :
Pourquoy encor pleurez, et souspirez?
Je l'entens bien, c'est de joye, et grand aise;
Car prisonniers (comme eulx) estiez aussi :
O Dieu tout bon, quel miracle est cecy?
Le roy voyons, et le peuple de France
En liberté : et tout par une enfance
Qui prisonniere estoit en fortes mains.
Or en est hors, c'est triple delivrance :
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

Nouvelle Royne, [2] ô que vous demourez,
Sentez vous point de loing nostre mesaise?
Sus, peuples, sus, vos quantons décorez

[1] Les deux fils de François Ier restèrent quatre ans en ôtage à la cour d'Espagne, et suivant le traité de Cambray, furent échangés sur la frontière (1er juin 1530), contre 1200 écus d'or.

[2] La douairière de Portugal, Éléonore, sœur de Charles-Quint, fiancée au roi dès le 13 février 1526, amena les enfans de France. François Ier vint la recevoir à Mont-de-Marsan, où le mariage se fit sans éclat. Cette princesse, âgée de 30 ans, sans grâces et sans beauté, vécut tranquille et obscure au milieu des maîtresses de son mari.

De divers jeux. Est il temps qu'on se taise?
De voz jardins arrachez le soucy,
Et qu'il n'y ayt gros canon racourcy
Qui ceste nuict ne bruye par oultrance,
Signifiant, que guerre avec souffrance
Part, et s'en va aux enfers inhumains :
Et puis chantez en commune accordance,
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

Sotz devineurs, voz livres retirez :
Tousjours faisiez la nouvelle mauvaise :
Mais Dieu a bien voz propos revirez,
Tant que menty avez, ne vous desplaise.
Heureux baron, noble Montmorency, [1]
Ce qu'en as faict (il le fault croire ainsi)
Est du Grand Maistre ouvrage sans doubtance.
Conseil françoys, quoy qu'en ceste alliance
N'eussent mieulx faict les tressages Rommains,
Ne dictes pas, que c'est vostre puissance :
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

ENVOY.

Prince royal, ma terrestre esperance,
Si le plaisir de ceste delivrance
Voulez peser contre les travaulx maintz,
Droicte sera (ce croy je) la balance,
Gloire à Dieu seul, paix en terre aux humains.

[1] Anne de Montmorency avait été chargé de négocier cette délivrance.

XIV.

CRY DU JEU DE L'EMPIRE D'ORLÉANS.[1]

LAISSEZ à part voz vineuses tavernes,
Museaulx ardans, de rouge enluminez :
Renjeunissez, saillez de voz cavernes,
Vieux accroupiz, par aage examinez :
Voicy les jours qui sont determinez
A blasonner, à desgorger, et dire :
Voicy le temps, que suppostz de l'Empire
Doivent par droict leurs coustumes tenir :
Si voulez donc passer le temps, et rire,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

[1] On ne possède aucune notion certaine sur le *jeu de l'Empire d'Orléans*. L. Dufresnoy, dans ses immenses recherches, n'a rien pu découvrir. Nous n'avons pas été plus heureux, et nous sommes obligés d'avoir recours à des conjectures qui peut-être ne sont pas sans fondement. Nous croyons que l'*Empire d'Orléans* était une compagnie établie à l'exemple des *Enfants sans Soucy* et de la Bazoche, qu'elle espérait faire oublier ;

...... Le tems et le terme s'approche
Qu'Empiriens, par-dessus la Bazoche,
Triumpheront.....

Cette ballade annonçait probablement une nouvelle parade que les Empiriens devaient représenter.

On lit dans l'excellente *Histoire de Paris*, par M. Dulaure : « *Philippe-le-Bel accorda aux clercs de la Bazoche, la faculté d'établir des juridictions basochiales inférieures dans diverses villes du ressort du parlement de Paris, à condition que les prévots de ces juridictions rendraient foi et hommage au roi de la Bazoche.... Le chef des clercs du présidial d'Orléans, prenait le titre d'*EMPEREUR. »

Harnoys, chevaulx, fiffres, tabours, et trompes,
Riches habitz, et grans bragues avoir,
Ce ne sont pas de l'Empire les pompes,
Leurs motz, leur jeu, c'est cela qu'il fault veoir :
Qui vouldra donc des nouvelles sçavoir,
Qui ne sçaura des follies cent mille,
Qui ne scaura mainte abusion vile
Sans trop picquer, l'en ferons souvenir :
Pourtant, seigneurs de ceste noble ville,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

N'ayez pas peur, dames gentes, mignonnes,
Qu'en noz papiers on vous vueille coucher,
Chascun sçait bien, qu'estes belles, et bonnes,
On ne sçauroit à voz honneurs toucher :
Qui est morveux si se voyse moucher :
Venez, venez, sotz, sages, folz, et folles.
Vous musequins qui tenez les escolles,
De caqueter, faire, et entretenir,
Pour bien juger, que c'est de noz parolles,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

ENVOY.

Prince, le temps et le terme s'approche,
Qu'Empiriens par dessus la Bazoche
Triumpheront, pour honneur maintenir :
Toutes, et tous, si trop fort on ne cloche,
N'y envoyez, mais pensez de venir.

XV.

DE FRERE LUBIN.[1]

Pour courir en poste à la ville
Vingt foys, cent foys, ne sçay combien ;
Pour faire quelque chose vile,
Frere Lubin le fera bien :
Mais d'avoir honneste entretien,
Ou mener vie salutaire,
C'est à faire à un bon chrestien,
Frere Lubin ne le peult faire.[2]

Pour mettre (comme un homme habile)
Le bien d'autruy avec le sien,
Et vous laisser sans croix ne pile,
Frere Lubin le fera bien :
On a beau dire je le tien,
Et le presser de satisfaire,
Jamais ne vous en rendra rien,
Frere Lubin ne le peult faire.

Pour desbaucher par un doulx style
Quelque fille de bon maintien,
Point ne fault de vieille subtile,
Frere Lubin le fera bien.

[1] Les réformés donnaient ce nom aux moines mendians ; frère Lubin représente ici toute la moinerie.

[2] Cette ballade diffère des autres, en ce qu'elle a un double refrein.

Il presche en theologien,
Mais pour boire de belle eau claire,
Faictes la boire à votre chien,
Frere Lubin ne le peult faire.

ENVOY.

Pour faire plus tost mal que bien,
Frere Lubin le fera bien;
Et si c'est quelque bon à faire,
Frere Lubin ne le peult faire. [1]

XVI.

CHANT PASTORAL, A MONSEIGNEUR LE CARDINAL DE LORRAINE, [2] QUI NE POUVOIT OUYR NOUVELLES DE MICHEL HUET, SON JOUEUR DE FLUSTES.

N'Y pense plus, prince, n'y pense mye,
Si de Michel n'es ores visité,

[1] Les accusations dont Marot chargeait les moines n'étaient malheureusement que trop vraies. Le poète essayait d'arracher le bandeau d'erreur qui couvrait les yeux de la raison; il osait frapper du fouet du ridicule l'insolence triomphante... Qu'on juge des dangers auxquels ils s'exposait; sans la protection de François Ier il aurait marché au supplice. Que coûtait alors un bûcher de plus? et ceux qui plus tard inventèrent la Saint-Barthélemy, savaient si bien pardonner!

[2] Jean de Lorraine, fils de René II, duc de Lorraine, né en 1498, parvint, par sa naissance et son mérite, aux plus hautes dignités de l'église. Il fut tour à tour abbé de Cluny et évêque de Metz et de Verdun, archevêque de Lyon et de Narbonne; enfin le pape Léon X lui envoya le chapeau de cardinal en 1518. Ce prélat généreux se montra toujours le protecteur du mérite et de la vertu. Il mourut en 1550.

Car le dieu Pan, et Syringue [1] s'amye
Ce moys d'avril ont un prix suscité :
Et ont donné sur un des montz d'Arcade
Au mieulx disant de la fluste une aulbade
La fluste d'or, neuf pertuis contenant.
Tytire y court, Mopsus s'y va trainant,
Et Coridon a le chemin apris :
Chascun y va, pour veoir, qui maintenant
Du jeu de fluste emportera le prix.

Lors ton Michel n'a eu teste endormie,
Ains est couru veoir la solennité,
Et a sonné sa fluste, et chalemye,
Tout à ton los, honneur, et dignité.
Incontinent que toute la brigade
Son armonie ouyt soubz la fueillade,
Pan se teut coy, merveille se donnant :
Dont chascun va sa fluste abandonnant,
Et soubz la sienne à danser se sont pris,
Disans entre eulx, ce Françoys resonnant
Du jeu de fluste emportera le prix.

Pan (en effect) eut la face blesmie,
Et sur Michel se monstra despité :

[1] Syrinx, nymphe de Diane, poursuivie par Pan, se précipita dans le fleuve Ladon, pour échapper aux caresses de ce hideux amant, et fut changée en roseaux. Le dieu des bergers, entendant le murmure qui sortait de ces roseaux agités par le zéphyr, coupa sept tuyaux d'inégale longueur, les unit avec de la cire, et forma la flute pastorale.

Si doubterois, que de paour d'infamie
Du hault du mont ne l'eust précipité,
Car un hault dieu, de dueil trop est malade,
Quand un mortel le surmonte, et degrade.
Mais Pan, qui t'ayme, est assez souvenant,
Qu'un tel ouvrier est propre, et advenant
A toy, qui es recueil des bons espritz :
Donc reviendra, et en s'en revenant
Du jeu de fluste emportera le prix.

ENVOY.

Prince Lorrain, par vertu consonnant
A bons subjectz, ton Michel bien sonnant
Plus pour l'honneur, qui est en toy compris,
Que pour monstrer, qu'il n'est point aprenant,
Du jeu de fluste emportera le prix.

XVII.

DU JOUR DE NOEL.[1]

Or est Noël venu son petit trac,
Sus donc aux champs, bergieres de respec,
Prenons chascun panetiere, et bissac,
Fluste, flageol, cornemuse, et rebec,
Ores n'est pas temps de clorre le bec,
Chantons, saultons, et dansons ric à ric :

[1] Cette ballade, remarquable par la bizarrerie des rimes, était un de ces tours de force qui occupaient tant nos vieux poètes.

Puis allons veoir l'enfant au povre nic,
Tant exalté d'Helie, aussi d'Enoc,
Et adoré de maint grand roy, et duc :
S'on nous dit nac, il fauldra dire noc :
Chantons Noël tant au soir, qu'au desjuc.

Colin Georget, et toy Margot du Clac
Escoute un peu et ne dors plus illec :
N'a pas long temps sommeillant pres d'un lac,
Me fut advis, qu'en ce grand chemin sec
Un jeune enfant se combatoit avec
Un grand serpent, et dangereux aspic :
Mais l'enfanteau en moins de dire pic,
D'une grand' croix luy donna si grand choc
Qu'il l'abbatit, et luy cassa le suc :
Garde n'avoit de dire en ce defroc
Chantons Noël tant au soir, qu'au desjuc.

Quand je l'ouy frapper et tic, et tac,
Et luy donner si merveilleux eschec,
L'ange me dit d'un joyeux estomach,
Chante Noël, en françoys, ou en grec,
Et de chagrin ne donne plus un zec,
Car le serpent a esté prins au bric:
Lors m'esveillay et comme fantastic
Tous mes trouppeaulx je laissay pres un roc,
Si m'en allay plus fier qu'un archiduc
En Bethleem : Robin, Gautier, et Roch,
Chantons Noël tant au soir, qu'au desjuc.

ENVOY.

Prince devot, souverain catholic,
Sa maison n'est de pierre, ne de bric,
Car tous les vents y soufflent à grand floc:
Et qu'ainsi soit, demandez à sainct Luc.
Sus donc avant, pendons soucy au croc,
Chantons Noël tant au soir, qu'au desjuc.

XVIII.

DE CARESME.[1]

CESSEZ acteurs d'escrire en eloquence
D'armes, d'amours, de fables, et sornettes :
Venez dicter soubz piteuse loquence
Livres plaintifz de tristes chansonnettes :
N'escrivez d'or, mais de couleurs brunettes,
A celle fin que tout dueil y abonde:
Car Jesuchrist, l'aigneau tout pur et munde,
Pour nous tirer des enfers detestables,
Endura mort horrible, et furibunde
En ces sainctz jours piteux, et lamentables.

Romps tes flageolz, dieu Pan, par violence,
Et va gemir en champestres logettes:
Laissez les boys, vous, nymphes d'excellence,

[1] Les rimes de la précédente ballade étaient toutes masculines, dans celle-ci, elles sont toutes féminines ; c'était à qui se créerait de nouvelles difficultés.

Et vous rendez en cavernes subjectes :
Ne chantez plus, refrenez vos gorgettes
Tous oyselletz : trouble toy la claire unde :
Ciel noircy toy : et d'angoisse profonde
Bestes des champs par cris espoventables
Faictes trembler toute la terre ronde
En ces sainctz jours piteux, et lamentables.

Riches habitz de noble preference
Vueillez changer dames, et pucellettes
Aux ornementz de dolente apparence,
Et resserrez voz blanches mammelletes :
En temps d'esté fleurissent viollettes,
Et en yver sechent par tout le monde :
Donc puis qu'en vous joye et soulas redonde
Durant les jours à rire convenables,
Pleurez au moins autant noire, que blonde
En ces sainctz jours piteux, et lamentables.

ENVOY.

Prince chrestien sans que nul te confonde,
Presche chascun, qu'à jeusner il se fonde
Non seulement de metz bien delectables,
Mais de peché, et vice trop immunde
En ces sainctz jours piteux, et lamentables.

XIX.

DE LA PASSION DE NOSTRE SEIGNEUR JESUCHRIST.

Le pellican de la forest celique
Entre ses faictz tant beaulx, et nouvelletz,
Apres les cieulx, et l'ordre archangelique,
Voulut creer ses petis oyselletz,
Puis s'envola, les laissa tous seuletz,
Et leur donna, pour mieulx sur la terre estre,
La grand' forest de paradis terrestre,
D'arbres de vie amplement revestue
Plantez par luy, qu'on peult dire en tout estre
Le pellican, qui pour les siens se tue.

Mais ce pendant qu'en ramage musique
Chantent aux boys comme rossignolletz,
Un oyseleur cauteleux, et inique
Les a deceuz à glus, rhetz et filletz :
Dont sont banniz des jardins verdeletz,
Car des haultz fruictz trop voulurent repaistre.
Parquoy en lieu sentant pouldre, et salpestre,
Par plusieurs ans mainte souffrance ont eue,
En attendant hors du beau lieu champestre
Le pellican, qui pour les siens se tue.

Pour eulx mourut cest oysel deifique,
Car du hault boys plein de sainctz Angeletz
Vola ça bas par charité pudique,

Ou il trouva corbeaulx tresordz, et laydz,
Qui de son sang ont faict maintz ruysseletz,
Le tourmentant à dextre, et à senestre :
Si que sa mort, comme l'on peult congnoistre,
A ses petis a la vie rendue,
Ainsi leur feit sa bonté apparoistre
Le pellican, qui pour les siens se tue.

ENVOY.

Les corbeaulx sont ces Juifs exilez
Qui ont à tort les membres mutilez
Du pellican, c'est du seul dieu, et maistre.
Les oysselletz sont humains, qu'il feit naistre,
Et l'oyseleur, la serpente tortue,
Qui les deceut, leur faisant mescongnoistre
Le pellican, qui pour les siens se tue. [1]

[1] On voit par ces trois dernières ballades, qui ne sont pourtant pas sans mérite, que les sujets pieux ne convenaient pas au chantre de l'amour.



CHANTS DIVERS.

La mort n'y mord.



CHANTS DIVERS.

I.

1520.

CHANT ROYAL DE LA CONCEPTION.[1]

LORS que le roy par hault desir, et cure
Delibera d'aller vaincre ennemys,
Et retirer de leur prison obscure
Ceulx de son ost à grans tourmens submis,
Il envoya ses fourriers en Judee
Prendre logis sur place bien fondee :
Puis commanda tendre en forme facile
Un pavillon pour exquis domicile :
Dedans lequel dresser il proposa
Son lict de camp, nommé en plein concile
La digne couche, ou le roy reposa.

Au pavillon fut la riche paincture,
Monstrant, par qui noz pechez sont remis :
C'estoit la nue, ayant en sa closture

[1] Guillaume Crétin, l'un des meilleurs poètes du règne de Louis XII, avait une grande dévotion pour la conception de la Sainte-Vierge. Il consacra ses vers à célébrer ce miracle, et engagea toute la gent poétique à travailler sur le même sujet. Cl. Marot oublia un instant Alix et Martin pour Marie et le Saint-Esprit, et sa chaste muse nous montra l'immaculée conception à travers le voile allégorique.

Le jardin clos, à tous humains promis,
La grand' cité des haultz cieulx regardee,
Le lys royal, l'olive collaudee,
Avec la tour de David, immobile,
Parquoy l'ouvrier sur tous le plus habile
En lieu si noble assit, et apposa
(Mettant à fin le dict de la Sibylle)[1]
La digne couche, ou le roy reposa.

D'antique ouvrage a composé Nature
Le boys du lict, ou n'a un poinct obmis :
Mais au coussin plume tresblanche, et pure
D'un blanc coulomb le grand ouvrier a mis :
Puis Charité tant quise, et demandee
Le lict prepare avec Paix accordee :

[1] Dans l'enfance de l'église, les oracles sibyllins étaient si généralement respectés, que les premiers chétiens, loin d'essayer de renverser ce vieux monument de l'ignorance superstitieuse, s'en servirent pour appuyer l'édifice de la nouvelle religion. *On forgea des oracles*, dit Voltaire, *pour battre les Gentils avec leurs propres armes*. On attribua aux anciennes sibylles des vers qui annonçaient la naissance du Christ. Virgile même devint prophète sans s'en douter, et on appliqua au Messie ces vers de la quatrième églogue :

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas.
. . . .
Jam nova progenies cœlo dimittitur alto.

Les sibylles et le christianisme se donnèrent la main; nous lisons dans une de nos hymnes :

Solvet sæclum in favilla,
Teste David cum sibylla.

La vérité a-t-elle besoin de recourir au mensonge?

L'inge trespur dame Innocence file :
Divinité les trois rideaux enfile :
Puis à l'entour le tendit, et posa,
Pour preserver du vent froid, et mobile,
La digne couche, ou le roy reposa.

Aucuns ont dict noire la couverture,
Ce qui n'est pas, car du ciel fut transmis
Son lustre blanc, sans aultre art de taincture :
Un grand pasteur l'avoit ainsi permis,
Lequel jadis par grace concordee,
De ses aigneaulx la toyson bien gardee
Transmit au cloz de Nature subtile
Qui une en feit la plus blanche, et utile,
Qu'oncques sa main tyssut, ou composa :
Dont elle orna (oultre son commun style)
La digne couche, ou le roy reposa.

Pas n'eust un ciel faict à frenge, et figure
De fins damas, sargettes, ou samis :
Car le hault ciel, que tout rond on figure,
Pour telle couche illustrer fut commis.
D'un tour estoit si precieux bordee,
Qu'oncques ne fut de vermine abordee.
N'est ce donc pas d'humanité fertile
Oeuvre bien faict : veu que l'aspic hostile,
Pour y dormir, approcher n'en osa ?
Certes si est, et n'est à luy servile
La digne couche, ou le roy reposa.

ENVOY.

Prince je prens en mon sens puerile
Le pavillon, pour saincte Anne sterile :
Le roy, pour dieu, qui aux cieulx repos a
Et Marie est (vray comme l'evangile)
La digne couche, ou le roy reposa.

II.

1520.

CHANT ROYAL DE LA CONCEPTION.

DEDANS Syon, au pays de Judee
Fut un debat honneste suscité,
Sur la beauté des dames collaudee
Diversement par ceulx de la cité,
Et sans faveur de maison, ne de race
Fut dict que celle ayant le plus de grace,
Seroit plus belle. Or sommes hors de peine,
(Dit lors quelqu'un) car Marie en est pleine, [1]
Pleine en sa forme, et pleine en ses espritz.
Que ces proces doncques plus on ne meine :
Seule merite entre toutes le prix.

Ceste sentence à son honneur vuydee,
Maintes en meit en grand' perplexité,

[1] Dans la salutation angélique, *ave Maria gratiâ plena, etc.* L'ange Gabriel était fort galant, il savait bien que la flatterie chatouille le cœur des femmes.

Qui pour envie, et gloire oultrecuydee
Nouveau debat contre elle ont excité.
A leurs honneurs veulent qu'on satisface :
Si ont requis, que chanter on la face,
Disant qu'elle a l'organe mal seraine,
Parquoy n'estoit en vertu souveraine.
Bref, de la voix toutes ont entrepris
La surpasser, d'autant que la Seraine [1]
Seule merite entre toutes le prix.

Lors chascune a sa chanson recordee
D'un estomach par froid debilité :
Mais ceste vierge en voix mieulx accordee
Qu'orgues, ne lucz chanta ce beau dicté :
Brunette suis, mais belle en cueur, et face,
Et si en tout toutes autres j'efface,
Ce bien m'a faict la puissance haultaine
Du dieu d'aymer, qui de sa cour loingtaine
M'est venu veoir, d'ardante amour espris.
Doncques non moy, mais sa bonté certaine
Seule merite entre toutes le prix.

La voix qui est de ce corps procedee,
Perça d'enfer l'orde concavité :
Des neuf cieulx a la haulteur excedee
Par son hault ton, plein de suavité,

[1] La vierge Marie est comparée ici à la Syrène; plus bas Pluton et Orphée figurent à côté du Verbe. Tous ces noms-là sont bien étonnés de se trouver ensemble.

Qui fut ouy au monde en toute place :
Mort endormit, dormans plus froidz que glace
A resveillez : povre nature humaine
Gisant au lict se leve, et se pourmaine
Du grand soulas, qu'en ceste voix a pris :
Certainement qui tel bien luy ameine,
Seule merite entre toutes le prix.

Lors l'assistence en raison bien fondee
Sur champ conclud (et conclud verité)
Qu'impossible est telle voix redondee
Estre d'organe ayant impurité :
Mesmes Envie à la fin s'accorde à ce,
Et refraingnit à ce chant son audace,
Mieulx que Pluton sa fureur inhumaine
Au chant d'Orphee en l'infernal dommaine.
Dont estomachz de froidure surpris,
Quand chanterez, chantez, Marie saine,
Seule merite entre toutes le prix.

ENVOY.

Le divin verbe est la voix, et alaine,
Qui proceda d'organe non vilaine,
C'est de Marie, ou tous biens sont compris :
Dont de rechef ce refrain je rameine,
Seule merite entre toutes le prix.

III.

1527.

D'AMOUR FUGITIF, INVENTION DE MAROT.[1]

Le propre jour que Venus aux yeulx verts
Parmy le monde alloit chanter ces vers, [2]
Desir de veoir, et d'ouyr nouveauté
Me feit courir apres sa grand' beauté
Jusque à Paris. Quand fut en plein carroy,
Sus un hault lieu se meit en bel arroy,
Monstrant en face avoir cueur assez triste,
Ce neantmoins en habitz cointe, et miste.

Lors d'une voix plus doulce, et resonnante,
Que d'Orpheus la harpe bien sonnante,
Chanta les vers que dessus declarons,
Plus hault, et clair, que trompes, et clairons:
Dont maintes gens eust alors entour elle.
L'un y couroit, l'autre en une tournelle
Mettoit le nez : tous peuples espanduz

[1] Cl. Marot n'aimait pas les moines; il saisissait toujours l'occasion de les dénoncer à la satire, et de déchirer le voile dont ils couvraient leurs turpitudes. Cette pièce, qu'il fit exprès contre eux, multiplia sans doute le nombre de ses ennemis. Les moines ne lui pardonnèrent jamais; la haine d'un particulier est faible et s'éteint bientôt, mais la haine d'une compagnie se répand dans tous les lieux et dure dans tous les tems.

[2] Voyez dans le volume des Traductions, l'Amour fugitif de Lucien, auquel ce chant sert de suite.

Droict là se sont à la foulle renduz
Pour veoir Venus, et ouyr son parler.

Son cry finy, se feit mener par l'air
Dedans la chaire avec ses graces belles
Soubz le conduit de douze colombelles :
Ce qui donna grand' admiration
Aux regardans de mainte nation.

Or quand Venus eurent perdu de veue,
De là se part ceste assemblee esmeue
A grans trouppeaulx. L'un s'en va devisant
De son cher filz, qu'elle a perdu, disant,
Pleust or à dieu, qu'en mer, ou terre sceusse
Luy enseigner, afin que je receusse
Un doulx baiser de sa bouche riant.
Ha Cupido (disoit l'aultre en criant),
Si te tenois lié de cordons maintz,
Croy, qu'à grand peine istrois hors de mes mains
Que de ta mere en beauté l'oultrepasse
N'eusse le don, qui le baiser surpasse.

Mais quant à moy, n'en eu aucun desir,
Car qu'ay je affaire aller chercher plaisir,
Qui soit comprins en Venus la deesse,
Veu qu'en Pallas gist toute ma liesse? [1]

[1] C'est Marguerite qu'il désigne par ce nom; il dit encore dans son *Enfer*,

Bien me congneut et bien me guerdonna,
Lorsqu'à sa sœur Pallas il me donna,
Je dy Pallas, la si sage et si belle.

Ainsi me teu, en contemplant la geste
Des gens raviz d'un tel regard celeste :
Entre lesquelz vey à part une tourbe
D'hommes piteux, ayans la teste courbe, [1]
L'œil vers la terre à grand' cerimonie.
Pleins (à les veoir) de dueil, et agonie,
Disans à eulx mondanitez adverses,
Et en habitz monstrans sectes diverses.
L'un en corbeau [2] se vest pour triste signe :
L'autre s'habille à la façon d'un cygne : [3]
L'autre s'acoustre ainsi qu'un ramonneur : [4]
L'autre tout gris : [5] l'aultre grand sermonneur
Porte sur soy les couleurs d'une pie. [6]
O bonnes gens pour bien servir d'espie ! [7]

Que diray plus ? Bien loger sans danger,
Dormir sans paour, sans coust boire et manger

[1] Chapelle dit, en parlant de ces hypocrites,

...... Torcols à grimaçante mine.

[2] Les Augustins, noirs au-dehors et peut-être même au-dedans. On voit que l'abbé L. Dufresnoy, dont nous suivrons les notes jusqu'à la fin de cette pièce, n'était pas ami de cette *moinaille*.

[3] Les carmes blancs seulement au-dehors.

[4] Les capucins. Il n'y avait pas long-tems que cette réforme avait été introduite ; ainsi elle n'était pas sans doute dégénérée.

[5] Les cordeliers ou frères mineurs. C'étaient les meilleurs gens du monde, surtout lorsqu'il était question de se bien réjouir.

[6] Dominicains, frères prêcheurs ou jacobins, vêtus de blanc et de noir.

[7] Ils servaient souvent d'espions, et on se méfiait d'eux dans les places de guerre et dans les armées.

Ne faire rien, aucun mestier n'apprendre,
Rien ne donner, et le bien d'autruy prendre,
Gras, et puissant, bien nourry, bien vestu,
C'est (selon eulx) povreté, et vertu,
Aussi (pour vray) il ne sort de leur bouche
Que motz succrez : quant au cueur je n'y touche :
Mais c'est un peuple à celluy resemblant,
Que Jehan de Mehun appelle Faulx-Semblant,[1]
Forgeant abus dessoubz religion.
Incontinent que ceste legion
(Selon le cry de Venus) sent, et veoit,
Que Cupido le dieu d'amour avoit
Prins sa volee, ainsi qu'un vagabond,
Chascun pensa de luy donner le bond.

Si vont querir libelles sophistiques,[2]
Corps enchassez et bulles papistiques,[3]
Et la dessus vouerent tous à Dieu,
Et au patron[4] de leur couvent et lieu,
De Cupido lier, prendre, et estraindre,
Et son pouvoir par leurs œuvres contraindre,
Plus pour loyer celeste en recevoir,

[1] Dans le roman de la Rose.

[2] Ce sont les livres de controverse de ces premiers tems, faits par des docteurs qui, ne connaissant pas assez les dogmes de la religion, la défendaient avec des sophismes.

[3] Marot, comme luthérien, n'a pas un grand respect pour la puissance papale.

[4] Chaque ordre monastique faisait valoir son saint. Il fallait qu'il fût *fourré* partout et qu'il se mêlât de tout.

Que pour amour, qu'en dieu puissent avoir.
Voyla comment par voyes mal directes
Les presumâns, oultrecuydees sectes,
Seures se font d'avoir de Dieu la grace,
Et de garder chose, [1] qu'humaine race
Ne peult de soy. Or se sont ilz esparts
De chrestienté aux quatre coings et parts,
Tous en propos de Cupido happer.
Et qu'ainsi soit, afin que d'eschapper
Ne trouve lieu, ne façon s'il est pris,
Aucuns d'iceulx par serment entrepris
Portent sur eulx des cordes à gros noudz
Pour luy lier jambes, piedz, et genoudz. [2]

Et sur ce poinct, prendra repos ma muse,
Ne voulant plus, qu'à ce propos m'amuse :
Ains que je pense à dresser autre compte,
En concluant, que cestuy cy racompte,
A qui aura bien compris mon traicté,
Dont proceda le vœu de chasteté.

[1] Le poète n'était point partisan du vœu de chasteté que l'on exigeait des moines ; on sait si ceux-ci l'observaient scrupuleusement.

[2] Cela regarde principalement les cordeliers, que le poète attaque comme les plus voluptueux des religieux mendians.



IV.

1528.

SUR LA MALADIE DE S'AMYE.[1]

DIEU, qui voulus le plus hault ciel laisser,
Et ta haultesse en la terre abbaisser,
Là ou donnas santé à maintz et maintes :
Vueilles ouyr de toutes mes complainctes
Une sans plus. Vueilles donner santé
A celle la, par qui suis tourmenté.

Ta saincte voix en l'Evangile crie,
Que tout vivant pour ses ennemys prie,
Gueris donc celle (o medecin parfaict)
Qui m'est contraire, et malade me faict.

Helas, Seigneur, il semble, tant est belle,
Que plaisir prins à la composer telle.
Ne souffre pas advenir cest oultrage,
Que maladie efface ton ouvrage.

Son embonpoinct commence à se passer,
Ja ce beau tainct commence à s'effacer,
Et ces beaulx yeulx clairs et resplendissans
Qui m'ont navré, deviennent languissans.

[1] Cette charmante prière a été faussement attribuée à Mellin de Saint-Gelais. Cl. Marot la composa lorsque Marguerite, tourmentée par la médisance qui rendait la cour confidente de ses amours, était tombée malade de chagrin.

Il est bien vray, que ceste grand' beauté
A desservy pour sa grand' cruauté
Punition : mais, Sire, à l'advenir
Elle pourra plus doulce devenir.

Pardonne luy, et fais, que maladie
N'ait point l'honneur de la faire enlaydie.
Assez à temps viendra vieillesse pasle,
Qui de ce faire a charge principale.
Et cependant, si tu la maintiens saine,
Ceulx, qui verront sa beauté souveraine,
Beniront toy, et ta fille Nature,
D'avoir formé si belle creature :
Et de ma part feray un beau cantique,
Qui chantera le miracle autentique
Que faict auras, admirable à chascun,
D'en guerir deux en n'en guerissant qu'un.
Non que pour moy je leve au ciel la face :
Non que pour moy priere je te face :
Car je te doy supplier pour son bien,
Et je la doy requerir pour le mien.



V.

1528.

CHANT NUPTIAL[1] DU MARIAGE DE MADAME RENEE FILLE DE FRANCE, AVEC LE DUC DE FERRARE.[2]

QUI est ce duc venu nouvellement
En si bel ordre et riche à l'advantage?
On juge bien à le veoir seulement
Qu'il est yssu d'excellent parentage.
N'est ce celluy, qui en fleurissant aage
Doibt espouser la princesse Renee?
Elle en sera (ce pense je) estrennee,
Car les haultboys l'ont bien chanté anuict,
Et d'un accord, et tous d'une allenee,
Ont appellé la bien heureuse nuict.

O nuict, pour vray, si es tu bien cruelle,[3]
Et tes exces nous sont tous apparens :

[1] Ce chant présente de fréquentes imitations du *Carmen nuptiale* de Catulle ; nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes.

[2] Hercule d'Est, fils d'Alphonse I, duc de Ferrare, épousa, en 1528, Renée, seconde fille du roi Louis XII et d'Anne de Bretagne. Il fut, en 1557, général de l'armée de l'église, et lieutenant de celle de Henri II contre Philippe II, roi d'Espagne. Ce prince, remarquable par son courage et son mérite personnel, mourut en 1559. Renée, retirée en France, vécut jusqu'en 1575.

[3] Hespere, qui cœlo fertur crudelior ignis ?
Qui gnatam possis complexu avellere matris,
Complexu matris retinentem avellere gnatam,
Et juveni ardenti castam donare puellam ?
Quid faciant hostes captâ crudelius urbe ?

Tu viens ravir la royalle pucelle
Entre les bras de ses propres parens :
Et qui plus est, tu la livres, et rends
Entre les mains d'un ardant et jeune homme.
Que feirent pis les ennemys à Romme, [1]
N'a pas long temps par pillage empiree?
Or de rechef cruelle je te nomme :
Pourquoy es tu doncques nuict desiree?

Je me desdy, tu n'es point nuict cruelle : [2]
Tes doulx effectz nous sont tous apparens
Tu prens d'amour et de gré la pucelle :
Entre les mains de ses nobles parens :
Et qui plus est, deux cueurs en un tu rends
En chaste lict soubz nuptial affaire :
Ce qu'autre nuict jamais n'avoit sceu faire,
Bref ta puissance est grande, et point ne nuyct :
Ce que tu fais on ne scauroit deffaire :
O trespuissante, et bien heureuse nuict !

Fille de roy, adieu ton pucelage,
Et toutesfoys tu n'en dois faire pleurs :

[1] Ces vers, de mauvais goût, font allusion à la prise de Rome, en 1527, par l'armée de l'empereur, qui pendant deux mois s'abandonna aux plus horribles excès.

[2] Hespere, qui cœlo lucet jucundior ignis?
Qui desponsa tuâ firmes connubia flammâ,
Quod pepigere viri, pepigerunt ante parentes;
Nec junxere prius, quam se tuus extulit ardor.
Quid datur a divis felici optatius hora?

Car le pommier, qui porte bon fruictage, [1]
Vault mieulx que cil, qui ne porte que fleurs.
Roses aussi de diverses couleurs
S'on ne les cueult, sans prouffiter perissent :
Et s'on les cueult, les cueillans les cherissent,
Prisans l'odeur qui d'elles est tiree.
Si de toy veulx, que fruictz odorans yssent
Fuyr ne fault la nuict tant desiree.

Et d'autre part ta virginité toute
Ne t'appartient. En quatre elle est partie : [2]
La part premiere elle est au roy (sans doubte),
L'autre à Madame [3] est par droict departie :
La sœur du roy [4] a la tierce partie :

[1] L'idée de cette strophe est prise de ce charmant morceau que Catulle a enrichi de toutes les couleurs de sa palette :

Ut flos in septis secretus nascitur hortis, etc.

Nous ne citons pas ces vers connus de tout le monde, et dont Marot reproduisit seulement la pensée avec la gracieuse naïveté qui ne le quitte jamais.

[2] Voilà un partage singulier; le poëte veut dire que la princesse doit accepter l'époux qu'on lui a destiné; au reste Catulle est aussi coupable de cette bizarre division :

Et tu ne pugna cum tali conjuge virgo !
Non æquum pugnare, pater quoi tradidit ipse,
Ipse pater cum matre, quibus parere necesse est :
Tertia pars patri data, pars data tertia matri,
Tertia sola tua est : noli pugnare duobus,
Qui genero sua jura simul cum dote dederunt.

[3] Louise de Savoye, mère de François Ier.

[4] Marguerite, duchesse d'Alençon et reine de Navarre.

Toy la quatriesme. Or ilz donnent leurs droictz [1]
A ton mary : veulx tu combatre à trois?
Trois (pour certain) qui en valent bien huict :
Certes je croy, que plustost tu vouldrois, [2]
Que desja fut la bien heureuse nuict.

Ta doulce nuict ne sera point obscure :
Car Phebé lors plus que Phebus luyra :
Et si Phebé a de te veoir grand' cure,
Jusque à ton lict, par les vitres ira :
Venus aussi la nuict esclaircira,
Et Vesperus qui sur le soir s'enflamme :
Hymeneus, qui faict la fille femme,
Et chaste amour, aux nopces preferee,
Te fourniront tant d'amoureuse flamme,
Qu'ilz feront jour de la nuict desiree.

Vous qui souppez laissez ces tables grasses : [3]
Le manger peu, vault mieulx pour bien danser.
Sus, aulmoniers, dictes vistement graces,

[1] Ce passage nous fait conjecturer que ce mariage fut conclu contre le gré de madame Renée, qui sans doute portait plus haut ses espérances; mais François Ier avait eu soin de choisir un prince trop faible pour lui disputer le duché de Bretagne, qu'il avait dessein de réunir à la couronne. Ce qui sert à nous confirmer dans cette opinion, c'est que cette princesse ne fut pas heureuse avec son mari, et s'empressa de quitter l'Italie après la mort du duc de Ferrare.

[2] At lubet innuptis ficto te carpere questu ;
Quid tum sic carpunt, tacitâ quem mente requirunt.

[3] Surgere jam tempus, pingues jam linquere mensas.

Le mary dit, qu'il se fault avancer.
Le jour luy fasche, on le peult bien penser.
Dames, dansez : et que l'on se deporte
(Si m'en croyez) d'escouter à la porte
S'il donnera l'assault sur la minuict :
Chault appetit en tel lieu se transporte :
Dangereuse est la bien heureuse nuict.

Dansez, ballez, solennizez la feste
De celle, en qui vostre amour gist si fort.
Las, qu'ay je dict? qu'est ce que j'admonneste?
Ne dansez point, soyez en desconfort.
Elle s'en va, amour par son effort
Luy faict laisser le lieu de sa naissance,
Parens, amys, et longue congnoissance,[1]
Pour son espoux suyvre jour, et seree,
O noble duc, pourquoy t'en vas de France,
Ou tu as eu la nuict tant desiree?

Duchesse (helas) que fais tu? Tu delaisses
Un peuple entier pour l'amour d'un seul prince :
Et au partir en ta place nous laisses
Triste regret, qui noz cueurs mord, et pince.
Or va donc veoir ta ducale province :
Ton peuple ja de dresser se soucie
Arc triumphal, theatre, et facecie
Pour t'accueillir en honneur et en bruict.

[1] Hesperus e nobis, æquales, abstulit unam.

Bien tost y soit ta ceincture accourcie
Par une bonne, et bien heureuse nuict.

VI.

1532.

CHANT ROYAL DONT LE ROY BAILLA LE REFRAIN.[1]

PRENANT repos dessoubz un vert laurier,
Apres travail de noble poesie,
Un nouveau songe assez plaisant, l'autre hier
Se presenta devant ma fantasie,
De quatre amans fort melencolieux,
Qui devers moy vindrent par divers lieux :
Car le premier sortir d'un boys j'advise :
L'autre d'un roc : celluy d'apres ne vise
Par ou il va : l'autre saulte une claye :
Et si portoient tous quatre en leur devise,
Desbender l'arc, ne guerist point la playe.

[1] Le refrain de ce chant est tiré de ce vers de Pétrarque :

Arco perlentare piaga non sana.

Ce fut la devise de René, roi de Sicile. Ce prince ayant perdu sa femme, Isabeau, duchesse de Lorraine, conserva une douleur sombre que rien ne put distraire. Lorsque ses courtisans lui rappelaient qu'il était encore des plaisirs pour lui, il les menait dans son cabinet, et leur montrait ces mots gravés au-dessous d'un arc dont la corde était brisée. François Ier, à son voyage de Nantes, en 1532, avait vu sans doute cette devise qui se lisait, à Angers, sur les murs de la chapelle de Saint-Bernardin, que le roi René fit bâtir dans l'église des cordeliers.

Le premier vint tout pasle me prier
De luy donner confort par courtoysie.
Poursuyvant suis (dit il) dont le crier
N'est point ouy, d'une que j'ay choisie.
Elle a tiré de l'arc de ses doulx yeulx,
Le perçant traict, qui me rend soucieux,
Me respondant (quand de moy est requise)
Que n'en peult mais; et sa beauté exquise
De moy s'absente, affin qu'en oubly l'aye.
Mais pour absence en oubly n'est pas mise :
Desbender l'arc, ne guerist point la playe.

L'autre disoit au rebours du premier,
J'ay bien assez, et ne me rassasie :
Car servant suis de jouyr coustumier
De la plus belle, et d'Europe, et d'Asie.
Ce neantmoins amour trop furieux
D'elle me faict estre trop curieux,
Avant qu'avoir la jouyssance prise.
Ainsi je suis du feu la flamme esprise,
Qui plus fort croist, quand estaindre on l'essaye
Et congnois bien, qu'en amoureuse emprise
Desbender l'arc, ne guerist point la playe.

Apres je vey d'aymer un viel routier,
Qui de grand cueur, soubz puissance mouysie
Chanta d'amours un couplet tout entier,
Louant sa dame, et blasmant jalousie,
Dont les premiers ne furent envieux :

Bien luy ont dict, viel homme entre les vieux,
Comment seroit ta pensee surprise
D'aucune amour, quand le temps, qui tout brise,
T'a desnué de ta puissance gaye?
J'ay bon vouloir (respond la teste grise)
Desbender l'arc, ne guerist point la playe.

D'un rocher creux saillit tout au dernier
Une ame estant de son corps dessaisie,
Qui ne vouloit de Charon nautonnier
Passer le fleuve. O quelle frenasie!
Aller ne veult aux champs delicieux,
Ains veult attendre un grand port stigieux
L'ame de celle, ou s'amour est assise,
Sans du venir sçavoir l'heure precise.
Lors m'esveillay, tenant pour chose vraye,
Que puis qu'amour suyt la personne occise,
Desbender l'arc ne guerist point la playe.

ENVOY.

Prince, l'amour un querant tyrannise :
Le jouyssant cuyde estaindre, et attise :
Le viel tient bon, et du mort je m'esmaye.
Jugez, lequel dit le mieulx sans faintise,
Desbender l'arc ne guerist point la playe.

VII.

1536.

A LA ROYNE DE NAVARRE,[1] DE LAQUELLE IL AVOIT RECEU UNE EPISTRE EN RYTHME.

PLAIGNE les morts qui plaindre les vouldra;
Tant que vivray, mon cueur se resouldra
A plaindre ceulx que douleur assauldra
En cette vie.

O fleur que j'ay la premiere servie,
Ceulx que tu mis hors de peine asservie,
T'ont donné peine, helas non desservie;
Bien je le sçay,

Et des ingratz tu en as faict l'essay;
Mais puis le temps que banni te laissay,
Sans te laisser, à servir m'adressay
Une princesse.[2]

[1] Cl. Marot, banni de France, chassé de Ferrare, avait cherché un asile à Venise; Marguerite, qui protégeait en lui un religionnaire et un amant, lui écrivit, pour le consoler, qu'elle se flattait d'obtenir son rappel en France. Elle lui confiait sans doute dans sa lettre ce qu'elle avait à souffrir en défendant la nouvelle religion, et peut-être les chagrins dont le roi de Navarre l'abreuvait. Le poète prend de là l'occasion de lui faire le tableau du triste sort de la duchesse de Ferrare, comme elle favorisant les doctrines de Luther et de Calvin, et, comme elle, malheureuse avec son mari.

[2] Renée, duchesse de Ferrare.

Qui plus que toy d'avoir ennuy ne cesse?
Ha dieu du ciel! n'auray je une maistresse
Avant mourir, que son œil de destresse
Puisse exempter?

N'est pas ma muse aussi propre à chanter
Un doulx repos qui la peult contenter,
Qu'un dur travail qui la vient tourmenter
Avec oultrance.

Ha, Marguerite! escoute la souffrance
Du noble cueur de Renee de France;
Puis comme sœur plus fort que d'esperance
Console la.

Tu sçais comment hors son pays alla, [1]
Et que parens et amis laissa là;
Mais tu ne sçais quel traitement elle a
En terre estrange.

De cent couleurs en une heure elle change,
En ses repas poires d'angoisses mange, [2]
Et en son vin de larmes faict meslange,
Tout par ennuy.

Ennuy receu du costé de celluy
Qui estre deust sa joye et son appuy,
Ennuy plus grief que s'il venoit d'aultruy,
Et plus à craindre.

[1] En 1528.

[2] Quelle métaphore ridicule!

Elle ne voit ceulx à qui se veult plaindre, [1]
Son œil rayant si loing ne peult attaindre,
Et puis les monts pour ce bien luy estaindre
Sont entre deux.

Peu d'amys a, quiconques est loing d'eulx.
Le roy ton frere, et toy et tes neveux,
Estes les saints, ou elle faict ses vœux
A chascune heure.

De France n'a nul grand qui la sequeure,
Et des petis qui sont en sa demeure,
Son mary veult sans qu'un seul y demeure,
La rebouter.

Car rien qu'elle ayme, il ne sçauroit gouster:
C'est la geline, à qui l'on veult oster
Tous ses poussins; et scorpions bouster
Dessoubz son aisle.

C'est la perdrix qu'on veult en la tonnelle
Faire tomber. Mais que ne pense en elle
Le roy de qui la bonté fraternelle
Nous invoquons?

Vouldroit il bien à bailleurs de bouccons
Donner luy mesme à garder ses flaccons?
Francs et loyaulx autour d'elle vacquons,
C'est son decore.

[1] Le duc de Ferrare avait écarté de la princesse toutes les dames françaises qui l'avaient suivie en Italie.

Mais ce fascheux, ingrat et pire encore
Vouldroit reduire en petite signore
La fleur de lys que tout le monde honnore
D'affection.

Helas s'il faict tant de profession
D'honneur, de los, de reputation,
Pourquoy le train de nostre nation
Veult il deffaire?

Faulte d'amour l'esguillonne à ce faire,
Et luy engendre un desir de desplaire
A celle là qui met à lui complaire
Merveilleux soing.

Paris menant par force Helaine au loing,
Feit qu'elle n'eust de reconfort besoing:
Son traitement estoit un vray tesmoing
D'amitié claire.

Helas fault il qu'amitié se desclaire
Plustost au cueur d'un forceur adultere,
Qu'en un mary? sçais tu pourquoy austere
Luy est ainsi?

Il vouldroit bien à la dame sans si
Oster la force et le vouloir aussi
De secourir Françoys passans icy:
C'est leur refuge.

Bien je le sçais, à la bonne heure y fus je.
Il vouldroit bien, si mon sens est bon juge,
Par quelque grand et dangereux deluge
Plus luy ravir.

Il vouldroit bien jusqu'à là l'asservir,
Que d'un seul poinct ne peust au roy servir,[1]
Et luy a faict pour de cela chevir
Mille vacarmes.

O roy Françoys, elle porte tes armes :
Voyre et à toy s'adressent telz allarmes,
Dont le plus doulx ne pourroit pas sans larmes
Estre deduict :

Et ne peult l'autre à raison estre induict
Par cil honneur où France l'a conduict;
Ne par enfans que tant beaulx luy produict
Par mainte annee.

Ne la bonté de la noble Renee,
Ne la doulceur qui avec elle est nee,
Ne les vertus qui l'ont environnee
N'y ont povoir.

J'aurois plustost entrepris d'esmouvoir,
Comme Orpheus, en l'infernal manoir,

[1] Le duc de Ferrare s'était livré entièrement à Charles-Quint, comme fesaient alors tous les petits princes d'Italie.

Charon le dur, voyre Pluton le noir,
Et chien Cerbere.

O doncques roy, son cousin, frere et pere,
Arreste court l'entreprise impropere :
Et toy sa sœur, en qui tant elle espere,
Mets y la main.

Un parentage autre que le germain
Y doit mouvoir ton cueur doulx et humain.
Si n'y pensez, mourra quelque demain
Seche et ternie.

Car en mon cueur si secours on luy nie
Veu la façon comment on la manie,
Diray qu'elle est de la France bannie
Autant que moy,

Qui suis icy en angoisseux esmoy,
En attendant secours promis de toy,
Par tes beaulx vers que je me ramentoy
Avecques gloire.

Et bien souvent à part moy ne puis croire
Que ta main noble ait eu de moy memoire
Jusqu'à daigner m'estre consolatoire
Par ses escripts,

Qui en mon cueur à jamais sont inscripts,
Peu ne sont leuz; leur doulceur de hault prix

Et zele ardant me les eurent apris
En peu d'espace.

Car aussitost que desespoir menace
Mon œil de plus ne veoir ta claire face,
Lors force m'est que de ta lettre face
Mon escusson.

Si la prononce en forme de chanson
Plustost en un, plustost en autre son,
Puis hault, puis bas, et en ceste façon
Je me console,

Tant que mon cueur de grand' liesse vole
Rememorant ta royalle parolle,
Qui me promet de m'effacer du rosle
Des enchassez.

Or sont desjà les plus gros feux passez:[1]
Rien n'ay meffaict; au roy doulceur abonde,
Tu es sa sœur; ces choses sont assez
Pour rappeller le plus pervers du monde.

[1] Les bûchers allumés en 1535, par toute la France, commençaient à s'éteindre.



VIII.

1537.

CHANT NUPTIAL DU ROY D'ESCOSSE ET DE MADAME MAGDALAINE PREMIERE FILLE DE FRANCE. [1]

Celluy matin; que d'habit nuptial
Le roy d'Escosse ornoit sa beauté blonde,
Pour espouser du sceptre lilial
La fille aisnee, ou tant de grace abonde,
Vous eussiez veu des peuples un grand monde,
Qui de sa chambre au sortir l'attendoient,
Et çà, et là, mille autres à la ronde,
Qui à la file avec eulx se rendoient.

Tandis les mains des nobles gracieuses
De pied en cap richement l'ont vestu:
Son corps luysoit de pierres precieuses,
Moins toutesfoys, que son cueur de vertu:
De musq d'eslite avec ambre batu

[1] En 1536, lorsque l'armée de l'empereur allait inonder la France, Jacques V, fidèle à l'ancienne alliance de ses ancêtres avec nos rois, s'embarqua avec seize mille hommes. Sa flotte, battue des vents contraires, aborda enfin à Dieppe. Le roi d'Écosse joignit à Lyon François Ier, qui crut ne pouvoir mieux lui prouver sa reconnaissance, qu'en lui offrant la main de sa fille Madeleine. Le mariage fut célébré à Paris, le 1er janvier 1537. Mais la reine d'Écosse étant morte la même année d'une fièvre étique, Jacques V épousa en secondes noces, Marie, fille de Claude, duc de Guise, et veuve du duc de Longueville. L'infortunée Marie Stuart fut le fruit de cet hymen.

Parfumé ont son vestement propice:
Puis luy ont ceint son fort glaive poinctu,
Dont il sçait faire et la guerre, et justice.
Ainsi en poinct de sa chambre depart
Pour s'en aller rencontrer Magdalaine:
De beauté d'homme avoit plus grande part,
Que le Troyen, qui fut espris d'Helaine:
Si qu'au sortir sa beauté souveraine
Les regardans resjouyt tout ainsi,
Que le soleil, quand à l'aube seraine
Sort d'Orient pour se monstrer icy.

Vien, prince, vien: la fille au roy de France
Veult estre tienne, et ton amour poursuyt:
Pour toy s'est mise en royalle ordonnance,
Au temple va, grand' noblesse la suyt,
Maint dyamant sur la teste reluyt
De la brunette: et ainsi attournee
Son tainct pour vray semble une claire nuict,
Quand elle est bien d'estoilles couronnee.
Brunette elle est: mais pourtant elle est belle.
Et te peult suyvre en tous lieux, ou iras,
En chaste amour. Dangier fier, et rebelle
N'y a que veoir. D'elle tu jouyras:
Mais s'il te plaist, demain tu nous diras
Lequel des deux t'a le plus grief esté,
Ou la longueur du jour, que desiras,
Ou de la nuict la grande breveté.

La fille donc du plus grand roy du monde
Elle est à toy. L'Eternel tout puissant
Avant le ciel, avant la terre, et l'onde,
Te destina d'elle estre jouyssant,[1]
Affin, que d'elle, et de toy soit yssant
Immortelz neudz d'amitié indicible
Entre le sceptre escossoys fleurissant,
Et le françoys par autres invincible.

Fille de roy, mes propos addresser
A toy je veulx, escoutes moy donc ores.
Je t'adverty, qu'il te convient laisser,
Freres, et sœurs, pere, et pays encores,
Pour suyvre cil, que celluy dieu, qu'adores,
Par sa parolle a joinct avecques toy,
Te commandant, que l'aymes, et l'honnores,
Tu le scay bien, mais je le ramentoy.

Or suy le donc : ja te sont preparez
Cent mil honneurs là, ou fault que tu voyses :
D'Escosse sont tous ennuys separez,
Trompes, clairons y meinent doulces noises :
Mesmes là bas les nymphes escossoyses
Avec grand joye attendent ton venir,

[1] Ces flatteries ridicules blessent la raison et déshonorent la poésie. Dans ces tems-là, on ne connaissait pas d'autre manière de louer. Marot ne s'est pas préservé de ces énormes platitudes. Il faut avouer que les grands d'alors n'étaient pas difficiles; l'encens le plus grossier les contentait; ils ne riaient pas même en s'entendant comparer au soleil et aux étoiles.

Et vont disans, qu'elles seront françoyses
Pour le grand bien, qui leur doibt advenir.

Va doncques : non, ne nous vueilles priver
Encor' si tost de ta noble presence:
Attens un peu, laisse passer l'yver,
Car assez tost sentirons ton absence.
Vent contre vent se bat par insolence,
Printemps viendra, qui les fera renger :
Lors passeras la mer sans violence,
Et ne craindrons, que tu sois en danger.

Et si verras des dieux de mainte forme, [1]
Comme Egeon monté sur la balaine:
Doris y est, Protheus s'y transforme,
Triton sa trompe y sonne à forte alaine.
Au fons de l'eau sont ores sus l'araine :
Mais si attens le printemps ou l'esté,
Tous sortiront hors de la mer seraine
Pour saluer ta haulte majesté.

Sur le beau temps ainsi tu partiras,
Et en ton lieu regretz demourpront,
Adieu dirons, adieu tu nous diras,
Dont tes doulx yeulx sur l'heure pleureront :
Mais en chemin ces larmes secheront

[1] Ce spectacle était sans doute fort beau et surtout très-rare ; il devait intéresser les nouveaux époux, mais ce n'était pas ici la place de tous ces monstres que Marot fait entrer souvent dans ses vers.

Au nouveau feu d'amour bien establie :
Noz cueurs pourtant point ne s'en fascheront,
Pourveu, que point le tien ne nous oublie.

Si prions dieu, noble royne d'Escosse
Qu'au temps nouveau vienne un nouveau danger,
C'est qu'il te faille icy demourer grosse,
Pour si à coup de nous ne t'estranger.
A ce propos bien te dois alleger,
Car pour parens, qu'icy tu abandonnes,
Enfans auras, enfans (pour abreger)
Qui porteront et sceptres et couronnes.

IX.

1538.

CANTIQUE DE LA CHRESTIENTÉ, SUR LA VENUE DE L'EMPEREUR ET DU ROY, AU VOYAGE DE NICE.[1]

APPROCHE toy, Charles, tant loing tu sois,
Du magnanime, et puissant roy Françoys,
Approche toy, Françoys tant loing sois tu,
De Charles plein de prudence, et vertu :

[1] En 1538, le pape Paul III, désirant mettre fin à une guerre longue et désastreuse, engagea le roi et l'empereur à se réunir à Nice, où il se rendit lui-même comme médiateur. Une trève de dix ans fut le prix de ses soins. Mais ce ne fut qu'après la conclusion du traité, que les deux princes consentirent à se voir; ils s'embrassèrent à Aigues-Mortes. Ils s'étaient aussi embrassés lorsque pour sa délivrance, François Ier eut signé le traité qui livrait à Charles les plus belles provinces de son royaume!

Non pour tous deux en bataille vous joindre,
Ne par fureur de voz lances vous poindre,
Mais pour tirer Paix, la tant desiree
Du ciel treshault, là ou s'est retiree.

Si Mars cruel vous en feistes descendre,
Ne pouvez vous le faire condescendre
A s'en aller, pour ça bas donnér lieu
A Paix la belle, humble fille de Dieu ?
Certainement si vous deux ne le faictes,
Du monde sont vaines les entrefaictes,
Recevez la, princes chevaleureux,
Pour faire nous (voyre vous) bien heureux,
Ce vous sera trop plus d'honneur, et gloire,
Qu'avoir chascun quelque grosse victoire :
Recevez la, car si vous la fuyez,
Elle dira, que serez ennuyez
De voz repos, et que portez envie
A la doulceur de vostre heureuse vie.

Si pitié donc (o princes triumphans)
Vous ne prenez des peuples voz enfans,
(Dont reciter l'estat calamiteux
Seroit un cas trop long, et trop piteux)
Si d'eulx n'avez commiseration,
A tout le moins ayez compassion
Du noble sang, et de France, et d'Espaigne,
Dedans lequel ce cruel Mars se baigne.
Mars cy devant souloit taindre ses dars

Dedans le sang de voz simples souldars :
Mais maintenant (o dieu quel dur esclandre!)
Plaisir ne prend fors à celuy espandre
Des nobles chefz, meritans diadesmes :
Et si respand souvent le vostre mesmes,[1]
Faisant servir les haultz princes, de butte
Au vil souldard tirant de hacquebutte.
Si que de Mars, ne sont plus les trophees
Fort enrichiz d'armes bien estoffees.
Plus ilz ne sont garniz, et decorez,
Que de harnoys bien polys et dorez
Qui disent bien, la despouille nous sommes
De grans seigneurs, et de vertueux hommes.

O quantz et quelz de voz plus favoriz
Sont puis dix ans en la guerre periz!
O quantz encore en verrez desvier,
Si à ce coup paix n'y vient obvier!
Que pensez vous? cherchez vous les moyens
De voz malheurs, nobles princes Troyens?[2]

[1] François Ier avait été blessé à la bataille de Pavie.

[2] Jean le Maire, dans ses histoires fabuleuses, avait dit qu'un Francus, fils de Priam, échappé de Troie en flammes, traversa les mers, aborda en France, et y établit une colonie. Quelle était cette étrange manie, de faire de Troie une pépinière de héros qui s'étaient répandus dans tout le monde pour y fonder des états! Énée en Italie, Francus en France, Turcus en Turquie, Brutus en Angleterre. Voilà comme on épaississait les ténèbres qui enveloppent le berceau des peuples. En élevant sur des traditions vagues un amas de mensonges grossiers, espérait-on débrouiller le chaos des premiers âges?

Ja pour tenir ou voz droictz, ou voz torts,
Sont ruez jus voz plus vaillans Hectors.
Gardez qu'en fin je, qui suis vostre Troye,
Du puissant Grec, ne devienne la proye.

Estimez vous, que ce grand Eternel
Ne voye bien du manoir supernel
Les grans debats d'une et d'autre partie?
Ne sçavez vous, qu'un bon pere chastie
Plustost les siens, que les desavouez?
Si maintenant faictes ce que pouvez,
Paix descendra, portant en main l'olive,
Laurier en teste, en face couleur vive,
Tousjours riant, claire comme le jour,
Pour venir faire en mes terres sejour.
Et Mars souillé tout de sang, et de pouldre,
Deslogera plus soudain que la fouldre :
Car il n'est cueur, tant soit gros, qui ne tremble,
Si voz vouloirs en sont uniz ensemble.

Vienne sur champs, Mars avec son armee
Vous presenter la bataille termee,
Il la perdra. Ainsi doncques uniz,
Et de pitié paternelle muniz,
Vous eslirez quelque bienheuré lieu,
Là ou viendra de vous deux au milieu
Pallas sans plus. Pallas, à sa venue,
Vous couvrira d'une celeste nue,
Pour empescher, que les malings trompeurs,

D'heureuse paix trop malheureux rompeurs,
Ne puissent veoir les moyens, que tiendrez,
Alors, qu'au poinct tant desiré viendrez:
Si qu'ilz seront tout acoup esbahys
Que sur le soir, l'un et l'autre pays,
Reluyra tout de beaulx feux de liesse,
Pour le retour de Paix noble deesse:
Et que rendray sans que Mars m'en retarde,
Graces au ciel: o mon dieu, qu'il me tarde!

Approche toy, Charles, tant loing tu sois,
Du magnanime, et puissant roy Françoys,
Approche toy, Françoys, tant loing sois tu,
De Charles plein de prudence, et vertu.

X.

1539.

A LA ROYNE DE HONGRIE,[1] VENUE EN FRANCE.

QUAND toute France aura faict son debvoir
De ta haultesse en joye recevoir,

[1] Marie d'Autriche, reine de Hongrie et de Bohême, sœur de l'empereur Charles-Quint, née en 1503. Elle épousa, encore fort jeune, Louis, roi de Hongrie, qui périt en 1526 à la bataille de Mohac. Charles qui appréciait son mérite, lui donna le gouvernement des Pays-Bas. Implacable ennemie de la France, elle pénétra en 1552 dans la Picardie, qu'elle mit à feu et à sang. Elle se retira en Espagne et ne survécut que peu de jours à son frère. Cl. Marot lui présenta ces vers, lorsqu'en 1539, après le traité de Nice, elle traversa la France.

Chaste Diane,[1] ennemye d'oyseuse,
Et d'honorable exercice amoureuse :
Je, de ma part, le plus petit de tous
M'enhardiray humble salut, et doulx
Te presenter : non en voix et parolle,
Qui parmy l'air avec le vent s'envolle :
Mais par escript, qui contre le temps dure,
Autant ou plus, que fer ou pierre dure:
Je ly escript, faict des Muses sacrees,
Qui sçavent bien, qu'à lire te recrees:
Escript (pour vray) que s'il est immortel,
Le tien Marot le desire estre tel,
Pour saluer par epistre immortelle,
Celle de qui la renommee est telle.

O combien fut le peuple resjouy
D'Espaigne, et France, apres avoir ouy
Qu'icy venois! Cela nous est un signe
(Ce disoient ilz) que l'amour s'enracine
Es cueurs royaulx : cela est un presage,
Que Dieu nous veult monstrer son doulx visage,
Et que la paix, dedans Nice traictee,
Est une paix, pour jamais arrestee.

L'arc, qui est painct de cent couleurs es cieulx,
Quand on le voit ne desmonstre pas mieulx

[1] Cette reine aimait beaucoup la chasse, voilà pourquoi le poète la compare à Diane.

Signe de pluye en temps sec attendue :
Ne la verdure au printemps espandue,
Parmy les champs, si bien ne monstre point
Que les beaulx fruictz viendront tost, et apoinct :
Comme ta veue en France signifie,
Que pour jamais la paix se fortifie.
Arriere donc, royne Panthasilee :[1]
Maintenant est ta gloire annihilee,
Car devant Troye allas pour guerroyer,
Marie vient pour guerre fouldroyer.

Ainsi disoit France, et Espaigne aussi,
Des que lon sceut, que de venir icy
Tu proposas : et creut leur joye, apres
Que pour partir ilz veirent tes apprests
Puis quand tu fus esbranlee, et partie,
Leur plaisir creut d'une grande partie :
Et te voyant toute venue en ça,
A redoubler leur joye commença.
Laquelle joye en eulx n'a apperceue
Tant seulement, mais sentie, et conceue
Dedans mon cueur, tesmoing l'escript present
Plein de liesse, et de tristesse exempt.

T'advertissant, que quand paix ne seroit,
Ja pour cela France ne laisseroit

[1] Penthésilée, reine des Amazones, vint défendre les murs de Troye, et fut tuée de la main d'Achille.

A desirer ta venue honnoree,
Pour les vertus, dont tu es decoree :
Combien (pourtant) que peuples, et provinces
Sont de nature enclins à aymer princes,
Qui comme toy, sont amys de concorde,
Et ennemys de guerre, et de discorde :
Ce que plustost entre aux cueurs femenins,
D'autant qu'ilz sont doulx, piteux, et benings,
Que ceulx des roys, qui pour honneur acquerre
Sont inclinez à prouesse, et à guerre.

Doncques Saba,[1] royne prudente, et meure,
Qui as laissé ton peuple, et ta demeure.
Pour venir veoir en riche, et noble arroy
Le Salomon de France, nostre roy,
Je te supply, par la grande liesse
Du bien de paix, si j'ay prins hardiesse,
De bienveigner une dame si haulte,
Ne l'estimer presumption, ne faulte :
En imitant le grand prince des anges,
Lequel reçoit aussi tost les louanges

[1] Nicaulis, selon Joseph, reine d'Égypte et d'Éthiopie, appelée dans les écritures reine de Saba. Entendant raconter monts et merveilles de la sagesse de Salomon, elle quitta ses vastes et opulentes provinces où elle était presqu'adorée, pour venir se prosterner devant ce roitelet des Juifs. Le nombre et la richesse des présens qu'elle lui apporta sont incroyables. On nous en a conservé le calcul très-authentique. Cependant je rappellerai en passant que les historiens juifs sont sujets à caution. Cette reine de Saba gouvernait peut-être quelque petit hameau voisin des chaumières de Salomon.

Du plus petit, que du plus hault monté,
Quand le cueur est plein d'ardante bonté.

XI.

1539.

CANTIQUE A LA DEESSE SANTE, POUR LE ROY MALADE.[1]

DOULCE santé de langueur ennemye,
De jeux, de rys, de tous plaisirs amye,
Gentil resveil de la force endormie,
Doulce santé:

Soit à ton los mon cantique chanté,
Car par toy est l'aise doulx enfanté :
Par toy la vie en corps aggravanté
Est restauree.

Tu es des vieux, et jeunes adoree :
Richesse n'est, tant que toy, desiree:
De rien, fors toy, la personne empiree
Ne se souvient.

[1] François I[er] était affligé de cette maladie honteuse que les Espagnols avaient apportée en Europe avec les trésors de l'Amérique. Il avait oublié la distance qui le séparait de la belle Féronnière. Le mari de cette femme, désespéré, alla recueillir lui-même ce poison mortel, qui infecte les sources de la vie, et le communiqua à son infidèle moitié, pour le faire passer jusqu'au roi. La belle Féronnière en mourut, le mari en guérit; François I[er] fut toujours tourmenté par ce mal, qui le conduisit enfin au tombeau.

Et aussi tost, que ta presence vient,
Pasleur s'enfuyt, couleur vive revient :
Mesmes la mort fuyr du lieu convient,
Ou tu arrives.

Les vieilles gens tu rends fortes, et vives
Les jeunes gens tu fais recreatives,
A chasse, à vol, à tournoys ententives,
Et esbatz maintz.

O doulx repos, nourrice des humains,
Bien doibt chascun t'invoquer joinctes mains,
Veu que sans toy les ennuys inhumains
Nous precipitent :

Veu que sans toy en la terre n'habitent
Les dieux rians, qui à plaisir invitent :
Ains tous faschez s'en vont, et se despitent,
Si tu n'y viens.

Vien donc icy, o source de tous biens,
Vien veoir Françoys le bien aymé des siens,
Vien, fusses tu aux champs Elisiens,
Ou sus les nues.

Tu recevras cent mille bien venues
Des princes haultz, et des tourbes menues,
Qui sont du bras de Françoys soustenues
Roy couronné.

Las au besoing tu l'as abandonné,
Et s'est mon cueur maintes foys estonné,
Comment d'un corps de grace tant orné
Tu t'es bougee.

Ou peulx tu estre ailleurs si bien logee?
Revien secours de nature affligee :
Si te sera toute France obligee
Moult grandement.

Puis d'un tel roy (apres l'amendement)
Tu recevras les graces meritoires,
Et auras part à l'honneur mesmement
De ses futurs triumphes, et victoires.

XII.

1539.

CANTIQUE DE LA ROYNE [1] SUR LA MALADIE ET CONVALESCENCE DU ROY.

S'ESBAHIT on si je suis esploree?
S'esbahit on si suis descoloree,
Voyant celluy, qui m'a tant honnoree,
Estre à la mort ? [2]

[1] Éléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier.

[2] On doit remarquer l'heureux choix du mètre employé dans ce cantique et le précédent. Ce petit vers, de quatre syllabes, tombant à la fin de chaque strophe, produit une harmonie sourde qui convient à la tristesse du sujet.

O seigneur Dieu, tire son pied du bort
D'obscure tumbe: ou bien, pour mon support,
Avecques luy fais moy passer le port
Du mortel fleuve.

Donne à tous deux, en un jour, tumbe neufve,
A celle fin, qu'en deux mortz ne s'esmeuve,
Qu'un dueil funebre, et que France n'espreuve
Dueil apres dueil.

Ne soit, helas, ce mien larmoyant œil
Si malheureux, que de veoir au cercueil
Jecter celluy, qui en si doulx accueil
M'a couronnee.

Qui m'a sur chef la couronne donnee,
La plus d'honneur, et gloire environnee,
Dont aujourd'huy l'Europe soit ornee.
O tout puissant!

Si pitié n'as de mon cueur languissant,
Si pitié n'as du bon roy perissant,
Aye pitié du peuple gemissant,
Par ta clemence.

Laisse meurir la royalle semence,
Sans que voyons l'extresme decadence
Du pere estant au sommet de prudence,
Pour dominer.

As tu basty, pour apres ruyner?
As tu voulu planter, et jardiner
Pour ton labeur parfaict exterminer?
O quelle perte!

Si elle advient, soit la terre couverte
D'air tenebreux, plus ne soit l'herbe verte:
Soit toute bouche ou muette, ou ouverte
Pour faire crys.

Soient de regretz tous volumes escriptz,
Tragiques soient tous escrivans espritz :
Et rien ne soit celle qui a le prix
D'estre nommee

Femme d'un roy de si grand' renommee,
Rien plus ne soit, que pouldre consommee,
Pouldre avec luy, toutesfoys, inhumee :
Ce bien j'auray.

Ainsi tousjours sa compaigne seray,
A son costé sans fin reposeray,
Et de langueur n'experimenteray
La longue peine.

Mais pourquoy suis je ainsi de douleur pleine?
Est esperance en moy ou morte, ou vaine?
Le tout puissant par sa bonté humaine
Le guerira.

Noz cueurs bien tost de liesse emplira,
Car monseigneur encor ne perira,
Ains par longs jours son peuple regira :
C'est ma fiance.

Croistra ses faictz, pays et alliance :
Puis ayant tout fondé sur asseurance,
Ira plein d'ans [1] prendre sa demeurance
Là hault es cieulx.

Qu'est ce mes gens? pourquoy torchez voz yeulx?
Quel nouveau pleur, quel maintien soucieux
Faict on encor? vien, mon Dieu gracieux,
Haste toy, sire.

J'entens, que mort mon amy veult occire,
Sa force fond ainsi, qu'au feu la cire,
Dont tout bon cueur barbe, et cheveux descire,
Faisant regretz.

Semblent Troyens de nuict surprins des Grecz :
Semblent Rommains voyans (oultre leurs grez)
Cesar occis par traistres indiscretz :
Ha Dieu mon pere!

S'il est ainsi qu'à ta loy j'obtempere,
De monseigneur les angoisses tempere,

[1] Nous retrouvons ici cette belle expression, si heureusement employée par Gilbert;

Qu'ils meurent pleins de jours....

En me faisant, ainsi qu'en toy j'espere,
A ceste foys.

Or a mon Dieu d'en hault ouy ma voix,
Et mis à fin l'espoir, qu'en luy j'avois :
Sus suyvez moy, au temple je m'en voys
Luy rendre graces.

Ostez ce noir, ostez moy ces prefaces
Chantans des mortz, ostez ces tristes faces :
Il n'est pas temps que ce grand dueil tu faces,
Pays heureux.

Le ciel n'a pas esté si rigoureux
De s'enrichir pour povre, et langoureux
Te veoir ça bas, ton tresor valeureux
Il te redonne.

Vy doncques France encor soubz la couronne,
Qui le chef meur, et prudent environne :
Tandis la fleur de jeunesse fleuronne,
Pour faire fruict.

Soit l'Ocean calme, sans vent, sans bruict :
Sechee aux champs soit toute herbe, qui nuyct,
Comme le jour, soit luysante la nuict :
Tout dueil se taise.

Ne pleurons plus, si ce n'est de grand aise,
Puis qu'envers nous l'ire de Dieu s'appaise,

Tant nous aymant, que de mortel mesaise
Tirer le roy.[1]

Escrivez tous (poetes) cest effroy
Et le hault bien, dont Dieu nous faict octroy :
Vous n'y fauldrez, et ainsi je le croy.
Ha povres Muses !

S'il fut pery, vous estiez bien camuses.
Doncques (enfans) descrivez les confuses
Voyant celluy, ou elles sont infuses,
Esvanouyr.

Puis tost apres faictes les resjouyr,
Quand on leur faict les nouvelles ouyr
De la santé dont Dieu les faict jouyr,
Tant desiree.

Faictes Pallas pasle, et fort desciree,
Mars tout marry, sa personne empiree,
En appelant d'Atropos trop iree
Comme d'abus.

Puis tout à coup chantez comme Phebus
Luy mesmes va par les preaux herbus
Herbes cueillir, fleurs, et boutons barbus,
Fueille, et racine :

[1] Les médecins ne purent que ralentir les progrès de ce mal terrible, contre lequel l'art était impuissant.

Pour faire au roy l'heureuse medecine,
Prise dessoubz tant benivole signe,[1]
Que nous verrons son chef blanc, comme un cigne
A l'advenir.

Cela chanté, vous fauldra souvenir,
De faire Mars tout joyeux devenir,
Et à Pallas la couleur revenir,
Non plus marrie.

Faictes que tout pleure fort, et puis rie,
Ainsi que moy vostre dame cherie:
Certes souvent de grande fascherie,
Grand plaisir vient.

Ainsi ferez, et mieulx, s'il en souvient:
Mais à la fin de votre œuvre accomplie,
Avecques moy conclurre vous convient,
Que jamais Dieu ceulx, qui l'ayment, n'oublie.[2]

[1] Dans ces tems-là on observait les signes, les conjonctions et oppositions des planètes, le cours et le décours de la lune, pour purger les malades.

[2] Quelle flatterie grossière! François Ier, croyant que tout est permis aux princes, a violé les droits d'un lien sacré; espérant braver, à l'abri du trône, la vengeance d'un de ses sujets, il a ôté l'honneur à un malheureux, dont, peut-être, l'honneur était le seul bien, et on ose vanter son amour pour la Divinité, comme si cet amour était le mépris des lois les plus légitimes et la lâche injustice!

XIII.

1539.

FRANCE A L'EMPEREUR, A SON ARRIVEE.[1]

Si ce bas monde et toute sa rondeur
Est embelly par la claire splendeur
Du seul renom qui court de ta personne,
Que doy je faire ayant receu tant d'heur,
De veoir à l'œil la haultesse et grandeur,
De ta sacree et auguste couronne?
Sera ce assez que j'en dresse et ordonne
Arc triumphant, pyramide, et colonne,
Pour vray record à la posterité?
Suffira il, Cesar, que je m'adonne
A te louer, tant que tout lieu resonne
Ta grand' vertu, et ma prospérité?
Non, car je voy ta magnanimité
De si pres joincte à la Divinité,
Que si je veulx parfaire chose telle,
Je fais grand tort à l'immortalité,
Qui en louant ceste benignité
Se pense rendre encor plus immortelle.

[1] En 1539, l'empereur ne vit pas de moyen plus prompt et plus sûr d'aller en Flandre soumettre les Gantois révoltés, que de traverser la France. Il envoya demander au roi passage par ses états. François Ier, ébloui par les avantages qu'on lui fesait espérer, céda aux conseils du connétable Anne de Montmorency, dévoué à la reine Éléonore, et consentit à recevoir son perfide ennemi.

XIV.

1540.

SUR L'ENTREE DE L'EMPEREUR A PARIS.[1]

Or est Cesar, qui tant d'honneur acquist,
Encore un coup en ce beau monde né :
Or est Cesar, qui les Gaules conquist
Encore un coup en Gaule retourné,
De legions non point environné,
Pour guerroyer : mais plein d'amour nayfve.
Non point au vent l'aigle noir couronné,
Non point en main le glaive, mais l'olive.

Françoys et luy, viennent droit de la rive
De Loyre à Seine,[2] affin de Paris veoir :

[1] Charles comptait sans doute son passage en France parmi ses plus grandes victoires. Il sut, par sa politique insidieuse, fasciner les yeux de toute la nation. On avait oublié la bataille de Pavie, le traité de Madrid, la France ravagée ; et les traces humides du sang dont la patrie avait été arrosée, étaient cachées par les fleurs que l'on semait sous ses pas. Les fêtes, les festins accompagnaient l'empereur ; il était partout comblé de présens et de flatteries ; son passage était un long triomphe. Triboulet, fou du roi, fut seul préservé de cette folie générale. Il avait coutume d'inscrire sur un livre, qu'il appelait le journal des fous, les noms de ceux qui, à son avis, agissaient inconsidérément. A l'arrivée de Charles, il y ajouta le nom de ce prince ; François I[er] l'ayant appris, lui dit : *Que feras-tu, si je le laisse passer ? J'effacerai son nom*, répliqua Triboulet, *et j'y mettrai le vôtre.* Le roi dut ne pas manquer à sa parole, mais il n'aurait pas dû la donner.

[2] François I[er], malgré la cruelle maladie qui le minait, alla au-devant de son hôte jusqu'à Loches.

Et avec eulx guerre meinent captive,
Qui à discord les souloit esmouvoir.
L'un (pour au faict de ses pays pourvoir)
Passa par cy, sans paour ne deffiance : [1]
L'autre de cueur trop hault pour decevoir,
Luy donne loy de commander en France. [2]
Si que l'on est en dispute, et doubtance,
Qui a le plus de hault los merité,
Ou de Cesar la grande confiance,
Ou de Françoys la grand' fidelité.

O roys uniz, plus que d'affinité, [3]
Bien heureuse est la gent qui n'est point morte,
Sans veoir premier vostre ferme unité,

[1] Charles était loin d'être sans défiance : il avait souvent trompé; il craignait d'être trompé à son tour. Le roi lui dit un jour, pour plaisanter, en lui montrant la duchesse d'Étampes : *Vous voyez, mon frère, cette belle dame ; elle est d'avis que je ne vous laisse pas sortir d'ici que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid. — Si l'avis est bon*, répondit Charles en fronçant le sourcil, *il faut le suivre.* Le lendemain, lorsque la duchesse lui offrit la serviette, après qu'il se fut lavé les mains, avant de se mettre à table, il tira adroitement de son doigt un beau diamant qu'il laissa tomber. La duchesse s'empressa de le ramasser et de le lui présenter : *Gardez-le*, lui dit-il galamment, *je suis trop heureux d'avoir l'occasion d'orner une si belle main.*

[2] François Ier voulut que l'empereur exerçât l'autorité royale dans toutes les villes qui le recevraient.

[3] François Ier, marié en secondes noces à Éléonore, était uni à Charles par le sang ; mais comme ce n'est point le sang, mais les intérêts qui unissent les princes, Cl. Marot les appelle *unis plus que d'affinité.*

Qui le repos de tant de monde porte.
Vien donc, Cesar, et une paix apporte
Perpetuelle, entre nous, et les tiens.
Haulse, Paris, haulse bien hault ta porte,[1]
Car entrer veult le plus grand des chrestiens.

XV.

1540.

MAROT A L'EMPEREUR.

Si la faveur du ciel, à ton passage
En France, faict de grans biens un presage,
Aussi promet croistre l'heur qui te suyt,
Cesar Auguste, à l'effect qui s'ensuyt.

Ta conscience en la fidelité
Du roy ton frere, et son humanité
T'ont faict en France acquerir en un moys,
Dedans trois jours, sans souldars et harnoys
Plus que Cesar, des Gaules acquereur,
Et le premier des Rommains empereur,
N'avoit conquis en huict ou neuf annees
Accompaigné de legions armees :
Car des Françoys assubjectiz par force

[1] Il fit son entrée à Paris, le premier janvier 1540. Le parlement vint en corps le complimenter; les deux fils du roi s'avançaient à ses côtés, et le connétable marchait, l'épée nue, devant lui. La ville lui fit présent d'un Hercule d'argent de grandeur naturelle, et lui donna des fêtes magnifiques.

En leur pays, ne conquist que l'escorce :
Mais tu as eu par un don liberal
De leurs francs cueurs un acquest general.
Et pour garder ce que tu as acquis
Aucune force y tenir n'est requis,
Mais seulement une paix bien fermee, [1]
Par alliance en amour confermee :
Dont adviendra ferme tranquilité,
Et soubz la foy catholique unité.

Paix qui tiendra les provinces ouvertes,
Et peuplera les regions desertes : [2]
Des roys uniz la force assemblera,
Dont le surplus du monde tremblera.

Paix, qui fera la vive salamandre, [3]
Apres son faict mortel estainct en cendre,
Nourrir au feu d'une vie immortelle :
A l'aigle [4] aussi, quand le vol de son aesle
Plus ne pourra sur la terre s'estendre

[1] Quelle paix devait-on attendre ? Quel garant avait-on de la parole d'un empereur qui ne fut jamais fidèle à ses sermens ? Bientôt Charles répondit à l'ambassadeur de France, chargé de réclamer l'exécution de ses promesses : *Je ne m'en souviens pas ; qu'on me montre un écrit.*

[2] Ces guerres désastreuses avaient changé en déserts des provinces florissantes.

[3] Le corps de la devise de François Ier était une salamandre dans les flammes.

[4] Les armes de l'empire sont un aigle à deux têtes.

Pour voler plus oultre, [1] si fera fendre
Tous les neuf cieulx jusque au lieu angelique,
Promis à ceulx qui ayment paix publique.

XVI.

CHANT DE FOLLIE, DE L'ORIGINE DE VILLEMANOCHE. [2]

LES Pichelins par le monde espanduz,
Sont de si hault, et si loing descenduz,
Qu'a peine a l'on sceu trouver la racine,
D'un seul rameau de si brave origine:
Mais Dieu voulant qu'ilz ne fussent periz,
A resveillé les joyeux esperitz
De l'un d'entre eulx nommé Villemanoche,
Qui tout ainsi que l'on rompt une roche
Pour trouver l'eau, qui dessoubz est cachee,

[1] *Plus outre* était la devise de Charles-Quint. Hercule, dit la fable, arrivé au détroit de Gibraltar, finit ses conquêtes où il croyait que finissait le monde, et éleva deux colonnes avec cette inscription : *Nec plus ultra*. Après l'expédition de Tunis, l'orgueilleux monarque mit dans ses armes les deux colonnes d'Hercule, et ces mots : *Plus ultra*.

[2] Villemanoche était un visionnaire, qui, né dans une obscure condition, se croyait d'une illustre origine. Il avait forgé la généalogie de ses aïeux, qu'il faisait remonter jusqu'aux apôtres, et dont les descendans occupaient encore plusieurs trônes de l'Europe. Il aspirait à l'alliance des plus nobles familles de France, et divertissait beaucoup la cour par ses extravagances. *On veit un Villemanoche,* dit Pasquier, *n'avoir le jugement offensé que sur les mariages des grandes dames qu'il se promettoit.* Lettres, liv. 19, page 583, édition in-folio.

Ainsi il a sa race tant cherchee ;
En se rompant entendement et corps,
Qu'il l'a trouvé en livres tous d'accords :
Livres ; mais quelz ? livres tresautentiques,
Vieux, et usez de force d'estre antiques,
Lesquelz il a à grand' peine trouvez
Leuz, et releuz, volvez, et revolvez,
Si vieux (de faict) les a voulu eslire,
Que nul, fors luy, oncques n'y sceut rien lire.

Il a trouvé ses grans predecesseurs :
Preux et hardys, comme leurs successeurs :
Dont l'une part reside en Germanie :
Et la pluspart plusieurs regnes manie.

Il a trouvé à force de chercher,
Que ses parens sceurent si bien prescher,
Non pas prescher, mais si bien harenguerent,
Qu'a nostre loy Infideles rengerent.
Et de ceulx là on voit par consequence
Villemanoche avoir leur eloquence :
Car luy estant vestu de longue togue
Sçait harenguer tout seul en dialogue :
Et s'il avoit la robbe courte prise,
Lors on verroit, qu'il seroit d'entreprise :
Et qui plus est, semblable de prouesse,
A ses ayeulx, comme il est de sagesse.

Or est ainsi (helas) qu'il nous appert,

Que par deça ceste race se pert
Si cestuy cy n'est joinct par mariage
En noble lieu, qui seroit grand dommage.

O Pichelin tu dessers, qu'on t'allie
En lieu royal : o superbe Italie
Tu es enflee au nom des Crivelins, [1]
Mais Gaule s'enfle au nom des Pichelins.
Vive (dis tu) la case Criveline,
Mais en tous lieux vive la Picheline.

XVII.

CHANT ROYAL CHRESTIEN.

Qui ayme Dieu, son regne, et son empire,
Rien desirer ne doibt qu'à son honneur:
Et toutesfoys l'homme toujours aspire
A son bien propre, à son aise, et bon heur,
Sans adviser, si point contemne, ou blesse
En ses desirs la divine noblesse.
La plus grand' part appete grand avoir :
La moindre part souhaite grand sçavoir :
L'autre desire estre exempté de blasme :
Et l'autre quiert (voulant mieulx se pourvoir)
Santé au corps, et paradis à l'ame.

Ces deux souhaitz contraires on peult dire

[1] L'antique famille milanaise des Crivelli, qui donna à l'église le pape Urbain III, brillait alors de tout son éclat.

Comme la blanche, et la noire couleur :
Car Jesuchrist ne promet par son dire
Ça bas aux siens, qu'ennuy, peine, et douleur. [1]
Et d'autre part (respondez moy) qui est ce,
Qui sans mourir aux cieulx aura liesse?
Nul pour certain. Or fault il concevoir
Que mort ne peult si bien nous decevoir,
Que de douleur ne sentions quelque dragme :
Par ainsi semble impossible d'avoir
Santé au corps, et paradis à l'ame.

Doulce santé mainte amertume attire :
Et peine au corps, est à l'ame doulceur :
Les bien heurez qui ont souffert martyre,
De ce nous font tesmoignage tout seur.
Et si l'homme est quelque temps sans destresse,
Sa propre chair sera de luy maistresse,
Et destruira son ame (à dire veoir)
Si quelque ennuy ne vient ramentevoir
Le povre humain d'invoquer Dieu, qui clame,
En luy disant : Homme, penses tu veoir
Santé au corps, et paradis à l'ame?

O doncques, homme, en qui santé empire,
Croy que ton mal d'un plus grand est vainqueur :
Si tu sentois de tous tes maulx le pire,

[1] On outragerait la justice et la bonté de Dieu, en admettant une pareille doctrine. Le grand Être qui a fait l'homme *à son image*, ne lui a pas promis que *peine* et *douleur* sur cette terre qu'il s'est plu à embellir pour y placer sa créature.

Tu sentirois enfer dedans ton cueur.
Mais Dieu tout bon sentir (sans plus) te laisse
Tes petis maulx, sachant que ta foiblesse
Ne pourroit pas ton grand mal percevoir,
Et qu'aussi tost, que de l'appercevoir
Tu perirois comme paille en la flamme,
Sans nul espoir de jamais recevoir
Santé au corps, et paradis à l'ame.

Certes plustost un bon pere desire
Son filz blessé, que meurdrier, ou jureur :
Mesmes de verge il le blesse, et descire,
Affin qu'il n'entre en si lourde fureur :
Aussi quand Dieu pere celeste oppresse
Ses chers enfans, sa grand'bonté expresse
Faict lors sur eulx eau de grace pleuvoir,
Par tel'peine à leur bien veult prevoir
A ce qu'enfer enfin ne les enflamme,
Leur reservant (oultre l'humain debvoir)
Santé au corps, et paradis à l'ame.

ENVOY.

Prince royal, quand Dieu par son pouvoir
Fera les cieulx, et la terre mouvoir,
Et que les corps sortiront de la lame,
Nous aurons lors ce bien, c'est à sçavoir,
Santé au corps, et paradis à l'ame. [1]

[1] Clément Marot ne sait pas traiter un sujet pieux. Il est guindé et bizarre ; on voit que sa muse est gênée dans un pays qu'elle ne connaît pas.

XVIII.

CHANT ROYAL.[1]

LA MORT DU JUSTE ET DU PESCHEUR.

N'EST il fascheux icy longuement vivre?
Je dy aux bons, que rien qu'affection
N'y trouveront : car celluy qui veult suyvre
La pieté, grand'persecution
Luy fault souffrir, et avoir patience :
Mieulx donc luy vault en saine conscience,
Comme sainct Paul desirer de partir
De ce vil corps, ou veit certes martyr,
Son ame au ciel avecques Dieu ravie :
Car à cestuy pour son dueil ressortir,
La mort est fin et principe de vie.

O le bon gain de mort qui nous delivre
Tout à un coup de tribulation?
Lequel debvons diligemment poursuyvre,
Si nous fions en Christ sans fiction
Victorieux par sa mort, et puissance
De mort d'enfer, et peché sans doubtance.
Mort ne servant au juste, que partir
L'esprit du corps, et salut impartir :
Qui de rechef malgré mortelle envie,

[1] Cette pièce, comme l'observe très-bien L. Dufresnoy, est peu digne de la facilité et de l'élégance de Cl. Marot.

Vivant revient, car pour vous advertir,
La mort est fin, et principe de vie.

Mais aux pecheurs voulant peché ensuyvre
Male est la mort qui suyt damnation :
Gardons pourtant qu'aucun de nous ne s'yvre
D'humains plaisirs, et dissolution,
Venans apres malheur, et desplaisance :
Qui donc sage est, il face penitence,
Et d'humble cœur se vueille convertir
Sans plus pecher, ni jamais divertir :
Car mauldit est, qui de grace devie :
Mais à celluy, qui s'en veult assortir,
La mort est fin, et principe de vie.

Prenons pourtant sans danger le sainct livre
De Jesuchrist pour notre instruction
Entre les mains : car au poix de la livre
Un monde vault de reprobation.
Là nous oyrrons icelle Sapience
Le filz de Dieu se disant la substance,
Qui vivre faict, et au ciel revertir
L'homme à tousjours, sans jamais departir,
Qui par telz motz doulcement nous convie
Croire, qu'aux siens, qu'il ne veult subvertir,
La mort est fin, et principe de vie.

Celle mort donc, qui faict ainsi revivre
Apres mourir pour resolution,

N'est qu'un dormir [1] que chascun doit consuyvre,
Comme dict est en ma narration :
Corrigé soit pourtant l'accoutumance
Paindant la mort pleine de malveillance ;
Tenant un dard semblant tout neantir :
Ce qui n'est pas : car qui se sçait sortir
De foy vers Dieu au prochain asservie,
Au ciel tendant, au Seigneur ressortir :
La mort est fin, et principe de vie.

ENVOY.

Prince haultain, pour du propos sortir,
A qui Dieu plaist, cil sa chair amortie
Estudira par prudente partie,
Et que nul n'ait le voulant pervertir
La mort est fin et principe de vie.

[1] Hamlet dit aussi :

La mort.... c'est un sommeil....

Cette idée a été souvent répétée.



RONDEAUX.

La mort n'y mord.

LIVRE I.

J'en ai pitié : car plus comtes ne ducz
Ne peignerez ; mais comme gens perduz,
Vous en irez besongner chauldement
En quelque estuve, et là gaillardement,
Tondre maujoinct ou raser Priapus,
Povres Barbiers.

II.

1517.

DE LA MORT DE MONSIEUR DE CHISSAY.[1]

D'UN coup d'estoc, Chissay noble homme et fort,
L'an dix et sept soubz malheureux effort,
Tomba occis au moys qu'on seme l'orge,
Par Pomperan,[2] qui de Bouchal, et Lorge,
Fut fort blessé, quoy qu'il resistast fort.

[1] Chissay fut appelé en duel et tué par Pomperan, que ses railleries avaient attaqué. François Ier, qui estimait Chissay, était sur le point de faire arrêter le vainqueur, soit qu'il voulût chagriner le connétable de Bourbon, ami de Pomperan, soit qu'il espérât affaiblir la fureur des duels multipliés par l'impunité. Le connétable représenta au roi que Chissay avait été l'agresseur, que Pomperan avait été forcé de confier sa vengeance à son épée. Le roi, selon le vœu de toute la cour, qui s'intéressait au brave Pomperan, laissa cette affaire s'assoupir.

[2] Pomperan était fameux par son courage. En 1521 il sacrifia sa patrie à l'amitié, et accompagna le connétable de Bourbon dans sa fuite. Il combattit à la bataille de Pavie au milieu des rangs espagnols, et il eut le bonheur de sauver la vie à son roi, accablé par le nombre. Ce brave gentilhomme obtint son pardon. François Ier lui rendit sa confiance, et lui donna une compagnie à la tête de laquelle il fut tué au siége de Naples en 1528.

Chissay beau, jeune, en credit, et support,
Feit son debvoir au combat, et abord:
Mais par hazard fut frappé en la gorge
D'un coup d'estoc:

Dont un chascun de dueil ses levres mord,
Disant, helas, l'honneste homme est il mort?
Pleust or à Dieu, et monseigneur sainct George
Que tout baston eust esté en la forge,
Alors qu'il fut ainsi navré à mort,
D'un coup d'estoc.

III.

1517.

RONDEAU, DUQUEL LES LETTRES CAPITALLES PORTENT LE NOM DE L'AUTHEUR.

COMME Dido, qui moult se courrouça
Lors qu'Eneas seule la délaissa
En son pays: tout ainsi Maguelonne[1]
Mena son dueil: comme tressaincte et bonne
En l'hospital toute sa fleur passa.

Nulle fortune oncques ne la blessa,
Toute constance en son cueur amassa,
Mieulx esperant: et ne fut point felonne
Comme Dido.

[1] Voyez dans l'épitre 1re les plaintes de la belle Maguelonne, que son amant, Pierre de Provence, avait abandonnée.

Aussi celluy, qui toute puissance a,
Renvoya cil, qui au boys la laissa,
Ou elle estoit : mais quoy qu'on en blasonne,
Tant eust de dueil, que le monde s'estonne,
Que d'un cousteau son cueur ne transpersa,
Comme Dido.

IV.

1518.

A MONSIEUR DE POTHON.[1]

La ou sçavez sans vous ne puis venir,
Vous estes cil, qui pouvez subvenir
Facilement à mon cas et affaire,
Et des heureux de ce monde me faire,
Sans qu'aucun mal vous en puisse advenir.

Quand je regarde et pense à l'advenir,
J'ay bon vouloir de sage devenir :[2]
Mais sans support je ne me puis retraire,
La ou sçavez.

[1] Marot pria ce seigneur de parler pour lui au roi afin de le faire entrer au service de la duchesse d'Alençon.

[2] Il paraît que le seigneur de Pothon répugnait à se montrer le protecteur d'un homme qui s'était déjà fait connaître par ses écarts. Cependant il ne résista pas à ce joli rondeau, et servit si bien notre poète, qu'il lui fit obtenir une place de valet-de-chambre dans la maison de Marguerite, sœur du roi, et il le présenta lui-même à cette princesse.

Male fortune a voulu maintenir,
Et a juré de tousjours me tenir :
Mais, monseigneur, pour l'occire et deffaire
Envers le roi vueillez mon cas parfaire,
Si que par vous je puisse parvenir
La ou sçavez.

V.

1518.

DE MADAME LA DUCHESSE D'ALENÇON, SŒUR UNIQUE DU ROY.

SANS rien blasmer, je sers une maistresse,
Qui toute femme ayant noble haultesse,
Passe en vertu, et qui porte le nom
D'une fleur belle : et en royal surnom
Demonstre bien son antique noblesse.

En chasteté elle excede Lucresse :
De vif esprit, de constance, et sagesse
S'en est l'enseigne, et le droict gonffanon,
Sans rien blasmer.

On pourroit dire, il l'estime sans cesse,
Pource que c'est sa dame et sa princesse :
Mais on sçait bien, si je dy vray, ou non.
Bref, il ne fut en louable renom
Depuis mille ans une telle duchesse,
Sans rien blasmer.

VI.

1520.

DE LA VENUE DES ROYS DE FRANCE ET D'ANGLETERRE ENTRE ARDRES ET GUIGNES.[1]

De deux grans roys la noblesse et puissance
Veue en ce lieu, nous donne congnoissance,
Qu'amitié prend courage de lion
Pour ruer jus vieille rebellion,
Et mettre sus de paix l'esjouyssance.

Soit en beauté, sçavoir, et contenance,
Les anciens n'ont point de souvenance,
D'avoir onc veu si grand'perfection
De deux grans roys.

Et le festin, la pompe, et l'assistance
Surpasse en bien le triumphe et prestance
Qui fut jadis sur le mont Pelion :
Car de la vint la guerre d'Ilion :
Mais de cecy vient paix et alliance
De deux grans roys.

[1] Voyez la ballade v, page 11.

VII.

1520.

DE LA CONCEPTION DE NOSTRE DAME.

Comme nature est en peché ancree
Par art d'enfer : grace, qui nous recree
Par art du ciel, Marie en garentit :
Car autrement cil qui s'y consentit,
Ne l'eust jamais à son filz consacree.

Mais il peult tout, et veult, et luy agree,
Qu'un filz sacré aye mere sacree,
Ce qu'elle fut, et vice ne sentit,
        Comme nature.

Nature trop de fol desir oultree,
Est en peché originel entree,
Et sans baptesme onc homme n'en partit.
Mesmes jamais la Vierge n'en sortit :
Aussi jamais elle n'y feit entree
        Comme nature.



VIII.

1521.

AU ROY, POUR AVOIR ARGENT AU DESLOGER DE REIMS.[1]

Au departir de la ville de Reims
Faulte d'argent me rend foible de reins,
Roy des Françoys, voyre de telle sorte,
Que ne sçay pas comme d'icy je sorte,
Car mon cheval tient mieulx que par les crains.

Puis l'hoste est rude et plein de gros refrains:
J'y laisseray mors, bossettes, et frains,
Ce m'a il dit: ou le diable l'emporte
Au departir.

Si vous supply, prince, que j'ayme, et crains,
Faictes miracle: avecques aucuns grains,
Ressuscitez ceste personne morte:
Ou autrement demourray à la porte
Avec plusieurs qui sont à ce contrainctz
Au departir.

[1] Marot suivait alors le parti des armes.



IX.

1521.

DE CEULX QUI ALLOIENT SUR MULLE AU CAMP D'ATTIGNY.[1]

Aux champs, aux champs, braves, qu'on ne vous trousse:
Prenez harnoys, l'arc, la fleche, et la trousse
Pour vous deffendre en Haynault, ou Milan,
Et gardez bien d'y empoingner mal an:
Car le drap d'or bien peu sert, quand on poulse.

Raison pourquoy? on s'y bat et courrousse
Plus qu'à chasser à quelque beste rousse,
Ou à voller la pye ou le millan
Aux champs.

En cestuy camp, ou la guerre est si doulce,
Allez sur mulle avecques une housse,
Aussi touzez[2] qu'un moyne ou capellen:
Mais vous vouldriez estre en Hierusalem,
Quand ce viendra à donner la secousse
Aux champs.

[1] Voyez, tome I, l'épitre adressée, du camp d'Attigny, à madame d'Alençon.

[2] Les moines et les prêtres portaient les cheveux courts, et ne laissaient point croître leur barbe.

X.

1524.

A SES AMYS.

IL n'en est rien, de ce qu'on vous revelle,[1]
Ceulx qui l'ont dict, ont faulte de cervelle,
Car en mon cas il n'y a mesprison,
Et par dedans ne vey jamais prison :
Doncques, amys, l'ennuy qu'avez, ostez le.

Et vous causeurs pleins d'envie immortelle,
Qui vouldriez bien que la chose fut telle,
Crevez de dueil, de despit, ou poison,
Il n'en est rien.

Je rys, je chante en joye solennelle,
Je sers ma dame, et me console en elle,
Je rythme en prose (et peult estre en raison)[2]
Je sors dehors, je r'entre en la maison :
Ne croyez pas doncques l'autre nouvelle :
Il n'en est rien.

[1] Les ennemis de Marot répandirent le bruit qu'il venait d'être arrêté. Voyez l'*Essai historique*.

[2] Boileau a dit dans son *Art poétique :*

Que toujours la raison s'accorde avec la rime.

XI.

1526.

RONDEAU PARFAICT. A SES AMYS APRES SA DELIVRANCE.[1]

En liberté maintenant me pourmeine,
Mais en prison pourtant je fuz cloué :
Voyla comment fortune me demeine :
C'est bien, et mal. Dieu soit du tout loué.

Les envieux ont dict, que de Noué
N'en sortirois : que la mort les emmeine.
Maulgré leurs dens le neud est desnoué :
En liberté maintenant me pourmeine.

Pourtant si j'ay fasché la Court Romaine,
Entre meschans ne fuz onc alloué :
De bien famez j'ay hanté le dommaine :
Mais en prison pourtant je fuz cloué.

Car aussi tost que fuz desavoué
De celle la,[2] qui me fut tant humaine,
Bien tost apres à sainct Pris fuz voué,
Voila comment fortune me demeine.

J'euz à Paris prison fort inhumaine :
A Chartres fuz doulcement encloué :
Maintenant voys, ou mon plaisir me meine :

[1] Voyez l'*Essai historique*.
[2] Diane de Poitiers.

C'est bien, et mal. Dieu soit du tout loué.

Au fort, amys, c'est à vous bien joué,
Quand vostre main hors du per me rameine. [1]
Escript, et faict d'un cueur bien enjoué,
Le premier jour de la verte sepmaine, [2]
En liberté.

XII.

1526.

A GEOFFROY BRULART. [3]

NOSTRE maistre Geoffroy Brulart
Qui sçavez la science et l'art
De guérir les gens de tous maulx,
Icy c'est l'un de voz feaulx
Qui de colique brusle et ard.

Je ne mange poisson ne lard, [4]

[1] Ses amis, et surtout Lyon Jamet, avaient travaillé à sa délivrance.

[2] Il sortit de prison le 1er mai de l'année 1526.

[3] Il était sans doute de l'illustre maison des Brulart, qui a compté plusieurs grands hommes dans les armes et dans la robe.

[4] Marot se souvient encore de son emprisonnement et de l'absurde accusation qui a failli lui être funeste. Tems malheureux où c'était s'exposer à être brûlé que de *manger du lard en carême!* Ces niaiseries déshonorent une religion. La raison s'étonne de voir Dieu mêlé à ces ridicules superstitions. Pourquoi le mensonge touche-t-il toujours à la vérité? Le tems seul peut la dégager de ce vil alliage, comme l'or purifié par le feu laisse dans le creuset les matières grossières dont il est enveloppé.

Non que craigne le papelart :[1]
Mais mon mal me faict trop d'assaulx,
Nostre maistre.

Venez y donc plus tost que tard,
Et n'oubliez pas le broillart
De voz receptes à monceaulx,
Et payé serez en royaulx :
Car vous estes sage vieillart,
Nostre maistre.

XIII.

1529.

DE LA PAIX TRAICTEE A CAMBRAY PAR TROIS PRINCESSES.[2]

DESSUS la terre on voit les trois deesses

[1] C'est le grand inquisiteur qu'il qualifie du nom de *papelard.*

[2] Ces trois princesses étaient Marguerite d'Autriche, tante de Charles-Quint; Louise de Savoie, mère de François Ier; et Marguerite de Valois, reine de Navarre, dont il n'est pas fait mention dans le traité.

Marguerite d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien Ier, et sœur de Philippe Ier, roi d'Espagne, née en 1480, avait été fiancée à l'âge de quatre ans, au dauphin, fils de Louis XI; mais Charles VIII ayant épousé Anne de Bretagne, elle quitta la France où elle avait été élevée, et sa main fut accordée à l'infant d'Espagne. Lorsqu'elle allait chercher son nouvel époux, le vaisseau qui la portait fut assailli d'une tempête terrible, et, au moment de périr, elle composa cette épitaphe :

Cy gist Margot, la gente damoyselle,
Qu'a deux maris, et encore est pucelle.

Cependant, échappée à ce danger, elle arriva en Espagne. Elle de-

Non pas les trois,[1] qui apres grans liesses
Meirent au monde aspre guerre et discord :
Ces trois icy avec paix[2] et accord
Rompent de Mars les cruelles rudesses.

Par ces trois la, entre tourbes et presses,
La pomme d'or causa grandes oppresses :
Par ces trois cy l'olive croist et sort
Dessus la terre.

S'elle fleurist sont divines largesses,
S'elle fletrist, sont humaines sagesses :
Et en viendra (si l'arbre est bon, et fort)
Gloire à Dieu seul, aux hommes reconfort,
Amour de peuple aux trois grandes princesses
Dessus la terre.

vint veuve au bout d'un an, et se remaria à Philibert, duc de Savoie, qu'elle eut encore la douleur de perdre. Dégoûtée du mariage, elle se retira auprès de son père. Cette princesse, nommée gouvernante des Pays-Bas, arrêta avec zèle les progrès de la doctrine de Luther en ses provinces. Elle mourut en 1532.

[1] Junon, Vénus et Pallas, dont la division alluma la guerre de Troie.

[2] La France acheta la paix deux millions d'écus d'or. *Le traité de Cambray*, dit Anquetil, *ressemble à un bilan de banque soldé par la France.*



XIV.

1529.

D'UN QUI SE PLAINCT DE MORT ET D'ENVIE.

DEPUIS quatre ans faulx rapport vicieux,
Et de la mort le dard pernicieux
Ont faict sur moy tomber maint grand'orage :
Mais l'un des deux m'a navré en courage
Trop plus que l'autre, et en bien plus de lieux.

Touchant rapport, en despit de ses yeulx
Je vy tousjours riche, sain, et joyeux :
Combien qu'a tort il m'ait faict grand dommage
Depuis quatre ans.

Mais quand de mort le remors furieux
S'en vient par foys passer devant mes yeulx,
Lors suis contrainct de blasmer son oultrage :
Car cil tout seul m'a plus donné de rage,
Que n'a envie, et tous les envieux,
Depuis quatre ans.



XV.

1530.

SUR LA DEVISE DE MADAME DE LORRAINE, AMOUR ET FOY.

AMOUR, et foy sont bien appariez:
Voyre trop mieulx ensemble mariez,
Que les humains, qu'en ce monde on marie :
Car jamais foy de l'amour ne varie :
Et vous humains bien souvent variez.

Dames de cueur icy estudiez :
Ces deux beaulx dons Dieu vous a dediez,
Et sont seans en haulte seigneurie
Amour, et foy.

Tant sont uniz, tant sont bien alliez
Qu'oubliant l'un, l'autre vous oubliez :
Si l'amour fault, la foy n'est plus cherie:
Si foy perit, l'amour s'en va perie:
Pour ce les ay en devise liez,
Amour et foy.



XVI.

1535.

RESPONSE AUX VERS[1] AFFICHEZ DANS PARIS, QUAND BEDDA[2] FUT FORBANNY VOULANS ESMOUVOIR LE PEUPLE A SEDITION CONTRE LE ROY.

En l'eau, en l'eau ces folz seditieux
Lesquelz en lieu des divines parolles

[1] Voici ces vers, dans lesquels respirent la haine des réformés, et cet acharnement féroce que l'on retrouve à chaque page de l'histoire de ces malheureux tems. Le fanatisme et la rage les ont dictés; l'ignorance les a écrits :

Au feu, au feu, ceste heresie
Qui jour et nuict trop nous blesse :
Dois-tu souffrir telle moleste
Saincte Escriture et ses Edictz ?
Veulx tu bannir science parfaicte
Pour soustenir Lutheriens mauldictz ?
Crains tu Dieu, qu'il le permette
Toy et tes biens qui sont fleuris
Face perir ?
Paris, Paris, fleur de noblesse,
Soustien la loy de toy qu'on blesse,
Ou autrement fouldre et tempeste
Cherra sur toy, je t'en advertys :
Prions tous le roy de gloire
Qu'il confonde ces heretiques mauldits
Affin qu'il n'en soit plus memoire
Non plus que des os pouriz.
Au feu, au feu, c'est le repaire
Faict en justice, Dieu l'a permys.

Le crime se couvre toujours du nom de Dieu comme d'un bouclier sacré qui arrête le mépris et la vengeance des hommes. Les mains teintes de sang, marchant sur leurs victimes à de nouveaux homicides, les bourreaux de la St.-Barthélemy associaient la Divinité à leurs exécrables forfaits. Ravaillac accusait Dieu d'avoir conduit son bras dans le cœur d'Henri IV. Les monstres de la révolution renversaient les autels, dressaient les échafauds, et prononçaient le nom de l'Être suprême.

[2] Bedda (Noël), docteur en théologie dans l'université de Paris,

Preschent au peuple un tas de monopolles
Pour esmouvoir debatz contentieux.

Le roy leur est un peu trop gratieux :[1]
Que n'a-il mis à bas ces testes folles
En l'eau.

Ilz ayment tant les vins delicieux
Qu'on peult nommer cabaretz leurs escolles :
Mais refroidir fauldroit leurs chauldes colles
Par le rebours de ce qu'ilz ayment mieulx
En l'eau.

et principal du collége Montaigu, fut l'esprit le plus factieux du tems de François Ier. Il prétendit avoir découvert un grand nombre d'hérésies dans les écrits d'Érasme, et il dressa plusieurs accusations que celui-ci renversa victorieusement.

Ses factions, ses violentes déclamations contre les nouvelles doctrines, et ceux qui n'étaient pas assez ardens à les réprimer, le firent livrer au bras séculier. Condamné à une amende honorable, Bedda, à la porte de la cathédrale de Paris, en présence du peuple assemblé, confessa qu'il avait attaqué, dans ses discours et dans ses écrits, le roi et la vérité; ensuite il fut banni de France. Personne ne se montra si zélé persécuteur des partisans de Luther. Théodore de Bèze attribue *à un jugement de Dieu plutost que des hommes* l'arrêt par lequel *il fut confiné au Mont-Saint-Michel* où il mourut.

[1] François Ier que la politique seule, comme on le soupçonne, attachait à l'église romaine, avait, jusqu'en 1534, protégé ou plutôt toléré les différentes sectes qui se multipliaient de tous côtés. Mais ce monarque obéissait moins à sa conscience qu'à ses intérêts; les murmures d'une populace fanatique, de sévères réprimandes que la puissance papale rendait redoutables, le forcèrent à combattre ouvertement les nouvelles doctrines; et tandis qu'il entretenait des intelligences secrettes avec les confédérés de Smalkade, et soutenait

XVIII.

1536.

DU DISCIPLE SOUSTENANT SON MAISTRE.[1]

Du premier coup entendez ma responce,
Folz detracteurs, mon maistre vous annonce
Par moy, qui suis l'un de ses clers nouveaulx,
Que pour rythmer ne vous crains deux naveaux :
Et eussiez vous de sens encor une once.

Si l'espargnez, tous deux je vous renonce :
Picquez le donc, mieux que d'espine, ou ronce,
Luy envoyant des meilleurs et plus beaulx
Du premier coup.

Et tenez bon, en suyvant ma semonce :
Car si un coup ses deux sourcilz il fronce,
Et eussiez vous de rythmes, et rondeaux,
Plein trois barilz, voyre quatre tonneaulx,
Je veulx mourir s'il ne les vous deffonce
Du premier coup.

leur ligue par des secours puissans, il fesait dans son royaume des lois cruelles contre les protestans et couvrait toute la France de potences et de bûchers.

[1] C'est en 1536, que Sagon et La Huéterie commencèrent leurs attaques contre Marot, exilé à Ferrare. Le poète, dans ce rondeau, sous le nom d'un de ses disciples, adresse un défi à ses obscurs détracteurs.

XVIII.

1536.

A UN POETE IGNORANT.[1]

QU'ON meine aux champs ce coquardeau
Lequel gaste quand il compose
Raison, mesure, texte, et glose
Soit en ballade ou en rondeau.

Il n'a cervelle ne cerveau:
C'est pourquoy, si hault crier j'ose,
Qu'on meine aux champs ce coquardeau.

S'il veult rien faire de nouveau,
Qu'il œuvre hardiment en prose.[2]
(J'entens s'il en sçait quelque chose)
Car en rythme ce n'est qu'un veau[3]
Qu'on meine aux champs.

[1] Clément Marot, dans une épître où il fait parler son valet, avait répondu par une satire fine et mordante aux injures grossières de ses ennemis. Sagon et La Huéterie ripostèrent par *la grande généalogie de Fripelipes, composée par un jeune poète champêtre*, pièce burlesque, qui ne pouvait déshonorer que ses auteurs. Un ami de Marot s'empressa de publier le *Rescrispt à Sagon et au jeune poëte champêtre*, et Marot lui-même y joignit ce rondeau, dans lequel il n'épargne pas le *jeune poète champêtre*.

[2] Boileau, dans la satire 7, a dit en parlant de Chapelain :

Il se tue à rimer, que n'écrit-il en prose?

Mais il a laissé à Marot ce vers d'une naïveté si malicieuse :

J'entens s'il en sçait quelque chose.

[3] Selon L. Dufresnoy, c'est une allusion à un mauvais poète,

XIX.

1540.

L'ADIEU DE FRANCE A L'EMPEREUR.[1]

ADIEU Cesar, prince bien fortuné
De vray honneur par vertu couronné :
Adieu le chef de la noble Toyson,[2]
Au departir de la propre maison,
Dont le bon duc ton grand ayeul fut né.[3]

nommé Mace ou Mathieu de Vaucelles, qui prenait le titre de Poëte champêtre. Voici ce qu'en dit Lacroix du Maine dans sa *Bibliothèque. Mathieu de Vaucelles, imprimeur et libraire au Mans, en laquelle ville il naquit le dix-huitième jour de janvier* 1507. *Ledit Vaucelles, étant fort jeune, écrivit quelques poésies françoises contre Clément Marot, sous le nom de Poëte champestre, lesquelles ont été imprimées il y a plus de* 40 *ou* 50 *ans. Il mourut au Mans, l'an* 1578, *le premier jour de janvier, âgé de* 72 *ans.*

[1] François Ier accompagna l'empereur jusqu'à Saint-Quentin, et ses deux fils ne le quittèrent qu'à Valenciennes. Le roi lui accorda de plus le passage et des vivres pour mille hommes d'armes qu'il faisait venir dans les Pays-Bas. La perfidie seule devait payer tant de grandeur et de générosité.

[2] L'ordre de la Toison d'or fut fondé, en 1429, par Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, pendant les solennités de son mariage avec Isabelle de Portugal. Cet ordre ne fut d'abord composé que de vingt-quatre chevaliers choisis dans les plus nobles familles. Philippe porta leur nombre jusqu'à trente et un, et voulut que ses successeurs en fussent les chefs et les grands-maîtres.

[3] Philippe d'Autriche, père de Charles V, était fils de Maximilien Ier, empereur, qui avait épousé en secondes noces Marie, fille de Charles le Téméraire, et dernier rejeton de la branche de Bourgogne. Cette branche descendait des rois de France, et Philippe-le-

Quand je t'auray cent foys adieu donné,
Et à grand dueil des yeulx abandonné,
Le cueur fera pour toy son oraison.
Adieu Cesar.

Le suppliant, qu'un jour ja ordonné
Te voye icy des tiens environné : [1]
J'entens des tiens, qui sont miens par raison.
Or j'attendray ceste heureuse saison
En grand desir que tu sois retourné,
Adieu Cesar.

XX.

D'UN QUI SE COMPLAINCT DE FORTUNE.

FAULSE Fortune, o que je te vey belle!
Las qu'à present tu m'es rude, et rebelle!
O que jadis feis bien à mon desir!
Et maintenant me fais le desplaisir
Que je craignois plus que chose mortelle.

Enfans nourriz de sa gauche mammelle,
Composons luy (je vous prie) un libelle

Bon, fondateur de l'ordre de la Toison d'or, dont il est ici parlé, était arrière-petit-fils du roi Jean.

[1] Quoi! Marot supplie le ciel de rendre l'Espagnol maître de la France! Ce vœu partait-il du cœur d'un Français? J'aime à croire que le poète n'était pas ici d'accord avec lui-même, et que son cœur n'approuvait pas les souhaits que formait sa bouche.

Qui picque dru, et qui morde à loysir
Faulse Fortune.

Par sa rigueur (helas) elle m'expelle
Du bien, que j'ay, disant, puis qu'il vient d'elle
Qu'elle peult bien du tout m'en dessaisir.
Mais enfin Mort, mort me fera gesir,
Pour me venger de sa sœur la cruelle
Faulse Fortune.

XXI.

DU CONFICT EN DOULEUR.

Si j'ay du mal, maulgré moy je le porte:
Et s'ainsi est, qu'aucun me reconforte,
Son reconfórt ma douleur point n'appaise:
Voyla comment je languis en mal aise,
Sans nul espoir de liesse plus forte.

Et fault qu'ennuy jamais de moy ne sorte,
Car mon estat fut faict de telle sorte,
Des que fuz né : pourtant ne vous desplaise,
Si j'ay du mal.

Quant je mourray ma douleur sera morte :
Mais ce pendant mon povre cueur supporte,
Mes tristes jours en fortune maulvaise :
Dont force m'est que mon ennuy me plaise :
Et ne fault plus que je me desconforte,
Si j'ay du mal.

XXII.

PAR CONTRADICTIONS.[1]

En esperant, espoir me desespere,[2]
Tant que la mort m'est vie tresprospere,

[1] En ces tems, où en cherchant le nouveau, on tombait dans l'absurde, les vers par *contradictions* étaient une beauté. Jean de Mehun en fit usage le premier dans la seconde partie du roman de la Rose. Mellin de Saint-Gelais, les emploie dans une description de l'amour. Le *champion des dames* nous fournira quelques vers dans lesquels les contradictions sont portés à un si haut degré que souvent on ne les comprend pas.

Amours, amours, joye ennuyeuse,
Amours liesse enlangouree,
Amours charité envieuse,
Esperance desesperee :
Amours couleur descoulouree,
Ris plourant, enfer glorieux,
Felicité tres malheuree,
Paradis melancolieux.

Amours, pensement sans pensee,
Regard sans yeux, sens insensible,
Gré sans vueil, presence passee,
Miel amer, puissance impossible :
Ennuy plaisant, repos penible
Glace ardant, printemps sans fleurettes,
Basme puant, sauge nuisible,
Fumier flairant les violettes.

Paix discordant, male bonté, etc.

On a pourtant conservé ces *Contradictions*, si ridicules lorsqu'elles se suivent; la poésie s'en est emparé avec succès sous le nom d'*alliances de mots*. Mais elle ne les emploie qu'avec la plus grande modération. Nous nous contenterons de citer pour exemple ce vers admirable de Racine.

Ils l'auraient fait vieillir dans une longue enfance.

[2] Dans le Misantrope, Oronte termine son sonnet par ce jeu de mots :

Me tourmentant de ce qui me contente,
Me contentant de ce qui me tourmente,
Pour la douleur du soulas que j'espere.

Amour hayneuse en aigreur me tempere:
Puis temperance aspre comme vipere
Me refroidist soubz chaleur vehemente
En esperant.

L'enfant aussi qui surmonte le pere,
Bende ses yeulx pour veoir mon impropere:
De moy s'enfuyt, et jamais ne s'absente:
Mais sans bouger va en obscure sente
Cacher mon dueil, afin que mieulx appere,
En esperant.

XXIII.

DU VENDREDY SAINCT.

Dueil, ou plaisir me fault avoir sans cesse:
Dueil quand je voy (ce jour plein de rudesse)
Mon redempteur pour moy en la croix pendre:
Ou tout plaisir, quand pour son sang espandre
Je me voy hors de l'infernalle presse.

Je riray donc : non, je prendray tristesse:

Belle Philis, on désespère
Alors qu'on espère toujours.

On n'était pas encore dégoûté de ces fadeurs, puisque le parterre s'avisa d'applaudir ces détestables vers.

Tristesse? ouy, dy je, toute liesse.
Bref, je ne sçay bonnement lequel prendre,
Dueil, ou plaisir.

Tous deux sont bons, selon que Dieu nous dresse:
Ainsi la mort qui le Sauveur oppresse,
Faict sur noz cueurs dueil et plaisir descendre :
Mais nostre mort, qui enfin nous faict cendre, [1]
Tant seulement l'un ou l'autre nous laisse,
Dueil, ou plaisir.

XXIV.

D'AUCUNES NONNAINS.

Hors du convent l'autrehier soubz la couldrette
Je rencontray mainte nonne proprette,
Suyvant l'abbesse en grand'devotion :
Si cours apres, et par affection
Vins aborder la plus jeune et tendrette.

[1] Cette belle expression rappelle la force de Bossuet. La pensée qui termine le rondeau, n'est sans doute pas tout à fait neuve ; il n'est point de misérable sermon où on ne la retrouve, au milieu des descriptions peu tentantes du paradis et des peintures grotesques de l'enfer. Mais le poète la rajeunit, en quelque sorte, par le tour heureux qu'il emploie ; et l'énergique concision avec laquelle il l'exprime, la rend presque sublime. Marot, jusqu'à présent, nous avait paru, dans les sujets pieux, embarrassé, ridicule ou au moins bizarre. Ici, il n'a aucun de ces défauts. La traduction des Psaumes nous prouvera qu'il a plus d'une fois réussi dans un genre qui n'était pourtant pas le sien.

Je l'araisonne, elle plainct et regrette:
Dont je congneuz (certes) que la povrette
Eust bien voulu autre vacation
Hors du convent.

Toutes avoient soubz vesture secrette
Un tainct vermeil, une mine saffrette,
Sans point avoir d'amour fruiction.
Ha (dy je lors) quelle perdition
Se faict icy de ce, dont j'ay souffrette
Hors du convent.

XXV.

A UN CREANCIER. [1]

Un bien petit de pres me venez prendre
Pour vous payer : et si debvez entendre
Que je n'euz onc Angloys [2] de vostre taille.

[1] Marot n'aurait pas été vraiment poète s'il n'avait pas eu de créanciers.

[2] Les Anglais, maîtres de Paris sous Charles VII, s'étaient rendus odieux par leurs vexations et leurs usures. On disait : *Il y a des Anglais en cette rue ;* cette phrase proverbiale signifiait : Je dois de l'argent à quelqu'un qui demeure dans cette rue, et je n'y veux point passer de peur de recevoir un affront. On se servait de leur nom pour désigner des créanciers, témoin ces vers de Cretin.

Marchands taquins, usuriers incredules,
Pour recongnoistre ou nier mes cedules,
Me feirent hier adjourner et citer,
Et aujourd'hui je fais solliciter
Tous mes Angloys pour les restes parfaire,
Et le payement entier leur satisfaire.

Car à tous coups vous criez, baille, baille,
Et n'ay dequoy contre vous me deffendre.

Sur moy ne fault telle rigueur estendre:
Car de pecune un peu ma bourse est tendre:
Et toutesfoys j'en ay, vaille que vaille,
Un bien petit.

Mais à vous veoir (ou l'on me puisse pendre)
Il semble advis, qu'on ne vous vueille rendre,
Ce qu'on vous doibt : beau sire ne vous chaille,
Quand je seray plus garny de cliquaille,
Vous en aurez : mais il vous fault attendre
Un bien petit.

XXVI.

A UN POUR AVOIR DE L'ARGENT.

En beau papier je sçay tant bien signer,
S'il vous plaisoit, monseigneur, me finer
Un cent d'escuz, [1] par vostre gentillesse,
J'aurois tantost contenté mon hostesse,
Et m'en irois soudain apres disner.

Si vous voulez me faire consigner,

[1] Un poète ne connait guères l'avarice, accoutumé à semer l'or dans ses vers, il attache peu de valeur à ce vil métal, et croit qu'il ne coute pas plus de donner que de recevoir. Marot qui manquait toujours d'argent et jamais de créanciers, avait souvent recours à l'inépuisable générosité du roi; on voit qu'elle ne lui suffisait pas.

Ou bien le paye en un temps designer,
J'en suis content pourveu que je la dresse
En beau papier.

Ne cuydez pas que vous vueille affiner
Ou cautement vostre argent rappiner.
Si respondant voulez que vous adresse,
Je le veulx bien : mais il n'est que promesse,
Quand on la sçait sagement assigner
En beau papier.

XXVII.

SUR CES MOTS :

Chascun soit content de ses biens, [1]
Qui n'a suffisance n'a riens.

D'ESTRE content sans vouloir davantage,
C'est un tresor qu'on ne peult estimer,

[1] Ces deux vers sont attribués à l'infortuné Enguerrand de Marigny. Ils étaient gravés sous sa statue que l'on voyait au pied de celle de Philippe-le-Bel, à la porte des salles du palais, au haut du grand escalier.

Il devait se rappeler ces vers lorsqu'on le traînait à Montfaucon, ce ministre ambitieux que la fortune éleva au comble de la prospérité, pour le précipiter dans un abîme de malheurs! Hier, comte de Longueville, gouverneur de la France, aussi puissant que le roi son maître, entouré de courtisans et de flatteries, regorgeant d'honneurs et de richesses, il cherchait encore par ses déprédations à satisfaire son insatiable cupidité; aujourd'hui, dépouillé de ses biens et de ses titres, sans un ami qui prenne sa défense, condamné à une mort infame, il marche au supplice à travers les insultes d'une vile populace..... Sa disgrace est là comme un grand exemple pour tous les peuples de tous les siècles.

Avoir beaucoup et tousjours plus aymer,
On ne sçauroit trouver pire heritage.

Un usurier trouve cela servage :
Mais un franc cueur se doibt à ce sommer,
D'estre content.

Qui veult avoir de richesse bon gage,
Sans en ennuy sa vie consumer,
Pour en vertus se faire renommer,
Tasche tousjours d'avoir cet advantage
D'estre content.

XXVIII.

A UN POETE FRANÇOYS.

MIEULX resonnant, qu'à bien louer facile
Est ton renom volant du domicile
Palladial vers la terrestre gent :
Puis vers les cieulx, dont as le tiltre gent
D'aigle moderne, à suyvre difficile.

Je dy moderne, antique en façons mille :
Ce qui pres toy me rend bas, et humile,
D'autant que plomb est plus sourd, que l'argent
Mieulx resonnant.

Ainsi ma plume, en qui bourbe distille,
Veult esclaircir l'onde claire et utile,
Dont le gravier est assez refulgent,

Pour troubler l'œil de l'esprit indigent,
Qui en tel cas a besoing d'autre style
Mieulx resonnant.

XXIX.

A ESTIENNE DU TEMPLE.

Tant est subtil, et de grande efficace
Le tien esprit, qu'il n'est homme qui face
Chose qui plus honneur et los conserve :
Et ce qu'as faict, roy, seigneur, serf, ne serve
Ne le feit onc : je mets raison en face.

Qui veult descendre en la vallee basse,
Monté doibt estre avánt en haulte place :
Mais ton esprit tout le contraire observe,
Tant est subtil.

Descendu es des Temples quant à race,
Et puis monté au temple, quant à grace,
Je dy au temple[1] excellent de Minerve :
Bref, ton descendre est d'antique reserve,
Et ton monter le ciel crystallin[2] passe,
Tant est subtil.

[1] Ce rondeau n'est qu'un mauvais jeu de mots.

[2] Le système de Ptolémée supposait l'existence d'un dernier ciel de cristal qui contenait tous les autres et leur imprimait le mouvement.

XXX.

RESPONSE A UN RONDEAU QUI SE COMMENÇOIT:

Maistre Clement mon bon amy.[1]

En un rondeau sur le commencement
Un vocatif, comme, maistre Clement,
Ne peult faillir r'entrer par huys, ou porte :
Aux plus sçavans poëtes m'en raporte,
Qui d'en user se gardent sagement.

Bien inventer vous fault premierement,
L'invention deschiffrer proprement,
Si que raison, et rythme ne soit morte
En un rondeau.

Usez de motz reçeuz communement,
Rien superflu n'y soit aucunement,

[1] Ce rondeau renferme les règles mêmes du rondeau. Voiture a joint aussi le précepte à l'exemple; mais il ne parle que du nombre et de l'arrangement des vers.

Ma foi, c'est fait de moi, car Isabeau
M'a conjuré de lui faire un rondeau :
Cela me met dans une peine extrême.
Quoi ! treize vers : huit en *eau*, cinq en *ème*;
Je lui ferois aussitôt un bateau.
En voilà cinq pourtant en un monceau :
Faisons en huit en invoquant Brodeau,
Et puis mettons, par quelque stratagème,
Ma foi, c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau ;
Mais cependant me voici dans l'onzième,
Et si je crois que je fais le douzième.
En voilà treize ajustés de niveau ;
Ma foi, c'est fait.

Et de la fin quelque bon propos sorte :
Clouez tout court, rentrez de bonne sorte :
Maistre passé serez certainement
En un rondeau.

XXXI.

RESPONSE A UN RONDEAU D'ESTIENNE CLAVIER.[1]

Pour bien louer, et pour estre loué,
De tous espritz tu dois estre alloué,
Fors que du mien, car tu me plus que loues :
Mais en louant plus haultz termes alloues,
Que la sainct Jean, ou Pasques, ou Noué.

Qui noue mieulx, respons, ou C ou E ?
J'ay jusqu'icy en eau basse noué :
Mais dedans l'eau Caballine tu noues,
Pour bien louer.

C c'est Clement, contre chagrin cloué,
E c'est Estienne, esveillé, enjoué :
C'est toy, qui maintz de los tresamples doues :
Mais endroit moi tu fais cignes les oues,
Quoy que de los doibves estre doué,
Pour bien louer.[2]

[1] Étienne Clavier, secrétaire de la reine de Navarre, rendi grands services à Clément Marot. Voyez l'*Essai historique*.

[2] Ce rondeau, qui n'est qu'un jeu de mots presque inintelligible,

XXXII.

CELLUY DONT LES LETTRES CAPITALLES DU RONDEAU PORTENT LE NOM.[1]

VEU ton esprit, qui les autres surpasse,
Je m'esbahy, comme je prens audace
Composer vers. Est ce pour te valoir,
Touchant cest art? c'est plustost bon vouloir,
Ou franc desir, qui mon cueur induit à ce.

Rien n'est mon faict : le tien est don de grace :
Bref, ta façon en peu de rythme embrasse
Raison fort grande, et sans grand'peine avoir,
Veu ton esprit.

est bien inférieur à celui d'Étienne Clavier. Nous rapportons ici ce dernier; on pourra les comparer.

ESTIENNE CLAVIER A MAROT.

POUR bien louer une chose tant digne,
Comme ton sens, il fault sçavoir condigne,
Mais moy pauvret d'esprit et de sçavoir,
Ne puis attaindre a si hault concevoir,
Dont de despit, souvent me pais, et disne,

Car je cognois, que le fons, et racine
De tes escripts ont prins leur origine
Si tresprofondz, que je n'y puis rien veoir,
Pour bien louer.

Donc orateurs, chascun de vous consigne
Termes dorez puisez en la piscine
Palladiane : et faictes le debvoir
Du filz Marot en telle estime avoir
Qu'il n'a second en poesie insigne,
Pour bien louer.

[1] Victor Brodeau.

Or desormais je veulx suyvre la trace
De ton hault sens,[1] duquel la veine passe
Entre les rochz du profond concevoir.[2]
A tant me tays, mais si en tel sçavoir
Veulx t'adonner, tu seras l'oultrepasse,
Veu ton esprit.

XXXIII.

SUR LA DEVISE[3] DE HUGUES SALEL,[4] VALET DE CHAMBRE DU ROY FRANÇOYS Ier.

HONNEUR te guide[5] et te met en haultesse,
Pour ton grand sens et ta science acquise,
Ce que tu as retenu pour devise
Et justement à ce degré t'adresse.

Tu t'es conduict par tresgrande sagesse,
Merveille n'est si donc en ceste guyse,
Honneur te guide.

[1] On n'a jamais vu Marot si modeste.

[2] Métaphore bizarre.

[3] Les poëtes de ces tems-là choisissaient des devises qu'ils répétaient à la fin de tous leurs ouvrages. Jean Marot, père de Clément, avait pris pour devise *ne trop ne peu*, Clément, *la mort n'y mord*, et Michel fils de ce dernier, avait adopté *triste et pensif.*

[4] Hugues Salel, né à Casals en Quercy, abbé de Saint-Chéron, près de Chartres, a traduit une partie de l'Iliade en vers français. La constante faveur que lui marqua François Ier, le fit surnommer *le poète royal.* Il mourut en 1553, âgé de quarante-neuf ans.

[5] *Honneur me guide* était la devise de Hugues Salel.

Apollo faict aux siens ceste promesse,
Quand à le suyvre ilz ont grand'peine prise :
Tu as prudence en son escolle apprise;
C'est ce qui faict que chez prince et princesse,
Honneur te guide.

XXXIV.

AUX AMYS ET SŒURS DE FEU CLAUDE PERREAL LYONNOIS.

En grand regret, si pitié vous remord,
Pleurez l'amy Perreal qui est mort,
Vous ses amys : chascun prenne sa plume.
La mienne est preste, et bon desir l'alume
A deplorer (de sa part) telle mort.

Et vous ses sœurs, dont maint beau tableau sort,
Paindre vous fault pleurantes son gref sort
Pres de la tumbe en laquelle on l'inhume
En grand regret.

Regret m'en blesse, et si sçay bien au fort,
Qu'il fault mourir, et que le desconfort
(Soit court ou long) n'y sert que d'amertume:
Mais vraye amour est de telle coustume,
Qu'elle contrainct les amys plaindre fort
En grand regret.

XXXV.

AU SEIGNEUR THEOCRENUS,[1] LISANT A SES DISCIPLES.

PLUS proufitable est de t'escouter lire,
Que d'Apollo ouyr toucher la lyre,
Ou ne se prend plaisir que pour l'oreille :
Mais en ta langue ornee, et nonpareille
Chascun y peult plaisir et fruict eslire.

Ainsi d'autant qu'un Dieu doibt faire et dire
Mieulx qu'un mortel chose ou n'ait que redire :
D'autant il fault estimer ta merveille
Plus proufitable.

Bref, si dormir plus que veiller peult nuyre,
Tu dois en los par sus Mercure bruyre, [2]
Car il endort l'œil de celluy qui veille :
Et ton parler les endormys esveille,
Pour quelque jour à repos les conduire
Plus proufitable.

[1] On avait alors la sotte manie de se donner des noms tirés du grec et du latin. *Théocrenus* vient sans doute de θεος, Dieu, et de κρηνη, source, *qui sort de Dieu.*

[2] Mercure, au son de sa flûte, endormit le géant Argus, que Junon avait commis à la garde de la malheureuse Io.



XXXVI.

A MONSEIGNEUR DE BELLEVILLE.

En attendant, que plus grand œuvre face
Pour presenter devant la claire face
De Diana, seigneur tant estimé,
Prens cest escript mal poly, et limé:
Et si lourd suis, mes offenses efface.

Si respondray je à ton envoy, [1] qu'Orace
N'amenderoit : voyre mais, quand sera ce?
Tu le sçauras par ce rondeau rythmé
En attendant.

Ce sera lors, que ma muse trop basse
Se haulsera pour louer l'oultrepasse
En bruict, et los, qui par tout est semé.
Loyal amant tresdigne d'estre aymé
Vueille moy mettre, et tenir en sa grace
En attendant.

[1] Monsieur de Belleville lui avait envoyé *une épître parlant de madame de Chateaubriant.*



XXXVII.

A JANE GAILLARDE, LYONNOISE.[1]

D'AVOIR le prix en science et doctrine
Bien merita de Pisan la Christine[2]
Durant ses jours : mais ta plume doree
D'elle seroit à present adoree,
S'elle vouloit par voulunté divine.

Car tout ainsi que le feu l'or affine,
Le temps a faict nostre langue plus fine

[1] On ne connaît aucun ouvrage imprimé de cette savante dame. Il ne nous reste que sa réponse, au rondeau de Marot. Cette pièce élégante nous fait regretter que ses poésies ne soient point parvenues jusqu'à nous.

RESPONSE DE LADICTE GAILLARDE.

De m'acquiter, je me treuve surprise
D'un foible esprit, car à toy n'ay sçavoir
Correspondant : tu le peulx bien sçavoir
Veu qu'en cet art, plus qu'autre l'on te prise.

Si fusse autant eloquente, et aprise,
Comme tu dis, je ferois mon debvoir
De m'acquiter.

Si veulx prier la grace en toy comprise,
Et les vertus, qui tant te font valoir ;
De prendre en gré l'affectueux vouloir,
Dont ignorance a rompu l'entreprise
De m'acquiter.

[2] Christine de Pise, ou selon d'autres de Paris, vivait dans le XVe siècle, sous le règne de Charles VI. Cette femme savante dédia à ce monarque, un ouvrage qu'elle nomma le *Chemin du grand étude*. Elle avait aussi composé le *Trésor de la cité des dames*.

De qui tu as l'eloquence asseuree
D'avoir le prix.

Doncques ma main rends toy humble et benigne,
En donnant lieu à la main femenine:
N'escris plus rien en rythme mesuree,
Fors que tu es une main bien heuree,
D'avoir touché celle qui est tant digne
D'avoir le prix.

XXXVIII.

AUX DAMOYSELLES PARESSEUSES D'ESCRIRE A LEURS AMYS.

BON jour, et puis, quelles nouvelles?
N'en sçauroit on de vous avoir?
S'en bref ne m'en faictes sçavoir,
J'en feray de toutes nouvelles.

Puis que vous estes si rebelles,
Bon vespre, bonne nuict, bon soir,
Bon jour.

Mais si vous cueillez des groyselles,
Envoyez m'en : car pour tout veoir,
Je suis gros : mais c'est de vous veoir
Quelque matin mes damoyselles :
Bon jour.

XXXIX.

D'UN QUI INCITE UNE JEUNE DAME A FAIRE AMY.

A MON plaisir vous faictes feu et basme:
Parquoy souvent je m'estonne, ma dame,
Que vous n'avez quelque amy par amours.
Au diable l'un, qui fera ses clamours
Pour vous prier, quand serez vieille lame.

Or en effect, je vous jure mon ame,
Que si j'estois jeune, et gaillarde femme,
J'en aurois un devant qu'il fut trois jours
A mon plaisir.

Et pourquoy non? ce seroit grand diffame,
Si vous perdiez jeunesse, bruict, et fame
Sans esbranler drap, satin, et velours:
Pardonnez moy, si mes motz sont trop lourds,
Je ne vous veulx qu'aprendre vostre game
A mon plaisir.

XL.

A MADAME DE BAZAUGES ESTANT PRISONNIERE.

DE fortune trop aspre et dure
Peult trop souffrir un povre corps,
Si par parolles ne met hors
La cause pourquoy il endure.

Mais soubz constante couverture
On peult bien declairer les sortz
De fortune.

D'en descirer robbe et ceincture,
Crier, et faire telz effortz,
Tout cela ne sert de rien, fors
A plus indigner la nature
De fortune.

XLI.

A LA FILLE D'UN PAINCTRE D'ORLEANS, BELLE ENTRE LES AUTRES.

Au temps passé Apelles [1] painctre sage
Feit seulement de Venus le visage,
Par fiction : mais pour plus hault attaindre,
Ton pere a faict de Venus, sans rien faindre,
Entierement la face et le corsage,

Car il est painctre, et tu es son ouvrage,
Mieulx ressemblant Venus, de forme, et d'aage,

[1] Apelles, originaire de l'île de Co, le plus fameux peintre de l'antiquité, existait vers l'an 422 de Rome. Tous les auteurs grecs et latins se sont accordés à vanter son admirable talent. Il ne nous reste que les noms de ses ouvrages. Il peignit un cheval, à la vue duquel les cavales hennissaient. Ses deux Vénus sont également célèbres, l'une était représentée sortant de la mer, on la nomma Andyomène; l'autre, qu'Apelles donna à sa patrie, était si belle qu'Ovide a dit :

Si nunquam Venerem Coïs pinxisset Apelles
Mersa sub æquoreis illa lateret aquis.

Que le tableau qu'Apelles voulut paindre
Au temps passé.

Vray est qu'il feit si belle son image,
Qu'elle eschauffoit en amour maint courage :
Mais celle la que ton pere a sceu taindre,
Y met le feu, et a dequoy l'estaindre :
L'autre n'eust pas un si gros advantage
Au temps passé.

XLII.

A UNE MEDISANTE.

On le m'a dict, dague à rouelle,
Que de moy en mal vous parlez :
Le vin que si bien avallez,
Vous le met il en la cervelle ?

Vous estes rapporte nouvelle,
D'autre chose ne vous meslez,
On le m'a dict.

Mais si plus vous advient, meselle,
Voz reins en seront bien gallez :
Allez, de par le diable, allez,
Vous n'estes qu'une macquerelle,
On le m'a dict.

XLIII.

D'UNE DAME A UN IMPORTUN.

TANT seulement ton repos je desire,
T'advertissant (puis qu'il fault le te dire)
Que je ne suis disposee à t'aymer:
Si pour cueillir tu veulx doncques semer,
Trouve autre champ, et du mien te retire.

Bref, si ton cueur plus à ce chemin tire,
Il ne fera qu'augmenter son martyre,
Car je ne veulx serviteur te nommer,
Tant seulement.

Tu peulx donc bien, autre maistresse eslire:
Que pleust à Dieu, qu'en mon cueur peusses lire,
Là où Amour ne t'a sceu imprimer:
Et m'esbahy (sans rien desestimer)
Comme j'ay pris la peine de t'escrire,
Tant seulement.

XLIV.

DE TROIS ALLIANCES.

TANT, et plus mon cueur se contente
D'alliances, car autre attente
Ne me sçauroit mieulx assouvir,
Veu que j'ay (pour honneur suyvir)
Pensee, grand'amye, et tante.

La pensee est noble, et prudente:
La grand'amye belle et gente :
La tante en bonté veult pleuvir
Tant, et plus.

Et ce rondeau je luy presente :
Mais pour conclusion decente,
La premiere je veulx servir,
De l'autre l'amour desservir :
Croire la tierce est mon entente
Tant, et plus.

XLV.

DE CELLE QUI ENVOYE A SON AMY UNE DE SES COULEURS.

Soubz esperance et attente d'avoir
Response faicte en plus profond sçavoir,
Les miens espritz un lourd rondeau t'escrivent,
Et devers toy peu d'estrennes arrivent,
Pour forte amour entre nous concevoir.

Gris, blanc et bleu, sont mes couleurs, pour veoir:
Mais du seul gris je t'ay voulu pourvoir,
Dont sont vestuz plusieurs humains qui vivent,
Soubz esperance.

Reçoy le donc, et vueilles par ce veoir,
Que les tendans à leur desir se veoir,

S'arment de gris, et desespoir ne suyvent:
Car par luy seul souvent de bien se privent
Ceulx qui pourroient mieulx que bien recevoir,
Soubz esperance.



RONDEAUX.

LIVRE II.



RONDEAUX.

I.

1524.

D'UN LIEU DE PLAISANCE.

Plus beau que fort ce lieu je puis juger :
Parquoy le veulx non pas comparager
A Ilion, non à Troye la grande
Mais bien au val tapissé de lavande,
Ou s'endormit Paris jeune berger.

En ce beau lieu Diane vient loger :
Ne vueillez donc sur luy faulte songer,
Car il est tel comme elle le demande,
Plus beau que fort.

Maintz ennemys le viennent assieger,
Dont le plus rude est le serin leger,
L'autre le geay, la passe, et la callande ;
Ainsi la dame (à qui me recommande)
S'esbat à veoir la guerre en son verger
Plus beau que fort.

II.

1524.

DE L'AMOUREUX ARDANT.

Au feu, qui mon cueur a choisy,
Jectez y, ma seule deesse,
De l'eau de grace, et de liesse,
Car il est consumé quasy.

Amour l'a de si pres saisy,
Que force est, qu'il crie sans cesse
Au feu.

Si par vous en est dessaisy,
Amour luy doint plus grand'destresse
Si jamais sert autre maistresse :
Doncques ma dame courez y
Au feu.

III.

1524.

DU CONTENT EN AMOUR.

La me tiendray, ou à present me tien,
Car ma maistresse au plaisant entretien,
M'ayme d'un cueur, tant bon, et desirable :

Qu'on me debvroit appeller miserable
Si mon vouloir estoit autre que sien.

Et fusse Helaine au gracieux maintien,
Qui me vint dire, amy, fais mon cueur tien,
Je respondrois, point ne seray muable:
Là me tiendray.

Qu'un chascun donc voyse chercher son bien:
Quant est à moy, je me trouve tresbien,
J'ay dame belle, exquise, et honnorable:
Parquoy fusse je unze mille ans durable,
Au dieu d'amours ne demanderay rien:
Là me tiendray.

IV.

1524.

DU BAISER DE S'AMYE.

En la baisant m'a dict, amy sans blasme,
Ce seul baiser, qui deux bouches embasme,
Les arres sont du bien tant esperé:
Ce mot elle a doulcement proferé
Pensant du tout appaiser ma grand'flamme.

Mais le mien cueur adonc plus elle enflamme
Car son alaine odorant plus que basme
Souffloit le feu qu'Amour m'a preparé,
En la baisant.

Bref, mon esprit sans congnoissance d'ame
Vivoit alors sur la bouche à ma dame
Dont se mouroit le corps enamouré :
Et si la levre eust gueres demouré
Contre la mienne, elle m'eust succé l'ame
En la baisant.

V.

1524.

DE L'AMANT DOULOUREUX.

Avant mes jours, mort me fault encourir,
Par un regard, dont m'as voulu ferir :
Et ne te chault de ma griefve destresse :
Mais n'est ce pas à toy grande rudesse,
Veu que tu as de quoy me secourir ?

Aupres de l'eau de soif me fault perir,
Je me voy jeune, et en cage fleurir,
Et si me monstre estre plein de vieillesse
Avant mes jours.

Or si je meurs, je veulx Dieu requerir,
Prendre mon ame : et sans plus enquerir,
Je donne aux vers mon corps plein de tristesse.
Et quant à toy, pardonne à ta simplesse,
Ce nonobstant que me faces mourir
Avant mes jours.

VI.

1524.

DE L'ABSENT DE S'AMYE.[1]

Tout au rebours (dont convient que languisse)
Vient mon vouloir : car de bon cueur vous veisse
Et je ne puis par devers vous aller.
Chante qui veult : balle qui veult baller.
Ce seul plaisir seulement je voulsisse.

Et s'on me dict, qu'il fault que je choisisse
De par deça dame qui m'esjouysse,
Je ne sçaurois me tenir de parler
Tout au rebours.

Si respons franc, j'ay dame sans nul vice,
Autre n'aura en amour mon service :
Je la desire, et souhaite voler
Pour l'aller veoir, et pour nous consoler.
Mais mes souhaitz vont comme l'escrevice,
Tout au rebours.

[1] Marot était alors en Italie avec François Ier qui, maître de Milan, pressait une armée sans vivres et sans argent, et ne se croyait pas à la veille d'une défaite.

VII.

1524.

POUR UN QUI EST ALLÉ LOING DE S'AMYE.

LOING de tes yeulx t'amour me vient poursuyvre,
Autant ou plus qu'elle me souloit suyvre
Aupres de toy : car tu as (pour tout seur)
Si bien gravé dedans moy ta doulceur,
Que mieulx graver ne se pourroit en cuyvre.

Le corps est loing, plus à toy ne se livre,
Touchant le cueur, ta beauté m'en delivre :
Ainsi je suis (long temps a) sans mon cueur
Loing de tes yeulx.

Or l'homme est mort, qui n'a son cueur delivre,
Mais endroit moy ne s'en peult mort ensuyvre:
Car si tu as le mien plein de langueur,
J'ay avec moy le tien plein de vigueur,
Lequel autant, que le mien me faict vivre
Loing de tes yeulx.

VIII.

1525.

DE SA GRANDE AMYE.

DEDANS Paris ville jolie,
Un jour passant melancolie

Je prins alliance nouvelle
A la plus gaye damoyselle,
Qui soit d'icy en Italie.

D'honnesteté elle est saisie,
Et croy (selon ma fantasie)
Qu'il n'en est gueres de plus belle
Dedans Paris.

Je ne la vous nommeray mye,
Sinon, que c'est ma grand'amye :
Car l'alliance se feit telle,
Par un doulx baiser, que j'euz d'elle :
Sans penser aucune infamie,
Dedans Paris.

IX.

1525.

D'UN QUI SE DEFFIOIT DE SA DAME.

PLUS qu'en autre lieu de la ronde
Mon cueur vole comme l'aronde
Vers toy, en prieres et dictz :
Mais si asprement l'escondis,
Que noyer le fais en clair unde.

Dont ne puis croire, ou l'on me tonde,
Que ton cueur à m'aymer se fonde,
Quand tous biens m'y sont interdictz
Plus qu'en autre lieu.

Car il n'y a princesse au monde,
Qui m'aymast d'amour si profonde,
Comme celle que tu me dis,
Qui ne m'ouvrist le paradis
De jouyssance, ou grace abonde
Plus qu'en autre lieu.

X.

1525.

D'UN DELAISSÉ DE S'AMYE.

Tout à part soy est melancolieux
Le tien servant qui s'eslongne des lieux
Là ou l'on veult chanter, danser, et rire :
Seul en sa chambre il va ses pleurs escrire,
Et n'est possible à luy de faire mieulx.

Car quand il pleut et le soleil des cieulx
Ne reluyt point, tout homme est soucieux :
Et toute beste en son creux se retire
Tout à part soy.

Or maintenant pleut larmes de ses yeulx,
Et toy qui es son soleil gracieux,
L'as delaissé en l'umbre de martyre :
Pour ces raisons, loing des autres se tire,
Que son ennuy ne leur soit ennuyeux,
Tout à part soy.

XI.

1525.

DU MAL CONTENT D'AMOURS.

D'ESTRE amoureux n'ay plus intention,[1]
C'est maintenant ma moindre affection,
Car celle là, de qui je cuydois estre
Le bien aymé, m'a bien faict apparoistre
Qu'au faict d'amour n'y a que fiction.

Je la pensois sans imperfection,
Mais d'autre amy a prins possession :
Et pource, plus ne me veulx entremettre
D'estre amoureux.

Au temps present par toute nation
Les dames sont comme un petit sion,
Qui tousjours ploye à dextre et à senestre.
Bref, les plus fins n'y sçavent rien congnoistre:
Parquoy concludz que c'est abusion
D'estre amoureux.

[1] Quand on répète si souvent qu'on renonce à l'amour, c'est une preuve qu'on est loin de le faire. Marot avait dit aussi, en 1513, dans sa ballade II :

> Je quicte tout, je donne, je resigne
> Le don d'aymer qui est si cher vendu.

Mais, prévoyant bien ce qui devait lui arriver pendant toute sa vie, consacrée, pour ainsi dire, à l'amour, il avait ajouté:

> Je ne dy pas que je me determine
> De vaincre Amour, cela m'est deffendu.

XII.

1525.

DE L'AMOUR DU SIECLE ANTIQUE.

Au bon vieux temps un train d'amour regnoit,
Qui sans grand art, et dons se demenoit,
Si qu'un bouquet donné d'amour profonde
C'estoit donné toute la terre ronde:
Car seulement au cueur on se prenoit.

Et si par cas à jouyr on venoit,
Sçavez vous bien comme on s'entretenoit:
Vingt ans, trente ans : cela duroit un monde
Au bon vieux temps.

Or est perdu ce qu'amour ordonnoit,
Rien que pleurs fainctz, rien que changes on n'oyt:
Qui vouldra donc qu'à aymer je me fonde,
Il fault premier, que l'amour on refonde,
Et qu'on la meine ainsi qu'on la menoit
Au bon vieux temps. [1]

[1] Victor Brodeau composa, sur le même sujet, un rondeau qui mérite d'être lu, même après les vers charmans de Marot :

Au bon vieux temps, que l'amour par bouquetz
Se demenoit, et par joyeux caquetz,
La femme estoit trop sotte, ou trop peu fine.
Le temps depuis, qui tout fine et affine,
Luy a monstré à faire ses acquestz.

Lors les seigneurs estoient petis nacquetz,
D'aulx, et d'oignons se faisoient les banquetz,

XIII.

1525.

DE CELLUY DE QUI L'AMYE A FAICT NOUVEL AMY.

Jusque à la mort, dame t'eusse clamee,
Mais un nouveau t'a si bien reclamee,

Et n'estoit bruict de ruer en cuisine
Au bon vieux temps.

Dames aux huys n'avoient clefz, ne loquetz :
Leur garde robbe estoit petis paquetz
De canevas, ou de grosse estamine :
Or, dyamans, on laissoit en leur mine,
Et les couleurs porter aux perroquetz,
Au bon vieux temps.

On trouve plus d'esprit dans ce rondeau, et plus de sentiment dans celui de Marot.

Le *Roman de la Rose* vante aussi cet amour heureux et innocent que connaissaient les premiers hommes.

Jadis au tems nos premiers peres
Et de nos primeraines meres,
Comme la lectre le tesmoigne,
Par qui nous sçavons la besoigne,
Furent amours loyaux et fines,
Sans convoitises, ne rapines :
Et le siecle moult precieux
N'estoyt pas si delicieux
Ne de robbes, ne de viandes :
Mais cueilloyent ez boys les glandes
Pour pains, pour chairs et pour poissons :
Et cherchoyent par ces buissons,
Par vaulx, par plains et par montaignes,
Pommes, poires, noix et chastaignes, etc.

L'aimable Demoustier, dans ses *Lettres sur la Mythologie*, fait une peinture de l'âge d'or qui rappelle ces deux rondeaux.

Siècles heureux de la simplicité,
De l'innocence et de la bonhomie,
. . . .
Où l'on disait toujours la vérité ;

Que tu ne veulx qu'à son leurre venir,
Si ne peulx tu contre moy soustenir,
Parquoy l'amour deust estre consommee.

Car en tous lieux tousjours t'ay estimee
Et si on dict que je t'ay deprimee,
Je dy que non, et le veulx maintenir
Jusque à la mort.

Dieu doint que pis tu n'en sois renommee :
Car s'il est sceu, tu en seras nommee :
Femme sans cueur, qui ne se peult tenir
D'aller au change, et à grand tort bannir
Celluy, qui l'eust parfaictement aymee
Jusque à la mort.

Où la beauté n'était jamais fardée ;
Où l'on n'avait ni le lait virginal,
Ni blanc, ni noir, ni rouge végétal ;
Où décemment on n'était pas volage ;
Où chaque amant heureux était discret ;
Où sans écrin, ni bijou, ni portrait,
Du tendre objet que l'on idolâtrait
Au fond du cœur on conservait l'image.....



XIV.

1525.

D'UN AMANT MARRY CONTRE SA DAME.

Du tout me veulx desheriter
De ton amour : car proufiter
Je n'y pourrois pas longue espace,
Veu qu'un autre reçoit ta grace,
Sans mieulx que moy la meriter.

Puis qu'à toy se veult presenter
De moy se debvra contenter:
Car je luy quitteray la place
Du tout.

Tes graces sont fort à noter,
On n'y sçauroit mettre, n'oster,
Tu as beau corps, et belle face,
Mais ton cueur est plein de fallace : [1]
Voyla qui m'en faict deporter
Du tout.

[1] Il a perdu la tendresse de Diane ; il n'a plus d'espoir de la recouvrer. Alors les plaintes font place aux injures, comme si les injures avaient quelque pouvoir sur un cœur que les doux reproches de l'amour n'ont pu toucher ! Il irrita cette beauté orgueilleuse ;

..... Furens quid femina possit !

XV.

1525.

DE L'INCONSTANCE D'YSABEAU.[1]

COMME inconstante, et de cueur faulse et lasche,
Elle me laisse. Or puis qu'ainsi me lasche,
A vostre advis ne la doy je lascher?
Certes ouy : mais autrement fascher
Je ne la veulx, combien qu'elle me fasche.

Il luy fauldroit (au train qu'à mener tasche)
Des serviteurs à journee, et à tasche :
En trop de lieux veult son cueur attacher
Comme inconstante.

Or pour couvrir son grand vice, et sa tache
Souvent ma plume à la louer s'attache :
Mais à cela je ne veulx plus tascher :
Car je ne puis son maulvais bruict cacher
Si seurement, qu'elle ne le descache,
Comme inconstante..

[1] C'est Diane de Poitiers que le poète appelle Isabeau; depuis le jour qui lui découvrit l'inconstance de cette maîtresse, il ne la désigna plus par un autre nom.

XVI.

1527.

DE LA JEUNE DAME QUI A VIEIL MARY.[1]

En languissant, et en griefve tristesse
Vit mon las cueur, jadis plein de liesse,
Puis que l'on m'a donné mary vieillard.
Helas pourquoy? rien ne sçait du vieil art,
Qu'aprend Venus l'amoureuse deesse.

Par un desir de monstrer ma promesse
Souvent l'assaulx : mais il demande ou est ce?
Ou dort, peult estre et mon cueur veille à part
En languissant.

Puis quand je veulx luy jouer de finesse,
Honte me dit, cesse, ma fille, cesse,
Garde t'en bien, à honneur prens esgard :
Lors je respons, Honte, allez a l'escart :
Je ne veulx pas perdre ainsi ma jeunesse
En languissant.

[1] Marguerite ne manqua pas de confier à Marot les chagrins qu'elle avait à éprouver de la part du roi de Navarre. Je pense que c'est elle-même qui se plaint dans ce rondeau. Henri d'Albret, il est vrai, âgé de vingt-six ans ne ressemblait guères à ce mari vieillard. Mais sans cet artifice, ce prince aurait été forcé de se reconnaître dans le tableau que fait le poète de son caractère brutal et sauvage.

XVII.

1527.

DE LA MAL MARIEE QUI NE VEULT FAIRE AMY.[1]

CONTRE raison fortune l'esvollee
Trop lourdement devers moy est vollee,
Quand pour loyer de ma grand'loyauté,
Du mien espoux je n'ay que cruauté,
En lieu d'en estre en mes maulx consolee.

Or d'autre amy ne seray je accollee,
Et aymerois mieulx estre decollee,
Contre raison.

La fleur des champs n'est sechee, et foulee
Qu'en temps d'yver : mais moy povre affollee
Pers en tout temps la fleur de ma beauté,
Helas ma mere, en qui j'ay privauté,
Reconfortez la povre desolee
Contre raison.

[1] Marguerite balançait encore à aller chercher dans les bras de son amant le bonheur qui la fuyait auprès de son époux.



XVIII.

1527.

A LA JEUNE DAME MELANCOLIQUE ET SOLITAIRE.

PAR seule amour qui a tout surmonté,
On trouve grace en divine bonté
Et ne la fault par autre chemin querre:
Mais tu la veulx par cruauté conquerre,
Qui est contraire à bonne voulunté.

Certes c'est bien à toy grand'cruauté
D'user en dueil ta jeunesse et beauté,
Que t'a donné nature sur la terre
Par seule amour.

En sa verdeur se resjouyt l'esté,
Et sur l'yver laisse joyeuseté:
En ta verdeur, plaisir doncques asserre:
Puis tu diras, si vieillesse te serre:
Adieu le temps qui si bon a esté
Par seule amour.



XIX.

1527.

D'ALLIANCE DE PENSEE.

Un mardy gras, [1] que tristesse est chassee,
M'advint par heur d'amytié pourchassee,
Une pensee excellente, et loyalle :
Quand je dirois digne d'estre royalle,
Par moy seroit à bon droict exaucee.

Car de rythmer ma plume dispensee
(Sans me louer) peult louer la pensee,
Qui me survint dansant en une sale
Un mardy gras.

C'est celle qu'ay d'alliance pressee
Par ses attraictz : laquelle à voix baissee,
M'a dict, je suis ta pensee feale,
Et toy la mienne, à mon gré cordiale :
Nostre alliance ainsi fut commencee
Un mardy gras.

[1] C'est au milieu des fêtes du carnaval, que Marguerite avoua à Marot qu'elle l'aimait. Voyez l'*Essai historique*.



XX.

1527.

A UNE DAME LUY OFFRANT CUEUR ET SERVICE.

Tant seulement ton amour te demande,
Te suppliant, que ta beauté commande
Au cueur de moy, comme à ton serviteur.
Quoy que jamais il ne desservit heur,
Qui procedast d'une grace si grande.

Croy que ce cueur de te congnoistre amande,
Et vouluntiers se rendroit de ta bande,
S'il te plaisoit luy faire cest honneur
Tant seulement.

Si tu le veulx, mets le soubz ta commande:
Si tu le prens, las je te recommande
Le triste corps : ne le laisse sans cueur,
Mais loges y le tien, qui est vainqueur
De l'humble serf, qui son vouloir te mande
Tant seulement.



XXI.

1527.

D'ALLIANCE DE SŒUR.[1]

Par alliance ay acquis une sœur,
Qui en beauté, en grace, et en doulceur
Entre un millier ne trouve sa pareille.
Aussi mon cueur à l'aymer s'appareille,
Mais d'estre aymé ne se tient pas bien seur.

Las elle m'a navré de grand' vigueur,
Non d'un cousteau, ne par haine, ou rigueur :
Mais d'un baiser de sa bouche vermeille,
Par alliance.

Cil qui la veoit, jouyt d'un treshault heur,
Plus heureux est qui parle à sa haulteur :
Et plus heureux à qui preste l'oreille :
Bien heureux donc debvroit estre à merveille,
Qui en amour seroit son serviteur
Par alliance.

[1] C'est la reine de Navarre que le poète appelle *sa sœur d'alliance*. On le voit par l'épigramme xxv du livre III.

XXII.

1527.

DE CELLUY QUI NOUVELLEMENT A RECEU LETTRES DE S'AMYE.[1]

A MON desir, d'un fort singulier estre,
Nouveaux escriptz on m'a faict apparoistre
Qui m'ont ravy tant qu'il fault que par eulx
Aye liesse, ou ennuy langoureux:
Pour l'un ou l'autre Amour si m'a faict naistre.

C'est par un cueur que du mien j'ay faict maistre,
Voyant en luy toutes vertus accroistre?
Et ne crains, fors qu'il soit trop rigoureux
A mon desir.

C'est une dame en faictz et dictz adextre,
C'est une dame ayant la sorte d'estre
Fort bien traictant un loyal amoureux.
Pleust or à Dieu que fusse assez heureux,
Pour quelque jour l'esprouver, et congnoistre
A mon desir.

[1] La duchesse d'Alençon, dans une lettre qu'elle adressa à Marot, se nomma elle-même sa maîtresse. Le poète enivré de son bonheur, et gémissant de l'ordre rigoureux qui le forçait de livrer aux flammes ce papier chéri, renferma sa joie et ses regrets dans l'élégie XVI que l'amour seul lui a inspirée.

XXIII.

1529.

A UNE DAME POUR LA LOUER.[1]

Rondeau, ou toute aigreur abonde,
Va veoir la doulceur de ce monde:
Telle doulceur t'adoucira,
Et ton aigreur ne l'aigrira.

TROP plus qu'en autre en moy s'est arresté
Fascheux ennuy : car yver, et esté
N'ay veu que fraude, haine, vice, et oppresse
Avec chagrin : et durant ceste presse,
Plus mort que vif au monde j'ay esté.

Mais le mien cueur lors de vie absenté
Commence à vivre, et revient à santé,
Et tout plaisir vers moy prend son adresse,
Trop plus qu'en autre.

Car maintenant j'apperçoy loyauté,
Je voy à l'œil amour et feauté,
Je voy vertu, je voy pleine liesse.

[1] En 1528, Clément Marot s'éloigna de Paris et de son amante, pour faire taire la médisance qui accusait Marguerite d'une conduite coupable. Son absence assoupit ces bruits naissans. L'année suivante, il reparut à la cour et envoya ces vers à la reine de Navarre dont l'amour avait résisté aux perfides manœuvres de l'envie et aux jalouses vexations de son époux.

Tout cela voy : voyre mais en qui est ce ?
C'est en vous seule, ou gist toute beauté
Trop plus qu'en autre.

XXIV.

DE CELLUY QUI ENTRA DE NUICT CHEZ S'AMYE.

De nuict et jour fault estre advantureux,
Qui d'amour veult avoir biens plantureux.
Quant est de moy, je n'euz onc craincte d'ame,
Fors seulement en entrant chez ma dame,
D'estre apperceu des langars dangereux.

Un soir bien tard me feirent si paoureux
Qu'advis m'estoit qu'il estoit jour pour eulx :
Mais si entray je, et n'en vint jamais blasme
De nuict et jour.

La nuict je prins d'elle un fruict savoureux, [1]
Au poinct du jour vey son corps amoureux,
Entre deux draps, plus odorans que basme.
Mon œil adonc, qui de plaisir se pasme,
Dit à mes bras, [2] vous estes bien heureux
De nuict et jour.

[1] Est-ce bien le poète qui nous confie un de ses triomphes amoureux? Je ne suis pas éloigné de le croire. Les argus dont il trompe la vigilance me font penser que Marguerite n'était pas étrangère à son bonheur ; l'amant qui a obtenu le baiser ne doit plus attendre de refus.

[2] L'œil qui parle aux bras ! ce miracle ne se rencontre pas souvent.

XXV.

DE CELLUY QUI NE PENSE QU'EN S'AMYE.

TOUTES les nuictz je ne pense qu'en celle [1]
Qui a le corps plus gent qu'une pucelle
De quatorze ans, sur le poinct d'enrager :
Et au dedans un cueur, pour abreger,
Autant joyeux qu'eust oncques damoyselle.

Elle a beau tainct, un parler de bon zele,
Et le tetin rond comme une groyselle :
N'ay je donc pas bien cause de songer
Toutes les nuictz ?

Touchant son cueur, je l'ay en ma cordelle,
Et son mary n'a sinon le corps d'elle : [2]
Mais toutesfoys, quand il vouldra changer,
Prenne le cueur : et pour le soulager,
J'auray pour moy le gent corps de la belle
Toutes les nuictz.

[1] Marguerite, reine de Navarre.

[2] Henri d'Albret, roi de Navarre, avait négligé de se faire aimer de Marguerite son épouse, qu'il tourmentait par son indifférence défiante et jalouse.

XXVI.

D'UNE DAME AYANT BEAUTÉ ET GRACE.

Grande vertu, et beauté naturelle
Ne sont souvent en forme corporelle :
Mais ta forme est en beauté l'oultrepasse,
D'autant que l'or tous les metaulx surpasse,
Et si voit on mainte vertu en elle.

Aussi par tout en vole la nouvelle,
Et ce qui plus ton renom renouvelle,
C'est que tu as, toy seule, double grace,
Grande vertu.

Grace en maintien, et en parolle belle :
Grace en apres, que mercy on appelle :
L'une contrainct que t'amour on pourchasse,
L'autre de toy la jouyssance brasse :
Je te supply, use envers moy d'icelle
Grande vertu.



XXVII.

DE TROIS COULEURS, GRIS, TANNÉ ET NOIR.

GRIS, tanné, noir porte la fleur des fleurs
Pour sa livree, avec regretz et pleurs.
Pleurs et regretz, en son cueur elle enferme,
Mais les couleurs dont ses vestementz ferme,
Sans dire mot, exposent ses douleurs.

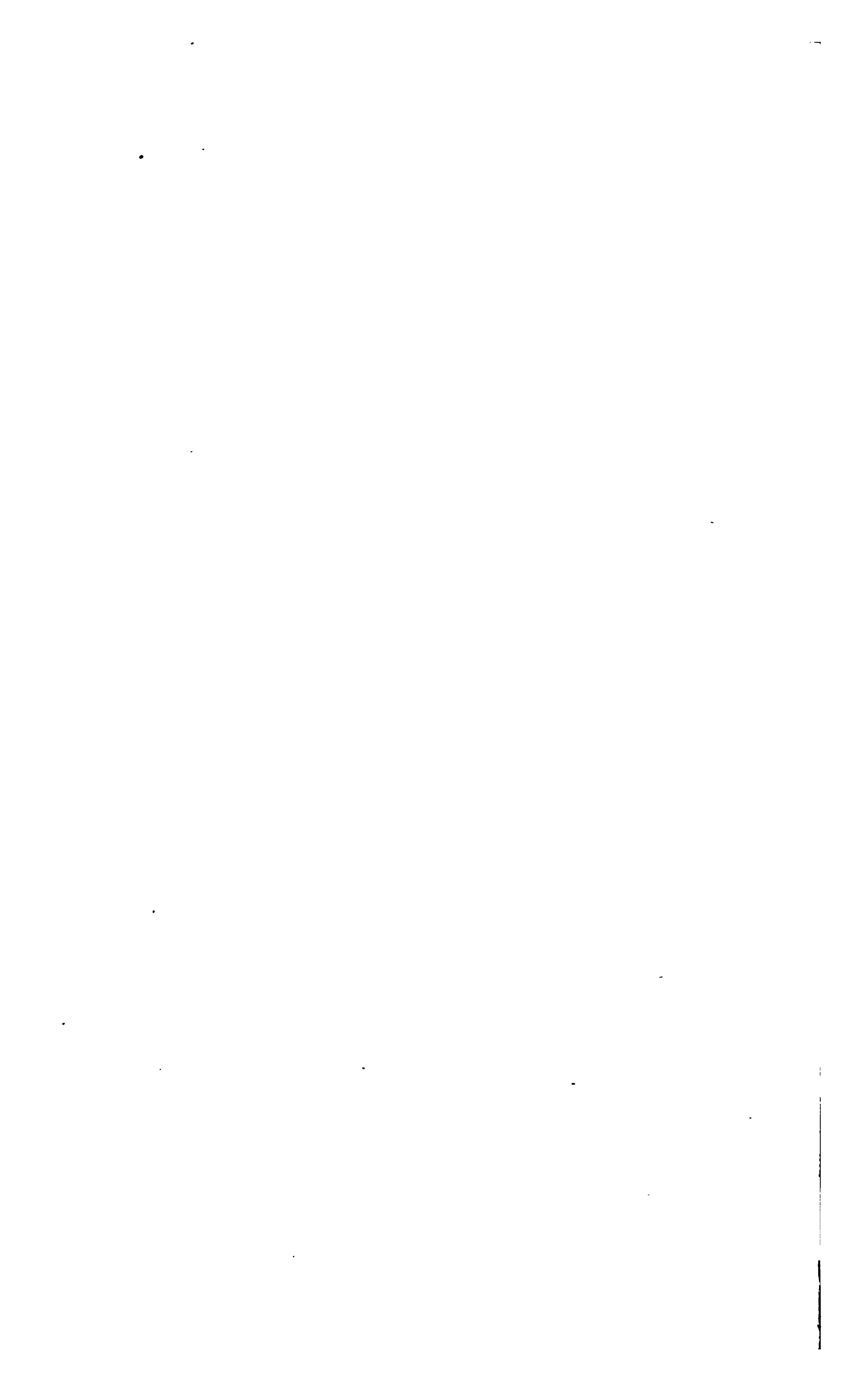
Car le noir dit la fermeté des cueurs :
Gris le travail : et tanné les langueurs :
Par ainsi c'est langueur en travail ferme,
Gris, tanné, noir.

J'ay ce fort mal par elle, et ses valeurs,
Et en souffrant ne crains aucuns malheurs,
Car sa bonté de mieulx avoir m'afferme :
Ce nonobstant, en attendant le terme,
Me fault porter ces trois tristes couleurs,
Gris, tanné, noir. [1]

[1] Ce rondeau regarde peut-être la reine de Navarre. Le poète, en lui rappelant sans cesse ses chagrins domestiques, essayait d'ébranler sa fidélité conjugale, et de lui persuader que son mari méritait cette vengeance qu'une femme a toujours entre les mains.

CHANSONS.

La mort n'y mord.



CHANSONS.

I.

1524.

Je suis aymé de la plus belle,
Qui soit vivant'dessoubz les cieulx : [1]
Encontre tous faulx envieux
Je la soustiendray estre telle.

Si Cupido doulx et rebelle,
Avoit desbandé ses deux yeulx,
Pour veoir son maintien gracieux,
Je croy qu'amoureux seroit d'elle.

Venus la deesse immortelle,
Tu as faict mon cueur bien heureux,
De l'avoir faict, estre amoureux
D'une si noble damoyselle.

II.

1524.

Qui veult avoir liesse,
Seulement d'un regard

[1] Marot est triomphant; il est aimé de Diane, il ne met plus de bornes à ses espérances; son bonheur s'évanouit bientôt!

Vienne veoir ma maistresse,
Que Dieu maintienne et gard :
Elle a si bonne grace,
Que celluy qui la veoit,
Mille douleurs efface,
Et plus s'il en avoit.

Les vertus de la belle
Me font esmerveiller :
La souvenance d'elle
Faict mon cueur esveiller :
Sa beauté tant exquise
Me faict la mort sentir :
Mais sa grace requise
M'en peult bien garantir.

III.

1524.

QUAND j'ay pensé en vous ma bien aymee,
Trouver n'en puis de si grande beauté.
Et de vertu seriez plus estimee,
Qu'autre qui soit, si n'estoit cruauté.
Mais pour vous aymer loyaument
J'ay recompense de tourment :
Toutesfoys quand il vous plaira,
Mon mal par mercy finira.

Des que mon œil apperceut vostre face,
Ma liberté du tout m'abandonna :
Car mon las cueur esperant vostre grace
De moy partit, et à vous se donna.
  Or s'est il voulu retirer
  En lieu d'où ne se peult tirer:
  Et vous a trouvee sans si,
  Fors qu'estes dame sans mercy. [1]

Vostre rigueur veult doncques que je meure,
Puis que pitié vostre cueur ne remord :
Si n'aurez vous, de ce je vous asseure,
Los ny honneur de si cruelle mort.
  Car on ne doibt mettre en langueur
  Celluy qui ayme de bon cueur.
  Trop est rude à son ennemy,
  Qui est cruel à son amy.

IV.

1524.

CELLE qui m'a tant pourmené,
A eu pitié de ma langueur,
Dedans son jardin m'a mené
Ou tous arbres sont en vigueur:
Adoncques n'usa de rigueur,

[1] Car plus vous prie, et tant moins je proufite,
Dont sans mercy (par droict) vous puis nommer.
JEAN MAROT.

Si je la baise, elle m'acolle :[1]
Puis m'a donné son noble cueur,
Dont il m'est advis que je vole.

Quand je vey son cueur estre mien,
Je mis toute crainte dehors,
Et lui dy, Belle ce n'est rien,
Si entre voz bras je ne dors :
La dame respondit alors :
Ne faictes plus ceste demande :
Il est assez maistre du corps
Qui a le cueur à sa commande.[2]

[1] « Bel avis aux dames, qui les empêchera de jamais rien accorder à ces faiseurs de vers, qui ne savent se tenir de publier le bien qu'on leur fait, et souvent se réjouissent publiquement d'une faveur imparfaite, que le hasard peut leur avoir accordée. Vivent les gens discrets qui reçoivent de toutes mains sans rien dire ! » Il est aisé de reconnaître L. Dufrenoy, à ce stile négligé, et plus encore au cynisme qu'il étale dans toutes ses observations.

[2] Ces deux vers sont pris du roman de la Rose, dans la première partie, par Guillaume de Lorris.

Il est assez seigneur de corps
Qui a le cueur à sa commande.

On a exprimé la même pensée avec plus de délicatesse.

Toi, qui me demandes sans cesse
Quelque soulagement à l'ardeur qui te presse,
Tircis, épargne ma pudeur :
Tu ne connais que trop à quoi l'amour m'engage.
Hélas ! je t'ai donné mon cœur ;
Faut-il t'en dire davantage ?

Madame Villedieu.

V.

1524.

Le cueur de vous ma presence desire,
Mais pour le mieulx (belle) je me retire :[1]
Car sans avoir autre contentement,
Je ne pourrois servir si longuement :
Venons au poinct, au poinct, qu'on n'ose dire.

Celle brunette à qui mon cueur souspire,
Si me donnez ce bien (sans m'esconduire)
Je serviray : mais sçavez vous comment ?
De nuict, et jour, tresbien et loyaument ?
Si ne voulez, je fuyray mon martyre.

VI.

1524.

Amour au cueur me poinct,
Quand bien aymé je suis :
Mais aymer je ne puis,
Quand on ne m'ayme point.

Chascun soit adverty
De faire comme moy :

[1] C'est une ruse dont on se sert en amour. Un amant menace sa maîtresse d'une séparation prochaine, et il se garde bien de l'exécuter.

Car d'aymer sans party,
C'est un trop grand esmoy.[1]

VII.

1524.

TANT que vivray en aage fleurissant,
Je serviray Amour le dieu puissant,
En faictz, en dictz, en chansons, et accords.
En plusieurs jours m'a tenu languissant,[2]
Mais apres dueil m'a faict resjouyssant,
Car j'ay l'amour de la belle au gent corps.
Son alliance,
C'est ma fiance:
Son cueur est mien,
Le mien est sien:

[1] Le roman de la Rose avait dit:

Certes moult doit estre blasmé
Homme qui ayme et n'est aymé.

Amadis Jamin a imité cette pensée:

Pour bien aimer enfin, je voudrais être aimé.
ODE *sur l'Inconstance*

Malherbe l'a répétée depuis:

Mais je suis généreux, et tiens cette maxime:
Qu'il ne faut point aimer quand on n'est point aimé.

[2] Diane se souvenait encore de l'aimable poëte qui gémissait de son inconstance, et peut-être fut-elle tentée de lui rendre son cœur. Si Marot avait su profiter habilement de ce combat de l'amour et de l'ambition, il aurait pu conserver son amante.

Fy de tristesse,
Vive liesse,
Puis qu'en amours j'ay tant de bien.

Quand je la veulx servir et honnorer,
Quand par escriptz veulx son nom decorer,
Quand je la voy, et visite souvent,
Ses envieux n'en font que murmurer :
Mais nostre amour n'en sçauroit moins durer,
Autant ou plus en emporte le vent.
Maulgré envie,
Toute ma vie
Je l'aymeray,
Et chanteray :
C'est la premiere,
C'est la derniere,
Que j'ay servie, et serviray.

VIII.

1524.

PUIS que de vous je n'ay autre visage,
Je m'en voys rendre hermite en un desert,
Pour prier Dieu : si un autre vous sert,
Qu'autant que moy en vostre honneur soit sage.

Adieu amours, adieu gentil corsage,
Adieu ce tainct, adieu ces frians yeulx,

Je n'ay pas eu de vous grand advantage :
Un moins aymant aura peult estre mieulx. [1]

IX.

1525.

Je ne fais rien que requerir,
Sans acquerir
Le don d'amoureuse liesse.
Las ma maistresse
Dictes, quand est ce,
Qu'il vous plaira me secourir ?
Je ne fais rien que requerir.

Vostre beauté qu'on voit fleurir,
Me faict mourir :
Ainsi j'ayme ce qui me blesse.
C'est grand'simplesse:
Mais grand'sagesse,
Pourveu que m'en vueillez guerir,
Je ne fais rien que requerir.

[1] « Que de sentiment dans ce dernier vers! s'écrie La Harpe, après avoir cité cette chanson ; on a souvent employé la même pensée, mais jamais elle n'a été mieux exprimée. »

X.

1525.

LANGUIR me fais sans t'avoir offensee
Plus ne m'escrips, plus de moy ne t'enquiers:
Mais nonobstant, autre dame ne quiers :
Plus tost mourir, que changer ma pensee.

Je ne dy pas t'amour estre effacee,
Mais je me plains de l'ennuy que j'acquiers
Et loing de toy humblement te requiers,
Que loing de moy, de moy ne sois fachee.

XI.

1525.

D'OU vient cela, belle, je vous supply,
Que plus à moy ne vous recommandez.
Tousjours seray de tristesse remply,
Jusques à tant qu'au vray le me mandez :
Je croy, que plus d'amy ne demandez.
Ou maulvais bruict de moy on vous revelle,
Ou vostre cueur a faict amour nouvelle.

Si vous laissez d'amour le train joly,
Vostre beauté prisonniere rendez :
Si pour autruy m'avez mis en oubly

Dieu vous y doint le bien qu'y pretendez :
Mais si de mal en rien m'apprehendez,
Je veulx qu'autant que vous me semblez belle,
D'autant ou plus vous me soyez rebelle.

XII.

1525.

Long temps y a que je vy en espoir
Et que Rigueur a dessus moy pouvoir :
Mais si jamais je rencontre Allegeance
Je luy diray, madame, venez veoir,
Rigueur me bat, faictes m'en la vengeance.

Si je ne puis Allegeance esmouvoir,
Je le feray au Dieu d'amour sçavoir,
En luy disant, o mondaine plaisance,
Si d'autre bien ne me voulez pourvoir,
A tout le moins ne m'ostez esperance.

XIII.

1525.

J'attens secours de ma seule pensee :
J'attens le jour que l'on m'esconduira
Ou que du tout la belle me dira,
Amy, t'amour sera recompensee.

Mon alliance est fort bien commencee,
Mais je ne scay comment il en ira :
Car s'elle veult ma vie perira,
Quoy qu'en amour s'attend d'estre avancee.

Si j'ay refuz, vienne mort insensee,
A son plaisir de mon cueur jouyra :
Si j'ay mercy, adonc s'esjouyra
Celluy qui point n'a sa dame offensee.

XIV.

1525.

D'AMOURS me va tout au rebours
Ja ne fault que de cela mente :
J'ay refuz en lieu de secours
M'amye rit, et je lamente :
C'est la cause pourquoy je chante,
D'amours me va tout au rebours,
Tout au rebours me va d'amours.

XV.

1525.

J'AY grand desir
D'avoir plaisir
D'amour mondaine :
Mais c'est grand'peine,

Car chascun loyal amoureux :
Au temps present est mal heureux :
Et le plus fin
Gaigne à la fin
La grace pleine.

XVI.

1525.

O CRUAUTÉ logee en grand'beauté,
O grand'beauté qui loges cruauté,
Quand ma douleur jamais ne sentiras,
Au moins un jour pense en ma loyauté :
Ingrate alors (peult estre) te diras.

XVII.

1525.

QUI veult entrer en grace
Des dames bien avant,
En cautelle et fallace
Fault estre bien sçavant :
Car tout vray poursuyvant,
La loyauté suyvant,
Aujourd'huy est deceu :
Et le plus decevant
Pour loyal est receu.

XVIII.

1525.

MA dame ne m'a pas vendu,
Elle m'a seulement changé,
Mais elle a au change perdu, [1]
Dont je me tiens pour bien vengé.
Car un loyal a estrangé
Pour un autre qui la diffame:
N'est elle pas legere femme?

Le noir a quicté et rendu:
Le blanc est d'elle desrengé:
Violet luy est deffendu:
Point n'ayme bleu, ny orengé:
Son cueur muable s'est rengé
Vers le changeant couleur infame:
N'est elle pas legere femme?

[1] Qui lui a dit que Diane a perdu au change? Quand une dame est contente et que son imagination est satisfaite, on ne doit pas la plaindre. Elle seule pouvait décider du bien ou du mal qu'elle aurait pu trouver dans ce changement.

L. Dufresnoy.



XIX.

1525.

MAULDICTE soit la mondaine richesse,
Qui m'a osté m'amye, et ma maistresse.[1]
Las, par vertu j'ay son amytié quise,
Mais par richesse un autre l'a conquise :
Vertu n'a pas en amour grand'prouesse.

Dieu gard de mal la nymphe, et la deesse.
Mauldict soit l'or ou elle a sa liesse,
Mauldicte soit la fine soye exquise,
Le dyamant, et la perle requise,
Puis que par eulx il fault qu'elle me laisse.

XX.

1525.

J'AY contenté
Ma vouluntè
Suffisamment :
Car j'ay esté
D'amours traicté

[1] Marot s'imaginait que les présens ou les richesses lui avaïent enlevé cette aimable personne. Mais Diane était jeune, et un seul amour ne la contentait pas : elle vouloit goûter de tout, et en peu de tems acquérir beaucoup d'expérience. Je n'ose la blâmer, puisque dans la suite elle a su en tirer tant d'avantages.

L. DUFRESNOY.

Differemment.
J'ay eu tourment,
Bon traictement,
J'ay eu douleur et cruauté :
Et ne me plains fors seulement,
D'avoir aymé si loyaument
Celle qui est sans loyauté.

Cueur affeté
Moins arresté,
Qu'un seul moment :
Ta lascheté
M'a dejecté
Fascheusement.
Prens hardiment
Amendement.
Et vous, dames de grand'beauté,
Si l'honneur aymez cherement,
Vous n'en suyvrez aucunement
Celle qui est sans loyauté.



XXI.

1525.

JOUYSSANCE vous donneray, [1]
Mon amy, et si meneray
A bonne fin vostre esperance:
Vivante ne vous laisseray:
Encore quand morte seray,
L'esprit en aura souvenance.

Si pour moy avez du soucy,
Pour vous n'en ay pas moins aussi,
Amour le vous doibt faire entendre:
Mais s'il vous greve d'estre ainsi,
Appaisez vostre cueur transy:
Tout vient à poinct qui peult attendre.

[1] Il fait parler ici cette maîtresse inconnue qu'il accable d'injures dans l'élégie 14. Cette Iris lui avait dit d'attendre, mais Marot ne comprenait pas le vrai sens de ce mot, au lieu de faire naître l'heureux instant qu'une femme désire et feint toujours de reculer, il s'indigna d'un retard, demanda à grands cris et n'obtint rien.



XXII.

1527.

D'UN nouveau dard je suis frappé
Par Cupido cruel de soy :
De luy pensois estre eschappé,
Mais cuydant fuyr, me deçoy :
Et remede je n'apperçoy
  A ma douleur secrette,
Fors de crier, allegez moy
  Doulce plaisant'brunette.

Si au monde ne fussiez point,
Belle, jamais je n'aymerois :
Vous seule avez gaigné le poinct,
Que si bien garder j'esperois :
Mais quand à mon gré vous aurois
  En ma chambre seulette,
Pour me venger, je vous ferois
  La couleur vermeillette. [1]

[1] Ronsard menace sa maîtresse de la même vengeance :

> Je luy ferois soubz la couldrette
> Sa couleur blanche vermeillette.

XXIII.

1527.

Si de nouveau j'ay nouvelles couleurs
Il n'en fault ja prendre esbahissement:
Car de nouveau j'ay nouvelles douleurs,
Nouvelle amour, et nouveau pensement:
Dueil et ennuy c'est tout l'advenement,
Que j'ay encor de vous tant amoureuse:
Si vous supply, que mon commencement
Cause ne soit de ma fin langoureuse.

Pleust or à Dieu pour fuyr mes malheurs,
Que je vous tinsse à mon commandement:
Ou pour le moins, que voz grandes valeurs
Ne feussent point en mon entendement:
Car voz beaulx yeulx me plaisent tellement,
Et vostre amour me semble tant heureuse,
Que je languy : ainsi voyla comment,
Ce qui me plaist m'est chose douloureuse.

XXIV.

1527.

Quand vous vouldrez faire une amye,
Prenez la de belle grandeur:
En son esprit non endormie,

En son tetin bonne rondeur:
Doulceur
En cueur,
Langage
Bien sage
Dansant, chantant par bons accords,
Et ferme de cueur, et de corps.

Si vous la prenez trop jeunette,
Vous en aurez trop d'entretien :
Pour durer prenez la brunette,
En bon poinct, d'asseuré maintien.
Tel bien
Vault bien,
Qu'on face
La chasse
Du plaisant gibier amoureux :
Qui prend telle proye est heureux.

XXV.

1527.

J'AYME le cueur de m'amye
Sa bonté, et sa doulceur,
Je l'ayme sans infamie,
Et comme un frere la sœur. [1]

[1] Voyez le rondeau XXI du livre II et l'épigramme XXV du livre III.

Amytié desmesuree,
N'est jamais bien asseuree,
Et met les cueurs en tourment:
Je veulx aymer autrement.

Ma mignonne debonnaire,
Ceulx qui font tant de clamours,
Ne taschent qu'à eulx complaire,
Plus qu'à leurs belles amours.
Laissons les en leur follie,
Et en leur melancolie:
Leur amytié cessera
Sans fin la nostre sera.

XXVI.

1528.

Si je vy en peine, et langueur,
De bon gré je le porte,
Puis que celle qui a mon cueur,
Languit de mesme sorte.
Tous ces maulx nous faict recevoir
Envie decevante,
Qui ne permet nous entreveoir,
Et d'en parler se vante.

Aussi Dangier faulx blasonneur
Tient rigueur à la belle:
Car il menasse son honneur,

S'il me veoit aupres d'elle.
Mais plus tost loing je me tiendray,
Qu'il en vienne nuysance :
Et à son honneur entendray
Plus tost qu'à ma plaisance.

XXVII.

1528.

Si j'avois tel credict,
Et d'amour recompense,
Comme l'envieux pense,
Et comme il vous a dict,
Menteur ne seroit dict,
Ne vous froide amoureuse,
Et moy, povre interdict,
Serois personne heureuse.

Quand viens à remirer
Si belle jouyssance,
Il n'est en ma puissance
De ne la desirer :
Et pour y aspirer
N'en doy perdre louenge,
Ne d'honneur empirer,
Suis je de fer, ou ange ?

Qu'est besoing de mentir ?
J'ose encores vous dire,

Que plus fort vous desire,
Quand veulx m'en repentir.
Et pour aneantir
Ce desir qui tant dure,
Il vous fauldroit sentir
La peine que j'endure.

Vostre doulx entretien,
Vostre belle jeunesse,
Vostre bonté expresse
M'ont faict vostre, et m'y tien :
Vray est que je voy bien
Vostre amour endormie,
Mais langueur ce m'est bien
Pour vous ma chere amye.

XXVIII.

1528.

Mon cueur se recommande à vous,
Tout plein d'ennuy et de martyre :
Au moins en despit des jaloux
Faictes qu'adieu vous puisse dire : [1]
Ma bouche qui vous souloit rire,

[1] Dans les premières éditions, ces quatre vers sont différens :

Mon cœur à vous se recommande
Tout plein d'ennuy et de martyre,
Et pour l'heure ne vous demande
Sinon qu'adieu vous puisse dire.

Et compter propos gracieux,
Ne faict maintenant que mauldire
Ceulx qui m'ont banny de voz yeux.

Banny j'en suis par Faulx Semblant :
Mais pour nous veoir encor ensemble,
Fault que me soyez ressemblant
De fermeté : car il me semble,
Que quand Faulx Rapport desassemble,
Les amans qui sont assemblez,
Si Ferme Amour ne les rassemble,
Sans fin seront desassemblez.

XXIX.

1530.

SECOUREZ moy, ma dame par amours,
Ou autrement la mort me vient querir :
Autre què vous ne peult donner secours
A mon las cueur lequel s'en va mourir.
Helas, helas, vueillez donc secourir
Celluy qui vit pour vous en grand'destresse,
Car de son cueur vous estes la maistresse.

Si par aymer, et souffrir nuictz et jours,
L'amy dessert ce qu'il vient requerir,
Dictes pourquoy faictes si longs sejours
A me donner ce que tant veulx cherir ?

O noble cueur, laisserez vous perir
Vostre servant par faulte de liesse?
Je croy qu'en vous n'a point tant de rudesse.

Vostre rigueur me feit plusieurs destours.
Quand au premier je vous vins requerir,
Mais Bel Acueil m'a faict d'assez bons tours,
En me laissant maintz baisers conquerir.
Las voz baisers ne me sçavent guerir,
Mais vont croissant l'ardant feu qui me presse:
Jouyssance est ma medecine expresse.

XXX.

DIEU gard ma maistresse et regente, [1]
Gente de corps, et de façon,
Son cueur tient le mien en sa tente
Tant et plus d'un ardant frisson,
L'on m'oyt poulser sur ma chanson
Son de lucz, ou harpes doulcettes,
C'est espoir qui sans marrisson,
Songer me faict en amourettes.

La blanche columbelle belle [2]

[1] Chaque couplet de cette chanson renferme *un jeu poétique* dont le premier est encore employé dans la XXXIIIe chanson; le second couplet est fait en écho; le troisième est une gradation.

[2] L'écho, introduit dans les vers latins, se glissa dans la poésie

Souvent je voys priant criant :
Mais dessoubz la cordelle d'elle
Me jecte un œil friant, riant,
En me consommant, et sommant
A douleur qui ma face efface :
Dont suis le reclamant amant,
Qui pour l'oultrepassse trespasse.

Dieu des amans de mort me garde,
Me gardant donne moy bonheur,
Et me le donnant prens ta darde,
En la prenant, navre son cueur :
En le navrant me tiendras seur,
En seurté suyvray l'accointance,
En l'accointant, ton serviteur
En servant aura jouyssance.[1]

française. Cette *gaieté* que Pasquier trouve admirable, n'a d'autre mérite que celui de la difficulté vaincue. Cependant J. Dubellay s'en est servi ingénieusement dans le dialogue d'Écho et d'un Amoureux

Piteuse Écho, qui erres dans ces boys,
Respons au son de ma dolente voix.
D'où ay-je peu ce grand mal concevoir,
Qui m'ostè ainsi de raison le devoir ? *de voir.*
Qui est l'auteur de ces maux advenus ? *Venus.*
Comment en sont tous mes sens devenus ? *nuds.*
Qu'estois-je avant d'entrer en ce passage ? *sage.*
Et maintenant que sens-je en mon courage ? *rage.*
Qu'est-ce qu'aymer, et s'en plaindre souvent ? *vent.*
Que suis-je donq' lorsque mon cœur en fend ? *enfant.*
Qui est la fin de prison si obscure ? *cure.*
Dis moy quelle est celle pour qui j'endure ? *dure.*
Sent elle bien la douleur qui me poinct ? *point.*
O que cela me vient bien mal a poinct.

[1] Pasquier *ne pense rien de si beau, mesmes que ce dernier couplet*

XXXI.

VOUS perdez temps de me dire mal d'elle,
Gens qui voulez divertir mon entente :
Plus la blasmez, plus je la trouve belle,
S'esbahit on si tant je m'en contente?
La fleur de sa jeunesse,
A vostre advis rien n'est ce?
N'est ce rien que ses graces ?
Cessez voz grans audaces,
Car mon amour vaincra vostre mesdire :
Tel en mesdict qui pour soy la desire.

XXXII.

AMOUR et Mort m'ont faict oultrage :
Amour me retient en servage,
Et Mort pour accroistre ce dueil,
A prins celluy loing de mon œil,
Qui de pres navre mon courage.

Helas, Amour, tel personnage
Te servoit en fleur de son aage,
Mais tu es ingrat à mon vueil,

où, par une belle gradation, Marot met sa plume à l'essor jusques à ce qu'il vient fondre au poinct tant desiré par les amants.

De souffrir guerre et son orgueil
Tuer ceulx qui t'ont faict hommage.

Si c'est à mon cueur advantage,
De ce que son noble corsage
Gist envers, loing de mon acueil :
Car si j'avois veu son cercueil,
Ma grand'douleur deviendroit rage.

XXXIII.

PLAISIR n'ay plus, mais vy en desconfort,
Fortune m'a remis en grand'douleur.
L'heur que j'avois est tourné en malheur,
Mal heureux est qui n'a aucun confort.

Fort suis dolent, et regret me remord,
Mort m'a osté ma dame de valeur,
L'heur que j'avois est tourné en malheur :
Mal heureux est qui n'a aucun confort.

Valoir ne puis, en ce monde suis mort,
Morte est m'amour, dont suis en grand'langueur,
Langoureux suis plein d'amere liqueur,
Le cueur me part, pour sa dolente mort.

XXXIV.

Ne sçay combien la haine est dure,
Et n'ay desir de le sçavoir:
Mais je sçay qu'amour, qui peut dure,
Faict un grand tourment recevoir.
Amour autre nom deust avoir :
Nommer le fault fleur ou verdure,
Qui peu de temps se laisse veoir.

Nommez le donc fleur ou verdure,
Au cueur de mon leger amant:
Mais en mon cueur qui trop endure,
Nommez le roch, ou dyamant:
Car je vy tousjours en aymant,
En aymant celluy qui procure,
Que mort me voyse consommant.

XXXV.

POUR LA BRUNETTE.

Pourtant si je suis brunette,
Amy n'en prenez esmoy,
Autant suis ferme et jeunette,
Qu'une plus blanche que moy:
Le blanc effacer je voy,
Couleur noire est tousjours une:

J'ayme mieulx donc estre brune
Avecques ma fermeté,
Que blanche comme la lune
Tenant de legereté.

XXXVI.

POUR LA BLANCHE.

POURTANT si le blanc s'efface,
Il n'est pas à despriser,
Comme luy le noir se passe,
Il a beau temporiser.

Je ne veulx point mespriser,
Ne mesdire en ma revanche:
Mais j'ayme mieulx estre blanche
Vingt ou trente ans ensuyvant
En beauté nayfve et franche,
Que noire tout mon vivant.

XXXVII.

LA plus belle des trois sera
Celle qui mourir me fera,
Ou qui me fera du tout vivre :
Car de mon mal seray delivre,
Quand à sa puissance plaira.

Pallas point ne m'y aydera,
Juno point ne s'en meslera :

Mais Venus que j'ay voulu suyvre,
Me dira bien, tien je te livre
Celle qui ravy ton cueur a.

XXXVIII.

CHANGEONS propos, c'est trop chanté d'amours:
Ce sont clamours,[1] chantons de la serpette:
Tous vignerons ont à elle recours,
C'est leur secours pour tailler la vignette:
O serpilette, o la serpilonnette,
La vignolette est par toy mise sus,
Dont les bons vins, tous les ans sont yssus.

Le dieu Vulcain forgeron des haultz dieux,
Forgea aux cieulx la serpe bien taillante,
De fin acier, trempé en bon vin vieux,
Pour tailler mieulx, et estre plus vaillante.
Bacchus la vante, et dit qu'elle est seante,
Et convenante à Noé le bon hom
Pour en tailler la vigne en la saison.

Bacchus alors chappeau de treille avoit,
Et arrivoit pour benistre la vigne:
Avec flascons Silenus le suyvoit,
Lequel beuvoit aussi droict qu'une ligne:
Puis il trepigne, et se faict une bigne:

[1] Nous avons déjà eu occasion de remarquer l'emploi de la *rime batelée* dans la ballade III.

Comme une gigne estoit rouge son nez,
Beaucoup de gens de sa race sont nez.

XXXIX.

J'AY treuvé moyen et loysir
D'envoyer monsieur à la chasse.
Mais un autre prend le plaisir,
Qu'envers ma dame je pourchasse.

Ainsi pour vous gros beufz puissans,
Ne trainez charrne en la plaine:
Ainsi pour vous moutons paissans
Ne portez sur le dos la laine.

Ainsi pour vous oyseaux du ciel
Ne sçauriez faire une couvee :
Ainsi pour vous mouches à miel
Vous n'avez la cire trouvee. [1]

[1] Cette chanson est une imitation de ce fameux distique de Virgile :

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores :
Sic vos non vobis nidificatis, aves.
Sic vos non vobis vellera fertis, oves.
Sic vos non vobis mellificatis, apes.
Sic vos non vobis fertis aratra, boves.

La chanson de Marot a été imitée en quatre vers :

Aymee, j'auray donc ton cueur d'amour espris,
Et pour autre j'auray la depouille conquise !
De battre les buissons, j'auray la peine prise,
Et par autre que moy le lievre sera pris.

PIERRE DE BRACH.

XL.

PREMIER COUPLET, COMPOSÉ PAR HEROET.[1]

QUI la vouldra souhaite que je meure:
Puis s'il congnoist son grand dueil appaisé,
La serve bien : mais il est malaisé,
Mort son amy qu'elle vive demeure.

SECOND COUPLET, COMPOSÉ PAR MAROT.

Je cuyde bien qu'elle mourroit à l'heure
Que mort vouldroit tous les amans saisir :
Mais si, toy mort, elle en trouve à choisir
J'ay belle paour qu'à grand'peine elle pleure.

XLI.

EN entrant en un jardin
Je trouvay Guillot Martin
Avecques s'amye Heleine,
Qui vouloit pour son butin
Son beau petit picotin
Non pas d'orge ne d'aveine.

[1] Jusqu'à présent nous nous étions fait une loi de ne mettre dans le texte que les pièces composées par notre poète ; mais sa réponse à la chanson d'*Héroet*, dont elle forme le second couplet, y est tellement liée par le sens, que, si nous avions mis le premier couplet en note, celui de Marot eût été inintelligible.

Adonc Guillot luy a dict,
Vous aurez bien ce credict
Quand je seray en alaine:
Mais n'en prenez qu'un petit :
Car par trop grand appetit
Vient souvent la pance plaine.

XLII.

DU JOUR DE NOEL.

UNE pastourelle gentille,
Et un berger en un verger,
L'autrehier en jouant à la bille
S'entredisoient, pour abreger,
Roger
Berger,
Legere
Bergere
C'est trop à la bille joué.
Chantons Noé, Noé, Noé.

Te souvient il plus du prophete,
Qui nous dit cas de si hault faict,
Que d'une pucelle parfaicte
Naistroit un enfant tout parfaict?
L'effect

Est faict :
La belle
Pucelle
A un filz du ciel advoué :
Chantons Noé, Noé, Noé.



ÉTRENNES.

La mort n'y mord.



ÉTRENNES.

I.

1524.

A SA DAME.

UNE assez suffisante estrene
Trouver pour vous je ne sçaurois :
Mais vous pouvez estre certaine
Que vous l'auriez quand je l'aurois.
Et lors qu'asseuré je serois
D'estre receu selon mon zele,
Moy mesmes je me donnerois,
Du tout à vous, ma damoyselle. [1]

II.

1528.

A ANNE. [2]

CE nouvel an pour estrene vous donne
Mon cueur blessé d'une nouvelle playe,

[1] Diane n'attachait pas, sans doute, un grand prix à ce présent, puisqu'elle n'en fit pas usage. On est rarement bien accueilli quand on ne peut donner que soi-même.

[2] C'est Marguerite que le poëte célèbre partout sous ce nom. Il avait raison de craindre de réveiller la jalousie du roi de Navarre !

Contrainct y suis, Amour ainsi l'ordonne,
En qui un cas bien contraire j'essaye:
Car ce cueur là, c'est ma richesse vraye,
Le demeurant n'est rien, ou je me fonde:
Et fault donner le meilleur bien que j'aye,
Si j'ay vouloir d'estre riche en ce monde.

III.

1538.

AU ROY. [1]

Ce nouvel an, Françoys, ou grace abonde,
Il m'a ouvert, pour estrener le monde,
Dont l'Occident deux ans clos m'a esté:
Et pourtant j'ai d'estrener protesté
Le monde ouvert, et mon roy valeureux.
Je donne au roy ce monde plantureux:
Je donne au monde un tel prince d'eslite,
Affin que l'un vive en paix bienheureux,
Et que l'autre ait l'estrene qu'il merite.

[1] Lenglet Dufresnoy se trompe en disant que les Étrennes qui suivent, jusqu'à la XLVI inclusivement, parurent *au commencement de l'année* 1537, peu de mois après le rappel de Marot. Nous pensons qu'elles furent composées en 1538; en voici la preuve : l'Étrenne VIII est adressée *à la duchesse de Nevers*, et c'est au mois de janvier 1538 que le comté de Nevers fut érigé en duché par François Ier. Jacqueline Longwic, qui épousa le duc de Montpensier dans les premiers jours de la même année, est désignée, dans l'étrenne IX, par le nom de *madame de Montpensier*.

IV.

1538.

A LA ROYNE.[1]

Au ciel madame je crie,
Et Dieu prie,
Vous faire veoir au printemps
Frere et mary si contens
Que tout rie.[2]

V.

1538.

A MADAME LA DAULPHINE.

A MADAME la Daulphine
Rien n'assigne:
Elle a ce qu'il fault avoir:
Mais je la vouldrois bien veoir
En gesine.[3]

[1] La reine Eléonore.

[2] La guerre que Charles-Quint, dont la reine Éléonore était sœur, fesait à François I[er], commençait à se ralentir; elle se termina la même année, et le traité de Nice accomplit, du moins pour quelque tems, les souhaits de Cl. Marot.

[3] Catherine de Médicis avait été mariée, le 27 octobre 1533, à Henri, duc d'Orléans, et depuis roi de France. Elle resta dix ans sans être mère; mais le savant Fernel, son médecin, ayant aperçu la cause de cette stérilité, donna des conseils salutaires à cette princesse qui eut depuis dix enfans.

VI.

1538.

A MADAME MARGUERITE.[1]

A LA noble Marguerite
Fleur d'eslite,
Je luy donne aussi grand'heur,
Que sa grace et sa grandeur
Le merite.

[1] Madame Marguerite, née en 1523, hérita des belles qualités de François I[er], son père. Elle aimait les sciences et les lettres, et le mérite eut toujours droit à ses bienfaits. Brantôme, dans ses *Dames illustres*, rapporte qu'elle refusa l'alliance de M. de Vendôme, premier prince du sang, et répondit fièrement qu'elle n'épouserait jamais le sujet du roi son père. Elle fut mariée à Emmanuel Philibert, duc de Savoie, et il en coûta tout le Piémont, que la France possédait depuis plus de trente ans, et que l'on regardait comme uni à la couronne. Brantôme dit, en son style naïf, que les soldats en furent si mécontens, surtout les Gascons, qu'ils répétaient : *Hé cap biou, faut-il pour une petite pièce de chair qui est entre les jambes de cette femme, qu'on vendé tant de belles et grandes pièces de terre.*



VII.

1538.

A MADAME LA PRINCESSE DE NAVARRE.[1]

LA mignonne de deux roys,[2]
Je vouldrois
Qu'eussiez un beau petit frere,
Et deux ans de vostre mere,
Voyre trois.[3]

[1] Jeanne d'Albret, fille unique de Henri d'Albret, roi de Navarre, et de Marguerite, sœur de François Ier. Elle épousa Antoine de Bourbon, tué au siége de Rouen, en 1566. Cette princesse, mère de Henri-le-Grand, joue un grand rôle dans l'histoire de son siècle.

[2] On appelait ainsi cette princesse en son enfance. Voici l'explication que Cayet donne à ce surnom, dans sa *Chronologie novennaire* : « Jeanne, princesse de Navarre, laquelle fut en son jeune » âge appelée la *mignonne des rois*, d'autant que le grand Fran- » çois Ier, son oncle, la chérissait d'une amour comme paternelle, » et son père, Henri d'Albret, ne la pouvait éloigner de sa pré- » sence. »

[3] Jeanne d'Albret avait alors dix ans, et sa mère quarante-six. Marguerite n'était pas de la première jeunesse, Marot ne lui souhaitait que trois ans de moins; elle se serait bien débarrassée de la dizaine. Mais il ne revenait plus cet heureux tems où un galant chevalier apportait dans un flacon la jeunesse à son amante; la source de l'eau de Jouvence ne coulait plus, et les rides résistaient à toutes les eaux du monde.

VIII.

1538.

A MADAME DE NEVERS.[1]

LA duchesse de Nevers,
Aux yeulx vertz
Pour l'esprit qui est en elle,
Aura louenge eternelle,
Par mes vers.

IX.

1538.

A MADAME DE MONTPENSIER.[2]

VOSTRE beauté maintesfoys,
Ou je voys,
Haultement j'oy couronner:
Que vous puis je lors donner
Que ma voix?

[1] Marguerite de Bourbon, fille de Charles de Bourbon, duc de Vendôme. Elle épousa, le 19 janvier 1538, François de Clèves, premier du nom, héritier du comté de Nevers, que le roi François Ier érigea, la même année, en duché et pairie.

[2] Jacqueline Longwic, comtesse de Bar-sur-Seine, épousa, au commencement de l'année 1538, Louis II, duc de Montpensier, surnommé le Bon.

X.

1538.

A MADAME D'ESTAMPES.[1]

Sans prejudice à personne
Je vous donne
La pomme d'or de beauté,
Et de ferme loyauté
La couronne.

XI.

1538.

A ELLE ENCORES.

Vous reprendrez je l'affye
Sur la vie,
Le tainct que vous a osté
La deesse de beauté
Par envie.

[1] Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes. On dit que Louise de Savoie ne l'amena pas sans dessein à Cognac, où François Ier s'était arrêté à son retour d'Espagne. La beauté de la duchesse dissipa la mélancolie que ce monarque conservait au milieu des fêtes et de la joie publique, et enleva son cœur à la comtesse de Châteaubriand, que la prison même ne lui avait pas fait oublier. Le roi la maria à Jean de Brosse-Penthièvre, et la dota de plusieurs terres que le mari paya bien.

XII.

1538.

A LA CONTESSE DE VERTUZ.

VEU ceste belle jeunesse
Et noblesse,
Dont voz espritz sont vestuz,
Deux foys serez de vertuz
La contesse.

XIII.

1538.

A MADAME L'ADMIRALLE.[1]

LA doulce beauté bien nee,
Estrenee
Puissions veoir avant l'esté,
Mieulx qu'elle ne l'a esté,
L'autre annee.

[1] Françoise de Longvi, fille de Jean Longvi, épouse de Philippe Chabot, fait amiral de France en 1526.

XIV.

1538.

A MADAME LA GRAND'SENECHALLE.[1]

QUE voulez, Diane bonne,
Que vous donne?
Vous n'eustes, comme j'entens,
Jamais tant d'heur au printemps
Qu'en autonne.[2]

XV.

1538.

A MADAME DE CANAPLES.

NOZ yeulx de veoir ne sont las
Soubz Athlas
Plusieurs Deesses en graçe :
Dont Canaples tient la place
De Pallas.

XVI.

1538.

A MADAME DE L'ESTRANGE.

A LA beauté de l'Estrange,
Face d'ange,

[1] Diane de Poitiers, mariée à Louis de Brezé, comte de Maulevrier, gouverneur et sénéchal de Normandie.

[2] Cette belle infidèle avait alors trente-sept ans.

Je donne longue vigueur :
Pourveu que son gentil cueur
Ne se change.

XVII.

1538.

A MIOLANT L'AISNEE.

MIOLANT l'aisnee est bien,
Et de rien
Ne doibt estre mal contente,
Pourveu que la longue attente [1]
Vienne à bien.

XVIII.

1538.

A MIOLANT LA JEUNE.

A MIOLANT la puisnee,
Ceste annee
Luy doint sur l'esté luysant,
Ce qui seroit bien duysant
A l'aisnee.

[1] C'est peut-être un fils que cette dame désirait ardemment.

XIX.

1538.

A BONNEVAL.

SA fleur durer ne pourra,
Et mourra :
Mais ceste grace, laquelle
La faict tousjours trouver belle,
Demourra.

XX.

1538.

A CHASTAGNERAYE. [1]

GARDE toy de descocher,
Jeune archer,
Pour à son cueur faire bresche, [2]
Car elle feroit la flesche
Reboucher.

[1] François de Vivonne de la Chasteneraye, grand sénéchal de Poitou, jeune seigneur fort considéré sous les règnes de François Ier et de Henri II. Son combat, en 1547, avec Guy Chabot, sieur de Jarnac, est fameux dans l'histoire. Le roi Henri II l'ordonna lui-même, et y assista, accompagné de toute sa cour. Chasteneraye fut vaincu, et ne survécut pas à sa défaite.

[2] Chasteneraye aimait sans doute Mlle Bonneval, dont le cœur était rebelle à l'amour.

XXI.

1538.

A TORCY.[1]

Damoyselle de Torcy,
Cest an cy
Tel estrene vous desire,
Qu'un bon coup vous puissiez dire
Grand mercy.

XXII.

1538.

A DOUARTIS.

Cent nobles et bons partis,
Douartis,
Vostre amour pourchasseront,
Quand de vostre amour seront
Advertiz.

XXIII.

1538.

A CARDELAN.

C'est bon pays que Bretaigne
Sans montaigne :

[1] Mademoiselle de Torcy, fille d'honneur de la reine Éléonore; elle fut depuis madame de Fontaine Chalendry. Brantôme, dans ses *Dames galantes*, n'en dit ni bien ni mal.

Mais je croy qu'elle vouldroit
Tenir le chemin tout droict
D'Alemaigne.

XXIV.

1538.

A MADAME DE BRESSUYRE.

S'ON veult changer vostre nom
De renom
A un meilleur, ou pareil,
Ne vueillez de mon conseil
Dire non.

XXV.

1538.

A MADAMOYSELLE DE MACY.

SOUBZ voz attours bien fourniz
D'or garniz
A Venus vous ressemblez :
Soubz le bonnet me semblez
Adonis.

XXVI.

1538.

A MADAMOYSELLE DE DURAS.

BELLE, quand la foy juras
A Duras,

Tu fuz tresbien estrenee:
Bien doulx avant ton aisnee
L'enduras.

XXVII.

1538.

A TELLIGNY.

MONTREUL monstre clairement,
Seurement,
Qu'en beau corps grace rassise,
C'est la pierre en l'or assise
Proprement.

XXVIII.

1538.

A RIEULX.[1]

DAMOYSELLE de Rieulx,
En maintz lieux,
L'embonpoinct se perd et gaste.
Je suis d'advis qu'on se haste
Pour le mieulx.

[1] Peut-être est-ce Claude de Rieux, fille de Claude, premier du nom, sire de Rieux. Cette dame épousa, en 1547, François de Coligny, colonel général de l'infanterie de France.

XXIX.

1538.

A DAVAUGOUR.

NATURE ouvriere sacree,
Qui tout cree,
En vostre brun a bouté
Je ne sçay quoy de beauté
Qui agree.

XXX.

1538.

A HELLY.[1]

DIX et huict ans, je vous donne
Belle, et bonne:
Mais à vostre sens rassis
Trente cinq ou trente six
J'en ordonne.[2]

[1] Je ne sais si c'est la duchesse d'Étampes, de l'ancienne famille des Heilly, en Picardie. Dans sa jeunesse, elle était connue, à la cour, sous le nom de Heilly.

[2] Le père Bouhours, dans sa *Manière de bien penser*, cite deux vers qui renferment la même idée; ils sont adressés à une jeune princesse :

Vous n'aviez pas encor dix ans
Que votre esprit en avait trente.

XXXI.

1538.

A LA CHAPELLE.

J'ESTRENE de nom de belle
La Chapelle :
Voyre quelque brun qu'elle ait :
S'on dict qu'elle ait rien de layd,
J'en appelle.

XXXII.

1538.

A ROUZAN.

EN sa doulceur femenine
Tant benigne
Rigueur pourroit estre enclose :
Car tousjours avec la rose
Croist l'espine.

XXXIII.

1538.

A MELLURILLON.

SI quelqu'un pour son estrene
Vous emmeine,
Je vous donne, ou à peu pres,
Au bout de neuf moys apres
Pance pleine.

XXXIV.

1538.

A LURSINGE.

Je puisse devenir singe,
Si Lursinge,
N'a la sorte (et n'en mens point)
D'estre blanche, et en bon poinct
Soubz le linge.

XXXV.

1538.

A LUCRESSE.

Cest an vous face maistresse
Sans destresse
D'amy aussi gracieux,
Que fut Tarquin furieux
A Lucresse.

XXXVI.

1538.

A BYE.

Voz graces en faict et dict
Ont credict
De plaire, Dieu sçait combien:
Ceulx qui s'y congnoissent bien
Le m'ont dict.

XXXVII.

1538.

A LA BAULME.[1]

BIEN doibt la Baulme advouer
Et louer,
L'an, lequel luy appareille,
Sur le vert bille pareille
Pour jouer.

XXXVIII.

1538.

A SAINCT TAM.

DE response bien certaine
Et soudaine
Vous donne le Doctrinal,[2]

[1] Je n'ose assurer que ce soit une des filles de Philibert de la Baulme, premier du nom.

[2] L. Dufresnoy pense que Marot veut parler d'un petit traité intitulé *le Doctrinal des princesses et nobles dames*, dans lequel Jean Marot, son père, a renfermé en vingt-quatre rondeaux une morale très-sage sur la conduite des dames. « Je ne crois pas, ajoute-t-il, » qu'il veuille ici parler d'un autre livret plus ancien, *le Doctrinal* » *des nouvelles mariées*. Cette pièce est trop gaillarde pour la faire » connaître à une jeune demoiselle. Peut-être aussi parle-t-il du » *Doctrinal à l'instruction des filles, fait à la requête de madame* » *Suzanne de Bourbon*, imprimé à Toulouse, en 1535. »

Pour respondre au cardinal
De Lorraine.

XXXIX.

1538.

A BRUEIL AISNEE.

Je donne à Brueil aux doulx yeulx
Gracieux,
Par sa grace bien sçavoir
Celles des hommes avoir
Et des Dieux.

XL.

1538.

A BRUEIL LA JEUNE.

Si vous n'estes en bon poinct
Bien apoinct,
Quelque jour engresserez :
Et alors vous le serez :
Serez point?

XLI.

1538.

A D'AUBETERRE.

Aubeterre amour ressemble,
Ce me semble,

Petite veue ont tous deux,
Et toutesfoys chascun d'eulx
Les cueurs emble.

XLII.

1538.

A LA TOUR.[1]

POUR estrenes de la Tour
Qui d'attour
Nuptial la coifferoit,
Je pense qu'on luy feroit,
Un bon tour.

XLIII.

1538.

A ORSONVILLIER.

SI Dieu qui vous composa,
N'y posa
Beauté en tout compassee,
En esprit recompensee
Bien vous a.

[1] Je pense que c'est Antoinette, fille de François de la Tour, second du nom, vicomte de Turenne. Elle fut mariée, en 1545, à Louis Leroy, seigneur de Chavigny.

XLIV.

1538.

A MADAME DU GAUGUIER.

JE vous donne en conscience
La science
De porter le faix, et somme
D'une vertu qui se nomme
Patience. [1]

XLV.

1538.

A ELLE MESMES.

POUR vostre estrene qui vaille,
Je vous baille
Tant d'esbatz, et passetemps,
Que de celluy que j'entens
Ne vous chaille. [2]

[1] C'est sans doute avec son mari que cette dame avait besoin de cette vertu si rare et si nécessaire en ménage.

[2] Il paraît que son mari ne l'était que de nom, témoin ces vers, où Saint-Gelais, en parlant du carême, dit à cette pauvre dame :

> Au caresme, il ne peult faillir,
> Car onc vous n'en peustes saillir
> Depuis qu'on vous feit approcher
> D'un qui point ne touche à la chair.

Mais elle n'attendait probablement pas les conseils de Marot, pour chercher ailleurs les consolations que l'on ne refuse jamais à une jolie femme.

XLVI.

1538.

A MADAME DE BERNAY, DICTE SAINCT PAUL.

VOSTRE mary a fortune
Opportune :
Si de jour ne veult marcher,
Il aura beau chevaulcher
Sur la brune.

XLVII.

1538.

A ESTIENNE DOLET.[1]

APRES avoir estrené damoyselles,
Amy Dolet, je te veulx estrener :
Present te fais de la plus fine d'elles,
Qui sache bien à son gré te mener
Affin d'ouyr ta muse resonner
Les passions qu'Amour aux siens ordonne.
Ce doulx tourment je t'ay voulu donner,
Affin qu'à tous un grand plaisir je donne.

[1] Étienne Dolet, natif d'Orléans, imprimeur à Lyon ; il était poète, orateur et grammairien. Sa haine pour la religion romaine l'engagea à embrasser les nouvelles doctrines. Jeté en prison, il en sortit par la protection de Castellanus, prélat aimé de François Ier. Mais, ayant négligé de cacher ses opinions dans ses discours et ses écrits, il fut arrêté une seconde fois et condamné à être brûlé. Cette sentence fut exécutée, à Paris, le 3 août 1546.

XLVIII.

DE LA ROSE.

La belle Rose à Venus consacree,
L'œil et le sens de grand plaisir pourvoit,
Si vous diray, dame qui tant m'agree,
Raison pourquoy de rouges on en voit.

Un jour, Venus son Adonis suivoit
Parmy jardins pleins d'espines et branches,
Les piedz tous nudz, et les deux bras sans manches,
Dont d'un rosier l'espine luy mesfeit:
Or estoient lors toutes les roses blanches,
Mais de son sang de vermeilles en feit.

De ceste rose ay ja faict mon prouffict
Vous estrenant, car plus qu'à autre chose
Vostre visage en doulceur tout confict,
Semble à la fresche et vermeillette rose.

XLIX.

A UNE DAMOYSELLE.

Damoyselle que j'ayme bien,
Je te donne, pour la pareille,
Tes estrenes d'un petit chien,
Qui n'est pas plus grand que l'oreille:
Il jappe, il mord, il faict merveille,

Et va desja tout seul trois pas :
C'est pour toy que je l'appareille,
Excepté que je ne l'ay pas.

L.

HUICTAIN ENVOYÉ PAR UNE DAME AVEC UN PRESENT DE COULEUR BLANCHE. [1]

PRESENT, present de couleur de colombe,
Va ou mon cueur s'est le plus adonné,
Va doulcement, et doulcement y tombe,
Mais au parler ne te monstre estonné,
Dy que tu es pour foy bien ordonné.
Dy oultre plus : car je te l'abandonne,
Que le seigneur à qui tu es donné,
N'a foy semblable à celle qui te donne.

[1] Ce huitain est de Marot ; il le composa pour une dame qui l'adressa à son amant. Les poètes ont été de tout tems fort utiles en amour. Ils se passionnent pour un autre, les déclarations et les raccommodemens sont de leur ressort, ils expriment éloquemment ce qu'ils ne sentent pas ; enfin ils ont toutes les peines de l'amour, un autre en a les plaisirs. *Sic vos non vobis !...*



LI.

A UNE DAME.

Ces quatre vers à te saluer tendent:
Ces quatre vers à toy me recommandent:
Ces quatre vers sont les estrenes tiennes:
Ces quatre vers te demandent les miennes.[1]

LII.

A JANE SCEVE, LYONNOYSE.[2]

Je ne sçay pas quelles estrenes
Plus excellentes vous vouldriez,
Que les graces tant souveraines
Des dons à vous appropriez:
Mais je sçay que quand vous auriez
Cela que sent vostre presence,
Sans point de faulte vous seriez
Quelque princesse d'excellence.

[1] Cette Étrenne a été ainsi imitée:

Reçois ces petits vers par l'amour présentés;
Ces petits vers, l'amour les a dictés;
Ces petits vers te disent que je t'aime;
Ce baiser le dit mieux que ces petits vers même.

[2] Elle était peut-être sœur de *Maurice Seve*, de Lyon, bon poëte, et ami de Cl. Marot.

LIII.

A JANE FAYE, LYONNOYSE.[1]

POUR estrene je vous enhorte
Fuyr d'amour la cruauté,
Mais si vous n'estiez la plus forte,
Je vous estrene en privauté
D'un amy plein de loyauté,
Loyauté ronde, et mesuree
Au compas de vostre beauté,
Mais qu'il soit de plus grand'duree.

[1] La famille des La Faye, de la plus ancienne noblesse, a été célèbre à Lyon pendant plus de deux siècles.



CIMETIÈRE.

La mort n'y mord.

CIMETIÈRE.

I.

1516.

ÉPITAPHE DE PHILIPPE,[1] MÈRE DE MESSIRE ARTUS GOUFFIER, PRIS DU GREC DE CINERIUS.

SOUBZ cette tumbe cy
Gist de Montmorancy
Philippe noble dame,
Belle de corps et d'ame,
Qui de Dieu tant receut
Qu'en son ventre conceut
Grans seigneurs magnifiques
Et dames heroiques,
Si que des enfans d'elle
La vertu immortelle
Par hault los precieux
S'etend jusques aux cieulx.

Passans ne pleurez point,
Plorer ne vient à poinct
De ceste dame bonne:

[1] Philippe, dame de Vitry, fille de Jean de Montmorency, mariée en secondes noces à Guillaume Gouffier, sieur de Boisy, et morte en 1516.

Plus tost fault qu'on s'estonne
De son si grand bonheur
Accompaigné d'honneur.

II.

1519.

EPITAPHE DE FEU MESSIRE ARTUS GOUFFIER,[1] GRAND MAITRE DE FRANCE, PRIS DU GREC DE LASCARIS.

PATROCLUS fut d'Achilles regretté,
Ephestion l'a d'Alexandre esté,
Qu'il estimoit amy comme soy mesme:
Le roy Françoys de leurs œuvres supresme
Imitateur, plaint Artus de Boisy,
Qui merita d'estre par luy choisy
Pour mieulx aymé ; Dieu luy doint lieu celeste,
Et ne luy soit la tumbe si moleste,
Que le clair nom de Boisy et d'Artus
Ne vive autant qne vivent ses vertus.

[1] Gouffier (Artus), comte d'Étampes, sieur de Boisy, grand-maître de France, a joui d'une haute considération sous le règne de François Ier. Il fut comblé de biens et d'honneurs par ce prince, dont il avait été gouverneur, et qui le chargea de plusieurs importantes négociations dans lesquelles Gouffier montra beaucoup de prudence et de sagesse. Il mourut en 1519.

III.

1522.

DE LONGUEIL, HOMME DOCTE.[1]

O VIATEUR, cy dessoubz gist Longueil :
A quoy tient il que ne meines long dueil
Quand tu entens sa vie consommee ?
N'as tu encore entendu renommee
Par les climatz, qui son renom insigne
Va publiant à voix, trompe, et buccine?
Si as pour vray : mais si grande est la gloire
Qu'en as ouy, que tu ne le peulx croire.

Va lire donc (pour en estre asseuré)
Ses beaulx escriptz de style mesuré :
Lors seulement ne croiras son hault prix,
Mais apprendras, tant sois tu bien appris.
Si te sera son bruict tout veritable,
Et la grandeur de ses faictz proufitable.

[1] Longueil (Christophe de), né en 1490, fils d'Antoine de Longueil, évêque de Lyon. Son père, dès ses premières années, cultiva son génie précoce, et le familiarisa avec les sciences. Sa mémoire était un prodige ; il savait les langues anciennes et modernes ; les lettres, le droit, la médecine et la théologie ne lui étaient pas étrangers. Il devint un homme universel. Ce savant parcourut toute l'Europe, et dans ses voyages, il excita partout l'admiration. Il mourut à Padoue, dans la fleur de l'âge, en 1522.

IV.

1524.

DE LA ROYNE CLAUDE.[1]

Cy gist envers Claude, royne de France,
Laquelle avant que mort luy feist oultrance
Dit a son ame (en jectant larmes d'œil)
Esprit lassé de vivre en peine et dueil,
Que veulx tu plus faire en ces basses terres,
Assez y as vescu en pleurs et guerre :
Va vivre en paix au ciel resplendissant,
Si complairas à ce corps languissant.

[1] Claude de France, fille de Louis XII et d'Anne de Bretagne, naquit à Romorentin, en 1499. La reine, sa mère, qui n'aimait pas François Ier, alors duc d'Angoulême, voulait la fiancer à Charles d'Autriche; mais la politique de Louis XII s'y opposa, et Claude fut mariée au prince François, le 14 mai 1514. Elle mourut à Blois, en 1524, et laissa trois fils et quatre filles. Cette reine n'avait pas ces charmes qui changent un mari en amant; mais son peu de beauté était racheté par de nombreuses vertus. Elle passa dans la retraite une jeunesse empoisonnée par les chagrins que lui causait l'indifférence de son époux. Brantôme, dans ses *Dames illustres*, parle ainsi de cette malheureuse princesse : « Si la reine Anne eust » vécu, jamais le roy Françoys n'eust espousé madame Claude, car » elle prévoyoit bien le mauvais traitement qu'elle en devoit rece- » voir, d'autant que le roy, son mari, lui donna la vérolle, qui lui » avança ses jours : et madame la régente, sa belle-mère, la ru- » doyoit fort : mais elle se fortifioit le plus qu'elle pouvoit de son » beau esprit, et de sa douce patience et grande sagesse, pour sup- » porter ses rigueurs. »

Sur ce fina par mort qui tout termine,
Le lys tout blanc, la toute noire hermine;
Noire d'ennuy, et blanche d'innocence :
Or vueille Dieu la mettre en haulte essence.
Et tant de paix au ciel luy impartir,
Que sur la terre en puisse departir.

V.

1525.

DE MAISTRE GUILLAUME CRETIN,[1] POETE FRANÇOYS.

SEIGNEURS passans comment pourrez vous croire
De ce tumbeau la grand'pompe, et la gloire?
Il n'est ne painct, ne poly, ne doré,
Et si se dit haultement honnoré,
Tant seulement pour estre couverture
D'un corps humain cy mis en sepulture :
C'est de Cretin, Cretin qui tant sçavoit.

[1] Cretin (Guillaume), secrétaire et historiographe de Louis XII, chantre et chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris. Il dut à ses tours de force poétiques, une grande réputation qui ne dura pas plus que lui. Dans ses ouvrages, la raison est toujours sacrifiée à la rime; aussi Marot, dans sa complainte de *Monsieur Preud'homme*, nous représente

Le bon Cretin au vers équivoqué.

On conserve à la Bibliothèque royale le manuscrit de ses *Chroniques de France*, en vers, qu'on n'a jamais imprimées. Cretin mourut fort vieux, en 1525.

Regardez donc si ce tumbeau avoit
De ce Cretin les faictz laborieux,
Comme il debvroit estre bien glorieux
Veu qu'il prend gloire au povre corps tout mort,
Lequel par tout vermine mine, et mord.

O dur tumbeau de ce que tu encœuvres,
Contente toi, avoir n'en peulx les œuvres. :
Chose eternelle en mort jamais ne tombe :
Et qui ne meurt n'a que faire de tumbe.

VI.

1527.

DE MESSIRE CHARLES DE BOURBON.[1]

DEDANS le clos de ce seul tumbeau cy
Gist un vainqueur, et un vaincu aussi,
Et si n'y a qu'un corps tant seulement,
Or esbahir ne s'en fault nullement,

[1] Charles III, duc de Bourbon, connétable de France. Cet habile général fut impliqué, par la vengeance de Louise de Savoie, mère du roi, dans un procès qui tendait à le dépouiller de tous ses biens. Révolté de ces injustices, que François Ier semblait favoriser, il offrit son épée à Charles-Quint, et s'exila de son ingrate patrie. On vit un Français commander une armée espagnole contre des Français. Le même fait s'est reproduit de nos jours; le succès n'a pas cette fois accompagné les traîtres. Charles de Bourbon fut vainqueur à Pavie; il pouvait délivrer son roi, s'absoudre de sa victoire, et mériter son pardon. La honte l'arrêta, et, laissant cette tache à sa gloire, il périt au siége de Rome, en 1527.

Car ce corps mort, du temps qu'il a vescu
Vainquit pour autre, et pour soy fut vaincu.

VII.

1531.

DE MADAME LA REGENTE, MERE DU ROY.[1]

CELLE qui travailla pour le repos de maintz,[2]
Repose maintenant, pourquoy criez, humains ?
Gardez bien le repos qu'elle vous a donné,
Sans luy rompre le sien, puis qu'il est ordonne.

VIII.

1535.

DE ANNE DE BEAUREGARD QUI MOURUT A FERRARE.

DE Beauregard Anne suis qui d'enfance
Laissay parens, pays, amys, et France,
Pour suyvre icy la duchesse Renee :
Laquelle j'ay depuis abandonnee,
Futur espoux, beauté, fleurissant aage,
Pour aller veoir au ciel mon heritage,
Laissant le monde avec moindre soucy,
Qu'en laissant France, alors que vins icy.

[1] Voyez la première Complainte.

[2] Louise de Savoie conclut le traité de Cambray.

IX.

1536.

EPITAPHE D'ERASME,[1]

Pris du latin : *Magnus Erasmus in hoc tumulo est*, etc.

Le grand Erasme icy repose,
Quiconque n'en sçait autre chose,
Aussi peu qu'une taulpe il veoit,
Aussi peu qu'une pierre il oyt.

X.

1536.

DE FRANÇOYS, DAULPHIN DE FRANCE.[2]

Cy gist Françoys daulphin de grand renom,
Filz de Françoys le premier de ce nom :
Duquel il tint la prison en Espaigne.

[1] Erasme (Didier), né à Rotterdam, en 1467, s'acquit une immense réputation par sa science et ses ouvrages. Tous les princes cherchèrent à se l'attacher par des bienfaits ; les savans les plus distingués, et les prélats les plus illustres, s'estimaient honorés de son amitié. Il mourut à Bade, en 1536. Tous les poètes du tems lui firent des épitaphes ; Marot ne perdit pas l'occasion de célébrer Erasme, dont il avait toujours été zélé admirateur.

[2] François, dauphin, naquit en 1517. Il annonçait de belles qualités, et son père retrouvait avec joie dans l'héritier de la couronne, son courage et son amour pour la gloire. En 1536, ce prince, de si haute espérance, allant rejoindre, à Valence, François Ier, occupé à défendre son royaume contre l'invasion de l'empereur, fut attaqué, à Lyon, d'une maladie subite et aiguë à la-

Cy gist Françoys qui la lice en campaigne,
Glaives tranchans, et harnoys bien fourbis
Ayma trop plus que sumptueux habitz.

Formé de corps, ce qu'est possible d'estre,
Le feit Nature : encore plus adextre.
Et en ce corps hault et droict composé,
Le ciel transmit un esprit bien posé :
Puis le reprint quand par griefve achoison
Un Ferraroys lui donna la poison,
Au vueil d'autrui, qui en craincte regnoit
Voyant Françoys qui Cesar devenoit.
Ce daulphin dy, qui par terre et par mer,
Fustes, et gens eust prins plaisir d'armer,
Et la grandeur de terre dominer,
Si rompre eust peu sa dure destinee : [1]

quelle il succomba. Il est empoisonné! tel fut le cri qui s'éleva de toute la France. On accusa tour à tour Catherine de Médicis, l'empereur, ses généraux Gonzalve et Antoine de Lèves. Catherine, femme de Henri, second fils du roi, soupçonnée d'avoir voulu, par ce moyen, ouvrir le chemin du trône à son mari, n'était pas encore familiarisée avec le crime. Quel intérêt Charles retirait-il de cette mort? Peut-être ses généraux avaient-ils cru servir leur maître en affligeant son ennemi. On eut des soupçons; pas de preuves. Néanmoins, un Italien, Montécuculli, arrêté, mis à la torture et écartelé, s'était avoué coupable d'avoir empoisonné le dauphin, à l'instigation d'Antoine de Lèves. Qu'en faut-il conclure? rien. Combien de fois les tourmens ont-ils arraché à des malheureux l'aveu de crimes qu'ils n'avaient pas commis.

1 ..... Si fata aspera rumpas.

Énéide, *liv.* VI.

Mais ses vertus luy causerent envie,
Dont il perdit sur les vingt ans la vie,
Avec l'attente, helas, de la couronne,
Qui le clair chef de son pere environne.
Qu'as tu, passant? complaindre on ne s'en doibt,
Il a trop mieulx que ce qu'il attendoit.

XI.

1536.

DE LOYS JAGOYNEAU, JADIS RECEVEUR DE SOISSONS.

Cy gist Loys Jagoyneau surnommé,
Tresorier fut en charge renommé :
Et de pecune onc ne thesaurisa,
Ains de vertu que plus qu'argent prisa.

Je ne sçay pas de quel'race estoit il :
Mais je sçay bien que son cueur fut gentil,
Hardy, courtois, de tresnoble nature,
Et trop plus grand que du corps la stature.
Il est certain que Chasteaudun son estre
Soubz liberal'planette le feit naistre,
Receveur fut de Soissons : et de faict
France le feit, l'Italie l'a deffaict :
Italiens en ont le corps icy,
Et les Françoys le dueil et le soucy :
Avec lequel dessus luy ont posé
Ce dur tumbeau de leurs pleurs arrosé.

Or de l'avoir si tost mort estendu,
Mort le trompa : car tout bien entendu,
Son vif esprit à grans biens pretendoit :
Monté soit il plus hault qu'il ne tendoit.

XII.

1537.

A MADAME DE CHASTEAUBRIANT.[1]

SOUBZ ce tumbeau gist Françoyse de Foix,
De qui tout bien tout chascun souloit dire,
Et le disant, onc une seule voix
Ne s'advança d'y vouloir contredire.

[1] Françoise de Foix, fille de Phébus de Foix, et sœur de Lescure et de Lautrec, épouse de Jean de Laval, sieur de Châteaubriant. Sa beauté et son esprit captivèrent François Ier, dont le cœur était toujours disposé à aimer. Le monarque, du fond de sa prison, composa des vers en son honneur, et lui écrivit des lettres qui existent encore. Ce n'est qu'en 1526, à son retour d'Espagne, que les beaux yeux de la duchesse d'Étampes forcèrent François Ier à devenir infidèle à sa maîtresse. En 1537, le comte de Châteaubriant, qui se souvenait toujours de l'affront qu'il avait reçu du roi, jeta sa femme dans un cachot, et la vit périr, avec une joie barbare, au milieu des tourmens.

Brantôme rapporte un trait qui montre l'esprit de la comtesse de Châteaubriant. François Ier lui redemanda sottement des bijoux ornés de ses chiffres, qu'il lui avait donnés lorsqu'elle était sa maîtresse ; celle-ci feignit d'être malade, et demanda trois jours de délai. Pendant ce tems, elle fit fondre les bijoux, et les renvoya en lingots au roi, qui ne put s'empêcher de dire : *Elle a montré plus de courage et de générosité que je n'eusse pensé provenir d'une femme.*

De grand'beauté, de grace qui attire,
De bon sçavoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneurs, et mieulx que ne racompte,
Dieu eternel richement l'estoffa.
O viateur, pour t'abreger le compte,
Cy gist un rien, là ou tout triumpha.

XIII.

1543.

DE MONSIEUR LE GENERAL PREUD'HOMME.[1]

Cy dessoubz prend son dernier somme
Le prudent Guillaume Preud'homme,
De Normandie general,
A qui Dieu fut tant liberal,
Qu'il luy donna user sa vie,
Sans paour, sans blasme, sans envie,
Et mourut (voyez quel bonheur)
Plein d'ans, plein de biens, plein d'honneur.

[1] Voyez la IIe complainte.



XIV.

1543.

DE MONSEIGNEUR DE LANGEAY, GUILLAUME DU BELLAY.[1]

ARRESTE toy Lisant,
Cy dessoubz est gisant
Dont le cueur dolent j'ay,
Ce renommé Langeay,
Qui son pareil n'eust pas :
Et duquel au trespas
Jecterent pleurs et larmes
Les lettres et les armes.[2]

XV.

DE JANE BONTÉ.[3]

CY gist le corps Jane Bonté bouté :
L'esprit au ciel est par bonté monté.

[1] Dubellay (Guillaume), sieur de Langey, rendit de grands services à François Ier, qui l'avait envoyé en Piémont en qualité de vice-roi. Brantôme en parle avec éloge dans ses Mémoires. Il mourut près de Lyon, en 1543, lorsqu'il venait à la cour où le roi l'appelait. Il n'était pas seulement habile général, il pouvait encore prétendre au titre de savant.

[2] Son courage et son éloquence étaient remarquables ; voici une autre épitaphe qui l'atteste :

> Cy gist Langeay, qui, de plume et d'épée,
> A surpassé Ciceron et Pompée.

[3] Nous ne connaissons Jeanne Bonté que par les ouvrages de Clé-

XVI.

DE MAISTRE ANDRÉ LE VOUST, MEDECIN DU DUC D'ALENÇON.

CELLUY qui prolongeoit la vie des humains
A la sienne perdue, au dommage de maintz :
Helas, c'estoit le bon feu maistre André le Voust,
Jadis Alençonnoys, ores pasture et goust
De terrestre vermine : et ores revestu
De cercueil et de tumbe, et jadis de vertu.
Or est mort medecin du bon duc d'Alençon :
A nature ainsi fault tous payer la rençon.

XVII.

DE CATHERINE BUDÉ.[1]

MORT a ravy Catherine Budé,
Cy gist le corps : helas qui l'eust cuydé ?
Elle estoit jeune, en bon poinct, belle, et blanche,
Tout cela chet comme fleurs de la branche.
N'y pensons plus. Voyre mais du renom
Qu'elle merite, en diray je rien ? non :
Car du mary les larmes, pour le moins,
De sa bonté sont suffisans tesmoings.

ment Marot. La complainte IV a été aussi composée sur la mort de cette dame.

[1] Elle était sans doute fille du célèbre savant Guillaume Budé.

XVIII.

DE MONSIEUR DE PRECY.

Le chevalier gisant dessoubz ce marbre cy
Françoys d'Alegre fut, et seigneur de Precy,
Qui soubz Charles huitiesme à Naples se trouva:
Là ou sa force en guerre à vingt ans esprouva:
Et y demoura chef, pour son premier merite,
De trois mil combatans Suisses gens d'eslite:
Avec lesquelz deffeit par deux foys en campaigne
Plus gros nombre de ceulx de Naples et d'Espaigne.

Grand Seneschal estoit au royaume susdict,
Mais trop tost cest office, et son maistre perdit:
Ce nonobstant Loys qu'apres on couronna,
D'estat de chambellan le deffunct guerdonna,
En luy donnant maistrise, et supresme puissance
Dessus les claires eaux, et grans forestz de France:
Et en tous les perilz, et grans guerres d'adoncques,
Alla et retourna, sans reproches quelconques.

Loys douziesme mort, Françoys roy couronné
Iceulx mesmes estatz, et mieulx, luy a donné.

Premier il espousa de Chartres la vidasme,
Dont n'eust aucuns enfans: mais la seconde dame
Comtesse de Joigny et luy, deux filles eurent,
Qui tout le reconfort de leur vieillesse furent:

Or mourut aagé d'ans soixante cinq, et dix,
Regretté de chascun, Dieu luy doint paradis.

XIX.

DE MESSIRE JEHAN COTEREAU, CHEVALIER, SEIGNEUR DE MAINTENON.

CELLUY qui gist cy dessoubz consommé,
Chevalier fut Jehan Cotereau nommé :
Qui en jeunesse eust un si grand bonheur,
Qu'il deceda plein de biens et d'honneur.
En ce bonheur fortune favorable
Le feit servir soubz estat honnorable
Un noble duc, qui apres grand'souffrance [1]
Au chef porta la couronne de France.

Ce fut Loys, de ce nom le douziesme,
Que le deffunct suyvit en peine extresme
Par tout, au pis de ses adversitez,
Puis se sentit de ses prosperitez :
Car estant roy (en bonne et vouluntaire
Recongnoissance) il le feit secretaire,
Et tresorier des finances royales,
Pour le loyer de ses vertus loyales.

[1] Louis XII, étant duc d'Orléans, avait pris part aux troubles qui agitèrent la France, sous la régence de madame de Beaujeu. Fait prisonnier avec tous ses partisans, à la bataille de Saint-Aubin, en 1488, il avait été conduit à la tour de Bourges et renfermé dans une cage de fer.

Le maistre mort, le servant souspira,
Et pour repos, deslors se retira
Icy chez luy, ou par devote emprise
Fonda, bastit, et doua ceste eglise.

Ses bons subjectz il voulut frequenter,
Et leur aprint à semer et enter
Commodement, et à rendre fertile
Ce qui estoit desert et inutile:
En leur faisant apporter de maint lieu
Arbres divers. Puis mourant dit adieu
A ses enfans, qui sur luy ont posee
Ceste epitaphe, et la tumbe arrosee
De larmes d'œil par naturel debvoir.

Devant sa mort des ans pouvoit avoir
Soixante et douze. O longue vie et belle,
Ta longueur soit devenue eternelle.

XX.

DE LUY MESMES.

Icy gist mort, vivant par bon renom
Jehan Cotereau seigneur de Maintenon:
Je dy celluy chevalier estimé
Du roy Loys douziesme tant aymé,
Qu'en ses tresors pouvoir luy assigna,
Et aux secretz des finances signa.

Je dy celluy de vertu amateur,
Qui de ce temple a esté fondateur.

Des ans vesquit pres de soixante et douze.
Chez luy mourut: puis enfans et espouse
L'ont mis au cueur de sa fondation,
Ou il attend ressuscitation.

XXI.

DE LUY ENCORES.

Je fuz Jehan Cotereau, qui quatre roys servy,
Desquelz en bien servant la grace deservy,
Et dont fut le dernier Françoys premier du nom,
Soubz qui je trespassay seigneur de Maintenon,
Ayant ja servy France en son privé secret,
Et en ses grans tresors que laissay sans regret,
Pour venir cy attendre, en paix, de mort le jour,
Ou ce temple fonday pour mon dernier sejour.

XXII.

DE FEUE MADAME DE MAINTENON.

Cy gist l'espouse au mary venerable
Jehan Cotereau, seigneur de Maintenon:
Femme jadis prudente et honnorable,
De nom Marie, et Thurin de surnom.
Qui de beauté à bon droict eust renom,

Et de vertu, à la beauté bien duite:
L'une par temps l'a laissé, l'autre non:
Car apres mort, jusqu'au ciel l'a conduicte.

XXIII.

D'ELLE MESMES.

Cy gist qui fut de Maintenon la dame
Belle de corps, encor plus belle d'ame,
Pour les haultz dons qu'elle eust du grand donneur.
Cy gist, qui fut exemplaire d'honneur
En ses beaulx ans pour toute femme exquise,
Ayant beauté desiree et requise,
Si que ses ans jeunes tant decorez,
Rendirent fort ses vieux jours honnorez.
Ainsi vesquit, ainsi mourut Marie,
Qui des Thurins anoblit l'armoirie.

XXIV.

DES ALLEMANS DE BOURGES, RECITÉ PAR LA DEESSE MEMOIRE.

Qui veult sçavoir grans accords differens
Les plus nouveaulx qu'on veit entre parens
Long temps y a, vienne en cest oratoire,
Des Allemans [1] lire la courte histoire.
Memoire suis, qui avecques leurs corps

[1] L'illustre maison des Alemans, de Touraine, a vu sortir de son sein plusieurs hommes distingués au XVIe siècle.

Ne veulx souffrir enterrer leurs accords :
Ains d'en escrire il me prend appetit.
Jehan l'Allemant, et Marie Petit,
Deux autres Jehans en mariage acquirent,
Qui en commun en un logis vesquirent :
Et ces deux Jehans deux Janes espouserent,
Qui dix enfans sur la terre poserent :
Jane Gaillard espousa Jehan l'aisné,
Une autre Jane eust l'autre Jehan puisné,
Laquelle avoit le surnom de Champanges.
Ainsi en nous conformes et estranges
Furent tous cinq en amytié confictz.
Et qui plus est, le bon pere et ses filz,
Comme de noms, d'estatz furent esgaulx,
Estans tous trois receveurs generaulx.

Le pere au faict des Normans travailla :
Puis ceste charge au filz aisné bailla :
Et le puisné receut charge semblable
En Languedoc. O peuple venerable,
Les corps humains que j'ay cy declarez,
De mesme estat, et mesme honneur parez,
De mesme nom, de mesme nourriture,
Sont enterrez soubz mesme sepulture.
Faictes à Dieu de bon cueur oraison,
Qu'au ciel leur doint une mesme maison.

XXV.

DE ALEXANDRE, PRESIDENT DE BARROIS.

Soubz ceste tumbe est gisant Alexandre,
Non pas celluy qui son nom feit espandre
Par l'univers : non pas celluy de Troye,
Qui par l'amour meit son pays en proye :
Alexandre est cestuy cy de Barrois,
Qui à bon droict faict le nombre des trois.

A l'un Juno feit present de ses biens :
Venus a l'autre à eslargy des siens :
A cestuy cy Pallas noble deesse,
De ses tresors a faict grande largesse.
Le Grec conquit le monde à force et peine :
Par estre beau le Troyen eust Helaine :
Cil du Barrois par prudence et sçavoir,
Loz immortel a merité d'avoir.

XXVI.

DE MAISTRE JAQUES CHARMOLUE.

Cy gist envers la chair de Charmolue :
De terre vint, la terre l'a voulue :
Quant à l'esprit qui du ciel est venu,
Seigneurs passans, croyez qu'il n'a tenu
A estre bon et de vertus orné,
Que dont il vint il ne soit retourné.

XXVII.

DE DAMOYSELLE ANNE DE MARLE.

Vous qui aymez amytié nuptiale,
Vous qui prisez charité cordiale,
Et qui louez en un corps femenin
Un cueur entier gracieux et bening,
Arrestez vous : cy gist la damoyselle
Qui tout cela, et mieulx avoit en elle:
Anne est le nom de celle dont je parle,
Fille jadis de Hierosme de Marle,
Du noble lieu de Luzancy seigneur.
Et sa mere est damoyselle d'honneur,
Qui porte nom de Philippe Laurens,
Laquelle avec pere, frere, et parens
Feit la defuncte estre premiere femme
Du general des finances, Spifame, [1]
Gaillard de nom et seigneur de Bisseaux,
Qui d'un tel arbre a eu neuf arbrisseaux.

Or a vescu tresvertueusement
Avecques luy dix ans tant seulement.

[1] Le nom de cette ancienne famille a acquis une funeste célébrité. Jacques Spifame, maître des requêtes, évêque de Nevers, enfin apostat, condamné pour crime d'adultère, eut la tête tranchée, en 1565, à Genève, où il s'était retiré pour se livrer à la débauche. Genève, peu d'années après, vit encore un autre Jacques Spifame monter sur l'échafaud.

Fascheuse Mort par son cruel oultrage,
N'a pas voulu qu'elle y fut davantage :
Mais comme ayant sur la bonté envie,
Luy annonça le depart de sa vie,
L'an de son aage, à peine huict et vingt.
Lors sans viser au lieu dont elle vint,
Et desprisant la gloire que l'on a
En ce bas monde, icelle Anne ordonna,
Que son corps fust entre les povres mis
En ceste fosse. Or prions, chers amys,
Que l'ame soit entre les povres mise
Qui bienheureux sont chantez en l'église.[1]

XXVIII.

DE FLORIMOND DE CHAMPEVERNE.

Le roy, la Mort aymerent Florimond
De Champeverne, en son florissant aage :
Le roy par temps le poussa vers le mont
D'honneur et biens en suffisant estage :
Mais Mort voulant le traicter davantage :
En un moment le poulsa jusqu'aux cieulx,
Et feit tresbien : car des bons l'heritage
N'est point assis en ce val vicieux.

[1] Allusion à ces paroles de l'Evangile, que nous ne nous chargerons pas d'expliquer :

Beati pauperes spiritu quoniam ipsorum est regnum cœlorum.
St. Mathieu, Chap. V. Vers. 3.

XXIX.

DE JEHAN DE MONTDOUCET.

APRES avoir servy autour de la personne
Du roy Loys douze, avant que sa couronne
Ornast son noble chef, et apres l'avoir prise,
Je Jehan de Montdoucet esprouvay la surprise
De l'incertaine mort : car un esclat de lance,
En un plaisant tournoy dedans mon cœur se lance,
Si vigoureusement, et par fortune telle,
Qu'au milieu de plaisir senty douleur mortelle,
Qui au lict me jecta saisy de fiebvre grosse,
De mon lict au cercueil, du cercueil en la fosse :
Non pas sans grand regret du maistre et des amys.
Les amys m'ont pleuré : et le bon maistre a mis
Mes enfans aux estatz de moy lors retenuz,
Entre autres que j'avois de sa grace obtenuz,
Et donna pension à la mienne espousee,
C'est Jaue Cotereau qui est icy posee.

Si tant d'honneur et bien me vint de mon merite,
Il vint d'amour de roy envers moy non petite.
Mais la source du tout fut la bonté de Dieu.
Priez pour moy, passans, priez qu'en cestuy lieu
Je puisse en Jesuchrist tellement sommeiller,
Qu'avec les siens me face au grand jour resveiller.

XXX.

DE GUILLAUME CHANTEREAU, HOMME DE GUERRE.

Cy gist Guillaume, en terre,
Chantereau surnommé,
Entre les gens de guerre
Jadis tresrenommé.

Bien vivant estimé,
Sans noise, sans offense:
S'on l'avoit animé,
Rude estoit en deffense.

A plaisir et oultrance
Si adextre on le veit,
Que le daulphin de France
Finablement servit.

Mais la mort le ravit
En sa jeunesse meure:
A maint homme qui vit,
Grand regret en demeure.

Puis qu'il fault que tout meure,
S'en fault il estonner?
Eternelle demeure
Dieu luy vueille donner.

XXXI.

DE TROIS ENFANS FRERES.

D'UN mesme dard, soubz une mesme annee,
Et en trois jours de mesme destinee
Mal pestilent soubz ceste dure pierre
Meit Jehan de Bray, Bonadventure, et Pierre,
Freres tous trois : dont le plus vieil dix ans
A peine avoit. Qu'en dictes vous, Lisans ?
Cruelle mort, mort plus froide que marbre,
N'a elle tort de faire cheoir de l'arbre
Un fruict tant jeune, un fruict sans meureté,
Dont la verdeur donnoit grand'seureté
De bien futur ? qu'a elle encore faict :
Elle a pour vray, du mesme coup deffaict
De pere, et mere esperance et liesse,
Qui s'attendoit resjouyr leur vieillesse
Avec leurs filz : desquelz la mort soudaine
Nous est tesmoing, que la vie mondaine,
Autant enfans, que vieillards, abandonne,
Il nous doibt plaire, et puisque Dieu l'ordonne.

XXXII.

DE HELEINE DE BOISY. [1]

NE sçay ou gist Helaine, en qui beauté gisoit,

[1] Hélène de Boisy était fille d'Artus Gouffier. Elle fut mariée à Louis Vendôme, vidame de Chartres, et en secondes noces, à François de Clermont, sieur de Trèves.

Mais icy gist Heleine ou bonté reluysoit,
Et qui la grand'beauté de l'autre eust bien ternie
Par les graces et dons dont elle estoit garnie.
Doncques (o toy passant) qui cest escript liras ,
Va, et dy hardiment en tous lieux ou iras:
Helaine Grecque a faict que Troye est deploree:
Heleine de Boisy la France a decoree.

XXXIII.

DE MONSIEUR DUTOUR, MAISTRE ROBERT GEDOYN.

SÇAIS tu, passant, de qui est ce tumbeau?
D'un qui jadis, en cheminant tout beau,
Monta plus hault, que tous ceulx qui se hastent.
C'est le tumbeau, là ou les vers s'appastent
Du bon vieillard agreable et heureux,
Dont tu as veu tout le monde amoureux.
Cy gist, helas, plus je ne le puis taire,
Robert Gedoyn excellent secretaire,
Qui quatre roys servit sans desarroy.
Maintenant est avecques le grand Roy,
Où il repose apres travail et peine.

Or a vescu personne d'aage pleine,
Pleine de biens et vertu honnorable:
Puis a laissé ce monde miserable,
Sans le regret qui l'homme souvent mord.
O vie heureuse, o bien heureuse mort.

XXXIV.

DE JEHAN L'HUILIER, CONSEILLER.

INCONTINENT que Loyse le Maistre
Congneut qu'aux vers le corps qu'on faisoit paistre
De son espoux, le prudent Jehan L'huilier,
Helas (dit elle) amy tressingulier,
Vostre prudence au senat honnoree,
Eust mieulx porté que moy lasse esploree,
Le dueil de mort. Inutile je vy,
Et vous eussiez encores bien servy.
Car vous estiez vertueux et sçavant.
Las pourquoy donc ne suis je morte avant?

En ce regret demoura des moys douze
La bonne, belle, et vertueuse espouse:
Puis trespassa, et en mourant va dire:
C'est trop d'un an sans veoir ce qu'on desire.
Mon esprit va le sien là hault chercher:
Vueille mon corps aupres du sien coucher.
Ce qui fut faict, et n'a sceu mort tant poindre,
Qu'elle ait desjoinct ce qu'amour vouloit joindre.



COMPLAINTES.

La mort n'y mord.



COMPLAINTES.

I.

1531.

DE MADAME LOYSE DE SAVOYE, MERE DU ROY,[1] EN FORME D'EGLOGUE.[2]

THENOT, COLIN.

THENOT.

En ce beau val sont plaisirs excellens,
Un clair ruisseau bruyant pres de l'umbrage,
L'herbe à souhaît, les ventz non violens :
Puis toy Colin, qui de chanter fais rage.

[1] Louise de Savoie, fille de Philippe, duc de Savoie, née en 1477, épousa Charles, comte d'Angoulême. Elle eut de ce mariage Marguerite de Valois et François Ier. Son fils, monté sur le trône, lui confia la régence du royaume. Le traité de Cambray, qu'elle termina, ne fut pas avantageux pour la France. Son caractère hautain et vindicatif se montra dans le procès qu'elle intenta au connétable de Bourbon, qui, dit-on, n'avait pas répondu à son amour. Elle mourut, en 1531, et ne mérita pas d'être regrettée.

[2] Cette églogue, lorsqu'elle parut pour la première fois, réunit tous les suffrages. Les poëtes la célébrèrent comme le chef-d'œuvre de la poésie française. Le latin même paya son tribut d'éloges à l'heureux imitateur du chantre de Mantoue. Nous ne rapporterons que ces vers recueillis dans plusieurs éditions :

TETRASTICHON.

Coæ cum Veneris formam pingebat Apelles
Eximiam, num unus clarus in orbe fuit ;
Sic Loisæ fatum tenui modulatus avenâ
Dignus perpetuâ laude Marotus erit.

A Pan ne veulx rabaisser son hommage :
Mais quand aux champs tu l'accompagnerois,
Plus tost prouffict en auroit que dommage :
Il t'apprendroit, et tu l'enseignerois.

Quant à chansons, tu y besongnerois
De si grand art, s'on venoit à contendre,
Que quand sur Pan rien tu ne gaignerois,
Pan dessus toy rien ne pourroit pretendre.

S'il gaigne en prix un beau fourmage tendre,
Tu gaigneras un pot de laict caillé :
Ou si le laict il ayme plus cher prendre,
A toy sera le fourmage baillé.

COLIN.

Berger Thenot, je suis esmerveillé [1]
De tes chansons : et plus fort je m'y baigne
Qu'à escouter le linot esveillé
Ou l'eau qui bruyt tombant d'une montaigne.

Si au matin Calliope te gaigne,
Contre elle au soir obtiendras le butin :
Ou s'il advient que tant noble compaigne
Te gaigne au soir, tu vaincras, au matin.

1 Quæ tibi quæ tali reddam pro carmine dona ?
Nam neque me tantum venientis sibilus austri,
Nec percussa juvant fluctu tam littora, nec quæ
Saxosas inter decurrunt flumina valles.
VIRGILE. *Églogue V.*

Or je te pry, tandis que mon mastin
Fera bon guet, et que je feray paistre
Noz deux trouppeaulx, chante un peu de Catin,
En deschiffrant son bel habit champestre.

THENOT.

Le rossignol de chanter est le maistre,
Taire convient devant luy les pivers :
Aussi estant là ou tu pourras estre,
Taire feray mes chalumeaux divers.

Mais si tu veulx chanter dix foys dix vers,
En deplorant la bergere Loyse :
Des coings auras six jaunes et six vertz,
Des mieulx sentans qu'on veit depuis Moyse.

Et si tes vers sont d'aussi bonne mise,
Que les derniers que tu feis d'Ysabeau, [1]
Tu n'auras pas la chose qu'ay promise,
Ains beaucoup plus, et meilleur, et plus beau.

De moy auras un double chalumeau,
Faict de la main de Raffy Lyonnois :
Lequel à peine ay eu pour un chevreau,
Du bon pasteur Michau, que tu congnois.

Jamais encor n'en sonnay qu'une foys,
Et si le garde aussi cher que la vie :

[1] Il rappelle la Ballade IX.

Si l'auras tu de bon cueur toutesfoys,
Faisant cela à quoy je te convie.

COLIN.

Tu me requiers de ce j'ay envie:
Sus donc, mes vers, chantez chantz douloureux,
Puis que la mort a Loyse ravie,
Qui tant tenoit noz courtilz vigoureux.

Or sommes nous maintenant malheureux,
Plus estonnez de sa mortelle absence,
Que les aigneaulx à l'heure qu'entour eulx
Ne trouvent pas la mere qui les pense.

Pleurons bergers, nature nous dispense:
Pleurons la mere au grand berger [1] d'icy:
Pleurons la mere à Margot [2] d'excellence,
Pleurons la mere à nous autres aussi.

O grand pasteur, que tu as de soucy:
Ne sçay lequel, de toy, ou de ta mere,
Me rend le plus de tristesse noircy:
Chantez mes vers, chantez douleur amere.

Lors que Loyse en sa loge prospere,
Son beau mesnage en bon sens conduisoit:

[1] François Ier.
[2] Marguerite de Valois, reine de Navarre.

Chascun pasteur, tant fust il riche pere,
Lieu là dedans pour sa fille eslisoit.

Aucunes foys Loyse s'advisoit,
Les faire seoir toutes soubz un grand orme,
Et elle estant au milieu leur disoit :
Filles, il fault que d'un poinct vous informe.

Ce n'est pas tout, qu'avoir plaisante forme,
Bordes, trouppeaulx, riche pere, et puissant :
Il faut preveoir, que vice ne difforme
Par long repos vostre aage fleurissant.

Oysiveté n'allez point nourrissant :
Car elle est pire entre jeunes bergeres,
Qu'entre brebis ce grand loup ravissant,
Qui vient au soir tousjours en ces fougeres.

A travailler soyez doncques legeres :
Que Dieu pardoint au bon homme Roger,
Tousjours disoit, que chez les mesnageres
Oysiveté ne trouvoit à loger.

Ainsi disoit la mere au grand berger,
Et à son dict travailloient pastourelles :
L'une plantoit herbes en un verger,
L'autre paissoit coulombz, et tourterelles.

L'autre à l'aiguille ouvroit choses nouvelles,
L'autre en apres faisoit chappeaux de fleurs.

Or maintenant ne font plus rien les belles,
Sinon ruisseaux de larmes et de pleurs.

Converty ont leurs danses en douleurs,
Le bleu en brun, le vertguay en tanné,
Et leurs beaulx tainctz en mauvaises couleurs:
Chantez mes vers, chantez dueil ordonné.

Des que la mort ce grand coup eust donné:
Tous les plaisirs champestres s'assoupirent:
Les petitz ventz alors n'ont halené,
Mais les fortz ventz encores en souspirent.

Feuilles et fruictz des arbres abbatirent:
Le clair soleil chaleur plus ne rendit:
Du manteau vert les prez se devestirent,
Le ciel obscur larmes en respandit. [1]

Le grand pasteur sa musette fendit,
Ne voulant plus que de pleurs se mesler,
Dont son trouppeau, qui plaindre l'entendit,
Laissa le paistre [2] et se print à besler.

[1] Louise de Savoie mourut le 22 septembre, à l'équinoxe d'automne. C'est à cette époque que les vents soufflent avec violence, que les arbres se dépouillent de leurs feuilles, et que les pluies et les brouillards prennent la place des beaux jours. La poésie met à profit ces circonstances, et attribue le deuil de la nature à la mort de la princesse.

[2] Non ulli pastos illis egere diebus
Frigida Daphni boves ad flumina, nulla neque amnem
Libavit quadrupes, nec graminis attigit herbam.
VIRG. *Églog.* V.

Et quand Margot ouyt tout reveler,
Son gentil cueur ne fut assez habile
Pour garder l'œil de larmes distiller
Ains de ses pleurs en feit bien plorer mille.

Terre en ce temps devint nue et debile:
Plusieurs ruisseaux tous à sec demourerent :
La mer en fut troublee et mal tranquille,
Et les daulphins [1] bien jeunes y plorerent.

Biches et cerfz estonnez s'arresterent:
Bestes de proye, et bestes de pasture,
Tous animaulx Loyse regretterent, [2]
Exceptez loups de maulvaise nature.

Tant en effect griefve fut la poincture,
Et de malheur l'adventure si pleine,
Que le beau lys en print noire taincture,
Et les trouppeaulx en portent noire laine.

Sur l'arbre sec s'en complainct Philomene,
L'aronde en faict criz piteux et tranchans,
La tourterelle en gemit et en meine
Semblable dueil, et j'accorde à leurs chantz.

O francs bergers sur franche herbe marchantz,

[1] Les fils de France : François, dauphin ; Henri, duc d'Orléans ; Charles, duc d'Angoulême.

[2] .... Pœnos etiam ingemuisse leones
Interitum, montesque feri, sylvæque loquuntur.
VIRG. *Églog. V.*

Qu'en dictes vous? quel dueil, quel ennuy est ce?
De veoir secher la fleur de tous noz champs.
Chantez mes vers, chantez, adieu liesse.

Nymphes et dieux de nuict en grand'destresse
La vindrent veoir, et luy dirent, helas,
Dors tu icy, des bergers la maistresse,
Ou si c'est mort qui t'a mise en ses laqs?

Las, ta couleur (telle comme tu l'as)
Nous juge bien, que morte tu reposes:
Ha mort fascheuse! oncques ne te meslas
Que de ravir les excellentes choses. [1]

Tant eust au chef de sagesses encloses,
Tant bien sçavoit le clos de France aymer,
Tant bien y sceut au lys rendre les roses, [2]
Tant bien y sceut bonnes herbes semer.

Tant bien sçavoit en seurté conformer
Tout le bestail de toute la contree:
Tant bien sçavoit son parc clorre et fermer,
Qu'on n'a point veu les loups y faire entree.

Tant a de foys sa prudence monstree
Contre le temps obscur et pluvieux,

1 Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin.

MALHERBE. *Ode à Desperiers.*

2 Elle travailla à la délivrance de François Ier et des enfans de France retenus comme ôtages en Espagne.

Que France n'a (long temps a) rencontree
Telle bergere au rapport des plus vieux.

Adieu Loyse, adieu en larmes d'yeulx,
Adieu le corps qui la terre decore.
En ce disant s'en vont nymphes et dieux :
Chantez mes vers, chantez douleur encore.

Rien n'est ça bas qui ceste mort ignore :
Coignac s'en coigne [1] en sa poictrine blesme,
Remorantin la perte rememore,
Anjou faict jou, Angoulesme est de mesme.

Amboyse en boit une amertume extresme :
Le Maine en meine un lamentable bruict :
La povre Touvre arrousant Angoulesme,
A son pavé de truites tout destruict.

Et sur son eau chantent de jour et nuict
Les cignes blancs, dont toute elle est couverte.
Pronostiquans en leur chant qui leur nuyet,
Que mort par mort leur tient sa porte ouverte.

[1] Nous avons déjà reproché à Marot ces fades jeux de mots. Aujourd'hui surtout que la poésie a appris à penser, nous rions de ces riens difficiles qui occupaient tant nos pères. Alors les vers équivoqués, que Cretin mit à la mode, jouissaient de la plus grande faveur, et cette manie dura long-tems, puisque le sévère Boileau lui-même ne s'en préserva pas. Le dieu du goût ne conduisait sans doute pas sa plume, lorsqu'il écrivit ce vers :

Le Moïse commence à *moisir* par les bords.

Que faictes vous en ceste forest verte
Faunes, Sylvains? je croy que dormez là :
Veillez, veillez, pour plorer ceste perte :
Ou si dormez, en dormant songez la.

Songez la mort, songez le tort qu'elle a :
Ne dormez point sans songer la meschante :
Puis au resveil comptez moy tout cela
Qu'aurez songé, à fin que je le chante.

D'ou vient cela, qu'on voit l'herbe sechante
Retourner vive, alors que l'esté vient?
Et la personne au tumbeau tresbuchante,
Tant grande soit, jamais plus ne revient? [1]

Ha, quand j'ouy l'autrehier (il me souvient)
Si fort crier la corneille en un chesne : [2]
C'est un grand cas (dy je lors) s'il n'advient
Quelque meschef bien tost en cestuy regne.

Autant m'en dit le corbeau sur un fresne :
Autant m'en dit l'estoille à la grand'queue : [3]

[1] Cette pensée si philosophique, répétée tant de fois, a été exprimée avec assez de bonheur dans l'*Élégie sur la mort de Ronsard* :

> Mais las ! o doulx printemps, votre verdeur fanie
> Retourne au mesme poinct :
> Mais quand notre jeunesse une fois est finie,
> Elle ne revient point.
>
> ROBERT GARNIER.

[2] Ante sinistra cavâ monuisset ab ilice cornix.

VIRGILE. *Églogue IX.*

[3] Sur la fin de juillet 1531, il parut une comète que l'on vit pendant tout le mois d'août; on ne manqua pas de dire que cet astre

Dont je laschay à mes souspirs la resne :
Car tel'douleur ne pense avoir onc eue.

Chantez, mes vers, fresche douleur conçeue.
Non, taisez vous, c'est assez deploré :
Elle est aux champs Elisiens receue,
Hors des travaulx de ce monde esploré.

Là ou elle est n'y a rien desfloré,
Jamais le jour, et les plaisirs n'y meurent :

avait prédit la mort de la mère du roi. De tout tems, on a cru que les comètes étaient les précurseurs de grands malheurs, et que les rois étaient avertis de leur mort prochaine par quelque phénomène céleste. Cette erreur, dont il reste encore aujourd'hui des traces parmi le peuple, prouve que le vulgaire a été toujours le même, ignorant et superstitieux. Mais aussi de tout tems, les lumières ont été le partage d'un petit nombre d'esprits supérieurs à leur siècle. Le *Roman de la Rose* montre une sage philosophie dans le discours qu'il fait tenir à *dame Nature* :

Ne les princes ne sont pas dignes
Que les cours du ciel donnent signes
De leur mort plus que d'un autre homme ;
Car leur corps ne vault pas deux pommes
Envers le corps d'ung charruyer,
Ou d'ung clerc, ou d'ung escuyer,
Car je les faicts semblables estre
Si comme il appert à leur naistre.

Rabelais, dans sa *Pronostication Pantagruéline*, se moque avec non moins d'esprit de ces absurdes croyances : « La plus grande » follie du monde est penser que il y ayt des astres pour les roys, » papes et groz seigneurs plustost que pour nous povres et souffre- » teux : comme si nouvelles estoilles avoient esté creees depuis le » temps du deluge, ou de Romulus, ou de Pharamond, à la nou- » velle creation des roys. Ce que Triboulet ne Caillette ne diroient, » qui ont esté toutesfoys gens de hault sçavoir et grand renom. » *Chapitre V.*

Jamais n'y meurt le vert bien coloré,
Ne ceulx avec qui là dedans demeurent.

Car toute odeur ambrosienne y fleurent;
Et n'ont jamais ne deux ne trois saisons :
Mais un printemps, et jamais ils ne pleurent
Perte d'amys, ainsi que nous faisons.

En ces beaulx champs, et nayfves maisons
Loyse vit, sans paour, peine, ou mesaise :
Et nous ça bas pleins d'humaines raisons,
Sommes marriz (ce semble) de son aise.

Là ne veoit rien, qui en rien luy desplaise :
Là mange fruict d'inestimable prix :
Là boit liqueur, qui toute soif appaise :
Là congnoistra mille nobles espritz.

Tous animaulx plaisans y sont compris,
Et mille oyseaulx y font joye immortelle,
Entre lesquelz vole par le pourpris,
Son papeguay, qui partit avant elle.

Là elle veoit une lumiere telle,
Que pour la veoir mourir debvrions vouloir.
Puis qu'elle a donc tant de joye eternelle,
Cessez mes vers, cessez de vous douloir.

Mettez voz montz et pins en nonchaloir,
Venez en France, o Nymphes de Savoye

Pour faire honneur à celle qui valoir
Feit par son loz, son pays, et sa voye.

Savoysienne estoit bien le sçavoye,
Si faictes vous : venez doncques, affin
Qu'avant mourir vostre œil par deça voye,
Là ou fut mise apres heureuse fin.

Portez au bras chascune plein coffin
D'herbes et fleurs, du lieu de sa naissance,
Pour les semer dessus son marbre fin,
Le mieulx pourveu, dont ayons congnoissance.

Portez rameaux parvenuz à croissance :
Laurier, lyerre, et lys blancs honnorez,
Romarin vert, roses en abondance :
Jaune soucie, et bassinetz dorez.

Passeveloux de pourpre colorez,
Lavende franche, euilletz de couleur vive,
Aubepins blancs, aubepins azurez,
Et toutes fleurs de grand'beauté nayfve.

Chascune soit d'en porter attentive :
Puis sur la tumbe en jectez bien espais,
Et n'oubliez force branches d'olive,
Car elle estoit la bergere de paix.

Laquelle sceut dresser accords parfaictz
Entre bergers alors que par le monde

Taschoient l'un l'autre à se rendre deffaictz,
A coup de goy, de houllette, et de funde.

Vien, le dieu Pan, vien plus tost que l'aronde,
Pars de tes parcs, d'Arcadie desplace,
Cesse à chanter de Syringue la blonde,
Approche toy, et te mets en ma place.

Pour exalter avec meilleure grace,
Celle de qui je me suis entremis :
Non (pour certain) que d'en parler me lasse,
Mais tu as tort que tu ne la gemis.

Et toy Thenot qui à plourer t'es mis
En m'escoutant parler de la tresbonne :
Delivre moy le chalumeau promis,
A celle fin qu'en concluant la sonne.

Et que du son rende graces, et donne
Louenge aux dieux des haultz montz et des plains,
Si haultement que ce val en resonne:
Cessez mes vers, cessez icy voz plainctz.

THENOT.

O franc pasteur, combien tes vers sont pleins
De grand'doulceur, et de grande amertume
Le chant me plaist, et mon cueur tu contrains
A se douloir plus qu'il n'a de coustume.

Quand tout est dict, Melpomené allume

Ton style doulx à tristement chanter :
Oultre il n'est cueur (et fust ce un cueur d'enclume)
Que ce propos ne feit bien lamenter.

Parquoy (Colin) sans flatter, ne vanter,
Non seulement le bon flageol merites,
Ains debvroit on chappeau te presenter
De vert laurier, pour choses tant bien dictes.

Sus grans toreaux, et vous brebis petites,
Allez au tect, assez avez brousté : [1]
Puis le soleil tombe en ces bas limites,
Et la nuict vient devers l'autre costé.

II.

1543.

DE MONSIEUR LE GENERAL GUILLAUME PREUD'HOMME. [2]

UNIQUE filz de Preud'homme dont l'ame
Ces jours passez soubz la funebre lame

[1] Ite domum saturæ, venit hesperus, ite capellæ.
VIRGILE. *Églogue X.*

[2] Les généraux des finances sont de la création du roi Jean, qui n'en établit que trois. Ils furent destinés à faire le département des tailles et impositions que les rois de France veulent être levées sur le peuple. Ils étaient chargés de faire apporter dans les coffres du roi tous les deniers dûs à cause des aides, et avaient plein pouvoir, autorité et mandement spécial de mettre, ordonner et établir élus, receveurs, grenetiers, contrôleurs, commissaires et autres officiers nécessaires au recouvrement des finances. Leur autorité a varié; et

Laissa le corps, escoute un peu comment
Celle du mien [1] s'en vint en un moment
Bien tost apres en mon lict m'apparoistre,
Et les secretz qu'elle me feit congnoistre.

Filz (ce dit elle) en noz champs Elisees
N'a pas long temps, par les droictes brisees
Est devers nous un esprit arrivé,
Discret, gentil, amyable, et privé,
Qui deschargé de son terrestre corps,
Et plus n'estant de ce monde records,
S'en vint trouver au plus beau du pourpris,
Les immortelz et fleurissans espritz
Des renommez vieux poetes Galliques,
Qui en accords plus divins qu'angeliques,
Tout à l'entour des lauriers tousjours vertz,
Alloient chantans à l'envy maintz beaulx vers. [2]

Luy là venu, ilz cesserent leurs chantz :
Et il leur dit, o l'eslite des champs
Elisiens, espritz en verité

enfin ces charges ont été supprimées et unies, en 1577, à celles des trésoriers de France; mais quoique ces derniers eussent le nom de trésoriers de France, ils n'avaient cependant aucun maniement de finances. L. DUFRESNOY.

[1] L'ame de Jean Marot.

[2] On rencontre dans cette complainte de légères imitations du sixième livre de l'Énéide. Virgile nous représente les poètes dans l'Élysée :

...... Lætumque choro Pæana canentes
Inter odoratum lauri nemus......

Pardessus tous rempliz de deité,
Je ne suis point esprit de poesie :
Mais je suis tel, qu'amour et fantasie
J'avois en vous et en vostre vertu,
Estant encor de chair et d'os vestu.
Et delaissant le monde terrien,
Je quictay tout, et si n'apportay rien
Que les beaulx vers de voz celestes veines,
Qui en mes soings, mes labeurs, et mes peines
Me soulageoient, tout par cueur les disant,
Avec amys ou princes devisant:
Parmy lesquelz alors en toute gloire,
De voz haultz noms il estoit faict memoire.

Or donc espritz pleins de bonté nayfve,
Souffrez qu'icy avecques vous je vive,
Puis que vescu avez au cabinet
De ma memoire. Adoncques Moulinet
Aux vers fleuriz, le grave Chastelain,
Le bien disant en rythme et prose, Alain,
Les deux Grebans au bien resonnant style,
Octavian [1] à la veine gentile,
Le bon Cretin aux vers equivoqué,
Ton Jehan le Maire, entre eulx hault colloqué,
Et moy ton pere en joye le receusmes,
Car quasy tous de luy congnoissance eusmes.
Heureux esprit (ce luy va Cretin dire)

[1] Voyez à l'épigramme IV du livre V les éclaircissemens que l'on donne sur tous ces poètes.

Quelle raison plus tost vers nous te tire,
Que par devers tant d'espritz excellens
Qui sont ici, jadis tous opulens,
A toy pareilz, et conseilliers royaulx,
Desquelz tu fuz, voyre des plus loyaulx?
Il luy respond. O ame debonnaire,
Penser me fais au labeur ordinaire
Que j'euz au monde : et parmy eux estant
J'y penserois encores tant, et tant,
Que le record de ces solicitudes
Me priveroit de grans beatitudes
Qui sont ceans. Je cherche les delices
Qui aux espritz sont duysans et propices:
Je cherche joye, et repos, et sçavoir,
Ou les peult on mieulx qu'entre vous avoir:
Or soit ma joye en ce poinct accomplie,
Et par sus tout, Cretin, je te supplie
De me monstrer en ces beaulx champs floriz
Nostre Ennius Guillaume de Loris, [1]
Qui du romant acquit si grand renom,
Duquel aussi nous deux portons le nom,
Dont mieulx je l'ayme. Adonc Cretin le meine
Par un sentier odorant et amene,
Au bout duquel soubz un rosier plaisant
Peult veoir de loing Loris encor faisant

[1] Lorris (Guillaume de), poète et jurisconsulte, vivait sous le règne de Saint-Louis, vers l'an 1260. Il commença, pour une dame dont il était amoureux, le *Roman de la Rose*, qui fut achevé par Jean Clopinel, dit de Meun. Cet ouvrage n'est qu'une longue

Tout à part soy ses regretz et clamours
Apres sa rose. O puissance d'amours!
Là parvenuz, Cretin qui le plainct fort,
Luy dit, Loris, Amour te doint confort,
Laisse tes plainctz : voicy une noble ame,
Qui evitant d'ignorance le blasme,
Fut en son temps le copieux registre
Des beaulx escriptz, que jadis sçeurent tistre
Les bons facteurs du gallique hemisphere,
Desquelz tu es le bon ancien pere.

Si eusses veu comment, sans peine prendre,
En sa memoire il les sçavoit comprendre,
Puis de quel'grace, et avec quel plaisir
Les recitoit en lieu, temps, et loysir :
Non moins aymé eusses le reciteur
Que l'œuvre mesme, ou le compositeur.
C'est le plaisir ou il se delectoit,
Quand du roy Franc servant fidele estoit,
Et general des argenteuses sommes,
Là ou du Nort prindrent le nom les hommes. [1]

et ennuyeuse imitation de l'*Art d'aimer* d'Ovide; cependant, au milieu de ce gothique fatras, on trouve des tableaux gracieux, et d'ingénieuses pensées exprimées dans un langage moins barbare que celui du tems.

[1] Les Normands (*nort man*, homme du Nord), sortis des contrées septentrionales, se rendirent long-tems redoutables par leurs pirateries, et vinrent enfin s'établir dans la Normandie que Charles-le-Simple leur abandonna, pour délivrer la France de leurs incursions continuelles.

C'est le second de qui les mains loyalles
Seules ont eu des finances royalles
Gouvernement. Or les a il laissees,
Mieulx qu'avant luy en ordre bon dressees :
Et au sortir du corps, ja d'aage plein,
Clair, pur, et net, s'en vint en ce beau plain
Chercher repos en la trouppe immortelle
De nous, qui tous luy debvons amour telle
Que luy à nous. Au nom du Tout Puissant
Bien venu soit l'esprit resplendissant,
Respond Loris, d'un nom sommes tous trois,
Pour la mornifle encor un j'en vouldrois
Avecques nous. De sa bouche à grand'peine
Fut hors ce mot, qu'ilz veirent en la plaine
Venir plus clair que nul ruby ballay,
L'esprit du preux Guillaume du Bellay, [1]
Tant travaillé des guerres piedmontoises,
Qu'à peine eust sceu encor aller deux toises : [2]
Si se vint mettre avec eulx à repos,
Larmes laissant à souldars et suppostz :
Laissant en France et en Piedmont ennuy,
Mais non laissant homme semblable à luy.

Bien tost apres, allans d'accord tous quatre
Par les preaux tousjours herbuz s'esbatre,

[1] Dubellay (Guillaume), mourut en 1543. Voyez l'épitaphe XIV du Cimetière.

[2] Il était moins cassé par l'âge que par les travaux et les fatigues qu'il avait supportés.

Du mesme nom deux espritz rencontrerent :
L'un Bissipat, [1] que neuf sœurs allecterent :
L'autre Budé [2] qui la palme conquit
Sur les sçavans du siecle ou il vesquit.
Bien heureuse est, o Clement, ta naissance,
Qui de luy euz privee congnoissance.
Au demourant nostre Gaulle, ainsi comme
Nous a compté l'esprit du grand Preud'homme,
De maint poete ores est decoree :
Mais entre tous, de trois moult honnoree,
Dont tu es l'un, Sainct Gelais angelique,
Et Heroet, à la plume heroique :

[1] Bissipat (Guillaume), vicomte de Falaise, en Normandie, l'un des cent gentilshommes de Louis XII, très-habile dans les langues grecque, latine et française, mourut à Boulogne-la-Grasse, en Italie, l'an 1511. Guillaume Cretin lui prodigue de grands éloges.

[2] Budé (Guillaume), conseiller du roi et maître des requêtes, né en 1467. Il ne se contenta pas des avantages de la fortune et de la naissance, et il se tourna vers la science qui pouvait seule satisfaire son ambition. Son esprit s'enrichit des connaissances les plus étendues ; il s'appliqua surtout à la langue grecque ; ses ouvrages ajoutèrent encore à sa réputation. C'est par son conseil que François Ier fonda le Collége-Royal. G. Budé mourut, en 1540, âgé de soixante-treize ans. Sa simplicité philosophique ne se dementit point à ses derniers momens ; il voulut que l'on écartât de son convoi cette vaine pompe qui montre l'orgueil jusque dans la mort. Mélin de Saint-Gelais a fait à ce sujet d'assez jolis vers :

Qui est celluy que tout le monde suyt ?
Las ! c'est Budé au cercueil estendu.
Pourquoi n'ont faict les cloches plus grand bruict ?
Son nom sans cloche est assez espandu.
Que n'a t on plus en torches despendu,
Suyvant la mode accoutumee et sainte ?
Affin qu'il fust par l'obscur entendu
Que des Françoys la lumiere est esteinte.

Maulgré le temps voz espritz dureront,
Tant que françoys les hommes parleront. [1]
Ainsi le dit l'ame de frais venue,
A qui sans fin, est la troupe tenue
De Parnassus, veu qu'en mortelle vie
Aymee l'a, et en l'autre suyvie.

Poetes donc, qui en terre vivez,
Le loz, le bruict de Preud'homme escrivez
En chascun genre et espece de metre:
En escripvans, n'oubliez pas à mettre,
Qu'au riche estat ou il se conduisoit,
Autant sur tous sa vertu reluysoit,
Comme Aurora est luysante et decore
Sur toute estoille, ou Phebus sur Aurore.

Aurore adonc à la face vermeille
Sortit du ciel, et sur ce je m'esveille.
La plume prins, me mis à rythmoyer
Ma vision, affin de l'envoyer
A toy, du vray Preud'homme filz unique :
Reçoy la donc, je la te communique
Comme au plus proche, esperant que ce Val [2]
Plus grand d'esprit, qu'en armes Perceval,

[1] Marot s'est encore promis l'immortalité à peu près dans les mêmes termes :

> Et tant que ouy et nenny se dira,
> Par l'univers le monde me lira.
>
> *Epistre à un sien amy*. Tome I.

[2] Voyez l'épigramme XLV du livre I, qui lui est adressée.

Et dont ta sœur à bon jour fut pourveue
Aura l'honneur de la seconde veue.
Et si mes vers te plaisent (comme pense)
De toy ne veulx, pour toute recompense,
Fors qu'en vertus sois ton pere ensuyvant,
Si qu'on le voye encor, en toy, vivant.

III.

DU BARON DE MALLEVILLE, PARISIEN.[1]

A LA TERRE.

O TERRE basse, ou l'homme se conduict,
Respons (helas) à ma demande triste :
Ou est le corps que tu avois produict,
Dont le depart me tourmente et contriste?
L'avois tu faict tant bon, tant beau, tant miste,

[1] Le baron Jean de Malleville était ami de Marot et secrétaire de Marguerite, sœur de François Ier. On ne sait rien de certain sur l'époque et les circonstances de sa mort. Il faut recourir aux conjectures. Je pense que ce baron fesait partie de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem : ces pieux chevaliers tentèrent, au commencement du XVIe siècle, un dernier effort pour arracher aux infidèles le royaume de Jérusalem, occupé alors par les Turcs, qui, en 1517, sous l'empereur Selim Ier, l'avaient enlevé aux califes. Ils essayèrent inutilement de reprendre Baruth, autrefois Berythe, ville de Sourie, sur la Méditerranée, au pied du mont Liban, et Jean de Malleville fut sans doute tué dans cette malheureuse entreprise. Ces vers de la complainte viennent à l'appui de ce que j'avance :

Touchant son ame, immortelle couronne
Luy a donné celluy pour qui mourut.

Pour de son sang taindre les dardz poinctuz
Des Turcs mauldictz ? Las ilz n'en ont point euz
De plus aymant vray honneur, qu'icelluy,
Qui mieulx ayma là mourir en vertus
Qu'en deshonneur suyvre plusieurs battus.
Tel vit encor qui est plus mort que luy.

A LA MER.

O cruauté d'impetueuses vagues,
Mer variable, ou toute craincte abonde
Cause mouvant, dont trop cruelles dagues
L'ont faict perir de mort tant furibunde.

Si hault desir de congnoistre le monde
T'avoit transmis si gentil personnage,
Las, falloit il qu'en la fleur de son aage
Par devers toy si rudement le prinsses :
Sans plus reveoir la court des nobles princes,
Ou tant il est à present regretté.

O Mer amere, o mordantes espinces :
Certainement ce qu'arrestes et pinces,
Au gré de tous est trop bien arresté.

A NATURE.

Helas, Nature, ou est la bonne grace,
Dont tu le feis luyre par ses effectz ?
Formé l'avois beau de corps et de face,
Doulx en parler, et constant en ses faictz,

D'honnesteté estoit l'un des parfaictz :
Car en fuyant les picquans espinettes
D'oysiveté, flustes, et espinettes
Bruyre faisoit ten resdoulce accordance :
Du luz sonnoit motetz et chansonnettes,
Danser sçavoit avec, et sans sonnettes.
Las, or est il à sa derniere danse.

A LA MORT.

Las, or est il à sa derniere dance,
Ou toy, la Mort, luy as faict sans soulas
Faire faulx pas et mortelle cadence,
Soubz dur rebec sonnant le grand helas.
Quant est du corps, vray est que meurdry l'as,
Mais de son bruict, ou jamais n'eust frivole,
Maulgré ton dard, par tout le monde il vole,
Tousjours croissant, comme lys qui fleuronne.
Touchant son ame, immortelle couronne
Luy a donné celluy pour qui mourut :
Mais quelque bien encor que Dieu luy donne,
Je suis contrainct par amour, qui l'ordonne,
Le regretter, et mauldire Baruth.

A FORTUNE.

Fortune, helas, muable et desreiglee,
Qui du palud de malheur viens et sors,
Bien as montré, que tu es aveuglee,
D'avoir jecté sur luy tes rudes sortz :

Car si tes yeulx d'inimytié consors
Eusses ouvers pour bien appercevoir
Les grans vertus qu'on luy a veu avoir,
Pitié t'eust meue à le retenir seur:
Mais tu ne veulx de toy mesmes rien veoir,
Pour aux humains faire mieulx assavoir,
Que plus te plaist cruauté que doulceur.

MAROT CONCLUD.

La Terre dit, qu'à bon droit peult reprendre
Ce qu'elle a faict, quoy qu'on ait desservy.
La Mer respond, que sain le sceut bien rendre
En terre ferme, ou soudain fut ravy.
Nature dit, que mort a l'audivy
Par dessus elle, et qu'en rien ne peult mais.
La Mort respond, que les plus grans jamais
N'espargnera. Et Fortune l'infame
Dit qu'elle est nee à faire tort et blasme.
Laissons la donc en sa coustume vile:
Et supplions le filz de Nostre Dame,
Qu'enfin es cieulx il nous face veoir l'ame
Du feu baron, dict Jehan de Malleville.

IV.

D'UNE NIEPCE SUR LA MORT DE SA TANTE.

O QUE je sens mon cueur plein de regret,
Quand souvenir ma pensee resveille

D'un dueil caché, au plus profond secret
Du mien esprit, qui pour ce plaindre veille?
Seigneurs lisans, n'en soyez en merveille,
Ains voz douleurs à la mienne unissez,
Ou pour le moins, ne vous esbahissez,
Si ma douleur est plus qu'autre profonde :
Mais tous ensemble estonnez vous assez,
Comment je n'ay en mon cueur amassez
Tous les regretz qui furent onc au monde.

Tous les regretz qui furent onc au monde,
Venez saisir la dolente niepce,
Qui a perdu par fiere mort immunde
Tante, et attente, et entente, et liesse.
Perdu (helas) gist son corps. Et qui est-ce?
Jane Bonté, des meilleures de France:
De qui la vie eslongnoit de souffrance
Mon triste cueur, et le logeoit aussi
Au parc de joye et au clos d'esperance :
Mais, las, sa mort bastit ma demeurance
Au boys de deuil, à l'umbre de soucy.

Au boys de dueil, à l'umbre de soucy,
N'estois au temps de sa vie prospere.
Mon soulas gist soubz ceste terre icy,
Et de le veoir plus au monde n'espere.
O mort mordante, o impropre impropere,
Pourquoy (helas) ton dard ne fleschissoit,
Quand son vouloir au mien elle unissoit

Par vraye amour, naturelle, et entiere
Mon cueur ailleurs ne pense, ne pensoit,
Ne pensera. Doncques (quoy qu'il en soit)
Si je me plains, ce n'est pas sans matiere.

Si je me plains, ce n'est pas sans matiere,
Veu que trop fut horrible cest orage,
De convertir en terrestre fumiere
Ce corps, qui seul a navré maint courage.
Helas, c'estoit celle tant bonne et sage,
A qui jadis le prince des haultz cieulx
Voulut livrer le don tant precieux
D'honnesteté, en cueur constant et fort:
Mais dard mortel de ce fut envieux:
Dont plus ne vient, plaisir devant mes yeulx,
Tant ay d'ennuy, et tant de desconfort.

Tant ay d'ennuy, et tant de desconfort,
Que plus n'en puis: donc au boys, ou montaigne
Nymphes, laissez l'eau qui de terre sort,
Maintenant fault qu'en larmes on se baigne:
Pourquoy cela? pour de vostre compaigne
Pleurer la mort, Mort l'est venu saisir:
Pleure Rouen, pleure ce desplaisir,
En douleur soit tant plaisante demeure:
Et qui aura de soy triste desir,
Vienne avec moy, qui n'ay autre plaisir,
Fors seulement l'attente que je meure.

Fors seulement l'attente que je meure,

Rien ne m'en peult alleger ma douleur.
Car soubz cinq poinctz incessamment demeure,
Qui m'ont contraincte aymer noire couleur.
Dueil tout premier me plonge en son malheur :
Ennuy sur moy employe son effort :
Soucy me tient sans espoir de confort :
Regret apres m'oste liesse pleine :
Peine me suyt, et tousjours me remord.
Par ainsi j'ay, pour une seule mort,
Dueil, et ennuy, soucy, regret, et peine.

V.

DEPLORATION DE MESSIRE FLORIMOND ROBERTET. [1]

JADIS ma plume on veit son vol estendre
Au gré d'amour, et d'un bas style et tendre
Distiller dictz, que soulois mettre en chant :
Mais un regret de tous costez tranchant
Luy faict laisser ceste doulce coustume,

[1] Robertet (Florimond) a joui d'une grande considération sous trois règnes. Charles VIII le fit trésorier de France et secrétaire des finances. Robertet suivit ce prince à la conquête du royaume de Naples, et termina habilement les importantes négociations qu'on lui confia. Ses talens furent aussi utiles à Louis XII et à François Ier. « Depuis que M. le légat d'Amboyse mourut, dit le maréchal de la » Mark, dans ses Mémoires, c'estoit l'homme le plus approché de » son maître, et qui sçavoit et avoit beaucoup vu, tant du temps du » roy Charles que du roy Louis; et, sans point de faulte, c'estoit » l'homme le mieulx entendu que je pense guères avoir vu, et de » meilleur esprit, et qui s'est meslé des affaires de France, et qui » en a eu la totale charge, et a eu cet heur qu'il s'est tousjours mer- » veilleusement bien porté. »

Pour la tremper en encre d'amertume.
Ainsi le fault, et quand ne le fauldroit,
Mon cueur, helas, encores le vouldroit:
Et quand mon cueur ne le vouldroit encores
Oultre son vueil contrainct y seroit ores
Par l'aiguillon d'une mort qui le poinct.
Que dy je mort? d'une mort n'est ce poinct,
Ains d'une amour : car quand chascun mourroit,
Sans vraye amour plaindre on ne le pourroit:
Mais quand la mort a faict son malefice:
Amour adonc use de son office,
Faisant porter aux vrays amys le dueil:
Non point un dueil de fainctes larmes d'œil,
Non point un dueil de drap noir annuel:
Mais un dueil tainct d'ennuy perpetuel:
Non point un dueil qui dehors apparoist,
Mais qui au cueur sans apparence croist.

Voyla le dueil qui a vaincu ma joye:
C'est ce qui faict, que toute rien que j'oye,
Me sonne ennuy : c'est ce qui me procure,
Que couleur blanche à l'œil me soit obscure,
Et que jour clair me semble noire nuict:
De tel'façon, que ce qui tant me nuyct,
Corrompt du tout le nayf de ma muse,
Lequel de soy ne veult que je m'amuse
A composer en triste tragedie:
Mais maintenant force m'est que je die

Chanson mortelle en style plein d'esmoy,
Veu qu'autre cas ne peult sortir de moy.

De mon cueur donc l'intention totale
Vous comptera une chose fatale,
Que je trouvay d'adventure mal seine,
En m'en venant de Loyre droict à Seine
Dessus Tourfou. Tourfou jadis estoit
Un petit boys, ou la mort commettoit
Meurdres bien grans sur ceulx qui chemin tel
Vouloient passer. En celluy lieu mortel
Je vey la Mort hydeuse et redoutee,
Dessus un char en triumphe montee,
Dessoubz ses piedz ayant un corps humain
Mort à l'envers, et un dard en la main
De boys mortel, de plumes empenné
D'un vieil corbeau, de qui le chant damné
Predit tout mal : et fut trempé le fer
En eaux de Styx fleuve triste d'enfer.
La Mort, en lieu de sceptre venerable,
Tenoit en main ce dard espoventable,
Qui en maint lieu estoit tainct et taché
Du sang de cil, qu'elle avoit surmarché.

Ainsi debout sur le char se tenoit,
Qu'un cheval pasle en hennissant trainoit :
Devant lequel cheminoit une fee [1]

[1] Cette fée est l'église romaine, dont les vers suivans rappellent

Fresche, en bon poinct, et noblement coiffee,
Sur teste raze ayant triple coronne,
Que mainte perle et rubis environne:
Sa robbe estoit d'un blanc et fin samis,
Ou elle avoit en pourtraicture mis
Par traict de temps, un million de choses,
Comme chasteaux, palais, et villes closes,
Villages, tours, et temples, et conventz,
Terres, et mers, et voilles à tous ventz,
Artillerie, armes, hommes armez,
Chiens, et oiseaulx, plaines, et boys ramez,
Le tout brodé de fine soye exquise,
Par mains d'autruy [1] torse, taincte et acquise:
Et pour devise, au bord de la besongne
Estoit escript : *Le feu à qui en grongne.* [2]

allégoriquement la magnificence, l'étendue et les conquêtes. Marot n'habille pas sans dessein l'église romaine en fée. Les fées en vieillissant ont perdu leur puissance et leurs enchantemens, et elles n'effraient plus que les enfans.

[1] « *Mains d'autruy*, parce qu'il prétend que les gens d'église sont » oisifs. Mais c'est leur profession de ne rien faire. Pourquoi tra- » vailleraient-ils? ne sont-ils pas bien nourris et bien vêtus? Ils se » divertissent plus copieusement en un jour que le reste du peuple » ne le fait en un mois. Que veut-on de plus? si ce n'est de prier » Dieu de tems en tems. Et c'est là, disent-ils, ce qui soutient l'é- » glise militante. » L. Dufresnoy, tout abbé qu'il était, ne flattait pas ses confrères.

[2] On brûlait tous ceux qui dans leurs écrits ou leurs discours combattaient les absurdités mêlées à la religion, et s'élevaient surtout contre les abus et les vices du clergé. O raison! ô raison! tes défenseurs n'expirent plus dans les flammes; mais est-il permis d'invoquer publiquement ton nom sacré!

Ce neantmoins sa robbe elle mussoit
Soubz un manteau, qui humble paroissoit
Ou plusieurs draps divers furent compris
De noir, de blanc, d'enfumé, et de gris, [1]
Signifiant de sectes un grand nombre,
Qui sans travail vivent dessoubz son umbre.

Ceste grand'dame est nommee Rommaine,
Qui ce corps mort jusques au tumbeau meine,
La croix devant, en grand'cerimonie,
Chantant motetz de piteuse armonie.

Une autre dame au costé droict venoit,
A qui trop peu de chanter souvenoit,
D'un haubin noir, de pareure tannee,
Montee estoit, la plus triste et tennee,
Qui fust alors soubz la haulteur celique :
Helas, c'estoit Françoyse Republique,
Laquelle avoit en maintz lieux entamé
Son manteau bleu, de fleurs de lys semé :
Si derompoit encor de toutes pars
Ses beaulx cheveux sur elle tous espars :
Et pour son train ne menoit avec elle,
Sinon Douleur, Ennuy, et leur sequelle,
Qui la servoient de tout cela qui duyt,
Quand au sepulchre un amy on conduict.

De l'autre part cheminoit en grand'peine

[1] Augustins, dominicains, carmes et cordeliers. Heureusement nous ne connaissons plus cette moinaille que de nom.

Le bon hommeau Labeur, qui en la plaine
Avoit laissé beufz, charrue, et culture,
Pour ce corps mort conduire en sepulture :
Mais bien lava son visage haslé,
De force pleurs, ains que là fust allé.

Lors je voyant telle pompe mondaine,
Presupposay en pensee soudaine,
Que là gisoit quelque prince de nom :
Mais tost apres fuz adverty que non,
Et que c'estoit un serviteur royal,
Qui fut jadis si prudent et loyal,
Qu'apres sa mort son vray seigneur et roy
Luy ordonna ce beau funebre arroy :
Monstrant au doigt combien d'amour desservent
De leurs seigneurs, les servans qui bien servent.

Et comment sceu je alors, qui estoit l'homme :
Autour de luy ne voy qui le me nomme,
Et m'en enquiers. Mais le cueur qui leur fend,
Toute parole à leur bouche deffend :
Si vous diray, comment doncques j'ay sceu
Le nom de luy. Ce char que j'apperceu
N'estoit paré de rouge, jaune, ou vert :
Mais tout de noir par tristesse couvert :
Et le suyvoient cent hommes en douleur,
Vestuz d'habitz de semblable couleur :
Chascun au poing torche, qui feu rendoit,
Et ou l'escu du noble mort pendoit.

Lors curieux piquay pour veoir les armes :
Mais telle veue aux yeulx me meit les larmes,
Y voyant painct l'aesle [1] sans per à elle.
Dieu immortel (dy je lors) voycy l'aesle,
Qui a volé ainsi que voler fault,
Entre deux airs, ne trop bas, ne trop hault :
Voycy, pour vray l'aesle, dont la vollee
Par sa vertu a la France extollee,
Circonvolant ce monde spacieux,
Et survolant maintenant les neuf cieulx.
C'est l'aesle noire, en la bande doree,
L'aesle en volant jamais non essoree,
Et dont sortie est la mieulx escrivant
Plume, qui fust de nostre aage vivant.

C'est celle plume, ou modernes espritz,
Soubz ses patrons, leur sçavoir ont apris :
Ce fut la plume en sage main baillee,
Qui ne fut onc (comme je croy) taillee,
Que pour servir en leurs secretz les roys :
Aussi de reng elle en a servy trois,
En guerre, en paix, en affaires urgens,
Au gré des roys, et prouffict de leurs gens.

O vous, humains, qui escoutez ma plaincte,
Qui est celluy qui eust ceste aesle paincte

[1] Les armes de M. Robertet étaient sans doute un demi-vol ou une aile d'oiseau.

En son escu? vous en fault il doubter?
Sentez vous point , quand venez a gouster
Ce que je dy en mon triste motet,
Que c'est le bon Florimond Robertet?
En est il d'autre en la vie mortelle,
Pour qui je disse une louenge telle?
Non : car vivant de son art n'en approche :
Or est il mort serviteur sans reproche.

Ainsi (pour vray) que mon cueur et ma langue
Disoient d'accord si piteuse harengue,
La fiere Mort sur le char sejournee
Sa face pasle à devers moy tournee,
Et à bien peu qu'elle ne m'a rué
Le mesme dard, dont elle avoit tué
Celluy qui fut la toute ronde sphere,
Par ou guettois ma fortune prospere:
Mais tout à coup tourna sa veue oblique,
Contre et devers Françoyse Republique,
Qui l'irritoit, mauldisoit, et blasmoit,
D'avoir occis celluy, qui tant l'aymoit.
Adonc la Mort sans s'effrayer l'escoute,
Et Republique hors de l'estomach boute
Les propres motz contenuz cy apres,
Avec sanglotz, s'entresuyvant de pres.

LA REPUBLIQUE FRANÇOYSE.

Puis qu'on sçait bien, o perverse Chimere,

Que toute rage en toy se peult choisir,
Jusqu'à tuer avec angoisse amere
L'enfant petit au ventre de sa mere,[1]
Sans luy donner de naistre le loysir :
Puis qu'ainsi est, pourquoy prens tu plaisir
A monstrer plus ta force tant congneue,
Dont ne te peult louenge estre advenue?

Qui de son corps la force met en preuve,
Devant ses yeulx, los ou gaing luy appert :
Mais en l'effect, ou la tienne s'espreuve,
Blasme pour los, perte pour gaing se treuve :
Chascun t'en blasme, et tout le monde y pert :
Perdu nous as l'homme en conseil expert,
Et l'as jecté mort dedans le giron
De France (helas) qui plore à l'environ.

Françoys franc roy de France et des Françoys,
Tu le fuz veoir quand l'ame il vouloit rendre :
De luy donner reconfort t'avançois,
Et en ton cueur contre la Mort tençois,
Qui ton bon serf au besoing venoit prendre.
O quel amour impossible à comprendre!
Santé cent ans puisse avoir un tel maistre,
Et du servant au ciel puisse l'ame estre.

[1] M. A. de Lamartine, dans ses *Méditations poétiques*, nous représente aussi

. . . . La mort étouffant dès le sein de leurs mères
Les germes des humains.

France, et la fleur de ses princes ensemble,
Le corps au temple en grand dueil ont mené:
Lors France triste à Hecuba ressemble,
Quand les enfans à l'entour d'elle assemble,
Pour lamenter Hector son filz aisné :
Quiconques fut Hector aux armes né,
Robertet fut nostre Hector en sagesse :
Pallas aussi luy en feit grand'largesse.

Au fond du cueur les larmes vont puisant
Povres de court, pour plorer leur ruyne :
Et toy, Labeur, tu ne veois plus luysant
Ce clair soleil, qui estoit tant duysant
A esclarcir de ce temps la bruyne :
Processions, ne chanter en rue hymne,
N'ont sceu mouvoir fiere Mort à mercy,
Qui me contrainct de dire encore ainsi :

Vieille effacee, infecte, image immunde,
Craincte de gens, pensement soucieux,
Quel bon advis, quelle sagesse abonde
En ton cerveau, d'apovrir ce bas monde,
Pour enrichir de noz biens les haultz cieulx?
Que mauldict soit ton dard malicieux :
En un seul coup s'est monstré trop habile,
D'en tuer un, et en navrer cent mille.

Tu as froissé la main tant imitable,
Qui au prouffict de moy lasse escrivoit:

Tu as cousu la bouche veritable :
Tu as percé le cueur tant charitable :
Et assommé le chef qui tant sçavoit :
Mais maulgré toy, ça bas de lui se veoit
Un clair renom, qui ce tour te fera,
Que par sus toy sans fin triumphera.

Tu as deffaict (o lourde et mal adextre)
Ta nonnuysance, et nostre allegement :
Endormy as de ta pesante dextre
Cil, qui ne peult resveillé au monde estre,
Jusques au jour du final jugement.
Las, et tandis nous souffrons largement,
N'ayant recours qu'au ciel, et à noz larmes,
Pour nous venger de tes soudains alarmes.

De voz deux yeulx, vous sa chere espousee :
Faictes fontaine, ou puiser on puisse eau :
Filles de luy vostre face arrousee
De larmes soit, non comme de rousee :
Mais chascun œil soit un petit ruisseau :
Chascun des miens en jecte plus d'un seau :
De tout cela faisons une riviere,
Pour y noyer la Mort qui est si fiere. [1]

Ha la meschante, escoutez sa malice,
Premier occit en martial destroict
Quatre meilleurs chevaliers de ma lice,

[1] Toute cette strophe est d'un ridicule achevé.

Lescut, [1] Bayard, [2] la Tremoille, [3] et Palice : [4]
Puis est entree en mon conseil estroict,
Et de la troupe alla frapper tout droict
Le plus aymé, et le plus diligent :
Souvent de telz est un peuple indigent.

Si son nom propre à dire on me semond,
Je respondray, qu'à son los se compasse :
Son los fleurit, son nom, c'est Florimond,

[1] Foix (Thomas de), sieur de Lescut ou Lescun, frère de Lautrec et de la célèbre comtesse de Châteaubriant, maréchal de France, ne manquait ni de courage ni de mérite; mais son avarice fit souvent échouer les entreprises qu'il dirigeait. On attribua la perte du duché de Milan à ses concussions, qui restèrent impunies, grâce à l'empire que sa sœur exerçait sur François I[er]. Il fut blessé et pris avec le roi à la bataille de Pavie, et mourut peu de jours après de sa blessure. G. Cretin rend justice à sa bravoure :

> Le marechal de Foex, puissant et fort,
> Preux comme Hector, Scipion ou Pompee.

[2] Pierre du Terrail, chevalier Bayard, qui acheta, par ses actions héroïques et par une vie pure et vertueuse, le beau nom de *sans peur et sans reproche*, fut tué à la retraite de Rebec, en 1524.

Tout le monde a lu l'histoire de ce brave capitaine, qui, seul, fut jugé digne d'armer son roi chevalier.

[3] Trémouille (Louis de la), né en 1460. Soldat courageux et général habile, il fut toujours, pendant trois règnes, à la tête des armées, et il mérita le nom de *chevalier sans reproche*. Il périt glorieusement, en 1525, à la bataille de Pavie, dont il avait, ainsi que la Palice, prévu la malheureuse issue.

[4] Chabannes (Jacques), sieur de la Palice, maréchal de France, était un des plus grands capitaines de son tems. Il parut avec éclat dans toutes les guerres d'Italie, et fut tué à la funeste journée de Pavie.

Un mont flory, un plus que flory mont,
Qui de haulteur Parnassus oultrepasse.
Car Parnassus (sans plus) les nues passe:
Mais cestuy vainct la haulteur cristalline,
Et de luy sort fontaine cabaline.

De Robertet par tout le mot s'espart
En Tartarie, Espaigne, et la Moree:
Deux filz du nom nous restent de sa part, [1]
Et un neveu, qui d'esprit, forme et art,
Semble Phebus à la barbe doree.
De luy se sert dame France honnoree
En ses secretz, car le nom y consonne:
Si faict son sens, sa plume, et sa personne.

Vous, ses deux filz, ne sont voz yeulx lassez?
Cessez voz pleurs, cessez Francoys, et Claude:
Et en latin, dont vous sçavez assez,
Ou en beau grec, quelque œuvre compassez,
Qui apres mort vostre pere collaude:
Puis increpez ceste Mort qui nous fraude,
En luy prouvant par dictz philosophaulx,
Comme inutile est son dard et sa faulx.

L'AUTHEUR.

Incontinent que la Mort entendit,

[1] Un de ses fils hérita de sa réputation et de son emploi ; son neveu, Florimond Robertet, secrétaire des finances, fut estimé durant les guerres de religion.

Que l'on vouloit inutile la dire,
Son bras tout sec en arriere estendit,
Et fierement son dard mortel brandit.
Pour Republique en frapper par grand ire:
Mais tout à coup de fureur se retire,
Et d'une voix, qui sembloit bien loingtaine,
Dit telle chose utile et trescertaine.

LA MORT A TOUS HUMAINS.

Peuple seduict, endormy en tenebres
Tant de longs jours par la doctrine d'homme,
Pourquoy me fais tant de pompes funebres,
Puis que ta bouche inutile me nomme.
Tu me mauldis, quand tes amys assomme:
Mais quand ce vient qu'aux obseques on chante,
Le prebstre adonc, qui d'argent en à somme
Ne me dit pas mauldicte, ne meschante. [1]

Et par ainsi de ma pompe ordinaire
Amende plus le vivant que le mort:
Car grand tumbeau, grand dueil, grand luminaire
Ne peult laver l'ame que peché mord.
Le sang de Christ, quand sa loy te remord,
Par foy te lave, ains que le corps desvie:
Et toutesfoys sans moy qui suis la Mort,
Aller ne peulx en l'eternelle vie.

[1] On reconnaît Marot à ce trait de satire, qui trouve encore à qui s'adresser aujourd'hui.

Pourtant si suis deffaicte et desciree,
Ministre suis des grans tresors du ciel :
Dont je debvrois estre plus desiree,
Que ceste vie amere plus que fiel.
Plus elle est doulce, et moins en sort de miel :
Plus tu y vis, plus te charges de crimes.
Mais par deffault d'esprit celestiel,
En t'aymant trop tu me hays et deprimes.

Que dy je aymer? celluy ne s'ayme en rien,
Lequel vouldroit tousjours vivre en ce monde,
Pour se frustrer du tant souverain bien,
Que luy promet verité pure et munde.
Possedast il mer, et terre feconde,
Beauté, sçavoir, santé sans empirer :
Il ne croit pas, qu'il soit vie seconde:
Ou s'il la croit, il me doibt desirer.

L'apostre Paul, sainct Martin charitable,
Et Augustin de Dieu tant escrivant,
Maint autre sainct plein d'esprit veritable.
N'ont desiré que moy en leur vivant.
Or est ta chair contre moy escrivant,
Mais pour l'amour de mon pere celeste,
T'enseigneray comme yras ensuyvant
Ceulx, à qui onc mon dard ne fut moleste.

Prie à Dieu seul, que par grace te donne
La vive foy, dont sainct Paul tant escrit,

Ta vie apres du tout luy abandonne,
Qui en peché journellement aigrit.
Mourir, pour estre avecques Jesuchrist,
Lors aymeras, plus que vie mortelle :
Ce beau souhait fera le tien esprit :
La chair ne peult desirer chose telle.

L'ame est le feu, le corps est le tison :
L'ame est d'enhault, et le corps inutile
N'est autre cas qu'une basse prison,
En qui languit l'ame noble et gentile.
De tel'prison j'ay la clef tressubtile :
C'est le mien dard à l'ame gracieux,
Car il la tire hors de sa prison vile,
Pour d'icy bas la renvoyer aux cieulx.

Tien toy donc fort du seul Dieu triumphant,
Croyant qu'il est ton vray et propre pere :
Si ton pere est, tu es donc son enfant,
Et heritier de son regne prospere.
S'il t'a tiré d'eternel impropere,
Durant le temps que ne le congnoissois,
Que fera il ? s'en luy ton cueur espere,
Doubter ne fault que mieulx traicté ne sois.

Et pour autant que l'homme ne peult faire,
Qu'il puisse vivre icy bas sans peché :
Jamais ne peult envers Dieu satisfaire,
Et plus luy doibt le plus tard depesché.

Dont comme Christ en la croix attaché
Mourut pour toy, mourir pour luy desire,
Qui pour luy meurt est du tout relasché
D'ennuy, de peine, et peché, qui est pire.

Qui faict le coup? c'est moy, tu le sçais bien,
Ainsi je suis au chrestien qui desvie,
Fin de peché, commencement de bien,
Fin de langueur, commencement de vie.
Donc homme vieil pourquoy prens tu envie
De retourner en ta jeunesse pleine,
Veulx tu r'entrer en misere asservie,
Dont eschappé tu es à si grand'peine.

Si tu me dis, qu'en te venant saisir,
Je ne te fais sinon tort et nuysance,
Et que tu n'as peine ne desplaisir,
Mais tout plaisir, liesse, et toute aisance,
Je dy, qu'il n'est desplaisir que plaisance,
Veu que sa fin n'est rien que damnement:
Et dy qu'il n'est plaisir que desplaisance,
Veu que sa fin redonde à saulvement.

Quell' desplaisance entens tu que je die?
Craindre mon dard? celà n'entens je point:
J'entens pour Dieu souffrir dueil, maladie,
Perte, et meschef, tant vienne mal apoinct:
Et mettre jus de gré (car c'est le poinct)
Desirs mondains et liesses charnelles :

Ainsi mourant soubz ma darde qui poinct,
Tu en auras qui seront eternelles.

Doncques pour moy contristé ne seras,
Ains par fiance, et d'un joyeux courage,
Pour à Dieu seul obeir laisseras
Tresors, amys, maison, et labourage.
Clair temps de loing est signe que l'orage
Fera de l'air tost separation :
Aussi tell'foy au mourant personnage
Est signe grand de sa salvation.

Jesus, à fin que de moy n'eusses craincte,
Premier que toy voulut mort encourir :
Et en mourant ma force a si estaincte,
Que quand je tue on ne sçauroit mourir.
Vaincue m'a pour les siens secourir :
Et plus ne suis qu'une porte ou entree,
Qu'on doibt passer voluntiers, pour courir
De ce vil monde, en celeste contree.

Jadis celluy, que Moyse l'on nomme,
Un grand serpent tout d'erain eslevoit,
Qui (pour le veoir) pouvoit guerir un homme,
Quand un serpent naturel mors l'avoit.
Ainsi celluy, qui par vive foy veoit,
La mort de Christ, guerit de ma blessure,
Et veit ailleurs plus qu'icy ne vivoit :
Que dy je plus ? mais sans fin, je t'asseure.

Parquoy bien folle est la coustume humaine,
Quand aucun meurt porter et faire dueil:
Si tu crois bien, que Dieu vers luy le meine,
A quelle fin en jectes larmes d'œil.
Le veulx tu vif tirer hors du cercueil,
Pour à son bien mettre empesche et deffense?
Qui pour ce plore, est marry dont le vueil
De Dieu est faict. Jugez si c'est offense.

Laisse gemir et braire les payens,
Qui n'ont espoir d'eternelle demeure:
Faulte de foy te donne les moyens
D'ainsi plorer, quand fault que quelqu'un meure:
Et quant au port du drap plus noir que meure,
Hypocrisie en a taillé l'habit,
Dessoubz lequel tel pour sa mere pleure,
Qui bien vouldroit de son pere l'obit.

Messes sans nombre, et force anniversaires,
C'est belle chose, et la façon j'en prise:
Si sont les chantz, cloches, et luminaires:
Mais le mal est en l'avare prebstrise:
Car si tu n'as vaillant que ta chemise,
Tiens toy certain, qu'apres le tien trespas,
Il n'y aura ne convent, ny eglise,
Qui pour toy sonne, ou chante, ou face un pas.

N'ordonne à toy telles solennitez,
Ne soubz quel marbre il fauldra qu'on t'enterre:

Car ce ne sont vers Dieu que vanitez:
Salut ne gist en tumbeau, ny en terre.
Le bon chrestien au ciel ira grand'erre,
Fust le sien corps en la rue enterré:
Et le maulvais en enfer tiendra serre,
Fust le sien corps soubz l'autel enserré.

Mais pour tomber à mon premier propos,
Ne me crains plus, je te pry, ne mauldis:
Car qui vouldra en eternel repos
Avoir de Dieu les promesses, et dictz,
Qui vouldra veoir les anges benedictz,
Qui vouldra veoir de son vray Dieu la face,
Brief, qui vouldra vivre au beau Paradis,
Il fault premier que mourir je le face.

Confesse donc que je suis bien heureuse,
Puis que sans moy tu ne peulx estre heureux:
Et que ta vie est aigre et rigoureuse,
Et que mon dard n'est aigre ou rigoureux:
Car tout au pis, quand l'esprit vigoureux
Seroit mortel comme le corps immunde:
Encores t'est ce dard bien amoureux,
De te tirer des peines de ce monde.

L'AUTHEUR.

Quand Mort preschoit ces choses, ou pareilles,
Ceulx qui avoient les plus grandes oreilles,
N'en desiroient entendre motz quelconques:

Parquoy se teut, et feit marcher adoncques
Son chariot en grand triumphe et gloire,
Et le defunct mener à Bloys sur Loyre:
Ou les manans, pour le corps reposer,
Preparoient tumbe et pleurs pour l'arroser.

Or est aux champs ce mortel chariot,
Et n'y a bled, sauge, ne polliot,
Fleurs, ne boutons hors de la terre yssuz,
Qu'il n'admortisse en passant par dessus.
Taulpes, et vers, qui dedans terre hantent,
Tremblent de paour, et bien passer le sentent:
Mesmes la terre en seurté ne se tient,
Et à regret ce chariot soustient.

Là dessus est la Mort maigre et villaine,
Qui de sa froide et pestifere alaine
L'air d'entour elle a mis en tel meschef,
Que les oyseaulx volans par sus son chef,
Tombent d'enhault, et mortz en terre gisent:
Excepté ceulx qui les malheurs predisent.

Beufz et jumens courent par le pays,
De veoir la Mort grandement esbahiz.
Le loup cruel crainct plus sa face seule,
Que la brebis du loup ne crainct la gueule.
Tous animaulx de quelconques manieres,
A sa venue entrent en leurs tesnieres.
Quand elle approche ou fleuves ou estangs,

Poulles, canardz, et cignes là estans,
Au fond de l'eau se plongent et se cachent,
Tant que la Mort loing de leurs rives sçachent.

Et s'elle approche une ville, ou bourgade,
Le plus hardy se musse, ou chet malade,
Ou meurt de paour : nobles, prebstres, marchans.
Laissent la ville et gaignent l'air des champs.
Chascun faict voye à la Chimere vile :
Et quand on veoit qu'elle a passé la ville,
Chascun revient. Lors on espand et rue
Eau de senteurs, et vinaigre en la rue :
Puis es quantons feu de genevre allument,
Et leurs maisons esventent, et parfument,
A leur pouvoir, de leur ville chassant,
L'air que la Mort y a mis en passant.

Tant faict la Mort, qu'aupres de Bloys arrive
Et costoyoit ja de Loyre la rive,
Quand des poissons grans, moyens, et petis
Le hault de l'eau laisserent tous craintifz,
Et vont trouver au plus profond et bas
Loyre leur Dieu, qui prenoit ses esbatz,
Dedans son creux, avec ses sœurs et filles,
Dame des eaux les nayades gentilles.
Mais bien à coup ses esbatz se perdirent,
Car les poissons en leur langue luy dirent,
Comment la Mort, qu'ilz avoient rencontree,
Avoit occis quelqu'un de sa contree.

Le fleuve Loyre adonc en ses espritz
Bien devina que la Mort avoit pris
Son bon voisin, dont si fort lamenta,
Que de ses pleurs ses undes augmenta :
Et n'eust esté qu'il estoit immortel,
Trespassé fust d'ouyr un remors tel.

Ce temps pendant la Mort faict ses exploicts,
De faire entree en la ville de Bloys :
Dedans laquelle il n'y a citoyen,
Qui pour fuyr cherche lieu ne moyen :
Car du defunct ont plus d'amour empraincte
Dedans leurs cueurs, que de la Mort n'ont craincte.

De leurs maisons partirent seculiers,
Hors des conventz sortirent reguliers,
Justiciers laisserent leurs practiques,
Gens de labeur serrerent leurs boutiques :
Dames aussi, tant fussent bien polies,
Pour ce jour là ne se feirent jolies :
Toutes et tous, des grans jusqu'aux menuz
Loing au devant de ce corps sont venuz :
Sinon aucuns, qui les cloches sonnoient,
Et qui la fosse, et la tumbe ordonnoient.

Ses cloches donc chascune eglise esbranle
Sans carrillons, mais toutes à grand bransle,
Si haultement que le ciel entendit
La belle Echo, qui pareil son rendit.

Ainsi receu ont honnorablement
Leur amy mort, et lamentablement
L'ont amené avec croix, et bannieres,
Cierges, flambeaux, de diverses manieres,
Dedans l'eglise au bon sainct Honoré,
Là ou Dieu fut pour son ame imploré
Par Augustins, par Jacobins, et Carmes,
Et Cordeliers : puis avec pleurs et larmes
Enterré l'ont ses parens et amys :
Et aussi tost qu'en la fosse fut mis,
Et que sur luy terre et tumbe l'on voit,
La fiere Mort, qui amené l'avoit,
Subitement de là s'esvanouyt,
Et oncques puis on ne la veit, n'ouyt.

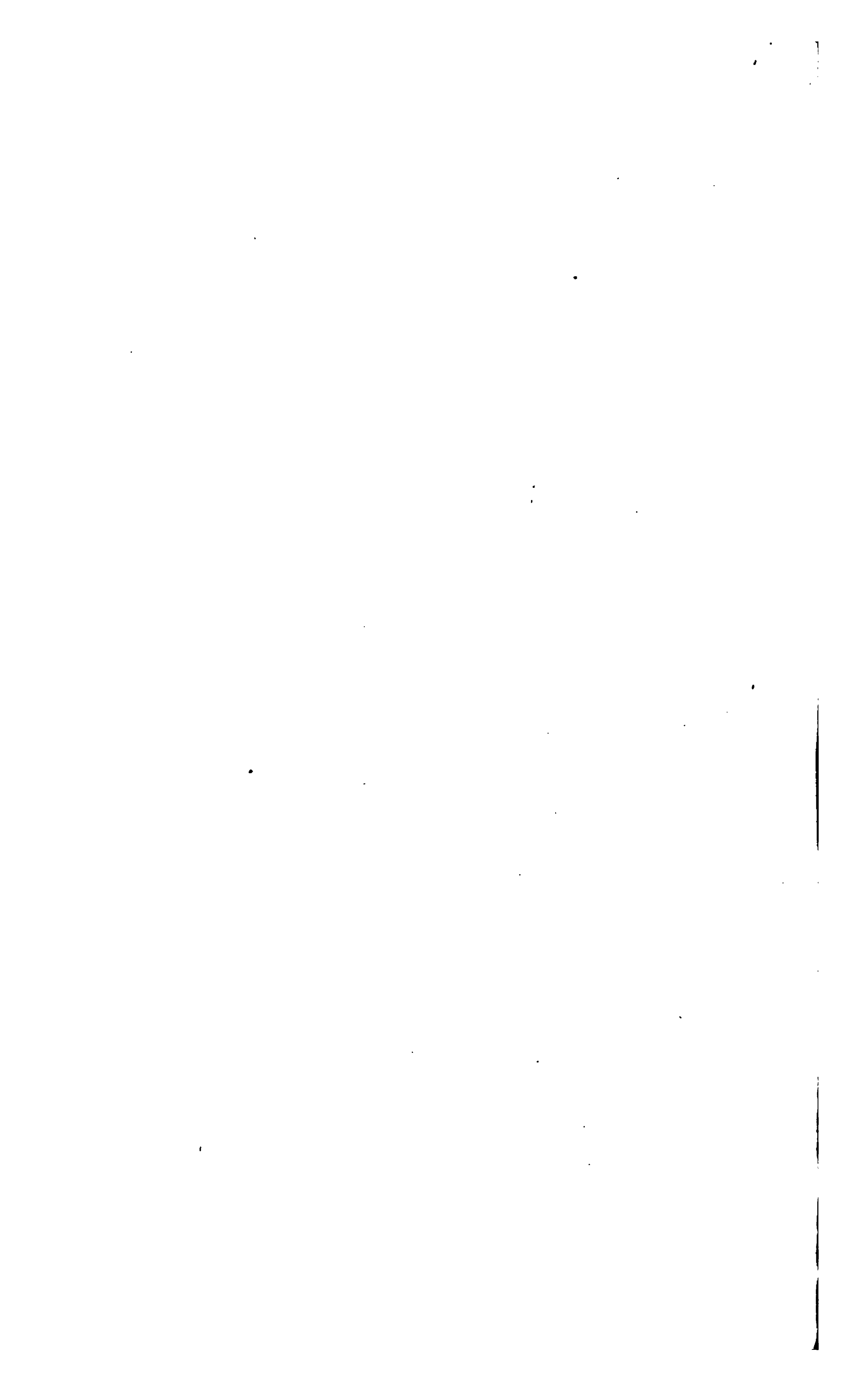
Tel fut conduict dedans Bloys la conté
L'ordre funebre, ainsi qu'on m'a compté.
Si l'ay comprins succinct en cest ouvrage,
Faict en faveur de maint noble courage.
S'il y a mal, il vient tout de ma part :
S'il y a bien, il vient d'ou le bien part.



ÉPIGRAMMES.

La mort n'y mord.

LIVRE I.



ÉPIGRAMMES.

I.

1520.

A MONSIEUR CRETIN,[1] SOUVERAIN POETE FRANÇOYS.

L'HOMME sotart, et non sçavant,
Comme un rotisseur qui lave oye,
La faulte d'aucun nonce, avant
Qu'il la congnoisse, ne la voye:
Mais vous, de hault sçavoir la voye,
Sçaurez par trop mieulx m'excuser
D'un gros erreur, si faict l'avoye,
Qu'un amoureux de musc user.[2]

[1] Marot envoya cette épigramme à Cretin avec le chant royal *de la Conception*, qu'il avait composé à la prière de ce poëte dévot.

[2] Nous découvrons à peine le sens de cette épigramme, à travers les équivoques et les vieux proverbes dont elle est remplie à dessein. Pasquier la trouvait d'abord *volontiers ridicule, m'estant esmerveillé mille foys*, dit-il, *pourquoy il n'y a rien qu'une affectation d'equivoques : toutesfoys apres avoir leu les œuvres de Cretin, non seulement je l'excusay, mais loüay la gentilesse de son esprit, d'autant qu'il dedioit son livre à un homme duquel toute l'estude ne gisoit qu'en equivoques.*



II.

1529.

POUR LE MAY PLANTÉ PAR LES IMPRIMEURS DE LYON DEVANT LE LOGIS DU SEIGNEUR TRIVULSE.[1]

Au ciel n'y a ne planette, ne signe,
Qui si apoinct sceut gouverner l'annee,
Comme est Lyon la cité gouvernee
Par toy, Trivulse, homme clair et insigne:
Cela disons pour ta vertu condigne,
Et pour la joye entre nous demenee,
Dont tu nous as la liberté donnee,
La liberté, des tresors la plus digne.
Heureux vieillard, les gros tabours tonnans,
Le may planté, et les fiffres sonans,
En vont louant toy, et ta noble race.
Or pense donc, que sont noz vouluntez,
Veu qu'il n'est rien, jusque aux arbres plantez,
Qui ne t'en loue, et ne t'en rende grace.

[1] Trivulse (Théodore), Italien, neveu du célébre maréchal Jacques Trivulse, se distingua dans les guerres d'Italie. En 1527, François Ier le fit maréchal de France à la place de la Palice, et lui donna le gouvernement de Gênes, que Trivulse défendit vainement, l'année suivante, contre les habitans révoltés. Il mourut sans enfans, en 1531, à Lyon, dont il était gouverneur.

III.

1529.

AU ROY, POUR COMMANDER UN ACQUICT.[1]

PLAISE au roy nostre sire
De commander et dire,
Qu'un bel acquict on baille
A Marot, qui n'a maille:
Lequel acquict dira
(Au moins) on y lira,
Telle, ou semblable chose,
Mais ce sera en prose.

Tresorier, on entend
Que vous payiez content
Marot, n'y faillez pas,
Des le jour du trespas
De Jean Marot son pere.

Ainsi (Sire) j'espere,
Qu'au moyen d'un acquict,
Cil qui povre nasquit,
Riche se trouvera,
Tant qu'argent durera.

[1] Voyez l'*Essai historique*.

IV.

1529.

AU ROY, POUR AVOIR CENT ESCUZ.

PLAISE au roy ne refuser point,
Ou donner lequel qu'il vouldra,
A Marot cent escuz apoinct:
Et il promet qu'en son pourpoinct,
Pour les garder ne les couldra.
Monsieur le legat [1] l'absouldra,
Pour plus dignement recevoir :
J'entens s'il veult faire debvoir
De sceller l'acquict à l'espargne:
Mais s'il est dur à y pourvoir,
Croyez qu'il aura grand pouvoir,
S'il me faict bien dire d'Auvergne. [2]

V.

1529.

A MONSIEUR LE GRAND MAISTRE ANNE DE MONTMORENCY, POUR ESTRE MIS EN L'ESTAT.

QUAND par acquictz les gaiges on assigne,
On est d'ennuy tout malade et fasché,

[1] Le chancelier Duprat, cardinal, archevêque de Sens, et légat *a latere* en France depuis l'année 1527. L'histoire nous le représente comme un fanatique cruel.

[2] Nous avons inutilement cherché le sens de ces derniers vers: les conjectures mêmes nous ont manqué.

Mais à ce mal ne fault grand'medecine,
Tant seulement fault estre bien couché,
Non pas en lict, n'en linge bien seché,
Mais en l'estat du noble roy chrestien.
Long temps y a que debout je me tien,
Noble seigneur : prenez doncques envie
De me coucher à ce coup si tresbien,
Que relever n'en puisse de ma vie.

VI.

1530.

AU ROY.

TANDIS que j'estois par chemin,
L'estat sans moy print sa closture :
Mais (Sire) un peu de parchemin
M'en pourra faire l'ouverture :
Puis le tresorier dit, et jure,
Si du parchemin puis avoir,
Qu'il m'en fera par son sçavoir,
De l'or : c'est une grand'practique :
Et ne l'ay encores sceu veoir
Dans les fourneaux du Magnifique. [1]

[1] Le Magnifique était un charlatan célèbre, qui se vantait de savoir composer l'or par des moyens chimiques, et s'enrichissait des bienfaits de François Ier, en lui fesant espérer d'immenses trésors.

VII.

1530.

AU COMTE DE CHASTEAUBRIANT,[1] LUY BAILLANT UN LIVRE D'EPIGRAMMES.

Ce livre mien d'epigrammes te donne,
Prince Breton, et le te presentant,
Present te fais, meilleur que la personne
De l'ouvrier mesme, et fust il mieulx chantant:
Car mort ne va les œuvres abbatant
Et mortel est celluy là qui les dicte:
Puis tien je suis, des jours a tant, et tant:
De m'y donner, ne seroit que redicte.

VIII.

1531.

A MONSIEUR BRAILLON, MEDECIN.[2]

C'est un espoir d'entiere guerison,
Puis que santé en moy desja s'imprime.

[1] Le comte de Châteaubriant est un des seigneurs qui a fait le plus de bruit à la cour de François Ier, grâce à la beauté de sa femme. Il était peu courtisan, et n'avait pas la bassesse de s'estimer honoré de partager sa femme avec le roi. Mais il montra une lâche cruauté, en attendant que le monarque eût entièrement oublié cette maîtresse, pour se livrer sans danger à sa vengeance, et laver son ancien affront dans le sang de sa coupable moitié.

[2] Les quatre épigrammes suivantes sont adressées aux trois médecins que François Ier envoya pour soigner Marot pendant la maladie qui, en 1531, mit ses jours en danger. Voyez l'*Essai historique*.

Vray est, qu'yver foible, froid, et grison
Nuyct à nature, et sa vertu reprime:
Mais si voulez, si aurez vous l'estime
De me guerir sans la neufve saison:
Parquoy, monsieur, je vous supply en rythme
Me venir veoir, pour parler en raison.

IX.

1531.

A MONSIEUR AKAKIA [1] MEDECIN, QUI LUY AVOIT ENVOYÉ DES VERS LATINS. [2]

TES vers exquis, seigneur Akakia,
Meritent mieulx de Maro le renom,
Que ne font ceulx de ton amy, qui a
Avec Maro confinité de nom.

[1] Akakia (Martin), professeur en médecine dans l'université de Paris. Son vrai nom était *Sans Malice;* mais selon la manie d'alors, qui était d'habiller son nom à la grecque ou à la latine, il se fit appeler Akakia (*α sans, κακια malice*). Il fut reçu docteur de la faculté de Paris, en 1526. Il publia sur Galien plusieurs ouvrages estimés de son tems. François Ier, dont il était le premier médecin, appréciait son mérite. Ses descendans embrassèrent la même profession que lui, et le nom d'Akakia fut près de deux cent-soixante-dix ans célèbre dans la médecine. Il mourut en 1551.

[2] Voici ces vers :

MART. AKAKIAE AD CLEMENTEM MARONEM TETRASTICHON.

Si mihi tam dives, Maro, quam tibi vena fuisset,
Carmina sperasses his meliora dari.
Quæ si spectaris, non sunt te munera digna;
Sin animum, haud dubito quin tibi grata fiant.

Tes vers pour vray semblent coups de canon:
Et resonnance aux miens est si petite,
Qu'aux tiens ne sont à comparer, sinon
Du bon vouloir, que ta plume recite.

X.

1531.

A MONSIEUR LE COQ, MEDECIN, QUI LUY PROMETTOIT GUERISON.

Le chant du coq la nuict point ne prononce,
Ains le retour de la lumiere absconse :
Dont sa nature il fault que noble on tienne.
Or t'es monstré vray coq en ta responce :
Car ton hault chant rien obscur ne m'annonce
Mais santé vive, en quoy Dieu te maintienne.

XI.

1531.

AUDICT COQ.

Si le franc coq liberal de nature
N'est empesché avec sa gelinote,
Luy plaise entendre au chant que je luy note,
Et visiter la triste creature,
Qui en sa chambre a faict ceste escripture,
Mieulx enfermé qu'en sa cage lynotte.

XII.

1531.

A MONSIEUR L'AMY, MEDECIN.

AMY de nom, de pensee, et de faict,
Qu'ay je mesfaict que vers moy ne prens voye?
Graces à Dieu, tu es dru et refaict,
Moy plus deffaict que ceulx que mortz on faict:
Mort en effect, si Dieu toy ne m'envoye,
Et ne pourvois au mal qui me desvoye:
Que je te voye, à demy suis guery,
Et sans te veoir à demy suis pery.

XIII.

1531.

A PIERRE VUYARD.[1]

CE meschant corps demande guerison,
Mon frere cher: et l'esprit au contraire
Le veult laisser comme une orde prison:
L'un tend au monde, et l'autre à s'en distraire.

C'est grand' pitié que de les ouyr braire:
Ha, dit le corps, fault il mourir ainsi?

[1] On a vu dans le Ier volume, une épître adressée à Pierre Vuyard, secrétaire du duc de Guise.

Ha, dit l'esprit, fault il languir icy?
Vá, dit le corps, mieulx que toy je souhaite:
Va, dit l'esprit, tu faulx, et moy aussi:
Du seigneur Dieu la voulunté soit faicte.

XIV.

1531.

SUR LE MESME PROPOS.

Pourquoy voulez vous tant durer,
Ou renaistre en fleurissant aage?
Pour aymer et pour endurer,
Y trouvez vous tant d'advantage?
Certes, celluy n'est pas bien sage
Qui quiert deux foys estre frappé,
Et veult repasser un passage
Dont il est à peine eschappé.

XV.

1532.

AU ROY FRANÇOYS Ier, PAR L'ORDRE DUQUEL MAROT AVOIT REVEU ET FAICT REIMPRIMER LES POESIES DE FRANÇOYS VILLON.

Si en Villon on trouve encor à dire,
S'il n'est reduict, ainsi qu'ay pretendu,
A moy tout seul on doibt le blasme (Sire)
Qui plus y ay travaillé qu'entendu:

Et s'il est mieulx en son ordre estendu
Que paravant, de sorte qu'on le prise,
Le gré à vous en doibt estre rendu,
Qui fustes seul cause de l'entreprise.

XVI.

1534.

A FRANÇOYS, DAULPHIN DE FRANCE.[1]

CELLUY qui a ce dizain composé,
Enfant royal, en qui vertu s'imprime,
Et qui à vous presenter l'a osé,
C'est un Clement, un Marot, un qui rythme:
Voycy l'ouvrier, l'art, la forge, et la lime:
Si vous sentez n'en estre importuné,
Vous pouvez bien, prince tresfortuné,
Vous en servir à dextre et à senestre,
Car vostre estoit avant que fussiez né:
Or devinez maintenant qu'il peult estre.

XVII.

1535.

A MONSIEUR LE DUC DE FERRARE.

QUAND la Vertu congneut que la Fortune,
Me conseilloit abandonner la France,

[1] Voyez l'épitaphe x du Cimetière

Elle me dit : cherche terre opportune
Pour ton recueil, et pour ton asseurance :
Incontinent, prince, j'euz esperance,
Qu'il feroit bon devers toy se retraire,
Qui tous enfans de Vertu veulx attraire,
Pour devorer ton palais sumptueux :
Et que plaisir ne prendrois à ce faire
Si tu n'estois toy mesme vertueux.

XVIII.

1535.

A SES AMYS, QUAND LAISSANT LA ROYNE DE NAVARRE FUT RECEU EN LA MAISON ET ESTAT DE MADAME RENEE, DUCHESSE DE FERRARE.

Mes amys, j'ay changé ma dame,
Une autre a dessus moy puissance
Nee deux foys de nom, et d'ame,
Enfant de roy par sa naissance,
Enfant du ciel par congnoissance
De celluy qui la saulvera :
De sorte, quand l'autre sçaura,
Comment je l'ay telle choisie,
Je suis bien seur qu'elle en aura
Plus d'aise que de jalousie.

XIX.

1537.

AU ROY, POUR ESTRE REMIS EN SON ESTAT.[1]

Si le roy seul, sans aucun y commettre,
Met tout l'estat de sa maison à poinct,
Le cueur me dit, que luy qui m'y feit mettre
M'y remettra, et ne m'ostera point:
Craincte d'oubly pourtant au cueur me poinct :
Combien qu'il ait la memoire excellente,
Et n'ay pas tort : car si je perds ce poinct,
Adieu commant le plus beau de ma rente :
Or doncques soit sa majesté contente
De m'y laisser en mon premier arroy,
Soit de sa chambre, ou sa loge, ou sa tente,
Ce m'est tout un, mais que je sois au roy.

XX.

1537.

DE LA CONVALESCENCE DU ROY.[2]

Roy des Françoys, Françoys premier du nom,
Dont les vertus passent le grand renom,

[1] Marot, pendant son exil à Ferrare, avait été effacé de l'état de la maison du roi; il y fut remis, à son retour, par l'ordre de François Ier. Voyez l'*Essai historique*.

[2] François Ier fut malade à Lyon, en 1537.

Et qui en France, en leur entier rameines
Tous les beaulx arts et sciences romaines,
O de quel grand benefice estendu,
De Dieu sur nous, à nous il t'a rendu :
Qui pour acces de fievre longue et grosse,
Avoit desja le pied dedans la fosse.
Ja te pleuroit France de cueur et d'œil :
Ja pour certain elle portoit le dueil :
Mais mort qui feit de toy si grans approches
Jamais ne sceut endurer noz reproches :
Et t'a rendu par grand despit, à nous,
Dont devant Dieu nous ployons les genoux.

Ainsi tu sçais combien par faulx alarmes,
La mort a faict, pour toy, jecter des larmes.
Et si te peulx vanter en verité
De succeder à ta posterité,
Et d'estre roy apres ton successeur :
Car ja pour roy le tenions pour tout seur.

Vy donc, Françoys, ainsi que d'une vie
D'entre les mains des trois Parques ravie :
Prens les plaisirs et biens qui s'envoloient
Et qui de toy desrobber se vouloient.
Que Dieu te doint venir tout bellement
Au dernier poinct naturel tellement
Que de la vie en ce poinct retournee,
Ne puisses perdre une seule journee.

XXI.

1537.

DE SOY MESME.

PLUS ne suis ce que j'ay esté,
Et ne le sçaurois jamais estre:
Mon beau printemps, et mon esté
Ont faict le sault par la fenestre.
Amour, tu as esté mon maistre,
Je t'ai servy sur tous les dieux.
O si je pouvois deux foys naistre,
Comme je te servirois mieulx. [1]

[1] « Sans le printems et l'été qui font le *saut par la fenêtre*, cette » épigramme serait digne de Callimaque. » MARMONTEL.

Regnier a développé cette pensée dans une ode qui n'est pas indigne d'être lue ; nous n'en citerons que quelques vers :

Jamais ne pourray je bannir
Hors de moy l'ingrat souvenir
De ma gloire si tost passee ?
Tousjours pour nourrir mon soucy,
Amour, cest enfant sans mercy,
L'offrira t il à ma pensee ?

. . . .
Tu me fis tous maulx esprouver,
Et, sans jamais me retrouver,
Je m'allois cherchant en moy mesme.
. . . .

Un regret pensif et confus
D'avoir esté et n'estre plus
Rend mon ame aux douleurs ouverte :
A mes despens, las ! je sens bien
Qu'un bonheur comme estoit le mien
Ne se congnoist que par la perte.

XXII.

1537.

RESPONSE AU PRECEDENT HUICTAIN.

NE menez plus tel desconfort,
Jeunes ans sont petites pertes:
Vostre aage est plus meur et plus fort,
Que ces jeunesses mal expertes.
Boutons serrez, roses ouvertes,
Se passent trop legerement:
Mais du rosier les fueilles vertes
Durent beaucoup plus longuement.

XXIII.

1538.

DU SIRE DE MONTMORENCY, CONNESTABLE DE FRANCE.

MEUR en conseil, en armes redoutable
Montmorency à toute vertu né,
En verité tu es faict connestable,
Et par merite, et par ciel fortuné:
Dieu doint qu'en brief du glaive à toy donné
Tu faces tant par prouesse, et bonheur,
Que cestuy la qui ne fut le donneur,
Par ton service ait autant de puissance
Sur tout le monde en triumphe, et honneur
Comme il t'en a donné dessus la France.

XXIV.

1538.

A DOLET, SUR SES COMMENTAIRES DE LA LANGUE LATINE.[1]

LE noble esprit de Cicero Romain,
Voyant ça bas maint cerveau foible, et tendre
Trop maigrement avoir mis plume en main :
Pour de ses dictz la force faire entendre,
Laissa le ciel, en terre se vint rendre,
Au corps entra de Dolet, tellement
Que luy sans autre à nous se faict comprendre,
Et n'a changé que de nom seulement.

XXV.

1540.

A L'EMPEREUR.[2]

LORS que (Cesar) Paris il te pleut veoir,
Et que pour toy la ville estoit ornee,
Un jour devant il ne feit que pleuvoir,
Et lendemain claire fut la journee :
Si donc faveur du ciel te fut donnee,
Cela (Cesar) ne nous est admirable :

[1] Ces Commentaires attirèrent à Dolet autant de critiques que d'éloges. On croit qu'il fut aidé, dans cet immense travail, par le savant Naugier, avec lequel il avait été long-tems lié à Venise.

[2] Voyez les Chants XIII, XIV et XV.

Car le ciel est, comme par destinee
Tout coustumier de t'estre favorable.

XXVI.

1541.

POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR LE DAULPHIN,[1] AU TOURNOY DES CHEVALIERS ERRANS,[2] PRES CHASTELERAULT, EN POICTOU.

ICY est le perron
D'amour loyalle et bonne
Ou maint coup d'esperon,
Et de glaive se donne.

Un chevalier royal
Y a dressé sa tente :
Et sert de cueur loyal
Une dame excellente,

Dont le nom gracieux
N'est ja besoing d'escrire :

[1] Henri, second fils de François Ier, dauphin après la mort de François, son frère aîné, succéda à son père, en 1547. Le nom de Henri II se rattache à de bien tristes époques.

[2] En 1541, lorsque Jeanne d'Albret, fille unique de Marguerite et de Henri, roi de Navarre, à peine âgée de onze ans, fut promise à Martin, duc de Clèves, on célébra dans la forêt de Chatelleraut, en Poitou, de magnifiques tournois, auxquels assista toute la cour. Cependant cette alliance, que ces fêtes avaient annoncée avec tant d'éclat, ne s'acheva jamais, et Jeanne d'Albret épousa, plus tard, Antoine de Bourbon-Vendôme, qui fut père de Henri IV.

Il est escript aux cieux,
Et de nuict se peult lire. [1]

Cest endroict de forest
Nul chevalier ne passe,
Sans confesser qu'elle est
Des dames l'oultrepasse.

S'il en doubte, ou debat,
Point ne fault qu'il presume
S'en aller sans combat:
C'est au lieu la coustume.

XXVII.

1541.

POUR LE PERRON DE MONSEIGNEUR D'ORLEANS. [2]

VOYCY le val des constans amoureux,
Ou tient le parc l'amant chevaleureux,

[1] Il devait coûter à Marot d'applaudir, en quelque sorte, à l'infidélité qui avait fait passer l'ambitieuse Diane dans les bras d'un rival. Mais ce rival était le dauphin; mais les années emportent le souvenir d'un amour malheureux, et d'ailleurs les poètes courtisans sont habitués à mentir à leur conscience.

[2] Charles, duc d'Orléans, troisième fils de François Ier, était celui que ce monarque chérissait le plus tendrement. Une figure charmante, quelques qualités aimables, favorisaient cette prédilection; mais la nation voyait avec inquiétude son ambition démesurée, sa témérité, et surtout l'antipathie qui éloignait les deux frères. Ce jeune prince, atteint d'une maladie contagieuse qu'il avait imprudemment bravée, expira, entre les bras de son père désolé, le 8 septembre 1545.

Qui n'ayma onc, n'ayme, et n'aymera qu'une.
D'icy passer n'aura licence aucune
Nul chevalier, tant soit preux et vaillant,
Si ferme amour est en lui defaillant.
S'il est loyal, et veult que tel se treuve,
Il luy convient lever pour son espreuve
Ce marbre noir : et si pour luy trop poise,
Chercher ailleurs son adventure voyse.

XXVIII.

1541.

POUR LE PERRON DE MONSIEUR DE VENDOSME.[1]

Vous chevaliers de queste advantureuse,
Qui de venir au sejour vous hastez,
Ou loyauté tient sa cour plantureuse,
Et y despart ses guerdons souhaitez,
Ne passez oultre, et si vous arrestez,
Jouster vous fault, et monstrer la vaillance
Qui est en vous et d'espee et de lance,
Ou franchement que vous me consentez,
Que celle à qui j'ay voué mon service
Non seulement n'a macule ne vice,

[1] Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, né en 1518, épousa Jeanne d'Albret, dont on célébrait les fiançailles dans ce tournoi, et devint par ce mariage roi de Navarre. Ce prince, d'un caractère faible, eut beaucoup de part à tous les événemens qui désolèrent les règnes de François II et de Charles IX. Il mourut d'une blessure qu'il reçut devant Rouen, en 1562.

Ne rien en elle, ou tout honneur n'abonde,
Mais est la plus parfaicte de ce monde.

XXIX.

1541.

POUR LE PERRON DE MONSIEUR D'ANGHIEN,[1] DONT LA SUPERSCRIPTION ESTOIT TELLE :

Pour le perron d'un chevalier qui ne se nomme point.

Le chevalier sans paour et sans reproche
Se tient icy, qu'aucun ne s'en approche,
S'il n'est en poinct de jouster à oultrance
Pour soustenir la plus belle de France,
Qui de passer aura cueur ou envie,
Conte de mort peu face et moins de vie.

XXX.

1541.

POUR LE PERRON DE MONSIEUR DE NEVERS.

Vous chevaliers errans qui desirez honneur,
Voyez le mien perron ou maintiens loyauté
De tous parfaictz amans, et soustiens le bonheur

[1] Jean de Bourbon, duc d'Enghien, frère d'Antoine de Bourbon, né en 1528. Il épousa Marie de Bourbon, duchesse d'Estouteville, dont il n'eut point d'enfans. Sa mort arriva au siege de Saint-Quentin, le 10 août 1557.

De celle qui conserve en vertu sa beauté :
Par quoy je veulx blasmer de grand'desloyauté
Celluy qui ne vouldra donner ceste asseurance
Qu'au demourant du monde on peult trouver bonté
Qu'on deust autant priser que sa moindre science.

XXXI.

1541.

POUR LE PERRON DE MONSIEUR D'AUMALE,[1] QUI ESTOIT SEMÉ DES LETTRES L. ET F.

C'EST pour la souvenance d'une
Que je porte ceste devise,
Disant que nulle est soubz la lune
Ou tant de valeur soit comprise :
A bon droict telle je la prise,
Et de tous doibt estre estimee,
Qu'il n'en est point, tant soit exquise
Qui soit si digne d'estre aymee.

Si quelqu'un d'audace importune
Le contraire me veult debatre,
Fault qu'il essaye la fortune
Avecques moy de se combatre.

[1] Claude de Lorraine, duc d'Aumale, né en 1526, passa sa vie entière aux milieu des camps, et signala souvent sa valeur. Ce brave capitaine fut emporté par un boulet de canon au siége de la Rochelle, en 1573. Il laissa plusieurs enfans de son mariage avec Louise de Brézé, fille de Diane de Poitiers.

XXXII.

1543.

AU ROY.[1]

Puis que voulez que je poursuyve, o Sire,
L'œuvre royal du Pseaultier commencé:
Et que tout cueur aymant Dieu le desire,
D'y besongner me tiens pour dispensé.

S'en sente donc qui vouldra offensé:
Car ceulx à qui un tel bien ne peult plaire
Doibvent penser, si ja ne l'ont pensé,
Qu'en vous plaisant me plaist de leur desplaire.

XXXIII.

1543.

DIZAIN AU ROY ENVOYÉ DE SAVOYE.

Lors que la paour aux talons met des aesles,
L'homme ne sçait ou s'enfuyr, ne courre,
Si en enfer il sçait quelques nouvelles
De sa seurté, au fin fons il se fourre:
Puis peu à peu sa paour vient à escourre,
Ailleurs s'en va: Sire, j'ay faict ainsi:
Et vous requiers de permettre qu'icy

[1] Voyez l'*Essai historique*.

A seureté service je vous face:
Puny assez je seray en soucy,
De plus ne veoir vostre royalle face.

XXXIV.

1544.

SALUTATION DU CAMP DE MONSIEUR D'ANGHIEN, A CERISOLES.[1]

Soit en ce camp paix pour mieulx faire guerre,
Dieu doint au chef suitte de son bon heur
Aux chevalliers desir de los acquerre,
Aux pietons prouffict joinct à l'honneur.
Tout aux despens, et au grand deshonneur
De l'ennemy. S'il se jecte en la plaine,
Soit son cueur bas, son entreprinse vaine:
Pouvoir en vous de le vaincre et tuer,
Et à Marot occasion et veine,
De par escript vos noms perpetuer.

XXXV.

DU ROY ET DE SES PERFECTIONS.

Celluy qui dit ta grace, eloquence, et sçavoir
N'estre plus grans qu'humains, de pres ne t'a peu veoir.
Et à qui ton parler ne sent divinité,
De termes et propos n'entend la gravité,

[1] Voyez l'*Opuscule* VIII.

De l'empire du monde est ta presence digne,
Et ta voix ne dit chose humaine, mais divine.
Combien doncques diray l'ame pleine de grace,
Si oultre les mortelz tu as parolle, et face.

XXXVI.

AU ROY.

PLAISE au roy congé me donner
D'aller faire le tiers d'Ovide,[1]
Et quelques deniers ordonner
Pour l'escrire, couvrir, orner,
Apres que l'auray mis au vuide.
Ilz serviront aussi de guide
Pour me mener là ou je veulx:
Mais au retour, comme je cuyde,
Je m'en reviendray bien sans eulx.

XXXVII.

AU ROY.

SI mon seigneur, mon prince, et plus que pere,
Qui des Françoys, Françoys premier se nomme,
N'estoit point roy de sa France prospere,
Ne prince avec, mais simple gentilhomme,

[1] Marot n'a rien traduit du troisième livre des Métamorphoses d'Ovide. Ce dessein, qu'il ne réalisa jamais, n'était peut-être qu'un prétexte pour tirer de l'argent du roi, à titre d'encouragement.

J'irois autant dix foys par delà Romme,
Que j'en suis loing, chercher son accointance,
Pour sa vertu qui plus fort le couronne
Que sa fortune et royalle prestance.
Mais souhaitter cas de telle importance,
Seroit vouloir mon bien particulier,
A luy dommage, et tort faict à la France,
Qui a besoing d'un roy tant singulier.

XXXVIII.

POUR MADAMOYSELLE DE TALARD,[1] AU ROY.

D'AMOUR entiere, et tout à bonne fin,
Sire, il te plaist trois poissons bien aymer :

[1] Louise de Clermont, de l'illustre maison de Clermont-Tallard, fut mariée à François Dubellay, comte de Tonnerre; elle épousa en secondes noces Antoine de Crussol, duc d'Usez. Elle mourut en 1596. Brantôme, dans ses *Dames galantes*, nous la fait connaître par des *saillies* que L. Dufresnoy appelle *fort rejouissantes*. « Madame d'Usez feit bien mieulx, du temps que le pape » Paul III vint à Nices veoir le roy Françoys I[er] (en 1538), elle, » estant madame Dubellay, et qui, de sa jeunesse, a faict tousjours » de plaisans traits, et dit de bons motz. Un jour se prosternant » devant Sa Sainteté, la supplia de trois choses. La premiere, » qu'il lui donnast l'absolution, d'autant que petite fille à madame » la regente, et qu'on la nommoit Tallard, elle perdit ses ciseaux » en faisant son ouvrage : elle feit vœu à saint Alivergeot de lui accomplir, si elle les trouvoit, ce qu'elle feit, mais elle ne l'accomplit, ne sachant ou gisoit son corps sainct. La deuxiesme, fut qu'il » lui donnast pardon, de quoy, quand le pape Clement (VII) vint » à Marseille (en 1533), elle, estant fille Tallard encore, elle prit » un de ses oreillers en sa ruelle de lict, et s'en torcha le devant

Premierement, le bien heureux Daulphin [1]
Et le Chabot [2] qui noue en ta grand'mer: [3]
Puis ta grenoille: ainsi t'a pleu nommer
L'humble Talard, dont envie en gasouille,
Disant que c'est un poisson qui l'eau souille,
Et qui chantant a la voix mal seraine:
Mais j'ayme mieulx du roy estre grenoille
Qu'estre (en effect) d'un autre la Seraine.

» et le derriere, dont apres Sa Sainteté reposa dessus son digne
» chef, et visage et bouche qui le baisa. La troisiesme, qu'il ex-
» communiast le sieur de Tayefars, parce qu'elle l'aymoit et lui ne
» l'aymoit point: et qu'il est mauldict et excommunié celluy qui
» est aymé et n'ayme point. Le pape, estonné de ses demandes, et
» s'estant enquis au roy qui elle estoit, il sceut ses causeries, et en
» rit son saoul avec le roy. »

Tout cela est-il assaisonné d'un sel bien fin? nous n'y voyons qu'une extrême licence, que ne rachète pas même un peu d'esprit.

[1] François, dauphin de France, mort en 1536.

[2] Chabot (Philippe) s'attacha dans sa jeunesse au comte d'Angoulême, qui, devenu François Ier, lui conserva sa bienveillance. Il fut pris avec son maître à la bataille de Pavie, et à son retour d'Espagne, en 1526, il fut élevé à la dignité d'amiral de France. Il acheva habilement plusieurs négociations difficiles, et montra tour à tour son courage et ses talens politiques. Cependant, en 1542, le roi le fit tout à coup arrêter et mettre en jugement. Son innocence triompha des perfides manœuvres de la calomnie. On dit que François Ier lui rendit sa confiance; mais ce serviteur fidèle ne put oublier cette subite disgrace, et il mourut de chagrin, l'année suivante.

[3] Marot joue ici sur le nom de l'amiral Chabot, et fait allusion à ses armes qui étaient trois chabots, espèce de poisson.

XXXIX.

DE LA VENUS DE MARBRE PRESENTEE AU ROY.

CESTE deesse avec sa ronde pomme,
Prince royal des autres le plus digne,
N'est point Venus, et Venus ne se nomme,
Ja n'en desplaise à la langue latine :
C'est du hault ciel quelque Vertu divine,
Qui de sa main t'offre la pomme ronde,
Te promettant tout l'empire du monde,
Ains que mourir. O quel marbre taillé,
Bien peu s'en fault, qu'il ne die, et responde,
Que mieulx encor te doibt estre baillé.

XL.

AU ROY DE NAVARRE.[1]

MON second roy, j'ay une haquenee
D'assez bon poil, mais vieille comme moy
A tout le moins : long temps a qu'elle est nee :
Dont elle est foible, et son maistre en esmoy :

[1] Henri d'Albret, second du nom, né en 1503. Il hérita, encore enfant, des débris du royaume de Navarre. Ce prince courageux reconquit les provinces que Ferdinand, roi d'Aragon, avait enlevées à son père, mais il les perdit peu de tems après. Il épousa, en 1527, Marguerite, sœur de François Ier, et veuve du duc d'Alençon. Ce mariage, comme nous l'avons déjà dit, ne fut pas heureux. Jeanne d'Albret, mère de Henri IV, en fut le seul fruit. Henri d'Albret mourut en 1555.

La povre beste, aux signes que je voy,
Dit, qu'à grand'peine ira jusque à Narbonne:
Si vous voulez en donner une bonne,
Sçavez comment Marot l'acceptera?
D'aussi bon cueur comme la sienne il donne
Au fin premier qui la demandera.

XLI.

DU RETOUR DU ROY DE NAVARRE.

LAISSONS ennuy, Maison de Marguerite,
Nostre roy s'est devers nous transporté
Quand il s'en va son aller nous despite,
Quand il revient chascun est conforté:
Or vueille Dieu, s'il a rien apporté
Pour l'an nouveau à nostre souveraine,
Que soit un filz, duquel soit si tost pleine,
Qu'au mesmes an pour nous puisse estre né:
A celle fin que d'une seule estrene
On puisse veoir tout un peuple estrené.

XLII.

DE L'ENTREE DES ROY ET ROYNE DE NAVARRE A CAHORS.

PRENONS le cas, Cahors, que tu me doibves
Autant que doibt à son Maro Mantue:
De toy ne veulx, sinon que tu reçoives
Mon second roy d'un cueur qui s'esvertue,

Et que tu sois plus gaye, et mieulx vestue,
Qu'aux autres jours : car son espouse humaine
Y vient aussi, qui ton Marot t'ameine,
Lequel tu as filé, faict et tyssu :
Ces deux trop plus d'honneur te feront pleine
D'entrer en toy, que moy d'en estre yssu.

XLIII.

DE CHARLES, DUC D'ORLEANS.[1]

NATURE estant en esmoy de forger
Ou fille, ou filz, conceut finablement
Charles si beau, si beau pour abreger,
Qu'estre faict fille il cuyda proprement:
Mais s'il avoit à son commandement
Quelque fillette, autant comme luy belle,
Il y auroit à craindre grandement,
Que trouvé fust plus masle que femelle.

XLIV.

A MONSIEUR PREUD'HOMME, TRESORIER DE L'ESPARGNE.[2]

VA tost (Dizain) solliciter la somme,
J'en ay besoing : pourquoy crains, et t'amuses?
Tu as affaire à un deux foys Preud'homme,
Grand'amateur d'Apollo et des Muses:
Affin (pourtant) que de s'amour n'abuses,

[1] Voyez l'Épigramme XXVII du livre I.

[2] Voyez sa *Complainte* et l'*Essai historique*.

Parle humblement, que mon zele apperçoive,
Et en lisant quelque plaisir conçoive.
Mais dequoy sert tant d'admonnestement ?
Fais seulement que si bien te reçoive,
Que recevoir je puisse promptement.

XLV.

DE MONSIEUR DU VAL, [1] TRESORIER DE L'ESPARGNE.

Toy noble esprit qui veulx chercher les Muses,
En Parnassus (croy moy) ne monteras:
De les trouver sur le mont tu t'amuses,
Dont si m'en crois au val t'arresteras :
Là d'Helicon la fontaine verras,
Et les neuf sœurs Muses bien entendues,
Qui puis un peu (ainsi le trouveras)
Du mont Parnasse, au val sont descendues. [2]

[1] Jean du Val, trésorier de l'épargne, gendre de Guillaume Preud'homme, se mêlait un peu de poésie, et recherchait soigneusement l'amitié de tous les hommes de mérite. A la mort de François Ier, Diane de Poitiers, qui gouvernait à la place du faible Henri II, ôta le maniement des finances à ce sage ministre, dont la probité n'aurait jamais consenti à servir ses déprédations.

[2] Voici la réponse de du Val ; il continue à jouer sur son nom :

Toy noble esprit, qui vouldras t'arrester
En aucun val, pour les neuf Muses veoir,
Et tous tes sens de nature apprester,
Pour aucun fruict de leur science avoir :
Ne pense pas un tel bien recevoir
D'un val en friche, ou ces sœurs ont trouvé
Nouveau vassal : mais s'il est abreuvé
De la liqueur qui par Marot distile
De Parnassus, lors sera espreuvé,
Combien tel mont peult un val faire utile.

XLVI.

A MONSIEUR DE JUILLY.

L'ARGENT par terre recueilly
Peu de prouffict souvent ameine :
Parquoy, monseigneur de Juilly,
Qui sçavez le vent, qui me meine,
Plaise vous ne prendre la peine
De diviser si peu de bien :
Car ma boette n'est pas si pleine,
Que cinq cens francz n'y entrent bien.

XLVII.

A MONSIEUR CRASSUS, QUI LUY VOULOIT AMASSER DEUX MILLE ESCUZ.

CESSE, Crassus, de fortune contraindre,
Qui grand tresor ne veult m'estre ordonné :
Suffise toy qu'elle ne peult estaindre
Ce nom, ce bruict, que vertu m'a donné.
C'est à Françoys, ce grand roy couronné,
A m'enrichir. Quant aux escuz deux mille
Que m'assembler ne trouves difficile
D'autant d'amys : en verité je tien
Qu'il n'y a chose au monde plus facile,
Si tous avoient semblable cueur au tien.

XLVIII.

DU CONTE DE LANYVOLARE.

CE vertueux conte Lanyvolare
Italien, droict à l'assault alla :
Trois foys navré son bon sens ne s'esgare,
Trois foys remonte, et trois foys devalla :
Mais sa fortune en fin l'arresta là.

O gentil cueur (quand bien je te contemple)
Digne de Mars estre eslevé au temple,
Tu as vivant servy France aux dangers :
Et apres mort sers encores d'exemple
De loyauté aux souldars estrangers.

XLIX.

D'ALBERT, JOUEUR DE LUZ DU ROY.

QUAND Orpheus reviendroit d'Elisee,
Du ciel Phebus plus qu'Orpheus expert:
Ja ne seroit leur musique prisee
Pour le jourd'huy tant que celle d'Albert :
L'honneur d'ainesse est à eulx, comme appert:
Mais de l'honneur de bien plaire à l'ouyr,
Je dy, qu'Albert par droict en doibt jouyr,
Et qu'un ouvrier plus exquis n'eust sceu naistre
Pour un tel roy que Françoys resjouyr,
Ne pour l'ouvrier un plus excellent maistre.

L.

DE VISCONTIN, ET DE LA CALANDRE DU ROY.

INCONTINENT que Viscontin mourut,[1]
Son ame entra au corps d'une calandre :
Puis de plein vol vers le roy s'encourut :
Encor un coup son service reprendre :
Et pour mieulx faire à son maistre comprendre,
Que c'est luy mesme, et qu'il est revenu,
Comme on l'ouyt parler gros, et menu,
Contrefaisant d'hommes geste et faconde,
Ores qu'il est calandre devenu,
Il contrefaict tous les oyseaulx du monde.

LI.

A CRAVAN, SIEN AMY MALADE.

AMY Cravan, on t'a faict le rapport
Depuis un peu que j'estois trespassé : [1]

[1] C'est sans doute pendant la maladie qui, en 1531, mit les jours de Marot en danger, que ses ennemis firent courir le bruit de sa mort. Cette nouvelle ne fut pas démentie à l'instant, comme le prouvent ces vers, que Scévole de Sainte-Marthe adressa au poete ressuscité :

EPIGRAMME DE SAINCTE MARTHE A CLEMENT MAROT SUR LE BRUICT DE SA MORT.

Il fut un bruict, o Marot, qu'estois mort,
Et ce faulx bruict un menteur assura :
L'un d'un costé se plaignoit de la mort,
Faisant regret qui longuement dura :
L'autre par vers piteux la deplora,

Je prie à Dieu que le diable m'emport
S'il en est rien, ne si j'y ay pensé.
Quelque ennemy à ce bruict avancé,
Et quelque amy m'a dict que mal te portes:
Ce sont deux bruictz de differentes sortes.
Las, l'un dit vray, c'est un bruict bien maussade.
Quant à celluy qui a faict l'ambassade
De mon trespas, croy moy qu'il ment, et mord:
Que pleust à Dieu que tu fusses malade,
Ne plus ne moins qu'à present je suis mort.

LII.

A UN JEUNE ESCOLIER DOCTE,[1] GRIEFVEMENT MALADE.

CHARLES, mon filz, prenez courage,
Le beau temps vient apres l'orage,
Apres maladie santé:
Dieu a trop bien en vous planté,
Pour perdre ainsi son labourage.

Jectant souspirs de dur gemissement:
Moy de grand dueil plorant amerement,
Duquel estoit ma triste ame saisie:
Las! dy je, mort est nostre amy Clement,
Morte donc est françoyse poesie.

[1] C'est Charles Fontaine, disciple chéri de Marot. Ce jeune poète, formé par les conseils, et plus par l'exemple de son habile maître, acquit, sous le règne de Henri II, une réputation qui pourtant n'a pas été au-delà de son siècle. Il n'est plus connu aujourd'hui que par sa belle épître contre Sagon et La Hueterie, pièce digne de Marot, à qui elle fut long-temps attribuée. On a oublié jusqu'au nom de ses autres ouvrages en prose et en vers, *les Ruisseaux de la fontaine*, *le Promptuaire des medailles*, *le Quintil Horacien*, etc.

LIII.

RESPONSE AUX VERS D'ABEL.[1]

Poetiser trop mieulx que moy sçavez,
Et pour certain, meilleure grace avez
A ce que voy, que n'ont plusieurs et maintz,
Qui pour cest art mettent la plume es mains.

LIV.

A SELVA[2] ET A HEROET.[3]

Demandez vous qui me faict glorieux?
Heleine[4] a dict, et j'en ay bien memoire,
Que de nous trois elle m'aymoit le mieulx :
Voyla pourquoy j'ay tant d'aise et de gloire.
Vous me direz qu'il est assez notoire,
Qu'elle se mocque, et que je suis deceu :

[1] Voici ces vers :

ABEL A MAROT.

Poetiser contre vous je ne veulx,
Mais comme l'un des enfans ou nepveux
De poesie, ayant desir d'entendre,
Vers vous je veulx mon entendement tendre.

[2] Nous doutons que ce soit Georges de Selve, évêque de la Vaur, ambassadeur de François Ier auprès de Charles-Quint.

[3] Héroet (Antoine), dit *de la Maison Neuve*, né à Paris, évêque de Digne, publia dans sa jeunesse plusieurs ouvrages qui lui méritèrent le nom de *poète philosophique*. Il mourut en 1568.

[4] L. Dufresnoy croit que c'est Hélène de Tournon.

Je le sçay bien, mais point ne le veulx croire,
Car je perdrois l'aise que j'ay receu.

LV.

A MAURICE SCEVE[1], LYONNOYS.

En m'oyant chanter quelques foys
Tu te plains qu'estre je ne daigne
Musicien, et que ma voix
Merite bien que l'on m'enseigne,
Voyre, que la peine je preigne
D'apprendre : ut, re, my, fa, sol, la.
Que diable veulx tu que j'appreigne,
Je ne boy que trop sans cela.

LVI.

AU POETE BORBONIUS.

L'ENFANT Amour n'est pas si petit Dieu,
Qu'un paradis il n'ait soubz sa puissance,

[1] Sceve (Maurice), de l'ancienne famille des Sceves, de Lyon, réunit le nom de savant à celui de poète. Dans un âge avancé, à l'exemple de Pétrarque, il se fit une maîtresse, et renferma tout son amour dans quatre cent quarante-neuf dizains (son livre est intitulé, *Delie*); « mais averques un sens si obscur, remarque Pas» quier, que le lisant, je disais estre trescontent de ne l'entendre » pas, puisqu'il ne vouloit pas estre entendu. » Selon Lacroix du Maine, Maurice Sceve vivait encore, en 1559, à Lyon, dont il était échevin.

Un purgatoire aussi pour son milieu,
Et un enfer plein d'horrible nuysance :
Son paradis c'est quand la jouyssance
Aux poursuyvans par grace il abandonne :
Son purgatoire, est alors qu'il ordonne
Paistre nos cueurs d'un espoir incertain :
Et son enfer, c'est à l'heure qu'il donne
Le voler bas, et le vouloir haultain.

LVII.

IL CONVIE TROIS POETES A DISNER.

DEMAIN que Sol veult le jour dominer, [1]
Viens Boysonné, Villas, et la Perriere, [2]
Je vous convie avec moy à disner,
Ne rejectez ma semonce en arriere :
Car en disnant, Phebus par la verriere
Sans la briser viendra veoir ses suppostz
Et donnera faveur à noz propos,
En les faisans dedans noz bouches naistre.
Fy du repas, qui en paix, et repos
Ne sçait l'esprit avec le corps repaistre.

[1] Les anciens appelaient le dimanche le jour du soleil.

[2] Guillaume de la Perrière, né à Toulouse, en 1501. Nous avons de lui le *Théâtre des bons Engins*, les *Annales de Foix* et des poésies morales.

LVIII.

A UN NOMMÉ CHARON QU'IL CONVIE A SOUPER.

METS voille au vent, single vers nous, Charon,[1]
Car on t'attend : puis quand seras en tente,
Tant et plus boy *bonum vinum charum*,
Qu'aurons pour vray : doncques (sans longue attente)
Tente tes piedz à si decente sente
Sans te fascher, mais en sois content, tant
Qu'en ce faisant nous le soyons autant.

LIX.

MAROT A SES DISCIPLES.

ENFANS, oyez une leçon :
Nostre langue a ceste façon
Que le terme qui va devant,
Voluntiers regit le suyvant.
Les vieux exemples je suyvray
Pour le mieulx : car à dire vray,
La chanson fut bien ordonnee,
Qui dit : *M'amour vous ay donnee.*
Et du bateau est estonné,

[1] Quand le dernier mot du vers est répété au commencement du vers suivant, cette rime en écho est appelée *fraternisée*. Ce sont pourtant ces niaiseries qui faisaient autrefois jeter des cris d'admiration.

Qui dit : *M'amour vous ay donné.* [1]
Voila la force que possede
Le femenin, quand il precede.

Or prouveray par bons tesmoings,
Que tous pluriers n'en font pas moins :
Il fault dire en termes parfaictz,
Dieu en ce monde nous a faictz :
Fault dire en parolles parfaictes,
Dieu en ce monde les a faictes:
Et ne fault point dire en effect,
Dieu en ce monde les a faict :
Ne *nous a faict* pareillement,
Mais *nous a faictz*, tout rondement.
L'Italien dont la faconde
Passe les vulgaires du monde,
Son langage a ainsi basty
En disant, *Dio noi a fatti.*

Parquoy, quand me suis advisé,
Ou mes juges ont mal visé,
Ou en cela n'ont grand'science,
Ou ilz ont dure conscience.

[1] On est étonné de voir Marot résoudre une question de la grammaire, qui a été si long-tems agitée, et dont beaucoup d'écrivains de son siècle n'avaient pas même l'idée.

LX.

A DEUX JEUNES HOMMES QUI ESCRIVOIENT A SA LOUENGE, SÇAVOIR ANTOINE DU MOULIN[1] ET CLAUDE GALLAND.[2]

SONNET.

ADOLESCENS qui la peine avez prise
De m'enrichir de los non merité,
Pour en louant dire bien verité,
Laissez moy là, et louez moy Loyse.

C'est le doulx feu dont ma muse est esprise,
C'est de mes vers le droict but limité:
Haulsez la donc en toute extremité:
Car bien prisé me sens, quand on la prise.

Et n'enquerez de quoy louer la fault:
Rien qu'amytié en elle ne deffault:
J'y ay trouvé amytié à redire.

Mais au surplus escrivez hardiment
Ce que vouldrez : faillir aucunement
Vous ne sçauriez, sinon de trop peu dire.

[1] Antoine du Moulin, valet-de-chambre de Marguerite, reine de Navarre, homme savant et laborieux. Il a laissé un grand nombre de traductions en vers et en prose, et il a fait réimprimer les ouvrages de plusieurs auteurs de son tems. C'est lui qui a rassemblé et mis en ordre les poésies de Clément Marot, imprimées à Lyon, chez Rouville, en 1546.

[2] Claude Galland, né à Tournus, près de Mâcon, a publié quelques poésies.

LXI.

AUX AMATEURS DE LA SAINCTE ESCRIPTURE.

BIEN peu d'enfans on trouve qui ne gardent
Le testament que leur pere a laissé,
Et qui dedans de bien pres ne regardent,
Pour veoir comment il l'a faict et dressé.

O vous, enfans, à qui est adressé
Ce Testament de Dieu nostre bon pere,
Affin qu'à l'œil son vouloir vous appere,
Voulez vous point le lire vouluntiers?
C'est pour le moins, et plus de vous j'espere,
Comme de vrays celestes heritiers.

LXII.

A UN QUI LUY AVOIT RENDU SERVICE.

VOSTRE obligé (Monsieur) je me confesse,
Comme de vous ayant receu grand bien:
De vous payer ne vous feray promesse,
Car ne pourrois en trouver le moyen.
Si respondant voulez, je le veulx bien,
Mon cueur respond et se met en ostage,
C'est mon tresor, d'autre bien je n'ay rien,
Je vous supply le retenir pour gage.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE II.

ÉPIGRAMMES.

I.

1521.

A UNE DAME TOUCHANT UN FAULX RAPPORTEUR.

Qui peche plus luy qui est esventeur
Que j'ay de toy le bien tant souhaitable,
Ou toy qui fais, qu'il est tousjours menteur,
Et si le peulx faire homme veritable?
Voyre, qui peulx d'une œuvre charitable
En guerir trois y mettant ton estude :
Luy de mensonge inique et detestable,
Moy de langueur, et toy d'ingratitude.

II.

1535.

DE MADAMOYSELLE DE LA FONTAINE.

En grand travail plein d'amour j'ay passé
Les montz tresfroidz au partir d'Aquitaine : [1]
Mais leur froideur n'a de mon cueur chassé

[1] Marot sortit des états du roi de Navarre où il s'était d'abord retiré, et passa précipitamment les Alpes, pour chercher un asile à la cour du duc de Ferrare.

La grande ardeur de mon amour certaine :
Quant au travail, bien je vous acertaine,
Qu'incessamment y seray exposé,
Jusques à tant qu'aupres de La Fontaine
A mon desir je me sois reposé.

III.

1535.

A MADAME DE PONS.[1]

Vous avez droict de dire sur mon ame,
Que le bosquet[2] ne vous pleust onc si fort :
Car des qu'il a senty venir sa dame
Pour prendre en luy sejour, et reconfort,
D'estre agreable a mis tout son effort,
Et a vestu sa verte robbe neufve :
De ce sejour le Pau tout fier se treuve,
Les rossignolz s'en tiennent angeliques :
Et trouverez pour en faire la preuve,
Qu'au departir seront melancoliques.

[1] Voyez, dans le premier volume, l'Épitre *perdue au jeu contre madame de Pons.*

[2] Le duc de Ferrare avait, à peu de distance de sa capitale, une maison de plaisance dont les jardins s'étendaient le long des rives délicieuses du Pô.

IV.

1535.

A RENEE DE PARTENAY. [1]

QUAND vous oyez que ma muse resonne
En ce bosquet, qu'oyseaulx font resonner,
Vous vous plaignez, que rien je ne vous donne:
Et je me plains que je n'ay que donner,
Sinon un cueur, tout prest à s'adonner
A voz plaisirs : je vous en fais donc offre :
C'est le tresor le meilleur de mon coffre :
Servez vous en si desir en avez.
Mais quel besoing est il, que je vous offre
Ce que gaigner d'un chascun vous sçavez ?

V.

1536.

A. M. L. D. D. F. [2] LUY ESTANT EN ITALIE.

SONNET.

ME souvenant de tes graces divines
Suis en douleur, princesse, en ton absence :

[1] Renée de Partenai, de la maison de Soubise, sœur de Mme de Pons, avait suivi la duchesse de Ferrare en Italie. Marot, pendant son séjour à Ferrare, s'avisa de devenir amoureux de cette dame qui l'estimait à cause de son esprit. Mais cet amour finit avec son exil.

[2] Ces six lettres signifient *A Madame La Duchesse De Ferrare.*

Et si languis quand suis en ta presence,
Voyant ce lys au milieu des espines.[1]

O la doulceur des doulceurs femenines,
O cueur sans fiel, O race d'excellence,
O dur mary remply de violence,
Qui s'endurcit par les choses benignes.

Si seras tu de la main soustenue
De l'Eternel, comme chere tenue,
Et les nuysans auront honte et reproche.

Courage donc, en l'air je voy la nue,
Qui çà et là s'escarte et diminue,
Pour faire place au beau temps qui approche.

VI.

1536.

A RENEE.

Amour vous a (des le jour que fuz né)
De mon service ordinaire estrenee,
Et si ne fuz de vous onc estrené
Que de rigueur soubz parolle obstinee :
Si vous supply, noble nymphe Renee,
Ce nouvel an parler nouvel langage,

[1] Nous avons déjà parlé ailleurs des chagrins que la duchesse de Ferrare éprouvait dans son ménage.

Et tout ainsi qu'on voit changer d'annee,
Vouloir changer envers moy de langage.

VII.

1536.

DU ROY ET DE LAURE.

O LAURE, Laure, il t'a esté besoing
D'aymer l'honneur, et d'estre vertueuse,
Car Françoys roy, sans cela n'eust prins soing,
De t'honnorer de tumbe sumptueuse, [1]
Ne d'employer sa dextre valeureuse
A par escript ta louenge coucher: [2]
Mais il l'a faict, pour autant qu'amoureuse
Tu as esté, de ce qu'il tient plus cher.

[1] François Ier, en passant par Avignon, fit rétablir le tombeau de l'amante de Pétrarque. C'était un hommage que son cœur tendre rendait à l'amour. Mellin de Saint-Gelais a fait à ce sujet quelques vers assez mauvais :

> Ce sepulchre est la restauration
> Des grans honneurs que Laure a mérité,
> D'un clair esprit seule approbation,
> Donnant aux vieux foy et auctorité :
> C'est d'un parfaict l'œuvre en perfection,
> Pour mettre en doubte à la postérité
> Lequel doibt plus, au grand Françoys monarque,
> Ou nous, ou Laure, ou bien Françoys Petrarque.

[2] Ce monarque, pour mieux honorer la mémoire des deux amans dont il n'avait sans doute pas envie d'imiter la constance, composa lui-même cette épitaphe, qui fut gravée sur la tombe de Laure.

EPITAPHE DE MADAME LAURE.

> En petit lieu comprins vous pouvez veoir

VIII.

1536.

A SOY MESMES. DE MADAME LAURE.

Si tu n'es pris, tu te pourrois bien prendre,
Cuydant louer ceste Laure invincible:
Laisse tout là, que veulx tu entreprendre?
Veulx tu monter un roch inaccessible?
Son noble sens, et sa grace indicible,
Ceste doulceur qui d'aymer sçait contraindre,
Et ces vertus que mort ne peult estaindre,
Sont du pouvoir de Dieu si grans tesmoings,
Que tu ne peulx à sa louenge attaindre,
A son amour, helas, encores moins.

IX.

1538.

DE MADAME DE LAVAL, EN DAULPHINÉ.

A l'approcher de la nouvelle annee,
Nouvelle ardeur de composer m'a pris,
Non de la paix, ne de treve donnee:[1]

Ce qui comprend beaucoup par renommee,
Plume, labeur, la langue, le debvoir,
Furent vaincus par l'amant de l'aymee:
O gentille ame estant tant estimee,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parolle est tousjours reprimee,
Quand le subject surmonte le disant.

[1] Le traité de Nice venait d'être conclu.

Mais de Laval, noble dame de prix :
Sur ceste ardeur craincte d'estre repris,
M'a dict, Marot, tais toy pour ton debvoir :
Car pour ce faire il te fauldroit avoir
Autant de mains, autant d'espritz et d'ames
Qu'il est de gens d'estime et de sçavoir,
Tous estimans Laval entre les dames.

X.

1539.

DE JANE, PRINCESSE DE NAVARRE.[1]

BIEN soit venue aupres de pere et mere,
Leur fille unique et le chef d'œuvre d'eulx :
Elle nous trouve en douleur trop amere
Voyant un roy mal sain, las, voyre deux :[2]
Elle nous trouve un œil qui est piteux,
L'autre qui rit à sa noble venue :
Et comme on voit souvent l'obscure nue
Claire moytié par celestes rayons :
Ainsi nous est demy joye advenue :
Dieu doint qu'en bref entiere nous l'ayons.

[1] Voyez l'Étrenne VII.

[2] François I[er] était alors infecté de la funeste maladie qu'il devait à ses imprudentes amours. Voyez les Chants XI et XII.

XI.

1543.

A MADAME DE LA BARRE, PRES DE NECY EN GENEVOYS.[1]

ADIEU ce bel œil tant humain,
Bouche de bon propos armee,
D'yvoire la gorge et la main,
Taille sur toutes bien formee.

Adieu doulceur tant estimee,
Vertu à l'ambre ressemblant :
Adieu de celluy mieulx aymee
Qui moins en monstra de semblant.

XII.

POUR MONSIEUR DE LA ROCHEPOT,[2] QUI GAGEA CONTRE LA ROYNE[3] QUE LE ROY COUCHEROIT AVECQUES ELLE.

OR ça vous avez veu le roy,
Ay je gaigné? dictes, madame:
Toute seule je vous en croy,

[1] C'est Anneci, ville de Savoie, qui fut long-tems la résidence de l'évêque de Genève, chassé, en 1535, de cette dernière ville dont les habitans avaient embrassé le calvinisme.

[2] François de Montmorency, seigneur de la Rochepot, frère du célèbre connétable Anne de Montmorency. Il était gouverneur de Paris en 1538. Il mourut en 1551.

[3] Éléonore, sœur de Charles-Quint, seconde femme de François Ier.

Sans le rapport de luy, ne d'ame:
Vray est, qu'au propos que j'entame,
Le roy serviroit bien d'un tiers.
Vous estes deux tesmoings entiers,
Car l'un est dame, et l'autre maistre:
Mais j'en croirois plus vouluntiers
Un enfant qui viendroit de naistre.

XIII.

DE MADAME LA DUCHESSE D'ALENÇON.

MA maistresse est de si haulte valeur,
Qu'elle a le corps droict, beau, chaste et pudique:
Son cueur constant n'est pour heur, ou malheur
Jamais trop gay, ne trop melancolique.
Elle a au chef un esprit angelique,
Le plus subtil qui onc aux cieulx vola.
O grand'merveille, on peult veoir par cela
Que je suis serf d'un monstre fort estrange:
Monstre je dy, car pour tout vray elle a
Corps femenin, cueur d'homme, et teste d'ange.

XIV.

DE LA ROYNE DE NAVARRE.

ENTRE autres dons de graces immortelles
Madame escript si hault, et doulcement,
Que je m'estonne en voyant choses telles,
Qu'on n'en reçoit plus d'esbahissement.

Puis quand je l'oy parler si sagement,
Et que je voy sa plume travailler,
Je tourne bride, et m'esbahy comment
On est si sot de s'en esmerveiller.

XV.

A LA ROYNE DE NAVARRE.

Nous fusmes, sommes, et serons
Mort, et malice, et innocence:
Le pas de mort nous passerons,
Malice est tousjours en presence:
Dieu en nostre premiere essence
Nous voulut d'innocence orner:
O la mort pleine d'excellence,
Qui nous y fera retourner. [1]

XVI.

RESPONSE POUR LE GENTILHOMME, AUX VERS QUE LA ROYNE DE NAVARRE AVAIT FAICTZ EN FAVEUR D'UNE DAMOYSELLE. [2]

Ce seroit trop que la belle esmouvoir:
Le povre amant n'y a pensé, ne pense:

[1] Cette morale est, à la vérité, fort belle, mais elle paraît bien extraordinaire dans la bouche d'un amant: cependant elle devait plaire à Marguerite, qui composait des *chansons spirituelles*, et pourtant ne conservait pas très-religieusement les droits de son mari.

[2] Les vers de Marguerite sont bien mauvais; ils ne méritaient pas une aussi jolie réponse. Les voici:

Il pensoit bien brusler son chaste cœur

Parler à elle, et la servir, et veoir
Luy sont assez d'heureuse recompense,
Et confessant, noble fleur d'excellence,
Qu'elle l'a bien mis à mort voyrement:
Mais son amour, et son feu vehement,
Chasteté d'œil ne les pourroit estaindre:
Car tant plus vit la dame chastement
De tant plus croist le desir d'y attaindre.

XVII.

DE MADAME YSABEAU DE NAVARRE. [1]

QUI cuyderoit desguiser Ysabeau
D'un simple habit, ce seroit grand'simplesse:
Car au visage a ne sçay quoy de beau,
Qui faict juger tousjours qu'elle est princesse:
Soit en habit de chambriere, ou maistresse,
Soit en drap d'or entier ou decouppé,
Soit son gent corps de toile enveloppé,
Tousjours sera sa beauté maintenue:

Par doulx regardz, par souspirs tresardans,
Par un parler qui faict Amour vainqueur,
Par long servir, par signes evidens:
Mais il trouva une froideur dedans,
Qui tous ses traicts convertissoit en glace:
Et qui pis est, par une doulce audace,
L'œil chaste d'elle le regarda si fort,
Que sa froideur à travers son cueur passe,
Et meit son feu, Amour, et luy à mort.

[1] Isabelle de Navarre épousa, en 1535, René, premier du nom, vicomte de Rohan. Elle était fille de Jean d'Albret, roi de Navarre, et sœur de Henri d'Albret, roi de Navarre, époux de Marguerite, sœur de François Ier.

Mais il me semble (ou je suis bien trompé)
Qu'elle seroit plus belle toute nue. [1]

XVIII.

A JANE. [2]

Vostre bouche, petite et belle,
Est de gracieux entretien,
Puis un peu son maistre m'appelle,
Et l'alliance je retien.
Car ce m'est honneur et grand bien :
Mais quand vous me prinstes pour maistre,
Que ne disiez vous aussi bien:
Vostre maistresse je veulx estre?

XIX.

DE BLANCHE DE TOURNON. [3]

Dedans le cloz d'un jardin fleurissant
Entre autres fleurs voy une rose blanche,

[1] « C'est encore ce tour de finesse et de naïveté qui aiguise en » épigramme un madrigal qui, sans cela, ne serait que galant. »
MARMONTEL.

[2] Jeanne d'Albret, princesse de Navarre. Elle appelait sans doute Marot *son maistre*, parce qu'il lui avait donné des conseils lorsqu'elle s'occupait de poésie ; il lui avait même prêté quelquefois sa plume. Voyez l'Épitre *pour la petite princesse de Navarre, à madame Marguerite.*

[3] Blanche de Tournon fut mariée à Jacques de Coligny, oncle de l'amiral, et en secondes noces, à Jean Dubellay, cardinal et évêque de Paris. Brantôme, dans ses *Femmes galantes*, n'oublie

Que je serois sur toutes choisissant,
Si de choisir j'avois liberté franche :
Dieu gard sans fin le rosier et la branche,
Dont est sortie une tant belle rose :
Dieu gard la main qui pour croistre l'arrose :
Dieu gard aussi le tresexcellent clos :
Dieu face en moy la sienne amour enclose :
A peine d'estre en son amour enclos.

XX.

DE HELEINE DE TOURNON.

Au moys de may que l'on saignoit la belle,
Je vins ainsi son medecin reprendre :
Luy tires tu sa chaleur naturelle ?
Trop froide elle est, bien me l'a faict apprendre :
Tais toy, dist il, content je te voys rendre :
J'oste le sang qui la fait rigoureuse,
Pour prendre humeur en amours vigoureuse,
Selon ce moys qui chasse tout esmoy :

pas de raconter cette scandaleuse histoire. « En vérité, dit à ce » sujet le cynique L. Dufresnoy, cela étoit plus édifiant que ce » qui s'est passé quelquefois depuis. Au moins les évêques d'alors » se couvroient-ils du voile du sacrement. Oh ! que ce seroit une » belle partie de l'histoire ecclésiastique, et un recueil aussi ins- » tructif que curieux, que celui qu'on feroit des officiaux, grands- » vicaires, archevêques, évêques, cardinaux qui se sont mariés, » sans abandonner néanmoins ni la religion, ni leurs béné- » fices ! »

Ce qui fut faict, et devint amoureuse.
Mais le pis est que ce n'est pas de moy. [1]

XXI.

EPIGRAMME QU'IL PERDIT CONTRE MADAME DE TOURNON.

Pour un dizain que gaignastes mardy,
Cela n'est rien, je ne m'en fais que rire:
Et fuz tresaise alors que le perdy,
Car aussi bien je voulois vous escrire:
Et ne sçavois bonnement que vous dire,
Qui est assez pour se taire tout coy.
Or payez vous, je vous baille de quoy,
D'aussi bon cueur que si je le donnoye:
Que pleust à Dieu que ceulx à qui je doy,
Fussent contens de semblable monnoye. [2]

[1] Boileau n'a pas dédaigné de remanier la pensée de cette épigramme:

Tout me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climène,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux;
Tout beau, cruelle,
Ce n'est pas pour vous.

[2] Marguerite se chargea de répondre pour Hélène de Tournon à cette spirituelle épigramme:

Si ceulx à qui debvez, comme vous dictes,
Vous congnoissoient comme je vous congnois,
Quitte seriez des debtes que vous feistes
Le temps passé tant grandes que petites,
En leur payant un dizain toutesfoys
Tel que le vostre, * qui vault mieulx mille foys

* Cette faute de versification se reproduit souvent dans les poésies de Marguerite.

XXII.

REPLIQUE A LA ROYNE DE NAVARRE.

Mes creanciers, qui de dizains n'ont cure,
Ont leu le vostre : et sur ce leur ay dict,
Sire Michel, sire Bonadventure,
La sœur du roy a pour moy faict ce dict:
Lors eulx cuydans que fusse en grand credict,
M'ont appelé monsieur à cry, et cor:
Et m'a valu vostre escript autant qu'or :
Car promis ont, non seulement d'attendre,
Mais d'en prester (foy de marchant) encor:
Et j'ay promis (foy de Clement) d'en prendre.

XXIII.

DU RYS DE MADAME D'ALLEBRET.

Elle a tresbien ceste gorge d'albastre,
Ce doulx parler, ce clair tainct, ces beaulx yeulx :
Mais en effect, ce petit rys folastre,
C'est à mon gré ce qui luy sied le mieulx :
Elle en pourroit les chemins et les lieux
Ou elle passe, à plaisir inciter.
Et si ennuy me venoit contrister,

Que l'argent deu par vous, en conscience :
Car estimer on peult l'argent au poix,
Mais on ne peult (et j'en donne ma voix)
Assez priser vostre belle science.

Tant que par mort fust ma vie abbatue.
Il ne fauldroit pour me resusciter.
Que ce rys là duquel elle me tue.

XXIV.

DE LA DUCHÉ D'ESTAMPES.

Ce plaisant val que l'on nommoit Tempé[1]
Dont mainte histoire est encor embellie,
Arrousé d'eaux si doulx, si attrempé,
Sçachez que plus il n'est en Thessalie:
Juppiter roy, qui les cueurs gaigne, et lie,
L'a de Thessalie en France remué,
Et quelque peu son nom propre mué:
Car pour Tempé, veult qu'Estampes s'appelle:[2]
Ainsi luy plaist, ainsi l'a situé,
Pour y loger de France la plus belle.[3]

[1] Tempé, vallée de la Thessalie, située entre l'Olympe et l'Ossa, et arrosée par le fleuve Pénée. Les poètes de l'antiquité ont souvent célébré cette délicieuse contrée où l'âge d'or semblait s'être réfugié. Aujourd'hui on chercherait en vain, dans ces beaux lieux, des habitans libres et heureux; on n'y rencontre plus que l'esclavage ou la solitude.

O sommets de Taygète! ô rives du Penée!
De la sombre Tempé vallons délicieux!
O campagnes d'Athène! ô Grèce infortunée!
Où sont pour t'affranchir tes guerriers et tes dieux?

[2] « Une allusion juste, amenée par la ressemblance des noms, est dans le style une grâce de plus, surtout dans l'épigramme. »

MARMONTEL.

[3] Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes. Voyez les Étrennes x et xi.

XXV.

DE MADAME DE L'ESTRANGE.[1]

CELLE qui porte un front clair et serain,
Semblant un ciel, ou deux planettes luysent:
En entretien, grace, et port souverain,
Les autres passe autant qu'argent l'erain,
Et tous ces poinctz à l'honnorer m'induisent:
Les escrivans qui ses vertus deduisent,
La nomment tous madame de l'Estrange,
Mais veu la forme, et la beauté qu'elle a,
Je vous supply, compaignons, nommez la
Doresnavant, madame qui est ange.

XXVI.

DE MADAMOYSELLE DU PIN.

L'ARBRE du pin tous les autres surpasse,
Car il ne croist jamais en terre basse
Mais sur haultz montz sa racine se forme,
Qui en croissant prend si tresbelle forme
Que par forestz, ou aucun autre endroict
On ne sçauroit trouver arbre plus droict.

Qui touchera son escorce polie,
Pour ce jour là n'aura melancolie:

[1] Marot adresse aussi l'Étrenne XVI à cette dame.

Au chef du pin sont feuilles verdoyantes,
Et à son pied fontaines undoyantes.

Son boys est bon, ou couppé, ou entier:
S'il est couppé hors de son beau sentier,
On en fera ou navire, ou gallee
Pour naviger dessus la mer sallee:
Et s'on le laisse en la terre croissant,
Il deviendra fertile et fleurissant,
Et produira une tresbelle pomme,
Pour substenter le triste cueur de l'homme.
Par ainsi donc en terre, et sur la mer
Ton noble cueur le pin doibt estimer.

XXVII.

DE MADAMOYSELLE DE LA CHAPELLE. [1]

La Chapelle, [2] qui est bastie et consacree
Pour le lieu d'oraison, à Dieu plaist et aggree:
De contrebas, et hault, la Chapelle fournie,
Avec taille, et dessus, est tresbelle armonie [3]:
La chapelle ou se font eaux odoriferantes,
Donne par ses liqueurs guerisons differentes:
Mais toy Chapelle vive, estant de beauté pleine,
Tu ne fais que donner à tes serviteurs peine.

[1] Nous avons déjà vu l'Étrenne XXXI adressée à cette dame.

[2] La Sainte-Chapelle de Paris.

[3] Marot veut sans doute parler de la musique de la chapelle du roi. Il est difficile de trouver un autre sens à ces deux vers.

XXVIII.

A MADAMOYSELLE DE LA ROUE.

PAINCTRES expers, vostre façon commune
Changer vous fault, plus tost huy que demain,
Ne paignez plus une roue à Fortune,
Elle a d'amour pris le dard inhumain :
Amour aussi a pris la roue en main,
Et des mortelz par ce moyen se joue :
O l'homme heureux, qui de l'enfant humain
Sera poulsé au dessus de la roue. [1]

XXIX.

DE LADICTE DAMOYSELLE.

L'AUTRE jour aux champs tout fasché
Vey un voleur se lamentant,
Dessus une roue attaché.
Si luy ay dict en m'arrestant :
Ton mal (povre homme) est bien distant
Du tourment qui mon cueur empestre :
Car tu meurs sur la roue estant,
Et je meurs que je n'y puis estre. [2]

[1] « Quoiqu'un jeu de mots ne soit jamais qu'un badinage assez
» frivole, il me semble que dans l'épigramme il est permis plus
» que partout ailleurs, surtout s'il est aussi joliment employé que
» dans celle-ci. » MARMONTEL.

[2] Ce discours était en effet bien consolant pour un pauvre pa-

XXX.

DE MADAMOYSELLE DU BREUIL.[1]

JEUNE beauté, bon esprit, bonne grace,
Cent foys le jour je m'esbay, comment
Tous trois avez en un corps trouvé place
Si à propos et si parfaictement.
Celle à qui Dieu faict ce bon traictement,
Doibt bien aymer le jour de sa naissance:
Et moy le soir qui fut commencement
De prendre à elle honneste congnoissance.

XXXI.

DU RETOUR DE TALLARD[2] A LA COURT.

PUIS que voyons à la court revenue
Tallard la fille, à nulle autre seconde,
Confesser fault par sa seule venue,
Que les espritz reviennent en ce monde:
Car rien qu'esprit n'est la petite blonde,
Esprit qui point aux autres ne ressemble,
Veu que de paour s'ilz reviennent on tremble:
Mais cestuy cy n'espouvante et ne nuyct.

tient qui expirait au milieu des plus horribles tortures. C'est le cas de dire : *Où diantre là galanterie va-t-elle se nicher!*

[1] Nous ne savons à laquelle des deux sœurs cette épigramme est adressée. Voyez les Étrennes XXXIX et XL.

O esprit donc, bon feroit ce me semble,
Avecques toy rabbater toute nuict. [1]

XXXII.

DE BARBE ET DE JAQUETTE.

QUAND je voy Barbe en habit bien duysant,
Qui l'estomach blanc et poly descœuvre,
Je la compare au dyamant luysant,
Fort bien taillé mis de mesmes en œuvre.

Mais quand je voy Jaquette qui se cœuvre
Le dur tetin, le corps de bonne prise
D'un simple gris accoustrement de frise:
Adonc je dy, pour la beauté d'icelle,
Ton habit gris est une cendre grise,
Couvrant un feu qui tousjours estincelle.

XXXIII.

DES STATUES DE BARBE ET DE JAQUETTE.

ADVINT à Orleans, qu'en tant de mille dames
Une, et une autre avec nasquirent belles femmes.
Pour d'un tant nouveau cas saulver marques insignes
On leur a estably deux statues marbrines:
Mais on s'enquiert pourquoy furent, et sont encore
Mises au temple aux saintz, et maint la cause ignore:

[1] Voyez l'Épigramme xxxviii du livre I.

Je dy qu'on ne doibt mettre ailleurs, qu'en sainct sejour
Celles à qui se font prieres nuict, et jour.
Mais quelle durté est soubz voz peaulx tant doulcettes?
Maint amant vous requiert, respondez femmelettes :
Et les sainctz absens oyent des prians les langages
Nonobstant qu'adressez ils soient à leurs images :
Mais en parlant à vous, n'entendez noz parolles,
Non plus que si parlions à voz sourdes ydoles.

XXXIV.

DE JANE GAILLARDE, LYONNOYSE. [1]

C'EST un grand cas veoir le mont Pelion,
Ou d'avoir veu les ruynes de Troye :
Mais qui ne veoit la ville de Lyon,
Aucun plaisir à ses yeulx il n'octroye :
Non qu'en Lyon si grand plaisir je croye,
Mais bien en une estant dedans sa garde :
Car de la veoir d'esprit ainsi gaillarde,
C'est bien plus veu que de veoir Ilion :
Et de ce siecle un miracle regarde,
Pource qu'elle est seule entre un million.

[1] Voyez le Rondeau XXXVII du livre Ier que Marot adresse à cette savante dame.



XXXV.

A UNE HONNESTE DAME.[1]

DE bonne grace estes si bien pourveue,
Que je fuz vostre avant vous avoir veue,
Tant que le bien de vous veoir et hanter,
La peine a sceu, non l'amour augmenter.
S'un autre donc vous ayme d'adventure
C'est accident et j'ayme de nature,
Ne sçay lequel vostre faveur aura,
Mais je sçay bien qui mieulx aymer sçaura.

XXXVI.

RESPONSE.

JE ne me sens de graces tant pourveue,
Que l'on me doibve aymer sans m'avoir veue,
Et ne cogneu qu'à me vouloir hanter,
La peine eust peu, non l'amour augmenter.
Si quelqu'un donc m'ayme, c'est adventure:
Je ne sçay pas si m'aymez de nature:
Mais quand sçauray qui mieulx aymer sçaura,
Je repondray qui mieulx aymé sera.[2]

[1] L. Dufresnoy croit que cette épigramme regarde Renée de Partenai, dame de Pons, dont il est parlé plusieurs fois dans les poésies de Cl. Marot.

[2] Cette réponse est sans doute de Marot; il est facile de reconnaître cette délicate naïveté qui fait le charme de son vieux style.

XXXVII.

REPLIQUE.

QUAND je vous veulx descouvrir mon martyre,
Mes yeulx, ma langue et mon cueur sont en guerre:
L'œil veult parler, mais il ne sçait mot dire:
La langue sçait, mais paour la tient en serre:
Le povre cueur se travaille, et souspire:
Mais que luy vault endurer sans requerre:
Enfin ma peine à vous se recommande,
Car l'œil qui parle assez prie et demande.

XXXVIII.

A DEUX SŒURS LYONNOYSES.

PUIS que vers les sœurs damoyselles
Il ne m'est possible d'aller,
Sus, dizain, courez devers elles,
Au lieu de moy vous fault parler:
Dictes leur que me mettre à l'air
Je n'ose, dont me poise fort,
Et que pour faire mon effort
D'aller visiter leurs personnes,
Je me souhaite estre aussi fort,
Comme elles sont belles et bonnes.

XXXIX.

DE SA MERE PAR ALLIANCE.

Si mon poil noir en blanc se tainct,
Comment seroit ce de vieillesse ?
Ma mere est en fleur de jeunesse,
Et n'est au monde un si beau tainct.
Car le sien tous autres estainct :
De la veoir faictes moy la grace,
Mais ne contemplez trop sa face,
Que d'aymer n'entriez en esmoy,
Et que sa rigueur ne vous face
Vieillir de langueur, comme moy.

XL.

A SA COMMERE.

Pardonnez moy, ma commere m'amye,
Si devers vous bien tost ne puis aller,
A bon vouloir certes il ne tient mye,
Car pour souvent avecques vous parler,
De paradis je vouldrois devaller.
Que voulez vous ? la fortune à present
Ne me permet de service estre exempt.
Mais maulgré elle en brief temps qui trop dure,
Vous reverray, et si m'aurez present
Ce temps pendant de cueur, et d'escripture.

XLI.

A UNE DAME AAGEE ET PRUDENTE.

NE pensez point que ne soyez aymable,
Vostre aage estant de graces guerdonné
Qu'à tous les coups un printemps estimable
Pour vostre yver seroit abandonné :
Je ne suis point Paris juge estonné,
Qui faveur feit à beauté qui s'efface :
Par moy le prix à Pallas est donné,
De qui on voit l'image en vostre face.

XLII.

MOMMERIE DE QUATRE JEUNES DAMOYSELLES,

FAICTE DE MADAME DE ROHAN,[1] A ALENÇON.

LA PREMIERE PORTANT DES AESLES.

PRENEZ en gré, princesse, les bons zeles
De l'entreprinse aux quatre damoyselles,
Dont je me tien des plus petites l'une :
Mais toutesfoys entendez par ces aesles,
Qu'à un besoing pour vous avecques elles
J'entreprendrois voler jusqu'à la lune.

[1] Isabeau de Navarre. Voyez l'Épigramme XVI du livre I.

XLIII.

LA PREMIERE VESTUE DE BLANC.

POUR resjouyr vostre innocent,
Avons prins habit d'innocence :
Vous pourriez dire qu'il ne sent
Rien encor de resjouyssance :
Mais, madame, s'il a puissance
De sentir mal, quand mal avez :
Pourquoy n'aura il jouyssance,
Des plaisirs que vous recevez.

XLIV.

LA SECONDE PORTANT DES AESLES.

MADAME, ces aesles icy
Ne montrent faulte de soucy,
Ne trop de jeunesse frivole :
Elles vous declairent pour moy
Que quand vous estes hors d'esmoy,
Je voys, je vien, mon cueur s'envole.



XLV.

LA SECONDE VESTUE DE BLANC.

L'HABIT est blanc, le cueur noir ne fut oncques:
Prenez en bien, noble princesse, doncques
Ce passetemps de nostre invention :
Car n'en desplaise à la melancolie,
Soy resjouir n'est peché ny follie,
Sinon à gens de male intention.

XLVI.

POUR L'AISNEE.

C'EST un don faict d'un cueur pour vous tout né:
C'est de la main à vous toute adonnee,
Bref c'est un don lequel vous est donné
De celle là que l'on vous a donnee :
Voyre donné d'amour bien ordonnee,
Parquoy mieulx prins sera comme je pense:
Si le don plaist, me voila guerdonnee
Amour ne veult meilleure recompense.

XLVII.

POUR LA JEUNE.

RECEVEZ en gré la boursette,
Ouvree de mainte couleur:

Vouluntiers en don de fillette,
On ne regarde en la valeur :
J'auray grand plaisir avec heur,
S'il est prins de voulunté bonne :
Car je le donne de bon cueur,
Et le cueur mesmes je vous donne.

XLVIII.

A CELLE QUI SOUHAITA MAROT AUSSI AMOUREUX D'ELLE QU'UN SIEN AMY.

Estre de vous autant que l'autre espris,
Me seroit gloire, aymant en lieu si hault :
De l'autre part, il m'en seroit mal pris,
Quand d'y attaindre en moy gist le default :
L'ay dict depuis (cent foys, ou peu s'en fault)
O cueur, qui veult mon malaise, et mon bien :
Je t'ayme assez, ne souhaite combien :
Et si tu dis que pareil d'amytié
Ne suis à l'autre, helas, je le sçay bien
Car j'ayme plus, mais c'est de la moytié.

XLIX.

D'UNE DAME DESIRANT VEOIR MAROT.

Ains que me veoir en lisant mes escriptz
Elle m'ayma, puis voulut veoir ma face :
Si m'a veu noir, et par la barbe gris,
Mais pour cela ne suis moins en sa grace.

O gentil cueur, nymphe de bonne race,
Raison avez : car ce corps ja grison
Ce n'est pas moy, ce n'est que ma prison:
Et aux escriptz dont lecture vous feistes,
Vostre bel œil (à parler par raison)
Me veit trop mieulx, qu'à l'heure que me veistes.

L.

UNE DAME A UN QUI LUY DONNA SA POURTRAICTURE.

Tu m'as donné au vif ta face paincte,
Paincte pour vray de main d'excellent homme,
Si l'ay je mieulx dedans mon cueur empraincte
D'un autre ouvrier, qui Cupido se nomme.

De ton present, heureuse me renomme:
Mais plus heureuse, amy, je serois bien,
Si en ton cueur j'estois empraincte, comme
Tu es comprainct, et gravé sur le mien.

LI.

POUR UNE DAME QUI DONNA UNE TESTE DE MORT EN DEVISE.

Puis que noz cueurs ne sont qu'un poinct lié
Et que d'amour nayfvement extresme,
Je t'ay (amy) ce present dedié,
Je ne croy point, qu'il ne soit prins de mesme:
Tu y verras une mort triste, et blesme,

Qui ne s'entend te melancolier:
C'est, que l'amour qui noz cueurs faict lier,
Jusque à la mort sera continuelle:
Et si la mort ne faict rien oublier,
De mon costé sera perpetuelle.

LII.

POUR UNE QUI DONNA LA DEVISE D'UN NEUD A UN GENTILHOMME.

Le neud jadis tant fort à desnouer,
Fut en un coup d'Alexandre trenché : [1]
Et celluy neud que j'ay voulu nouer,
Peu à peu l'as à moytié destaché:
Mais tu n'as sceu (et n'en sois point fasché)
L'autre moytié desnouer, ne parfaire
Ton œuvre empris : là ne sçauroient rien faire
Doigtz tant soient fortz, ne glaive plein d'esclandre :
O gentil neud, pour te rompre et deffaire,
La seule mort sera ton Alexandre.

[1] Le nœud Gordien était conservé dans un temple de Gordium, ville de Phrygie. Un ancien oracle promettait l'empire de l'Asie à celui qui pourrait le délier ; Alexandre, impatienté des longs efforts qu'il avait faits pour y parvenir, le trancha d'un coup d'épée, et se vanta d'avoir accompli l'oracle.



LIII.

A UNE PORTANT BLEU POUR COULEUR.

Tant que le bleu aura nom loyauté,
Si on m'en croit il vous sera osté :
J'entens osté, sans jamais le vous rendre.
Mais quand verrez conclud, et arresté,
Que bleu sera nommé legereté,
Vous le pourrez à l'heure bien reprendre.



ÉPIGRAMMES.

LIVRE III.

ÉPIGRAMMES.

I.

1524.

DE PHEBUS ET DIANE.

LE clair Phebus donne la vie et l'aise,
Par son baiser tant digne et precieux :
Et mort devient ce que Diane baise.
O dur baiser, rude et mal gracieux :
Tu fais venir un desir soucieux
De mieulx avoir, dont souvent on desvie :
Mais qui pourroit parvenir à ce mieulx,
Il n'est si mort qui ne revint en vie.

II.

1524.

DE DIANE.

HOMMES expers vous dictes par science,
Que Diane est en baisant beaucoup pire,
Que n'est la mort : mais par experience
De ce vous veulx et vous puis contredire :
Car quand sa bouche en la mienne souspire,
Toute vigueur dedans mon cueur s'assemble:

Vous resvez donc, ou certes il fault dire,
Qu'en la baisant, mourir vivre me semble.

III.

1524.

A LA BOUCHE DE DIANE.

Bouche de coral precieux,
Qui à baiser semblez semondre :
Bouche qui d'un cueur gracieux
Sçavez tant bien dire et respondre,
Respondez moy : doibt mon cueur fondre
Devant vous, comme au feu la cire?
Voulez vous bien celluy occire,
Qui crainct vous estre desplaisant?
Ha bouche, que tant je desire,
Dictes nenny, en me baisant.

IV.

1524.

DE DIANE.

Estre Phebus bien souvent je desire,
Non pour congnoistre herbes divinement,
Car la douleur qui mon cueur veult occire,
Ne se guerist par herbe aucunement :
Non pour avoir ma place au firmament,

Car en la terre habite mon plaisir:
Non pour son arc encontre Amour saisir,
Car à mon roy ne veulx estre rebelle:
Estre Phebus seulement j'ay desir,
Pour estre aymé de Diane la belle.

V.

1524.

DE DIANE.

L'ENFANT Amour n'a plus son arc estrange,
Dont il blessoit d'hommes, et cueurs et testes:
Avec celluy de Diane a faict change,
Dont elle alloit aux champs faire les questes:
Ilz ont changé, n'en faictes plus d'enquestes:
Et si on dict, à quoy les congnois tu?
Je voy qu'Amour chasse souvent aux bestes,
Et qu'elle attainct les hommes de vertu.

VI.

1525.

DE SA MAISTRESSE.

QUAND je voy ma maistresse,
Le clair soleil me luyt:
S'ailleurs mon œil s'adresse,
Ce m'est obscure nuict:

Et croy que sans chandelle
A son lict à minuict
Je verrois avec elle.

VII.

1525.

A YSABEAU, A LAQUELLE IL FEIT L'AMOUR EN SA JEUNESSE, ET QU'IL QUICTA DEPUIS POUR SON INCONSTANCE.

QUI en amour veult sa jeunesse esbatre,
Vertus luy sont propres en dictz et faictz :
Mais il ne fault qu'un vent pour les abatre,
Si fermeté ne soustient bien le faix.
Ceste vertu, et ses servans parfaictz
Portent le noir, [1] qui ne se peult destaindre:
Et qui l'amour premiere laisse estaindre,
Le noir habit n'est digne de porter.
Tout homme doibt ceste vertu attaindre,
Si femme y fault, elle est à supporter.

[1] La couleur noire était alors l'emblême de la fidélité; Marot lui-même nous l'apprend :

Car le noir dit la fermeté des cueurs.
RONDEAU XVII. *Livre II.*

On se sert aujourd'hui du noir pour signifier la tristesse. La constance et la tristesse se ressemblent beaucoup.



VIII.

1525.

MOMMERIE DE DEUX HERMITES.

LE PREMIER HERMITE.

SÇAVEZ vous la raison pourquoy
Hors du monde je me retire
En un hermitage à recoy ?
Sans faulte je vous le veulx dire.
Celle que tant j'ayme et desire,
En lieu de me reconforter,
Tousjours ce cul arriere tire, [1]
Le diable la puisse emporter.

IX.

L'AUTRE HERMITE.

JE m'en voys tout vestu de gris
En un boys, là je me confine:
Au monde aussi bien j'amaigris,
M'amye est trop dure et trop fine :
Là vivray d'eau et de racine,
Mais, par mon ame, il ne m'en chault:

[1] L'amour n'est pas toujours aveugle. Marot ne pouvait plus douter de l'infidélité de Diane qui méditait une rupture, et chaque jour s'éloignait de lui.

Cela me sera medecine
Contre mon mal qui est trop chauld.

X.

1525.

D'YSABEAU, A ESTIENNE CLAVIER.

YSABEAU, ceste fine mouche,
Clavier, tu entens bien Clement,
Je sçay que tu sçais qu'elle est louche, [1]
Mais je te veulx dire comment :
Elle l'est si horriblement,
Et de ses yeulx si mal s'acoutre,
Qu'il vauldroit mieulx par mon serment,
Qu'elle fust aveugle tout oultre.

[1] Si quod sit vitium non fastidire.....

dit Horace. Les défauts de l'objet aimé échappent à nos yeux; la vérité même nous paraît une injure; mais l'amour vient-il à se refroidir? nous devenons plus exigeans, et nous finissons par trouver des défauts où nous ne voyions que des beautés. Marot ne s'était pas aperçu que sa maîtresse était louche, lorsque celle-ci lui adressait de tendres regards; mais peut-être qu'alors, comme l'observe L. Dufresnoy, *elle regardait le poëte de travers.*



XI.

1527.

A YSABEAU.

QUAND j'escrirois que je t'ay bien aymee,
Et que tu m'as sur tous autres aymé,
Tu n'en serois femme desestimee, [1]
Tant peu me sens homme desestimé:
Petrarque a bien sa maistresse nommee,
Sans amoindrir sa bonne renommee:
Donc si je suis son disciple estimé,
Craindre ne fault que tu en sois blasmee,
D'Anne j'escry plus noble et mieulx famee,
Sans que son los en soit point deprimé.

XII.

1527.

D'UNE MAL MARIÉE.

FILLE qui prend fascheux mary,
Ce disoit Alix à Colette,
Aura tousjours le cueur marry,
Et mieulx vauldroit dormir seulette:

[1] Cette épigramme nous porte à croire que Diane avait cherché à justifier son infidélité en reprochant au poète l'éclat que ses vers indiscrets avaient donné à leurs amours.

Il est vray, dit sa sœur doulcette,
Mais contre un fascheux endormy,
La vraye et certaine recepte
Ce seroit de faire un amy.

XIII.

1527.

D'UNE DAME DE NORMANDIE.[1]

Un jour la dame, en qui si fort je pense,
Me dit un mot de moy tant estimé,
Que je ne puz en faire recompense,
Fors de l'avoir en mon cueur imprimé.
Me dit avec un ris accoustumé :
Je croy qu'il fault qu'à t'aymer je parvienne :
Je luy respons : garde n'ay qu'il m'advienne
Un si grand bien, et si ose affirmer,
Que je debvrois craindre que cela vienne,
Car j'ayme trop, quand on me veult aimer.[2]

[1] Marguerite est ici appelée *dame de Normandie*, parce que le duché d'Alençon était dans cette province.

[2] La reine de Navarre mit dans sa réponse une délicatesse dont les écrits de son amant lui fournissaient le modèle.

Le peu d'amour qui donne lieu à craincte,
Perdre vous faict le tant desiré bien :
Car par cela, amy, je suis contraincte
De revoquer le premier propos mien.
Ne vous plaignez donc, se vous n'avez rien,
Ou si pour bien mal on vous faict avoir :
Car qui pour bien pense mal recevoir,
Indigne il est d'avoir un seul bon tour,
Voyre de plus sa maistresse ne veoir,
Puis que la paour triomphe de l'amour.

XIV.

1527.

REPLIQUE A LADICTE DAME.

Je n'ay pas dict que je crains d'estre aymé,
J'ay dict sans plus que je debvrois le craindre
De paour d'entrer en feu trop allumé :
Mais mon desir ce debvoir vient estaindre.
Car je vouldrois à ton amour attaindre,
Et tant t'aymer, que j'en fusse en tourment :
Qui ne sçait donc Amour bandé bien paindre,
Me vienne veoir, il apprendra comment.

XV.

1527.

DE L'AMOUR CHASTE.

Amoureux suis, et Venus estonnee
De mon amour, là ou son feu default :
Car ma dame est à l'honneur tant donnee,
Tant est bien chaste et conditionnee,
Et tant cherchant le bien qui point ne fault,
Que de l'aymer autrement qu'il ne fault,
Seroit un cas par trop dur et amer :
Elle est pourtant bien belle, et si le vault :

Mais quand je sens son cueur si chaste et hault,
Je l'ayme tant, que je ne l'ose aymer.

XVI.

1527.

A ANNE[1] POUR ESTRE EN SA GRACE.

Si jamais fut un paradis en terre,
Là ou tu es, là est il sans mentir :
Mais tel pourroit en toy paradis querre
Qui ne viendroit fors à peine sentir :
Non toutesfoys qu'il s'en doibt repentir,
Car heureux est qui souffre pour tel bien.

Doncques celluy que tu aymerois bien,
Et qui receu seroit en si bel estre,
Que seroit il ? certes je n'en sçay rien,
Fors qu'il seroit ce que je vouldrois estre.

[1] C'est Marguerite, reine de Navarre, comme nous l'avons déjà dit, que Marot désigne toujours par le nom d'Anne. Il voulait célébrer ses amours, et laisser ignorer sa maîtresse; mais on ne tarda pas à pénétrer ce mystère qu'il oubliait de cacher lui-même, et il apprit bientôt, sans se corriger, combien la discrétion est nécessaire en amour.



XVII.

1527.

D'UN DOULX BAISER.

Ce franc baiser, ce baiser amyable
Tant bien donné, tant bien receu aussi,
Qu'il estoit doulx. O beauté admirable,
Baisez moy donc cent foys le jour ainsi :
Me recevant dessoubz vostre mercy
Pour tout jamais : ou vous pourrez bien dire,
Qu'en me donnant un baiser adoucy,
M'aurez donné perpetuel martyre.

XVIII.

1527.

A ANNE, LUY DECLAIRANT SA PENSEE.

Puis qu'il vous plaist entendre ma pensee,
Vous la sçaurez, gentil cueur gracieux:
Mais je vous pry ne soyez offensee,
Si en pensant suis trop audacieux.

Je pense en vous, et au fallacieux
Enfant Amour, qui par trop sottement
A faict mon cueur aymer si haultement :
Si haultement, helas, que de ma peine

N'ose esperer un brin d'allegement,
Quelque doulceur de quoy vous soyez pleine.

XIX.

1527.

HUICTAIN, DE L'AMOUR D'UNE LETTRE, D'UN PAYS ET D'UNE CHANSON.

J'AY une lettre entre toutes eslite :
J'ayme un pays, et ayme une chanson,
N est la lettre en mon cueur bien escripte,
Et le pays est celluy d'Alençon. [1]
La chanson est (sans en dire le son) :
Allegez moy doulce, plaisant' brunette : [2]
Elle se chante à la vieille façon :
Mais c'est tout un, la brunette est jeunette.

XX.

1527.

D'UN SONGE.

LA nuict passee en mon lict je songeoye,
Qu'entre mes bras vous tenois nu à nu :
Mais au resveil se rabaissa la joye

[1] Il est aisé de reconnaître Marguerite, duchesse d'Alençon. Le poëte, en substituant une N à la lettre M qui commence le nom de Marguerite, croyait sauver son indiscrétion, et cacher sa maîtresse, que la médisance avait déjà annoncée à toute la cour.

[2] C'est le refrain de la chanson XXII composée pour Marguerite.

De mon desir en dormant advenu.
Adonc je suis vers Apollo venu
Luy demander qu'adviendroit de mon songe:
Lors luy jaloux de toy longuement songe:
Puis me respond, tel bien ne peulx avoir.
Helas, m'amour, fais luy dire mensonge:
Si confondras d'Apollo le sçavoir.

XXI.

1527.

D'UN BAISER REFUSÉ.

LA nuict passee à moy s'est amusé
Le Dieu d'amours (au moins je le songeoye),
Lequel me dit, povre amant refusé
D'un seul baiser, prens reconfort, et joye.
Ta maistresse est de doulceur la montjoye:
Dont (comme croy) son refuz cessera:
Ha, dy je, Amour, ne sçay quand ce sera,
Le meilleur est, que bien tost me retire:
Avec sa dame à peine couchera,
Qui par priere un seul baiser n'en tire.



XXII.

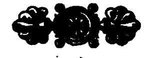
1527.

DES CINQ POINCTZ EN AMOURS.

FLEUR de quinze ans [1] (si Dieu vous saulve et gard)
J'ay en amours trouvé cinq poinctz expres:
Premierement, il y a le regard,
Puis le devis, et le baiser apres,
L'attouchement le baiser suyt de pres,
Et tous ceulx là tendent au dernier poinct:
Qui est: Et quoy? Je ne le diray point:
Mais s'il vous plaist en ma chambre vous rendre,
Je me mettray vouluntiers en pourpoinct,
Voyre tout nud, pour le vous faire apprendre. [2]

[1] Marguerite, née en 1492, avait alors trente-cinq ans: Marot la rajeunit de vingt ans seulement. La flatterie, ou plutôt la galanterie est inséparable de l'amour; mais lorsqu'elle est poussée jusqu'à l'excès, elle ressemble bien à la raillerie.

[2] Cette épigramme gagnerait beaucoup à finir au septième vers. Les trois derniers présentent une image licencieuse qui plaisait à Marot, mais que le poète aurait dû rejeter.



XXIII.

1527.

DE ANNE, A CE PROPOS.

OUYR parler de ma dame et maistresse, [1]
M'est plus de bien que toutes autres veoir :
Veoir son maintien, ce m'est plus de liesse
Que bon propos des autres recevoir :
Avecques elle un bon propos avoir,
M'est plus grand heur que baiser une Helaine :
Et ne croy pas, si j'avois son aleine,
J'entens sa bouche, à mon commandement,
Que ceulx qui ont leur jouyssance pleine,
N'eussent despit de mon contentement.

XXIV.

1527.

DE CUPIDO ET DE SA DAME.

AMOUR trouva celle qui m'est amere :
Et j'y estois, j'en sçay bien mieulx le compte :

[1] Cette épigramme paraît imitée du *Champion des dames* :

Que fault il à leal amy
Quand à s'amye peult parler ?
En paradis est à demy,
Je croy, s'il la peult accoller,
Et longuement soy rigoller
Avecques elle sans doubtance :
Tel plaisir doibt son cueur saouler
Et maintenir à souffisance.

Bon jour, dit il, bon jour Venus, ma mere,
Puis tout à coup il veoit, qu'il se mescompte,
Dont la couleur au visage luy monte:
D'avoir failly honteux Dieu sçait combien:
Non, non, Amour, ce dy je, n'ayez honte:
Plus clair voyans [1] que vous s'y trompent bien. [2]

XXV.

1527.

DE SA DAME ET DE SOY MESME.

Des que m'amye est un jour sans me veoir
Elle me dit, que j'en ay tardé quatre:
Tardant deux jours, elle dit ne m'avoir
Veu de quatorze, et n'en veult rien rabatre:
Mais pour l'ardeur de mon amour abatre,
De ne la veoir j'ay raison apparente.

[1] Allusion au bandeau que porte l'Amour.

[2] C'est, ce me semble, le sel le plus fin, le plus délicat de l'épigramme; mais sous une apparence de simplicité qui le rend plus piquant encore.

MARMONTEL.

Qu'il est ingénieux ce madrigal! Il semble être échappé à Anacréon. C'est à un caprice de Marguerite que nous devons ces vers charmans; elle n'avait pas reçu avec plaisir la ballade où son amant l'appelle *la plus belle de France;* son amour-propre demandait quelque chose de plus, ou plutôt son esprit délicat ne se contentait pas d'une louange banale dont tous les amans fatiguent leurs maîtresses. Cl. Marot répara sa faute, en lui envoyant aussitôt cette épigramme.

Voyez, amans, nostre amour differente:
Languir la fais, quand suis loing de ses yeulx,
Mourir me faict, quand je la voy presente:
Jugez lequel vous semble aymer le mieulx. [1]

XXVI.

1527.

D'ANNE JOÜANT DE L'ESPINETTE.

LORS que je voy en ordre la brunette
Jeune, en bon poinct, de la ligne des dieux
Et que sa voix, ses doigts, et l'espinette
Meinent un bruict doulx, et melodieux,
J'ay du plaisir, et d'oreilles, et d'yeulx,
Plus que les sainctz en leur gloire immortelle,
Et autant qu'eulx je deviens glorieux,
Des que je pense estre un peu aymé d'elle.

XXVII.

1527.

DE MARGUERITE D'ALENÇON, SA SŒUR D'ALLIANCE.

UN chascun qui me faict requeste
D'avoir œuvres de ma façon,
Voyse tout chercher en la teste

[1] Marmontel cite cette épigramme et la XLV[e] du même livre comme des *modèles de la grâce la plus naïve et du naturel le plus fin.*

De Marguerite d'Alençon.
Je ne fais dizain ne chanson,
Chant royal, ballade, n'espitre,
Qu'en sa teste elle n'enregistre
Fidelement, correct, et seur:
Ce sera mon petit registre,
Elle n'aura plus nom ma sœur.

XXVIII.

1528.

LE DIXAIN DE MAY QUI FUT ORD,
ET DE FEBVRIER QUI LUY FEIT TORT.

L'AN vingt et sept, Febvrier le froidureux
Eust la saison plus claire et disposee,
Que Mars n'Avril : Bref, il fut si heureux,
Qu'il priva May de sa dame Rousee:
Dont May tristé a la terre arrousee
De mille pleurs, ayant perdu s'amye :
Tant que l'on dict, que pleuré il n'a mye,
Mais que grand' pluye hors de ses yeulx bouta :
Las, j'en jectay une foys et demie
Trop plus que luy, quand m'amye on m'osta.

XXIX.

1528.

A ANNE TENCEE POUR MAROT.

PUIS que les vers que pour toy je compose,
T'ont faict tencer, Anne ma sœur m'amye,
C'est bien raison que ma main se repose:
Ce que je fais : ma plume est endormie,
Encre, papier, la main pasle et blesmie
Reposent tous par ton commandement :
Mais mon esprit reposer ne peult mye,
Tant tu me l'as travaillé grandement :
Pardonne donc à mes vers le tourment,
Qu'ilz t'ont donné et ainsi que je pense
Ilz te feront vivre eternellement:
Demandes tu plus belle recompense?

XXX.

1528.

DU MOYS DE MAY ET D'ANNE.

MOYS amoureux, moys vestu de verdure,
Moys qui tant bien les cueurs fais esjouyr:
Comment pourras, veu l'ennuy que j'endure,
Faire le mien de liesse jouyr ?
Ne prez, ne champs, ne rossignolz ouyr

N'y ont pouvoir : quoy donc je te diray ?
Tant seulement fais Anne resjouyr,
Incontinent je me resjouyray.

XXXI.

1528.

A MADAMOYSELLE DE LA GRELIERE.

Mes yeulx sont bons, Greliere, et ne voy rien,
Car je n'ay plus la presence de celle,
Voyant laquelle au monde voy tout bien : [1]
Et voyant tout je ne voy rien sans elle.
A ce propos souvent (madamoyselle)
Quand vous voyez mes yeulx de pleurs lavez,
Me venez dire, amy, qu'est ce qu'avez ?
Mais le disant vous parlez mal apoinct
Et m'est advis que plus tost vous debvez
Me demander, qu'est ce que n'avez point ?

[1] La médisance, ou plutôt l'indiscrétion du poète, instruisirent la cour du bonheur des deux amans. Le roi de Navarre, pour faire taire des bruits que l'on portait charitablement à ses oreilles, défendit à sa femme de voir encore Marot. Le roi de Navarre n'était pas aimé, il avait raison de craindre une vengeance qu'il méritait, vengeance que les femmes emploient souvent par caprice ! Marot a beau se plaindre de ne plus voir sa maîtresse, nous pensons que Marguerite n'obéissait pas à son mari aux dépens de son amour. L'amour est si puissant contre la jalousie !

XXXII.

1528.

A ANNE.

L'HEUR ou malheur de vostre congnoissance
Est si doubteux en mon entendement,
Que je ne sçay s'il est en la puissance
De mon esprit en faire jugement :
Car si c'est heur, je sçay certainement
Qu'un bien est mal quand il n'est point durable :
Si c'est malheur, ce m'est contentement
De l'endurer pour chose si louable. [1]

XXXIII.

1528.

A UNE DAME, POUR L'ALLER VEOIR.

ENDORMEZ bien Argus qui a tant d'yeulx,
Et faictes tant que Dangier se retire :
Duysans ne sont, mais par trop ennuyeux,
A qui aller vers sa dame desire.

[1] Cette épigramme se trouve aussi dans les poésies de Saint-Gelais ; les quatre derniers vers sont seulement un peu changés. Les voici :

L'heur est si grand, que j'y crains changement,
Et l'heur est mal, quand il n'est point durable :
Au mal aussi y a contentement
De l'endurer pour chose si louable.

Là vous pourrez de bouche à loysir dire,
Ce, dont l'escript un mot n'ose parler :
Qu'en dictes vous, madame, y doy je aller?
Non, j'y courray, mes emprises sont telles :
Comment courir, j'y pourray bien voler
Car j'ay d'Amour avecques moy les aesles.

XXXIV.

1528.

A UNE AMYE.

Si le loysir tu as avec l'envie
De me reveoir, o ma joye esperee,
Je te rendray bon conte de ma vie,
Depuis qu'à toy parlay l'autre seree :
Ce soir fut court, mais c'est chose asseuree,
Que tu m'en peulx donner un par pitié,
Lequel seroit de plus longue duree,
Et sembleroit plus court de la moytié.

XXXV.

1528.

A UNE DAME DE LYON. [1]

Sus lettre faictes la petite
A la brunette Marguerite.

Si le loysir tu as avec l'envie

[1] L'année où cette épigramme fut composée, indique assez qu'elle

De faire un tour icy pres seulement,
Je te rendray bon conte de ma vie,
Depuis le soir qu'euz à toy parlement :
Ce soir fut court, mais je sçay seurement
Que tu en peulx donner un par pitié,
Qui dureroit dix foys plus longuement,
Et sembleroit plus court de la moytié. [1]

XXXVI.

1529.

DU PARTEMENT D'ANNE. [2]

Ou allez vous, Anne? que je le sache,
Et m'enseignez avant que de partir,
Comme feray, affin que mon œil cache

fut adressée à Marguerite. Il est vrai que le titre de *Dame de Lyon* ne sert pas à nous le faire connaître ; mais on se rappelle que Marot faisait tous ses efforts pour laisser ignorer son amante.

[1] Cette dame de Lyon, ou plutôt la reine de Navarre, répondit à cette jolie épigramme :

Lettre salues humblement
De Marot le seul filz Clément.

Quand tu vouldras, le plaisir et l'envie
Dont me requiers, sera bien tost venue,
Et de plaisir seray toute ravie
Lors me voyant de toy entretenue :
Le souvenir de ta grace congneue
Du soir auquel j'euz à toy parlement,
Souvent me faict par amour continue
Avoir desir de recommencement.

[2] Marguerite accompagnait la régente Louise de Savoie, qui se rendait à Cambray où l'attendait Marguerite d'Autriche, pour conclure un traité de paix, et mettre fin aux longues querelles de Charles-Quint et de François Ier. Voyez le rondeau XIII du livre I.

Le dur regret du cueur triste, et martir.
Je sçay comment, point ne fault m'advertir :
Vous le prendrez ce cueur, je le vous livre,
L'emporterez pour le rendre delivre
Du dueil qu'auroit loing de vous en ce lieu :
Et pour autant qu'on ne peult sans cueur vivre,
Me laisserez le vostre : et puis adieu. [1]

[1] Le poète affectionne beaucoup cet échange de cœur ; il en parle encore dans le rondeau VII du liv. II. Cependant cet *et puis adieu*, qui finit si heureusement cette épigramme, fait pardonner aux fadeurs qu'admettait le mauvais goût du tems. Voici un rondel sur un départ, où l'on trouve une véritable sensibilité :

> Le corps s'en va, mais le cueur vous demeure,
> Treschiere dame, adieu jusqu'au retour.
> Trop me sera loingtaine ma demeure,
> Le corps s'en va, mais le cueur vous demeure.
> Mais doulx penser que j'auray à toute heure
> Adoucira grand'part ma grand'douleur,
> Treschiere dame, adieu jusqu'au retour,
> Le corps s'en va, mais le cueur vous demeure.
>
> FROISSARD.

Charles d'Orléans, ce poète charmant malheureusement trop peu connu, à qui Saint-Gelais doit ses plus jolies poésies, a sans doute fourni à Marot l'idée de cette épigramme,

> Ainsy, Amour, me mist en son servaige,
> Mais pour seurté retint mon cueur en gaige.
> Pourquoy luy dy que vivre ne pourroye
> En cest estat, s'ung n'aultre cueur n'havoye.
> Il respondit : Espoir, mon medecin,
> Te gardera de mort soir et matin,
> Jusques à tant qu'hauras en lieu du tien
> Le cueur d'une, qui te tiendra pour sien.

Plus loin, il demande le cœur de sa maîtresse :

> Je ne vous ause demander
> Que vostre cueur vous me donnez :
> Mais ce droict me voulez guarder,
> Puisque le cueur de moy havez,
> Le vostre fault que me laissiez :
> Car sans cueur vivre ne pourroye.

Ces vers sont du commencement du XVe siècle.

XXXVII.

1529.

A ANNE, QU'IL REGRETTE.

INCONTINENT que je te vey venue,
Tu me semblas le clair soleil des cieulx
Qui sa lumiere a long temps retenue,
Puis la faict veoir luysant et gracieux :
Mais ton depart me semble une grand'nue,
Qui se vient mettre au devant de mes yeulx :
Pas n'eusse creu, que de joye advenue
Fust advenu regret si ennuyeux.

XXXVIII.

1530.

A SA DAME.

TU as pour te rendre amusee,
Ma jeunesse en papier icy,
Quant à ma jeunesse abusee
Une autre que toy l'a usee :
Contente toy de ceste cy. [1]

[1] Ces vers ingénieux se trouvent en tête de l'*Adolescence Clémentine*, imprimée en 1530. Il est inutile de dire que c'est à Marguerite qu'ils étaient adressés. Voyez la *Notice*.

XXXIX.

1535.

CONTRE LES JALOUX.[1]

De ceulx qui tant de mon bien se tourmentent,
J'ay d'une part grand'compassion :
Puis me font rire en voyant qu'ilz augmentent
Dedans m'amye un feu d'affection :
Un feu lequel par leur invention
Cuydent estaindre. O la povre cautelle :
Ilz sont plus loing de leur intention,
Qu'ilz ne vouldroient que je fusse loing d'elle.

XL.

1535.

DE SON FEU, ET DE CELLUY QUI SE PRINT AU BOSQUET DE FERRARE.[2]

Puis qu'au milieu de l'eau d'un puissant fleuve
Le vert bosquet par feu est consumé,
Pourquoy mon cueur en cendre ne se treuve
Au feu sans eau que tu m'as allumé ?

[1] Marot, pendant son exil à Ferrare, composa cette épigramme contre ses ennemis qui voyaient avec chagrin Marguerite, loin de l'oublier au jour du malheur, faisant tous ses efforts pour dissiper l'orage que Diane et la calomnie avaient appelé sur sa tête.

[2] Voyez l'épigramme III du livre II, où Marot nous parle de cet agréable bosquet.

Le cueur est sec, le feu bien enflammé :
Mais la rigueur (Anne) dont tu es pleine,
Le veoir souffrir a tousjours mieulx aymé,
Que par la mort mettre fin à sa peine.

XLI.

A UNE DONT IL NE POUVOIT OSTER SON CUEUR.

PUIS qu'il convient par le pardon gaigner
De tous pechez faire confession
Et pour d'enfer l'esperit esloigner
Avoir au cueur ferme contrition :
Je te supply fais satisfaction
Du povre cueur qu'en peine tu retiens,
Ou si le veulx en ta possession,
Confesse donc mes pechez et les tiens.

XLII.

D'UN POURSUYVANT EN AMOURS.

JE sens en moy une flamme nouvelle,
Laquelle vient d'une cause excellente
Qui tous les jours me dit, et me revelle,
Que demourer doy personne dolente.
O Amour plein de force violente,
Pourquoy as tu mon tourment entrepris ?

Approchez vous, belle qui m'avez pris :
Amour cruel vostre amy veult occire,

Et gaignera la bataille et le prix,
Si ne m'armez du bien que je desire.

XLIII.

A ANNE.

Le clair soleil par sa presence efface,
Et faict fuyr les tenebreuses nuictz,
Ainsi pour moy (Anne) devant ta face
S'en vont fuyans mes langoureux ennuiz :
Quand ne te voy tout ennuyé je suis :
Quand je te voy je suis bien d'autre sorte.
Dont vient cela? sçavoir je ne le puis,
Si n'est d'amour, Anne, que je te porte.

XLIV.

DE ANNE QU'IL AYME FORT.

Jamais je ne confesserois,
Qu'amour d'Anne ne m'a sceu poindre :
Je l'ayme, mais trop l'aymerois,
Quand son cueur au mien vouldroit joindre :
Si mon mal quiers, m'amour n'est moindre,
Ne moins prisé le Dieu qui vole :
Si je suis fol, amour m'affolle,
Et vouldrois, tant j'ay d'amytié,
Qu'autant que moy elle fust folle,
Pour estre plus fol la moytié.

XLV.

A ANNE QU'IL SONGE DE NUICT.

ANNE ma sœur, dont me vient le songer,
Qui toute nuict par devers vous me meine?
Quel nouvel hoste est venu se loger
Dedans mon cueur, et tousjours si pourmaine,
Certes je croy (et ma foy n'est point vaine)
Que c'est un Dieu : me vient il consoler?
Ha, c'est Amour, je le sens bien voler.
Anne ma sœur, vous l'avez faict mon hoste:
Et le sera, me deust il affoller,
Si celle la qui l'y meit ne l'en oste.

XLVI.

DU MOYS DE MAY ET D'ANNE.

MAY, qui portoit robbe reverdissante,
De fleur semee un jour se meit en place,
Et quand m'amye il veit tant fleurissante,
De grand despit rougit sa verte face,
En me disant : Tu cuydes qu'elle efface,
A mon advis les fleurs qui de moy yssent:
Je luy respons, toutes tes fleurs perissent,
Incontinent qu'yver les vient toucher,
Mais en tous temps de ma dame fleurissent
Les grans vertus que mort ne peult secher.

XLVII.

A ANNE, DU JOUR DE SAINCTE ANNE.

PUIS que vous portez le nom d'Anne,
Il ne fault point faire la beste :
Des aujourd'huy je vous condamne
A solennizer vostre feste :
Ou autrement tenez vous preste
De veoir vostre nom à neant :
Aussi pour vous trop doulx il sonne,
Veu la rigueur de la personne,
Un dur nom vous est mieulx seant.

XLVIII.

DU JOUR DES INNOCENS.

TRESCHERE sœur, si je sçavois ou couche
Vostre personne au jour des Innocens, [1]
De bon matin j'yrois à vostre couche,
Veoir ce gent corps que j'ayme entre cinq cens :
Adonc ma main (veu l'ardeur que je sens)
Ne se pourroit bonnement contenter,
Sans vous toucher, tenir, taster, tenter :
Et si quelqu'un survenoit d'adventure,

[1] Lorsque l'on pouvait surprendre de jeunes filles au lit, le jour des Innocens, on se permettait de leur donner *des claques sur les fesses*, et souvent le jeu ne s'arrêtait pas là. Tel siècle, telles mœurs !

Semblant ferois de vous innocenter :
Seroit ce pas honneste couverture ?

XLIX.

D'ANNE QUI LUY JECTA DE LA NEIGE.

ANNE par jeu me jecta de la neige, [1]
Que je cuydois froide certainement :
Mais c'estoit feu, l'experience en ay je,
Car embrasé je fuz soudainement.
Puis que le feu loge secretement
Dedans la neige, ou trouveray je place
Pour n'ardre point? Anne, ta seule grace
Estaindre peult le feu, que je sens bien,
Non point par eau, par neige, ne par glace,
Mais par sentir un feu pareil au mien.

[1] Nous pensons avec L. Dufresnoy que cette épigramme dónna de nouvelles armes à la médisance qui avait déjà fixé l'attention de la cour sur la conduite légère de la reine de Navarre. En effet, cette princesse, en s'abandonnant ouvertement à une familiarité si peu conforme à son rang, se préparait elle-même d'amers chagrins. Elle était femme, et ne savait pas cacher ses sentimens ! Mais nous devons plutôt accuser son amant, qui se vantait hautement de son bonheur. Il mérita bien qu'on lui défendit d'approcher de sa maîtresse (ces vers furent peut-être cause de cette défense); il aurait mérité que sa maîtresse le lui défendît aussi.



L.

SUR LA DEVISE

Non ce que je pense.

TANT est l'amour de vous en moy empraincte,
De voz desirs je suis tant desireux,
Et de desplaire au cueur ay telle craincte,
Que plus à moy ne suis, dont suis heureux:
A d'autre sainct ne s'adressent mes vœux,
Tousjours voulant (de paour de faire offense)
Ce que voulez et non ce que je veulx:
Ce que pensez et non ce que je pense.

LI.

DU DEPART DE S'AMYE.[1]

ELLE s'en va de moy la mieulx aymee,
Elle s'en va (certes) et si demeure
Dedans mon cueur tellement imprimee,
Qu'elle y sera jusques à ce qu'il meure.
Voyse ou vouldra, d'elle mon cueur s'asseure:
Et s'asseurant n'est melancolieux:
Mais l'œil veult mal à l'espace des lieux,
De rendre ainsi sa liesse loingtaine.

[1] L. Dufresnoy croit que cette épigramme fut faite lorsque Marguerite, après son mariage avec Henri d'Albret, roi de Navarre, suivit ce prince dans ses états.

Or adieu donc le plaisir de mes yeulx,
Et de mon cueur l'asseurance certaine.

LII.

IL SALUE ANNE.[1]

DIEU te gard, doulce, amyable calandre,
Dont le chant faict joyeux les ennuyez:
Ton dur depart me feit larmes espandre,
Ton doulx revoir m'a les yeulx essuyez:
Dieu gard le cueur, sus qui sont appuyez
Tous mes desirs. Dieu gard l'œil tant adextre,
Là ou Amour a ses traictz essuyez,
Dieu gard sans qui gardé je ne puis estre.

LIII.

DIALOGUE DE LUY ET DE SA MUSE.

MAROT.

MUSE dy moy, pourquoy à ma maistresse
Tu n'as sceu dire adieu à son depart.

LA MUSE.

Pource que lors je mourus de destresse:
Et que d'un mort un mot jamais ne part.

MAROT.

Muse, dy moy comment doncques Dieu gard

[1] Cette épigramme et la suivante furent adressées à Marguerite, lorsque cette princesse, qui avait suivi son mari dans ses états, revint à Paris où Marot gémissait de son absence.

Tu luy peulx dire ainsi par mort ravie?

LA MUSE.

Va, povre sot, son celeste regard
La revoyant m'a redonné la vie.

LIV.

DE OUY ET NENNY.

Un doulx nenny, avec un doulx soubrire,
Est tant honneste, il le vous fault apprendre:
Quand est d'ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dict je vouldrois vous reprendre:
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruict, dont le desir me poinct:
Mais je vouldrois, qu'en me le laissant prendre,
Vous me dissiez: Non, vous ne l'aurez point. [1]

[1] Nos agréables rimeurs qui se sont plaints si souvent au public de trouver des maîtresses trop faciles, n'ont fait que commenter et paraphraser ces vers de Marot, et ne les ont sûrement pas égalés.

La Harpe.

C'est surtout par ce tour artificieux que l'épigramme diffère du madrigal qui ne déguise rien; mais qui tout naturellement a l'air de ce qu'il est, galant, délicat, ingénieux, et qui, lors même qu'il est fin, ne dissimule pas l'intention de l'être.

Marmontel.

Ovide exprime la même idée, mais qu'il est loin d'approcher de la gracieuse naïveté de Marot!

Vim licet appellent, grata est vis ista puellis,
Quod juvat invitæ sæpe dedisse volunt;
Quæcumque est Veneris subitâ violata rapinâ

LV.

D'UN OUY.

UN ouy mal accompaigné
Ma triste langue profera,
Quand mon cueur du corps eslongné
Du tout à vous se retira.
Lors à ma langue demoura
Ce seul mot, comme triste, ouy :
Mais si mon cueur plus resjouy
Avoit sur vous ce poinct gaigné,
Croyez que dirois un ouy
Qui seroit mieulx accompaigné.

LVI.

DE NENNY.

NENNY desplait et cause grand soucy
Quand il est dict à l'amy rudement :
Mais quand il est de deux yeulx adoucy
Pareilz à ceulx qui causent mon tourment,

Gaudet et improbitas muneris instar habet.
At quæ cum posset cogi, non tacta recessit,
Ut simulet vultu gaudia, tristis erit.

Mellin de Saint-Gelais a parlé du *ouy et nenny*; c'est déjà un éloge que de le citer après les vers de Marot :

Dissimulez vostre contentement
Soubz un refuz, amy de violence,
L'ouy sera en mon entendement,
Et le nenny sera en mon silence.

S'il ne rapporte entier contentement,
Si monstre il bien que la langue pressee
Ne respond pas le plus communnement
De ce qu'on dict avecques la pensee.

LVII.

LOYAUTÉ RECOMPENSEE.

Amour voyant ma grande loyauté,
Et le travail que j'ay eu en dormant,
A contre moy cessé sa cruauté,
Et pourchassé mon seul contentement.
C'est de m'amye avoir bien promptement
La jouyssance, ainsi que je desire.
O heur plus grand que l'on ne pourroit dire,
Et toy mon cueur, qui pus tant endurer,
Or ne crains plus envie et son empire,
Puis que tel bien est pour jamais durer.

LVIII.

A ANNE, POUR LIRE SES EPIGRAMMES.

Anne ma sœur, sur ces miens Epigrammes,
Jecte tes yeulx doulcement regardans:
Et en lisant, si d'amour ne t'enflammes,
A tout le moins ne mesprise les flammes,
Qui pour t'amour luysent icy dedans.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE IV.

ÉPIGRAMMES.

I.

1527.

DU LIEUTENANT CRIMINEL ET DE SEMBLANÇAY.

LORS que Maillard [1] juge d'enfer menoit
A Montfaulcon Semblançay [2] l'ame rendre,
A vostre advis, lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,
Maillard sembloit homme qui mort va prendre:
Et Semblançay fut si ferme vieillart,
Que l'on cuydoit, pour vray, qu'il menast pendre
A Montfaulcon le lieutenant Maillard. [3]

[1] Gilles Maillard, établi lieutenant-criminel de la prévôté de Paris, en 1501. Marot fut obligé de comparaître devant lui, lorsqu'à la dénonciation de Diane de Poitiers, il fut arrêté comme luthérien. Maillard, si l'on en juge par la vengeance, n'avait pas ménagé l'accusé dans cette affaire.

[2] Voyez au tome Ier, l'élégie I du livre II, dans laquelle Semblançay déplore lui-même son malheureux sort.

[3] Voltaire appelle *héroïques les épigrammes qui présentent à la fin une pensée ou une image forte et sublime, en conservant pourtant dans le vers une naïveté convenable à ce genre.* « Voilà, dit-il, après » avoir cité l'épigramme *Lorsque Maillard* etc., de toutes les » épigrammes dans le goût noble, celle à qui je donnerais la pré» férence. »

« Nous avons une épigramme de Marot dans le goût de celles des » anciens, où l'on traitait quelquefois des sujets nobles, ce qui » n'est point contraire au caractère de l'épigramme qui peut pren-

II.

1531.

REMEDE CONTRE LA PESTE.[1]

Recipé : assis sus un banc
De Meance le bon jambon,
Avec la pinte de vin blanc,
Ou de clairet, mais qu'il soit bon :
Boire souvent de grand randon,
Le dos au feu, le ventre à table,[2]
Avant partir de la maison,
C'est opiate prouffitable.
A vostre disner userez
De viandes creuses et legieres,
Beuf, ne mouton ne mangerez,
Car ce sont trop dures matieres.
Connilz, perdrix sous les paupieres
Passerez, aussi perdereaux,

» dre tous les tons, et qui peut finir aussi bien par une belle pensée
» que par un bon mot. Martial, Rousseau, Sannazar et beaucoup
» d'autres l'ont prouvé. Celle de Marot est d'autant plus remar-
» quable, que c'est la seule où il ait soutenu le ton noble qui n'est
» pas le sien. La Harpe.

[1] En 1531, la peste succéda à la famine et à d'autres maladies contagieuses qui avaient désolé la France. Ce terrible fléau fit de grands ravages à Paris.

[2] Ce vers, qu'on lit aussi dans Rabelais, se retrouve dans ce couplet si connu :

Ah ! que l'amour est agréable.....
Un bon bourgeois dans sa maison
Le dos au feu, le ventre a table.....

Fuyez vieux oiseaulx de rivieres,
Et mangez force faisandeaux:
Ne dormez point apres disner,
Car le dormir est dangereux,
Et quand se viendra au souper,
Beuvez des vins delicieux :
Puis apres, entre deux lincieulx
Allez reposer vostre teste,
Continuez un an, ou deux,
De trois moys ne mourrez de peste.

III.

1532.

SUR FRANÇOYS VILLON,[1] L'UN DE NOS MEILLEURS POETES FRANÇOYS SOUS LOYS XI.

PEU de Villons en bon sçavoir :

[1] François Villon, né à Paris, en 1431. On se rappelle les deux vers que Boileau consacre à son éloge :

Villon sut le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

En effet, Villon, qui avait plus d'esprit que d'érudition, sut se préserver de la barbarie de l'époque à laquelle il appartenait. Il se rendit aussi célèbre par ses friponneries, que par ses ouvrages, où il vante lui-même ses hauts-faits. Il fut condamné une première fois à être pendu. Ce quatrain, qu'il composa dans sa prison, a fait croire qu'il avait subi sa sentence :

Je suis Françoys, dont ce me poyse,
Né de Paris, pres de Pontoyse,

Trop de Villons pour decevoir. [1]

IV.

1535.

RESPONSE AUX VERS AFFICHEZ A PARIS QUAND BEDDA FUT FORBANNY. [2]

Au feu, en l'eau, en l'air ou en la terre
Soient priz et miz ces folz predicateurs,
Qui vont preschant sedition et guerre
Entre le peuple et les bons precepteurs :
Ilz ont esté trop long temps seducteurs,
Et mis le monde en trouble et desarroy :
Mais Dieu de grace a voulu que le roy
Aye entendu leur sophistic parler,
Qui les fera punir selon la loy,
Au feu, en l'eau, en la terre ou en l'air.

Or d'une corde d'une toyse
Sçaura mon col que mon cul poyse.

Mais le parlement commua la peine de mort en celle du bannissement. Villon n'avait pas abandonné ses chères habitudes; ses vols le firent de nouveau arrêter, en 1461. Il n'échappa des mains de la justice que par la protection de Louis XI qui ne connaissait pourtant pas la clémence. On ignore ce que Villon devint après sa délivrance.

[1] Ce distique se lisait en tête de l'édition des poésies de Villon, publiée par Cl. Marot, en 1532.

[2] Voyez le rondeau xvi du livre I.

V.

1536.

DE L'ABBÉ ET DE SON VALET.[1]

MONSIEUR l'abbé et monsieur son valet
Sont faictz egaulx tous deux comme de cire :
L'un est grand fol, l'autre petit folet :
L'un veult railler, l'autre gaudir et rire :
L'un boit du bon, l'autre ne boit du pire :
Mais un desbat au soir entre eulx s'esmeut,
Car maistre abbé toute la nuict ne veult
Estre sans vin, que sans secours ne meure :
Et son valet jamais dormir ne peult,
Tandis qu'au pot une goutte en demeure.

VI.

1537.

A LA VILLE DE PARIS.

PARIS, tu m'as faict maintz alarmes,
Jusque à me poursuyvre à la mort :
Je n'ay que blasonné tes armes :[2]

[1] Voltaire citait souvent cette épigramme. C'est là ce que Boileau appelle le *badinage de Marot*.

LA HARPE.

[2] Ce vers fait présumer que Marot avait composé quelque pièce satirique contre les armes de la ville de Paris.

Un ver, quand on le presse il mord :
Encor la coulpe m'en remord,
Ne sçay de toy comment sera :
Mais de nous deux le diable emport
Celluy qui recommencera.

VII.

1538.

DE LA VILLE DE LYON.[1]

On dira ce que l'on vouldra
Du Lyon et sa cruauté :
Tousjours, ou le sens me fauldra,
J'estimeray sa privauté :
J'ay trouvé plus d'honnesteté,
Et de noblesse en ce Lyon,
Que n'ay pour avoir frequenté
D'austres bestes un million.

[1] Marot, sur la fin de 1537, accompagna le roi, qui se rendit à Lyon avec l'intention de passer en Italie dès que les circonstances réclameraient sa présence. Voyez l'*Essai historique*.



VIII.

1543.

SUR LES SENTENCES ET BELLES MAXIMES DES ANCIENS.[1]

SI sçavoir veulx les rencontres plaisantes
Des sages vieux faictes en devisant,
O toy qui n'a lettres à ce duysantes,
Graces ne peulx rendre assez suffisantes
Au tien Macault,[2] ce gentil traduisant :
Car en ta langue orras, icy lisant,
Mille bons motz propres à oindre et poindre,
Dictz par les Grecz et Latins, t'advisant,
Si bonne grace eurent en bien disant,
Qu'en escrivant, Macault ne l'a pas moindre.

IX.

1543.

SUR LE MESME SUBJECT.

DES bons propos cy dedans contenuz,
Rends à Plutarque, o Grec, un grand mercy :
Soyez, Latins, à Erasme tenuz,

[1] Les *Apophtegmes d'Erasme*, traduits en français, par Antoine Macault, imprimés à Paris, en 1543.

[2] Antoine Macault, surnommé l'*élu Macault*, né à Niort, notaire, secrétaire et valet-de-chambre de François Ier, a traduit plusieurs ouvrages grecs et latins.

Qui vous a tous traduict et esclaircy :
Tous les Françoys en doibvent faire ainsi
Au translateur, car en ce livre apprennent
De bon sçavoir autant, quant à cecy,
Que les Latins et les Grecz en comprennent.

X.

1543.

CONTRE L'INIQUE, A ANTOINE DU MOULIN, MASCONNOYS, ET CLAUDE GALLAND.[1]

FUYEZ, fuyez (ce conseil je vous donne),
Fuyez le fol,[2] qui à tout mal s'adonne,
Et dont la mere en mal jour fut enceinte :
Fuyez l'infame inhumaine personne,
De qui le nom si mal cimbale et sonne,
Qu'abhorré est de toute oreille saincte :
Fuyez celluy qui sans honte ne craincte
Compte tout hault son vice hors d'usance,
Et en faict gloire, et y prend sa plaisance :
Qui s'aymera ne le frequente donc.
O malheureux de perverse naissance :
Bien heureux est qui fuyt ta congnoissance,
Et plus heureux qui ne te congneut onc.[2]

[1] Voyez l'épigramme LX du livre I.

[2] Le savant la Monnoye pense que cette épigramme regarde Étienne Dolet, qui, après avoir perdu l'amitié de Marot, se vit entouré de la haine de ses plus anciens amis.

XI.

1544.

DE L'AN.

LE cours du ciel qui domine icy bas
Semble vouloir, par estime commune,
Cest an present demonstrer maintz desbatz
Faisant changer la couleur de la lune,
Et du soleil la vertu claire et brune.
Il semble aussi par monstres orgueilleux
Signifier cest an fort perilleux,
Mais il debvoit, faisant tousjours de mesme,
Et rendant l'an encor plus merveilleux,
Nous envoyer eclipse de caresme.

XII.

REPLIQUE AUX VERS D'UN GREFFIER DE LA MAISON DU DUC D'ORLEANS, QUI CUYDOIT QUE MAROT EUST FAICT LE HUICTAIN DES FRERES MINEURS. [1]

PRINCE, ce griffon qui me gronde,
Semble Jouan qui se mordoit :
Que voulez vous que luy responde ?

[1] On savait que Marot n'aimait pas les moines; aussi on ne manqua pas de lui attribuer l'épigramme des *Frères mineurs*, composée par Victor Brodeau (voyez tome Ier, l'épître de Fripelipe où cette épigramme est citée). Un greffier de la maison du duc d'Orléans

C'est la plus grand'pitié du monde,
Excuser plus tost on le doibt :
Car quand ainsi son feu jectoit,
Et qu'il disoit : Argent en pouppe,
Le povre homme se mescomptoit,
Et vouloit dire qu'il estoit
Tousjours yvre comme une souppe.

XIII.

D'UN GROS PRIEUR.

Un gros prieur son petit filz baisoit,
Et mignardoit au matin en sa couche,
Tandis rostir sa perdrix on faisoit :
Se leve, crache, esmeutit et se mouche :
La perdrix vire : au sel de broc en bouche
La devora, bien sçavoit la science :
Puis quand il eust prins sur sa conscience
Broc de vin blanc, du meilleur qu'on eslise :
Mon Dieu, dit il, donne moy patience,
Qu'on a de maulx pour servir saincte eglise.

s'érigea en défenseur de la moinerie, et alla chercher querelle à Marot. Voici le huitain qui a donné lieu à cette réplique :

Tu dis, Marot, par tes raisons
Qui ne valent le publier,
Que quant allons par les maisons
Disnons sans bourse deslier :
D'un cas je te veulx supplier,
Puis que tu n'as argent en pouppe,
Comme moy rends toy cordelier,
Tu disneras comme je souppe.

XIV.

DE FRERE THIBAUT.

Frere Thibaut pour soupper en caresme,
Faict tous les jours sa lamproye rostir,
Et puis avec une couleur fort blesme,
En pleine chaire il vient nous advertir
Qu'il jeune bien, pour sa chair amortir,
Tout le caresme en grand'devotion :
Et qu'autre chose il n'a, sans point mentir,
Qu'une rostie à sa colation.

XV.

D'UN PETIT PIERRE ET DE SON PROCES EN MATIERE DE MARIAGE.

Le petit Pierre eust de son juge option
D'estre conjoinct avec sa damoyselle,
Ou de souffrir la condamnation
D'excommunie et censure eternelle :
Mais mieulx ayma, sans dire j'en appelle,
L'excommunie et la censure essire,
Que d'espouser une telle femelle
Pire trop plus qu'on ne pourroit escrire.

XVI.

DU CONVENT DES BLANCZ MANTEAUX.[1]

LES Blancz Manteaux en leur convent
Ont faict rampart de longues selles,
Pour nuyre à ceulx qui vont souvent
Faire la court aux damoyselles:
Quand marys gardent leurs femelles,
Ilz ont droict, je m'en tais tout coy:
Mais ces cagotz sont jaloux d'elles:
Je sçaurois vouluntiers pourquoy.

XVII.

SUR L'ORDONNANCE QUE LE ROY FEIT DE BASTIR A PARIS AVEC PROPORTION.

LE roy aymant la decoration
De son Paris, entr'autres biens ordonne

[1] Le couvent des *Blancs Manteaux* était dans la rue qui porte encore ce nom. En 1258, des moines arrivèrent de Marseille à Paris : ils se faisaient appeler niaisement *serfs de la vierge Marie*. Ils étaient pieux et gueux ; ces deux qualités se trouvent rarement séparées. Ils furent bien accueillis. Louis IX, qui aimait à cacher le diadême sous le capuchon du pélerin, voyait avec un joie béatifique grossir le torrent de la moinaille dont la France était inondée : les bons moines ne possédaient pas un denier ; il leur fit bâtir un magnifique couvent, et les combla de bienfaits, en sorte que ces saints personnages, détachés, par leurs vœux, des vanités du monde, regorgèrent bientôt de richesses qu'ils gagnaient sans doute à force de vices.

Qu'on y bastisse avec proportion,
Et pour ce faire argent et conseil donne :
Maison de Ville[1] y construict belle et bonne,
Les lieux publics devise tous nouveaulx,
Entre lesquelz au milieu de Sorbonne
Doibt, ce dict on, faire la place aux veaulx.

XVIII.

SUR LE DICT D'UN THEOLOGIEN.

De la Sorbonne un docteur amoureux
Disoit un jour à sa dame rebelle,
Ainsi que font tous autres langoureux :
Je ne puis rien meriter de vous, belle.
Puis nous prescha que la vie eternelle
Nous meritions par œuvres et par dictz.
Arguo sic, si magister Lourdis
De sa Catin meriter ne peult rien :
Ergo ne peult meriter paradis :
Car pour le moins paradis la vault bien.

[1] « Le bâtiment consacré aux séances du prévôt des marchands et des échevins de Paris, parut, au commencement du XVI[e] siècle, mesquin et insuffisant; on proposa la construction d'un bâtiment plus vaste et plus somptueux, et, le 15 juillet 1535, Pierre de Viole, prévôt des marchands, en posa la première pierre. »
DULAURE. *Histoire de Paris*. Tome IV, p. 149.

XIX.

DU LIEUTENANT CRIMINEL DE R.

Un lieutenant vuydoit plus vouluntiers
Flascons de vin, tasses, verres, bouteilles,
Qu'il ne voyoit proces, sacs, ou papiers
De contredictz, ou cautelles pareilles :
Et je luy dy : Teste digne d'oreilles
De pampre vert, pourquoy as fantasie
Plus à t'emplir de vin et malvoysie,
Qu'en bien jugeant acquerir los et gloire?
D'espices, dit la face cramoysie,
Friant je suis, qui me cause de boire.

XX.

A MAISTRE GRENOUILLE, POETE IGNORANT.

Bien ressembles à la grenouille,
Non pas que tu sois aquatique :
Mais comme en l'eau elle barbouille,
Si fais tu en l'art poetique.

XXI.

D'UN MAULVAIS POETE.

Sans fin (povre sot) tu t'amuses
A vouloir complaire aux neuf Muses :
Mais tu es si lourd et si neuf,
Que tu en fasches plus de neuf.

XXII.

A UN QUIDAM.

VEULX tu sçavoir à quelle fin
Je t'ay mis hors des œuvres miennes?
Je l'ay faict tout expres, affin
Que tu me mettes hors des tiennes.

XXIII.

D'UN CENSEUR IGNORANT.[1]

UN gros garçon qui creve de santé,
Mais qui de sens a bien moins qu'une buse,
De m'attaquer a la temerité,
En mesdisant de ma gentille muse.
De ce pourtant ne me chault et l'excuse :
Car demandant à gens de grand renom,
S'il peult mon los m'oster par telle ruse,
Ilz m'ont tous dict assurement que non.

XXIV.

QUE CE MOT VISER EST BON LANGAGE.[1]

REGARDER est tresbon langage,
Viser est plus agu du tiers :

[1] Cette épigramme, qui se trouve dans toutes les éditions de J.-B. Rousseau, nous semble appartenir à Cl. Marot. La Monnoye ne sait auquel des deux l'attribuer.

[2] De sots critiques avaient reproché, avec aigreur, à Marot de

De dire qu'il n'est en usage,
J'en croy tous les arbalestriers.

Je demanderois vouluntiers
Comme on diroit plus proprement:
Un de ces deux haquebutiers
Par mal viser fault lourdement.

Je dy (à parler lourdement)
Qu'il fault que ce mot y pourvoye,
Et ne se peult dire autrement,
Qui est tout le pis que j'y voye.

Celluy qui ne vise à la voye
Par ou il va, fault et s'abuse:
Mais point ne fault, ne se forvoye,
Celluy qui du terme ainsi use.

Doncques, amy, ne le recuse:
Car quand au pis on le prendroit,
User on en peult soubz la ruse
De metaphore en maint endroict.

Viser du latin vient tout droict,
Visee en est une lisiere:

s'être servi du mot *viser*, dans cette pièce charmante (*Marot à ses Disciples*, liv. I épig. LIX), où il établit une des règles les plus difficiles de la grammaire. On voit qu'il y avait alors, comme aujourd'hui, des gens dont tout le talent était de faire la guerre aux mots, et souvent même sans raison.

Et par ailleurs viser fauldroit
Pour m'attaindre à la visiere.

XXV.

SUR QUELQUES MAULVAISES MANIERES DE PARLER.[1]

Collin s'en allit au lendit
Ou n'achetit, ni ne vendit,
Mais seulement, à ce qu'on dict,
Derobit une jument noire.
La raison qu'on ne le penda
Fut que soudain il responda,
Que jamais autre il n'entenda,
Sinon que de la mener boire.

XXVI.

D'UN USURIER, PRIS DU LATIN.

Un usurier à la teste pelee
D'un petit blanc acheta un cordeau
Pour s'estrangler, si par froide gelee
Le beau bourgeon de la vigne nouveau
N'estoit gasté.[2] Après ravine d'eau

[1] On avait attribué à Marot deux épîtres où l'on se moque aussi des ridicules affectations de langage qui s'étaient introduites à la cour. On les trouve parmi les *poésies attribuées à Marot.*

[2] La physionomie de ce ladre paraît esquissée d'après les *usuriers de Landerousse, qui nagueres,* dit Rabelais, *se pendirent voyant les bledz et vinz ravaller en prix, et le bon temps retourner.*

Selon son vueil la gelee survint,
Dont fut joyeux : mais comme il s'en revint
En sa maison se trouva esperdu
Voyant l'argent de son licol perdu
Sans proufiter : sçavez vous bien qu'il feit?
Ayant regret de son blanc, s'est pendu
Pour mettre mieulx son licol à prouffict.

XXVII.

D'UN GLORIEUX EMPRISONNÉ, PRIS DU LATIN.

T'ESBAHIS tu dont point on ne souspire,
Et qu'on rit tant? qui se tiendroit de rire,
De veoir par force à present estre doulx
L'amy de nul, et l'ennemy de tous?

XXVIII.

D'UN IMPORTUN.

BREN laissez moy, ce disoit une
A un sot qui luy desplaisoit.
Ce lourdault tousjours l'importune,
Puis j'oy qu'elle luy disoit :
La plus grosse beste qui soit,
Monsieur, comme est ce qu'on l'appelle?
Un elephant, madamoyselle,
Me semble qu'on la nomme ainsi :
Pour dieu, elephant (ce dit elle),
Va t'en donc, laisse moy icy.

XXIX.

D'UN YVROGNE.

LE vin qui trop cher m'est vendu
M'a la force des yeulx ravie,
Pour autant il m'est deffendu,
Dont tous les jours m'en croist envie :
Mais puisque luy seul est ma vie,
Maulgré les fortunes senestres,
Les yeulx ne seront point les maistres
Sur tout le corps, car par raison,
J'ayme mieulx perdre les fenestres
Que perdre toute la maison. [1]

[1] La saillie de cet ivrogne a été souvent répétée depuis Marot; nous nous contentons de citer cette épigramme peu connue :

Quand l'ivrogne Martin fut vieux,
Le médecin qui le conseille
Lui dit un remède à l'oreille,
Pour guérir le mal de ses yeux :

« Mon pauvre compère Martin,
» Ta maladie m'est connue ;
» Tu n'auras tantôt plus de vue,
» Si tu bois encore du vin. »

Lors Martin, fermant ses paupières,
Adieu, dit-il, adieu lumières ;
Le bon Martin n'a que trop vu,
Et n'a pas encore assez bu.

Aveugle, je ferai connaître
Cette véritable leçon,
Qu'il n'importe de la fenêtre,
Pourvu qu'on sauve la maison.

XXX.

A CORIDON.

LA mesdisante ne fault croire,
Coridon, amy gracieux :
Je la congnois, c'est une noire,
Noire faicte en despit des cieulx :
Si elle eust (pour la paindre mieulx)
Au bec une prune sauvage,
On diroit qu'elle auroit trois yeulx,
Ou bien trois prunes au visage.

XXXI.

DE LA FILLE DE VAUGOURT.

VAUGOURT parmy sa domestique bande,
Voyant sa fille Augustine ja grande,
S'attendoit bien de brief un gendre avoir,
Et enfans d'elle agreables à veoir,
Qui lui rendroient sa vieillesse contente.
Or a perdu sa fille et son attente,
Et luy a prins la mort par un trespas,
Ce qu'il avoit, et ce qu'il n'avoit pas.



XXXII.

DU PASSEREAU DE MAUPAS.

LAS il est mort (pleurez le damoyselles)
Le passereau de la jeune Maupas :
Un autre oyseau qui n'a plumes qu'aux aesles,
L'a devoré : le congnoissez vous pas ?
C'est ce fascheux Amour, qui, sans compas,
Avecques luy se jectoit au giron
De la pucelle, et volloit environ,
Pour l'enflamber, et tenir en destresse :
Mais par despit tua le passeron,
Quand il ne sçeut rien faire à la maistresse. [1]

[1] Du Bellay, en délayant cette pensée, lui a fait perdre toutes ses graces :

EPITAPHE DU PASSEREAU DE MADAME MARGUERITE

Ce petit enfant Amour
Ne volete point autour
De Marguerite, et ne touche,
Folastre, à sa chaste couche :
Et son traict, qui les cœurs poinct,
La vierge ne blesse point :
Loin de son lict la pucelle
Le chasse, mais autour d'elle
Vont voletans les oyseaulx,
Plaisans, honnestes et beaulx,
Qui d'une douce cholere,
Vont de leur maistresse chere
La belle main pincetans.
Or, vont en l'air voletans,
Or, sautelans vont et viennent,
Et leur maistresse entretiennent
En ces passe et temps joyeux,
L'un contre l'autre envieux.

Mais Cupido meurt de honte,
Que de luy l'on ne tient compte,

XXXIII.

RECEPTE.

RECEPTE pour un flux de bourse :
Couchez vous avant qu'il soit nuict,
Dormez tousjours, et pourquoy ? pource :
Car en dormant rien ne vous nuyct :
Mais si vous aymez le deduyct,
D'habiter la belle au corps gent,
Par nostre Dame il fault argent.

XXXIV.

SUR LA VENUS EN MARBRE PRESENTEE AU ROY.

SEIGNEUR, je suis Venus : je vous dy celle mesme
Qui la pomme emporta pour sa beauté supresme :
Mais tant ravie suis de si haulte louenge,
Que viande et liqueur je ne bois et ne mange,
Donc ne vous estonnez si morte semble, et roide,
Sans Ceres et Bacchus tousjours Venus est froide. [1]

Et de fureur qui le mord,
Prenant le traict de la mort,
A du passereau la vie
Malheureusement ravie,
Du passereau tant cheri,
Sur tous le plus favori.

[1] Ce vers est la traduction littérale de *sine Baccho et Cerere friget Amor*. Mme Déshoulières a composé une ballade dont ce vers est le refrain :

Amour languit sans Bacchus et Cérès.

XXXV.

DE LA STATUE DE VENUS ENDORMIE.

QUI dort icy? le fault il demander?
Venus y dort, qui vous peult commander.
Ne l'esveillez, elle ne vous nuyra :
Si l'esveillez, croyez qu'elle ouvrira
Ces deux beaulx yeulx, pour les vostres bander. [1]

XXXVI.

D'UNE QUI FAISOIT LA LONGUE.

QUAND je vous ayme ardantement,
Vostre beauté toute autre efface :
Quand je vous ayme froidement,
Vostre beauté fond comme glace.
Hastez vous de me faire grace,
Sans trop user de cruauté :
Car si mon amytié se passe,
Adieu command vostre beauté. [2]

[1] J.-B. Rousseau, qui imitait peut-être trop souvent Marot, a fait son profit de cette idée :

Respectons l'Amour
Tandis qu'il sommeille,
Et craignons qu'un jour
Ce dieu ne s'éveille.
DIANE. *Cantate I.*

[2] Cette pensée est exprimée avec bien plus de délicatesse dans ces vers de Mellin de Saint-Gelais :

Tousjours vous me semblastes belle :

XXXVII.

D'UNE QUI LUY FEIT CHERE PAR MANIERE D'ACQUIT.

Ne vous forcez de me cherer,
Chere ne quiert point violence :
Mes vers vous veulent reverer,
Non obliger vostre excellence :
Si mon amour et ma science
En vostre endroict n'ont sçeu valoir,
C'est à moy d'avoir patience,
Et à vous de ne vous chaloir.

XXXVIII.

D'ENTRETENIR DAMOYSELLES.

Je ne sçaurois d'entretien appeller
Le deviser qui aucun fruict n'apporte,
C'est le vray vent qui tost se perd en l'air,
Ou l'eau qui roide en aval se transporte.
L'oyseau gentil, sur le poing je le porte,

Mais encor le congneu je mieulx,
Apres que la flamme immortelle
D'amour m'eust ouvert les deux yeulx;
Puis quand les vostres gracieux
Reçeurent la mesme estincelle,
Lors vostre beauté devint telle,
Qu'il en est de moindres aux cieulx :
Soit donc vostre cueur soucieux
De m'aymer avec loyauté,
Non que le mien ambitieux
Merite un bien si precieux :
Mais pour garder vostre beauté.

Apres luy crie, à luy souvent j'entens,
Car de son vol rend mes espritz contens.
Adonc Amour bel oyseau par les aesles,
Apporte proye, et donne passetemps,
Ou entretien (tout seul) tes damoyselles.

XXXIX.

BAISER VOLÉ.

Vous vous plaignez de mon audace
Qui a prins de vous un baiser,
Sans en requerir vostre grace,
Venez vers moy vous appaiser :
Je ne vous iray plus baiser
Sans vostre congé, veu qu'ainsi
Il vous deult de ce baiser cy,
Lequel si bien l'ay osé prendre,
N'est pas perdu, je suis icy
En bon vouloir de vous le rendre.

XL.

RESPONSE.[1]

Du baiser qu'avez soudain pris,
Possible n'est d'en faire paye,
Car vous n'en scavez pas le prix,

[1] Cette réponse est de Marot.

De bonne gresse est son satin farcy,
Et tout son corps plein de maulvaise grace,
Quant à la grace, a peine qu'on l'efface,
Car il sent trop son escolier latin:
Quand à la gresse, il l'a soir et matin
(Comme je croy) en trois ans amassee:
Mais baillez luy douze aulnes de satin,
Voyla sa robbe en un jour desgressee.

XLIII.

DU PLAISIR EN AMOURS.

BAISER souvent n'est ce pas grand plaisir?
Dictes ouy, vous autres amoureux:
Car du baiser vous provient le desir
De mettre en un ce qui estoit en deux.
L'un est tres bon, mais l'autre vault trop mieulx:
Car de baiser sans avoir jouyssance,
C'est un plaisir de fragile asseurance:
Mais tous les deux alliez d'un accord
Donnent au cueur si grand'esjouyssance,
Que tel plaisir met en oubly la mort.

Un lourd marcher, un branlement de bras,
Un sot parler, avec un museau tors:
Contrefaisant le gracieux: alors
Qu'il pense mieulx d'amours faire butin,
Que dessert il? d'estre jecté dehors,
Et l'envoyer desgresser son satin.

XLIV.

DU MAL EN AMOURS.

Le plus grand mal et le plus dangereux,
Que d'une amye on puisse recevoir,
N'est pas refuz, ny congé rigoureux,
Apres qu'on a d'aymer faict son debvoir :
Ce n'est aussi estre privé de veoir
Celle qu'on tient chere comme soy mesme.
Un mal y a en amours plus extresme,
Et qu'on ne peult, sans l'essayer, comprendre :
Diray je quel ? c'est quand on est à mesme,
Et toutesfoys on est contrainct d'attendre.

XLV.

QU'IL FAULT TOUSJOURS CRAINDRE ET ESPERER EN AMOURS.

J'apperçoy bien qu'amour est de nature estrange,
Difficile à congnoistre et facile à sentir :
Il se veult approcher quand de luy on s'estrange,
Et quand on s'en approche il en faict repentir :
Le suyvre maulgré moy me fallut consentir,
Mais soubz bonne esperance, il me fut rigoureux,
Et lors que je pensois estre le moins heureux,
Entre plusieurs ennuyz je me vey prosperer.
Ayez donc souvenance, o tristes amoureux,
Qu'il fault craindre tousjours, et tousjours esperer.

XLVI.

AMOURS QU'ON N'OSE DESCOUVRIR.

FORCE d'amours me veult souvent contraindre
A declairer mon cueur appertement :
Mais un refuz (pour honte) tant à craindre
M'a tousjours faict un grand empeschement.
Mon mal ainsi nourry couvertement,
Dissimulant l'ennuy tant que je puis :
D'autre costé du bien que je poursuys
Le souvenir renforce mon martyre.
Voyez (helas) le tourment ou je suis,
Voulant parler, un seul mot ne puis dire.

XLVII.

A UNE DAME QUI FAISAIT FORCE PROMESSES A SES AMANTS.

DAME, vous avez beau maintien,
Et grand'grace en vostre langage :
Mais tout cela est peu ou rien,
Si vous ne faictes davantage.
J'accorde bien que c'est un gage
De pouvoir jouyr quelque jour.
Si ce n'est pas le parfaict tour,
Qu'il fault pour achever l'affaire :
Pour avoir le deduyct d'amour,
Vault mieulx peu dire et beaucoup faire.

XLVIII.

A UNE DAME, SUR LE RETOUR D'UN QU'ELLE AYMOIT.

Bonjour la Dame au bel amy,
Vous estes maintenant contente,
Et si n'ay plaisir, ne demy :
Car apres vostre longue attente
Venu est celluy qui de rente
M'a laissé fascherie et soing :
Dieu doint que nul ne s'en repente,
L'amy se congnoist au besoing.

XLIX.

SUR L'ENNUY DE L'ABSENCE.

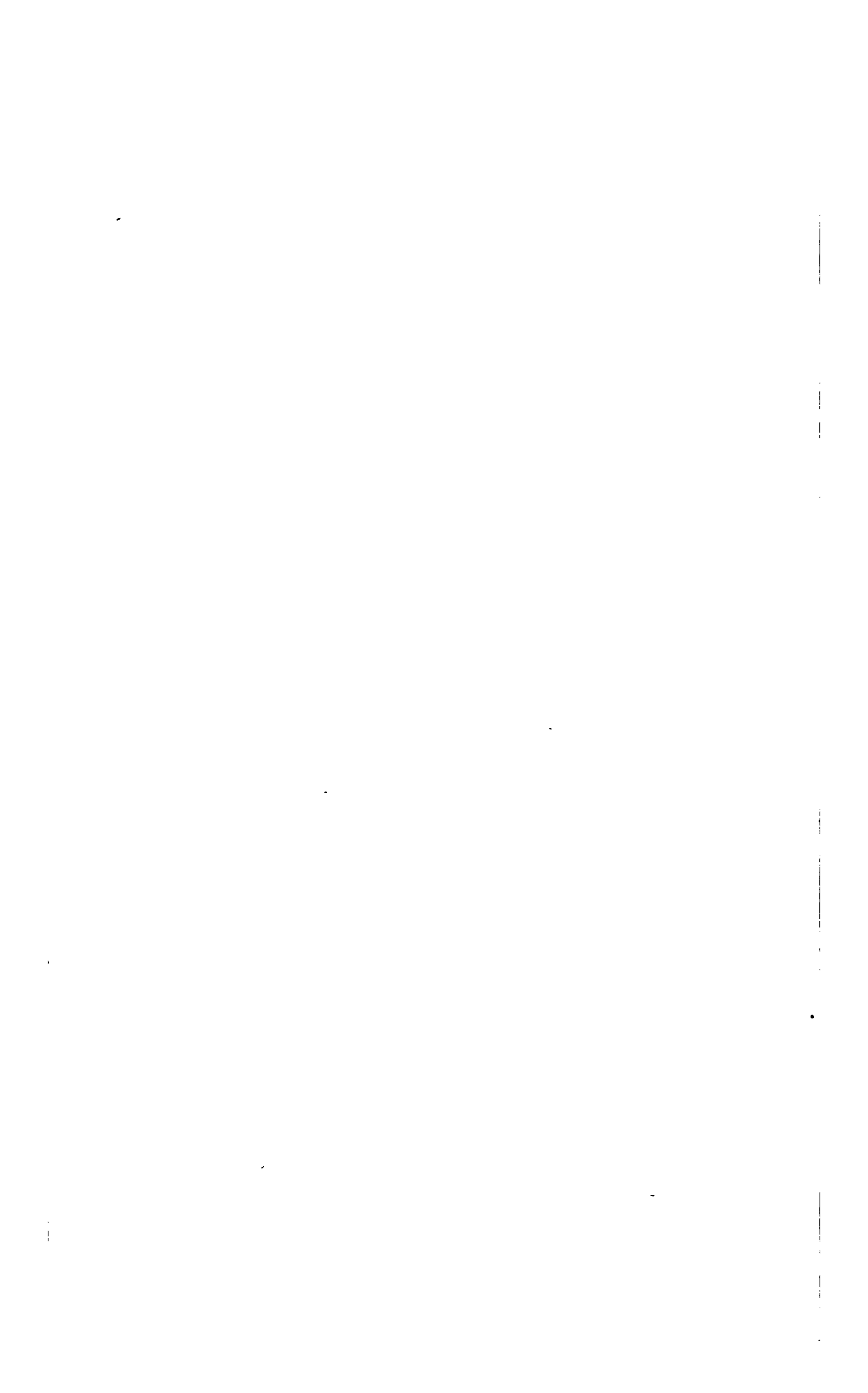
Je ne fais rien que plaindre et souspirer,
Desirant plus ce que moins puis avoir,
Et sens mon mal chascun jour empirer,
En voyant moins ce que plus je veulx veoir.
Veoir semble peu à qui s'en peult pourvoir :
Mais j'ay congneu par vraye experience,
Que quand on faict en amour son debvoir,
Il n'est ennuy que l'ennuy d'une absence.



ÉPIGRAMMES

A L'IMITATION DE MARTIAL.

LIVRE V.



ÉPIGRAMMES
A L'IMITATION DE MARTIAL.

I.

AD ÆLIAM.

Lib. I. Epig. xx.

Si memini, fuerant tibi quatuor Ælia, dentes, etc.

D'UNE VIEILLE EDENTEE.

S'IL m'en souvient, vieille au regard hydeux,
De quatre dents je vous ay vu mascher:
Mais une toux dehors vous en meit deux,
Une autre toux deux vous en feit cracher.
Or pouvez bien toussir sans vous fascher,
Car ces deux toux y ont mis si bon ordre,
Que si la tierce y veult rien arracher,
Non plus que vous n'y trouvera que mordre. [1]

[1] D'Aceilly a renfermé la même idée dans quatre vers qui rappellent l'afféterie de Dorat :

Retirez-moi d'une peine
Où je suis depuis long-tems ;
Dites-moi, bouche d'Ismène,
En quel endroit sont vos dents ?



II.

AD SABIDIUM.

Lib. I. Epig. xxxIII.

Non amo te, Sabidi : nec possum dicere, quare, etc.

A JEHAN.

JEHAN, je ne t'ayme point, beau sire :
Et ne sçay quell'mouche me poinct,
Ne pourquoy c'est, je ne puis dire,
Sinon que je ne t'ayme point.

III.

DE GELLIA.

Lib. I. Epig. xxxiv.

Amissum non flet, quum sola est Gellia, patrem, etc.

D'ALIX.

JAMAIS Alix son feu mary ne pleure
Tout à part soy, tant est de bonne sorte :
Et devant gens, il semble que sur l'heure
De ses deux yeulx une fontaine sorte.
De faire ainsi (Alix) si te deporte,
Ce n'est point dueil, quand louenge on en veult.
Mais le vray dueil, sçais tu bien qui le porte?
C'est cestuy là qui sans tesmoing se deult.

IV.

AD LICINIANUM, SCRIPTORES UNDE.

Lib. I. Epig. LXII.

Verona docti syllabas amat vatis, etc.

DES POETES FRANÇOYS, A SALEL.

De Jehan de Mehun [1] s'enfle le cours de Loire :
En maistre Alain [2] Normandie prend gloire,
Et plaint encor mon arbre paternel :
Octavian [3] rend Cognac eternel :

[1] Jean de Clopinel, dit de Meun, né à Meun-sur-Loire, à quatre lieues d'Orléans, vivait vers l'an 1300, sous le règne de Philippe-le-Bel. Il fut nommé Clopinel, parce qu'il était boiteux. Il traduisit *les Consolations de Boèce*, *les Épîtres d'Abélard*, et il continua *le Roman de la Rose*, que Guillaume de Lorris n'avait pas achevé.

[2] Alain Chartier, secrétaire des rois Charles VI et VII, poète élégant et habile orateur. Le trait suivant donnera une idée de l'espèce de culte dont on entourait la science en ces tems de barbarie. Marguerite d'Écosse, femme de Louis XII, alors dauphin, voyant ce poète endormi, *s'approcha et la baisa*. Cette princesse dit en riant aux courtisans, étonnés d'une familiarité que la laideur d'Alain ne rendait pas suspecte : *Ce n'est pas l'homme que j'ai baisé, mais la bouche qui a prononcé tant de belles choses*. Cependant, ce serait faire tort à Marguerite, de croire que sa jolie lèvre ait touché la bouche du difforme Alain.

[3] Octavien de Saint-Gelais, évêque d'Angoulême. Il traduisit en vers français *les Épîtres d'Ovide* et quelques livres de l'*Odyssée*. Ses autres ouvrages sont, *le Séjour d'honneur*, *les Persécutions des Chrétiens*, *le Chasteau de Labour*, etc. Il mourut en 1502. On reproche à ce saint évêque d'avoir été père de Mellin de Saint-Gelais, cet heureux rival de Marot. Ce reproche lui fait honneur.

De Moulinet,[1] de Jehan le Maire,[2] et Georges,[3]
Ceulx de Haynault chantent à pleines gorges :
Villon,[4] Cretin,[5] ont Paris decoré :
Les deux Grebans[6] ont le Mans honnoré :
Nantes la Brette en Meschinot[7] se baigne :

[1] Jean du Molinet, né à Divernes, en Picardie, chanoine de Valenciennes, fut très-estimé, sur la fin du XVe siècle, à la cour de Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Cette princesse le nomma son bibliothécaire. Il écrivit l'histoire de son tems, et composa divers ouvrages en prose et en vers. Il mourut à Valenciennes, en 1507.

[2] Jean le Maire, né à Bavais, en Hainaut, du tems de Louis XII, poëte et historien célèbre. Il s'acquit, par ses *Illustrations de la Gaule et Singularités de Troye*, une réputation qu'il ne sut pas conserver long-tems. Il essaie, dans ce livre bizarre et surchargé d'érudition, de prouver que les rois de France sont descendus d'un fils de Priam, Francus, échappé du sac de Troie. Il s'appuie sur quelques passages obscurs des auteurs anciens qu'il détourne en sa faveur, et il mêle tant de fables ridicules à de vagues transitions, qu'on s'est bientôt moqué de l'origine, très-honorable d'ailleurs, qu'il prétend nous donner. C'est Jean le Maire qui apprit à Marot les premières règles de la versification.

[3] Georges Chastelain, gentilhomme, poëte et historiographe de l'ordre de la Toison d'or.

[4] Voyez l'Épigramme III du livre IV.

[5] Voyez son Épitaphe, page 249 de ce volume.

[6] Arnoul Greban, chanoine du Mans, et Simon Greban, secrétaire de Charles d'Anjou, comte du Maine. Ils étaient tous deux de Compiègne, et vivaient vers l'an 1450. Le premier commença la traduction des *Actes des Apôtres*; qui fut achevée par son frère. Simon Greban traduisit encore un livre intitulé le *Cœur de la Philosophie*, et il fit l'épitaphe de Charles VII, que Marot a imitée dans la complainte de Florimond Robertet.

[7] Jean Meschinot, de Nantes, maître d'hôtel d'Anne de Breta-

En Coquillart [1] s'esjouyt la Champaigne :
Querçy, Salel, [2] de toy se vantera,
Et (comme croy) de moy ne se taira.

V.

AD FABULLAM.

Lib. I. Epig. LXV.

Bella es, novimus, et puella, verum est, etc.

D'UNE QUI SE VANTE.

Vous estes belle, en bonne foy,
Ceulx qui disent que non, sont bestes,
Vous estes riche, je le voy :
Qu'est-il besoing d'en faire enquestes?
Vous estes bien des plus honnestes :
Et qui le nie est bien rebelle :
Mais quand vous vous louez, vous n'estes
Honneste, ne riche, ne belle.

gne. Il mourut, en 1509, dans un âge fort avancé. Nous avons de lui des poésies morales sous le titre singulier de *Lunettes des Princes*.

[1] Voyez son épitaphe, livre V des Épigrammes.

[2] Voyez le rondeau XXXIII du livre I.



VI.

DE LINO.

Lib. I. Epig. xxxvi.

Dimidium donare Lino, quàm credere totum, etc.

D'UN MAULVAIS RENDEUR.

Cil qui mieulx ayme par pitié
Te faire don de la moytié,
Que prester le tout rondement,
Il n'est point trop mal gracieux :
Mais c'est signe qu'il ayme mieulx
Perdre la moytié seulement.

VII.

AD NÆVOLUM CAUSIDICUM.

Lib. I. Epig. xcviii.

Quum clamant omnes, loqueris tu, Nævole, semper, etc.

D'UN ADVOCAT IGNORANT.

Tu veulx que bruict d'advocat on te donne,
Et de sçavant, mais jamais au parquet
Tu ne dis mot, sinon quand le caquet
Des grans criars les escoutans estonne. [1]

[1] Variante :

Quand d'un chascun la voix bruyt et resonne
En plein parquet, one homme ne parla
Plus tost que toy, et si semble par là
Que le renom d'advocat on te donne :
A faire ainsi, etc

A faire ainsi, je ne sçache personne
Qui ne puisse estre homme docte à le veoir :
Or maintenant, qu'un seul mot on ne sonne,
Dy quelque chose, oyons ce beau sçavoir.

VIII.

IN DIODORUM, AD FLACCUM.

Lib. I. Epig. xcix.

Litigat, et podagra Diodorus, Flacce, laborat, etc.

D'UN ABBÉ.

L'ABBÉ a un proces à Romme,
Et la goutte aux piedz, le povre homme.
Mais l'advocat s'est plaint à maintz,
Que rien au poingt il ne luy boute :
Cela n'est pas aux piedz la goutte,
C'est bien plus tost la goutte aux mains.

IX.

IN PRISCUM.

Lib. I. Epig. cii.

Cùm te non nossem, dominum regemque vocabam, etc.

A BENEST.

BENEST quand ne te congnoissoye,
Un grand monsieur je te pensoye :
Mais quand j'ay veu ce qui en est,
Je trouve que tu es benest.

X.

AD LUCIUM JULIUM.

Lib. I. Epig. cvII

Sæpe mihi dicis, Luci charissime Juli, etc.

A MONSIEUR CASTELLANUS,[1] EVESQUE DE TULE.

Tu dis, Prelat, Marot est paresseux,
De luy ne puis quelque grand œuvre veoir :
Fais tant qu'il ait biens semblables à ceulx
Que Mecenas à Maro feit avoir,
Ou moins encor : lors fera son debvoir
D'escrire vers en grand nombre et hault style.

Le laboureur sur la terre infertile
Ne picque beuf, ne charrue ne meine:

[1] Pierre du Chastel, ou Chastelain, connu aussi sous le nom latin de Castellanus, était un des hommes les plus remarquables de son siècle; son mérite l'éleva aux premières dignités de l'église; il était aimé de François Ier : les bienfaits de ce prince lui permirent de devenir le Mécène des gens de lettres. Il mourut en 1552, après avoir été évêque de Tulles, de Mâcon, d'Orléans, aumônier de France et bibliothécaire du roi. On vante beaucoup son savoir et ses mœurs; plaisant éloge, qui prouve bien la corruption de ces tems-là! car, excepté un enfant qu'il avait eu sans l'aide du sacrement, ce docte prélat mena une vie irréprochable, du moins en apparence. Cette austérité l'empêcha souvent de prendre la défense du cynique Marot, dont la conduite et les opinions n'étaient pas très-orthodoxes. Castellanus, qui laissa brûler son ami Dolet, n'avait garde de déplaire à la cour romaine : pourquoi toujours mentir à sa conscience?

Bien est-il vray que champ gras et utile
Donne travail, mais plaisante est la peine.

XI.

DE CATELLA PUBLII.

Lib. I. Epig. cx.

Issa est passere nequior Catulli, etc

DE LA CHIENNE DE LA ROYNE ELEONOR.

MIGNONNE est trop plus affettée,
Plus fretillant, moins arrestée
Que le passeron de Maupas :
Cinquante pucelles n'ont pas
La mignardie si friande.

Mignonne nasquit aussi grande
Quasy comme vous la voyez.

Mignonne vault (et m'en croyez)
Un petit tresor : aussi est ce
Le pàsse et temps et la liesse
De la royne, à qui si fort plaist,
Que de sa belle main la paist.

Mignonne est la petite chienne :
Et la royne, est la dame sienne :
Qui l'orroit plaindre aucunesfoys,
On gageroit que c'est la voix
De quelque dolente personne :

Et a bien cest esprit Mignonne,
De sentir plaisir, et esmoy,
Aussi bien comme vous et moy.

La royne en sa couche paree,
Luy a sa place preparee :
Et dort, la petite follastre,
Dessus la gorge d'allebastre
De sa dame, si doulcement
Qu'on ne l'oyt souffler nullement.
Et si pisser veult d'adventure,
Ne gaste drapz, ny couverture :
Mais sa maistresse gratte, gratte,
Avecques sa flatteuse patte :
L'advertissant qu'on la descende :
Qu'on l'essuye, et puis qu'on la rende
En sa place : tant est honneste,
Et nette la petite beste.
Le jeu d'amours n'a esprouvé :
Car encores n'avons trouvé
Un mary digne de se prendre
A une pucelle si tendre.

Or affin que du tout ne meure,
Quand de mourir viendra son heure,
Sa maistresse en un beau tableau,
L'a faict paindre à Fontainebleau,
Plus semblable à elle (ce semble)
Qu'elle mesme ne se ressemble.

Et qui Mignonne approchera
De sa paincture, il pensera
Que toutes deux vivent sans faincte?
Ou bien que l'une et l'autre est paincte.

XII.

IN POSTHUMUM.

Lib. II. Epig. LXVII.

Occurris quocumque loco mihi, Posthume, clamas etc.

A HILAIRE.

DES que tu viens là ou je suis
(Hilaire) c'est ta façon folle
De me dire tousjours, et puis
Que fais tu? voyla tout ton rolle.
Cent foys le jour ceste parolle
Tu me dis, j'en suis tout batu.
Quand tout sera bien debatu,
Je cuyde par mon ame, Hilaire,
Qu'avecqués ton beau, que fais tu?
Tu n'as rien toy mesme que faire.



XIII.

IN CINNAM

Lib. III. Epig. IX.

Versiculos in me narratur scribere Cinna, etc.

A MERLIN DE SAINCT GELAIS.

Ta lettre, Merlin, me propose
Qu'un gros sot en rithme compose
Des vers, par lesquelz il me poinct :
Tien toy seur qu'en rithme, n'en prose,
Celluy n'escrit aucune chose,
Duquel l'ouvrage on ne lit point.

XIV.

IN CANDIDUM.

Lib. III. Epig. XXVI.

Prædia solus habes, et solus, Candide, nummos, etc.

DE JAN JAN.

Tu as tout seul, Jan Jan, vignes et prez :
Tu as tout seul ton cueur et ta pecune :
Tu as tout seul deux logis diaprez,
Là ou vivant ne pretend chose aucune :
Tu as tout seul le fruict de ta fortune :
Tu as tout seul ton boire et ton repas :
Tu as tout seul toutes choses fors une,
C'est que tout seul ta femme tu n'as pas.

XV.

IN LENTINUM.

Lib. III. Epig. XLIII.

Mentiris juvenem tinctis, Lentine, capillis, etc.

A GEOFFROY BRULARD.[1]

Tu pains ta barbe, amy Brulard, c'est signe
Que tu vouldrois pour jeune estre tenu :
Mais on t'a veu nagueres estre un cigne,
Puis tout à coup un corbeau devenu.
Encor le pis qui te soit advenu,
C'est que la Mort, plus que toy fine et sage,
Congnoist assez que tu es tout chenu,
Et t'ostera ce masque du visage.

XVI.

IN SERTORIUM.

Lib. III. Epig. LXIX.

Rem peragit nullam Sertorius, inchoat omnes, etc.

D'UN LYMOSIN.

C'est grand cas que nostre voisin,
Tousjours quelque besongne entame :
Dont ne peult, ce gros Lymosin,
Sortir qu'à sa honte et diffame.

[1] Voyez le rondeau XII du livre I.

Au reste, je croy sur mon ame,
Tant il est lourd et endormy,
Que quand il besongne sa femme,
Il ne luy faict rien qu'à demy.

XVII.

IN CALLISTRATUM.

Lib. V. Epig. XIII.

Sum (fateor) semperque fui, Callistrate, pauper, etc.

DE SOY MESME ET D'UN RICHE IGNORANT.

RICHE ne suis, certes je le confesse :
Bien né pourtant, et nourry noblement :
Mais je suis leu du peuple et gentillesse
Par tout le monde : et dict on, c'est Clement.
Maintz vivront peu, moy eternellement :
Et toy tu as prez, fontaines et puytz,
Boys, champs, chasteaulx, rentes, et gros appuys :
C'est de nous deux la difference et l'estre.
Mais tu ne peulx estre ce que je suis :
Ce que tu es, un chascun le peult estre. [1]

[1] Sans doute il ne faut pas grand talent pour être riche; pourtant tout le monde n'est pas capable de le devenir. L'opulence ne se trouve guères réunie à l'esprit : tous les biens sont rarement le partage d'un seul. Ainsi, ce riche, que Marot traite avec tant de hauteur, pouvait répondre avec Mellin de Saint-Gelais :

Dy moy, amy, que vault il mieulx avoir
Beaucoup de biens, ou beaucoup de sçavoir ?

XVIII.

AD JULIUM MARTIALEM.

Lib. V. Epig. xx.

Si tecum mihi chare Martialis, etc.

A F. RABELAIS.[1]

S'ON nous laissoit nos jours en paix user,
Du temps present à plaisir disposer,
Et librement vivre comme il fault vivre :
Palais et cours ne nous fauldroit plus suyvre,
Plaidz, ne proces, ne les riches maisons
Avec leur gloire et enfumez blasons :

. . . .

Je n'en sçay rien : mais les sçavans je voy
Faire la cour à ceulx qui ont de quoy.

Les poëtes ont beau faire fi de l'argent, l'air du Parnasse ne rassasie pas, et on voit souvent Apollon courtiser Plutus.

[1] François Rabelais, né à Chinon, en Touraine, fut, sous tous les rapports, l'homme le plus extraordinaire du XVIe siècle. Son *Pantagruel*, qu'il composa dans sa cure de Meudon, est un livre bizarre, mais inimitable; rempli d'esprit et d'érudition, mais où il règne le cynisme le plus effronté. Poëte, grammairien, sachant huit langues, et possédant d'immenses connaissances, il se moque des savans; médecin, il n'épargne pas la médecine; jurisconsulte, il ne respecte ni les lois, ni leurs ministres; philosophe profond, il tourne les philosophes en ridicule; cordelier et curé de Meudon, le clergé, le pape et Dieu même, ne sont pas à l'abri de ses railleries. Enfin Rabelais, qui citait tout le genre humain à son tribunal satirique, Rabelais, qui ne connaissait rien de sacré, vécut sans être inquiété, et Marot, qui, dans ses ouvrages, laisse à peine entrevoir ses opinions, fut persécuté pendant toute sa vie. Rabelais mourut en 1553.

Mais soubz belle umbre en chambre et galeries
Nous pourmenans, livres et railleries,
Dames et bains, seroient les passetemps,
Lieux et labeurs de nos espritz contens.
Las, maintenant à nous point ne vivons,
Et le bon temps perir pour nous sçavons
Et s'envoler, sans remedes quelconques:
Puis qu'on le sçait, que ne vit on bien doncques?

XIX.

AD GELLIAM.

Lib. V, Epig. xxix.

Si quando leporem mitlis mihi, Gellia, dicis, etc.

A YSABEAU.[1]

YSABEAU, lundy m'envoyastes
Un lievre, et un propos nouveau:
Car d'en manger vous me priastes,
En me voulant mettre au cerveau,
Que par sept jours je serois beau.[2]
Resvez vous? avez vous la fievre?
Si cela est vray, Ysabeau,
Vous ne mangeastes jamais lievre.

[1] On reconnaît bien Diane au surnom d'Isabeau.

[2] C'était une croyance assez répandue autrefois, et plusieurs savans ont partagé cette opinion, que la chair du lièvre rendait le teint fleuri et vermeil à ceux qui s'en nourrissaient.

XX.

DE PHILONE.

Lib. V. Epig. XLVII.

Nunquam se cœnasse domi Philo jurat, et hoc est, etc.

DE MACÉ LONGIS.

Ce prodige Macé Longis,
Faict grand serment qu'en son logis
Il ne souppa jour de sa vie:
Si vous n'entendez bien ce poinct,
C'est à dire il ne souppe point,
Si quelque autre ne le convie.

XXI.

AD CINNAM.

Lib. V. Epig. LVII.

Quum voco te dominum, nolo tibi, Cinna, placere, etc.

A ROULLET.

Quand Monsieur je te dy, Roullet,
Le te dy je, povre follet,
Pour te plaire, ou pour ta value?
Je t'advise que mon vallet
Bien souvent ainsi je salue.

XXII.

IN DETRACTOREM.

Lib. V. Epig. LX.

Adlatres licet usque nos, et usque, etc.

A ESTIENNE DOLET.

TANT que vouldras jecte feu et fumee,
Mesdy de moy à tort et à travers : [1]
Si n'auras tu jamais la renommee,
Que de long temps tu cherches par mes vers?
Et nonobstant tes gros tomes divers, [2]
Sans bruict mourras, [3] cela est arresté :
Car quel besoing est il, homme pervers,
Que l'on te sçache avoir jamais esté? [4]

[1] Marot se brouilla avec E. Dolet, vers l'an 1548. On ignore le motif de cette haine subite qui sépara deux hommes si long-tems liés par l'amitié. Voyez l'*Essai historique.*

[2] Ce sont les Commentaires de la langue latine (*Commentarii linguæ latinæ*), dont Marot fait un si pompeux éloge dans l'épigramme XXIV du livre I, où il compare Dolet à Cicéron.

[3] Marot n'a pas été prophète; E. Dolet a fait plus de bruit à sa mort que pendant tout le cours de sa vie. On cite souvent son supplice comme un funeste exemple de l'intolérance religieuse, et les flammes de son bûcher ont jeté un éclat qui est venu jusqu'à nous, à travers trois siècles.

[4] Les quatre derniers vers de l'épigramme de Martial ne sont pas traduits.

XXIII.

AD ÆMILIANUM.

Lib. V. Epig. LXXXI.

Semper eris pauper, si pauper es, Æmiliane, etc.

A ANTOINE.

Si tu es povre, Antoine, tu es bien
En grand danger d'estre povre sans cesse:
Car aujourd'huy on ne donne plus rien,
Sinon à ceulx qui ont force richesse. [1]

XXIV.

DE FORMICA ELECTRO INCLUSA.

Lib. VI. Epigr. XV.

Dum Phaëtontæa formica vagatur in umbra, etc.

DE LA FORMIS ENCLOSE EN DE L'AMBRE.

Dessoubz l'arbre ou l'ambre degoutte,
La petite formis alla :
Sur elle en tomba une goutte,
Qui tout à coup se congela :
Dont la formis demoura là
Au milieu de l'ambre enfermee,

[1] Maynard a exprimé cette pensée avec plus de précision :

Puisque Charles est indigent,
Il ne sçauroit cesser de l'être;
Au siècle où le ciel l'a fait naître,
L'argent ne cherche que l'argent.

Ainsi la beste desprisee,
Et peu prisee quand vivoit,
Est à sa mort fort estimee,
Quand si beau sepulchre on luy voit.

XXV.

IN LESBIAM.

Lib. VI. Epig. xxiii.

Stare jubes nostrum semper tibi, Lesbia, penem, etc.

A UNE LAYDE.

Tousjours vouldriez que je l'eusse tout droict,
Ma layderon : et vous semble, je gage,
Que j'en puis faire ainsi comme du doigt :
Vous avez beau le flatter de langage,
Voyre des mains, ce diable de visage,
Desgouste tout, et à vous mesme nuyct :
Parquoy debvriez (si vous estiez bien sage)
Ne me chercher seulement que de nuict. [1]

[1] Ces deux derniers vers, qui terminent très-bien l'épigramme, n'appartiennent pas à Martial.



XXVI.

AD LYCORIM.

Lib. VI. Epig. XL.

Fœmina præferri potuit tibi nulla, Lycori, etc.

A CATIN, D'ELLE MESME ET DE JANE.

JADIS Catin tu estois l'oultrepasse:
Jane à present toutes les autres passe.
Et pour donner l'arrest d'entre vous deux,
Elle sera ce dequoy tu te deulx :
Tu ne seras jamais de sa value.
Que faict le temps? il faict que je la veulx,
Et que je t'ay autrefoys bien voulue.

XXVII.

AD AULUM, DE SUA PUELLA.

Lib. VII. Epig. XIV.

Accidit infandum nostræ scelus, Aule, puellæ, etc.

DE LA TRISTESSE DE S'AMYE.

C'EST grand'pitié de m'amye qui a
Perdu ses jeux, son passe et temps, sa feste :
Non un moyneau, ainsi que Lesbia,
N'un petit chien, belette ou autre beste:
A jeux si sotz mon tendron ne s'arreste:
Ces pertes là ne luy sont malfaisans.

Vrays amoureux soyez en desplaisans,
Elle a perdu, helas, depuis septembre,
Un jeune amy, beau de vingt et deux ans,
N'ayant encor pied et demy de membre. [1]

[1] Cette épigramme, quoique beaucoup adoucie dans l'imitation que Mellin de Saint-Gelais en a faite, n'a rien perdu de sa finesse.

Quant je vey la belle Catin
Si triste avant hier matin,
Je pensay que ce fut pourtant
Que sa cousine alloit portant
Une robbe aussi descoupee
Qu'une nymphe, ou une poupee,
Et que pour n'estre ainsi jolie
Elle fut en melancolie:
Ou bien que les froides gelées,
Qui ces jours sont renouvelees,
Eussent faict mourir les œillets
Qu'elle tient si chers et douillets,
Mais quant je la revey arsoir
Toute seule en un coin s'asseoir,
Laissant le rire et le danser
Pour se recueillir et penser:
Je dy bien qu'un cas plus mortel
Lui donnoit ce nouveau martel:
Car Catin n'est pas vouluntiers
En un soucy trois jours entiers.
Enfin quant par ma diligence
J'eus de son mal intelligence,
Je sceus que la povre fillette
Ne pleuroit fleur, ne violette,
Petit chien, ne telz appetits
Que pleurent les enfans petits,
Helas, c'estoit bien une perte
Pour troubler femme plus experte:
Son pere, sans grande raison,
Avoit mis hors de sa maison
Un jeune gars qui le servoit,
Qui pour sa jeunesse n'avoit
Pas encor un pied et demy
De ce qu'il fault à un amy.



XXVIII.

AD CÆSAREM.

Lib. VIII. Epig. LV.

Magna licet toties tribuas, majora daturus
Dona, ducum victor, etc.

AU ROY.

QUOYQUE souvent tu faces d'un grand cueur
Dons bien sentans ta royauté supresme,
D'en faire encor bien t'attens, o vainqueur
Des cueurs de tous, et vainqueur de toy mesme :
Chascun, pour vray, te porte amour extresme,
Non pour tes dons avenir ou presens :
Mais au rebours, roy, l'honneur d'Angoulesme,
Pour ton amour on ayme tes presens.

XXIX.

IN PAULLAM.

Lib. IX. Epig. v.

Nubere vis Prisco, non miror; Paulla, sapisti, etc.

DE CATIN ET DE MARTIN.

CATIN veult espouser Martin,
C'est faict en tresfine femelle :

Martin ne veult point de Catin,
Je le trouve aussi fin comme elle.[1]

XXX.

IN SUTOREM.

Lib. IX. Epig. LXXIII.

Dentibus antiquas solitus producere pelles, etc.

DE SOY MESME ET D'UN SAVETIER.

Toy qui tirois aux dents vieilles savattes,
De ton feu maistre or possedes et tiens
Rentes, maisons, et meubles, jusqu'aux nattes:
A son trespas il les ordonna tiens :
Avec sa fille en repos t'entretiens.
Et mes parens, pour me faire escolier,
M'ont faict tirer bien vingt ans au collier.
Qu'en ay je mieulx ? Romps la plume et le livre,
Calliope, puisque le vieux soulier
Donne si bien au savetier à vivre.

[1] Cette épigramme a été aussi imitée par Etienne Tabourot:

DE BERTOT ET DE JEANNE.

Bertot veut Jeanne en mariage,
Je trouve qu'il fait sagement :
Jeanne n'en veut aucunement,
Je trouve Jeanne encor plus sage.

XXXI.

DE PAULLA.

Lib. X. Epig. VIII.

Nubere Paulla cupit nobis, ego ducere Paullam, etc.

DE PAULINE.

PAULINE est riche, et me veult bien
Pour mary : je n'en feray rien,
Car tant vieille est que j'en ay honte.
Si elle estoit plus vieille un tiers,
Je la prendrois plus vouluntiers :
Car la despesche en seroit prompte. [1]

XXXII.

AD JULIUM MARTIALEM.

Lib. X. Epig. XLVII.

Vitam quæ faciunt beatiorem, etc.

DE SOY MESME.

MAROT voycy (si tu le veulx sçavoir)
Qui faict à l'homme heureuse vie avoir,
Successions, non biens acquiz à peine,

[1] Ce dernier vers, ajouté seulement pour la rime, affaiblit beaucoup la pensée de l'épigramme. Ce serait ici le cas de parler de tous les inconvéniens qui naissent de l'emploi de la rime dans notre poésie, mais nous n'accusons pas la rime des fautes du poète.

Feu en tout temps, maison plaisante et saine,
Jamais proces, les membres bien dispos,
Et au dedans un esprit à repos :
Contraire à nul, n'avoir aucuns contraires,
Peu se mesler des publiques affaires,
Sage simplesse, amys à soy pareilz,
Table ordinaire, et sans grans appareilz,
Facilement avec toutes gens vivre,
Nuict sans nul soing, n'estre pas pourtant yvre,
Femme joyeuse, et chaste neantmoins,
Dormir qui faict que la nuict dure moins :
Plus hault qu'on n'est ne vouloir point attaindre,
Ne desirer la mort, ny ne la craindre. [1]
Voyla Marot, si tu le veulx sçavoir,
Qui faict à l'homme heureuse vie avoir.

[1] Maynard a dit aussi, dans la célèbre inscription qu'il plaça à la porte de sa maison de campagne :

> C'est ici que j'attends la mort,
> Sans la désirer ni la craindre.



XXXIII.

DE LESBIA.

Lib. XI. Epig. LXXI.

Lesbia se jurat gratis nunquam esse fututam, etc.

DE MACEE.

MACEE me veult faire accroire,
Que requise est de mainte gent:
Plus envieillit, plus a de gloire,
Et jure comme un vieil sergent,
Qu'on n'embrasse point son corps gent
Pour neant. Et dit vray Macee:
Car tousjours elle baille argent,
Quand elle veult estre embrassee. [1]

XXXIV.

IN FAUSTUM.

Lib. XI. Epig. LXV.

Nescio tam multis quid scribas, Fauste, puellis, etc.

D'UN CURÉ.

AU curé, ainsi comme il dit,
Plaisent toutes belles femelles,

[1] Regnier paraît avoir imité la pensée de cette épigramme:

. . . Lorsqu'on a du bien, il n'est si décrépite
Qui ne trouve (en donnant) couvercle à sa marmite.
SATIRE XIII.

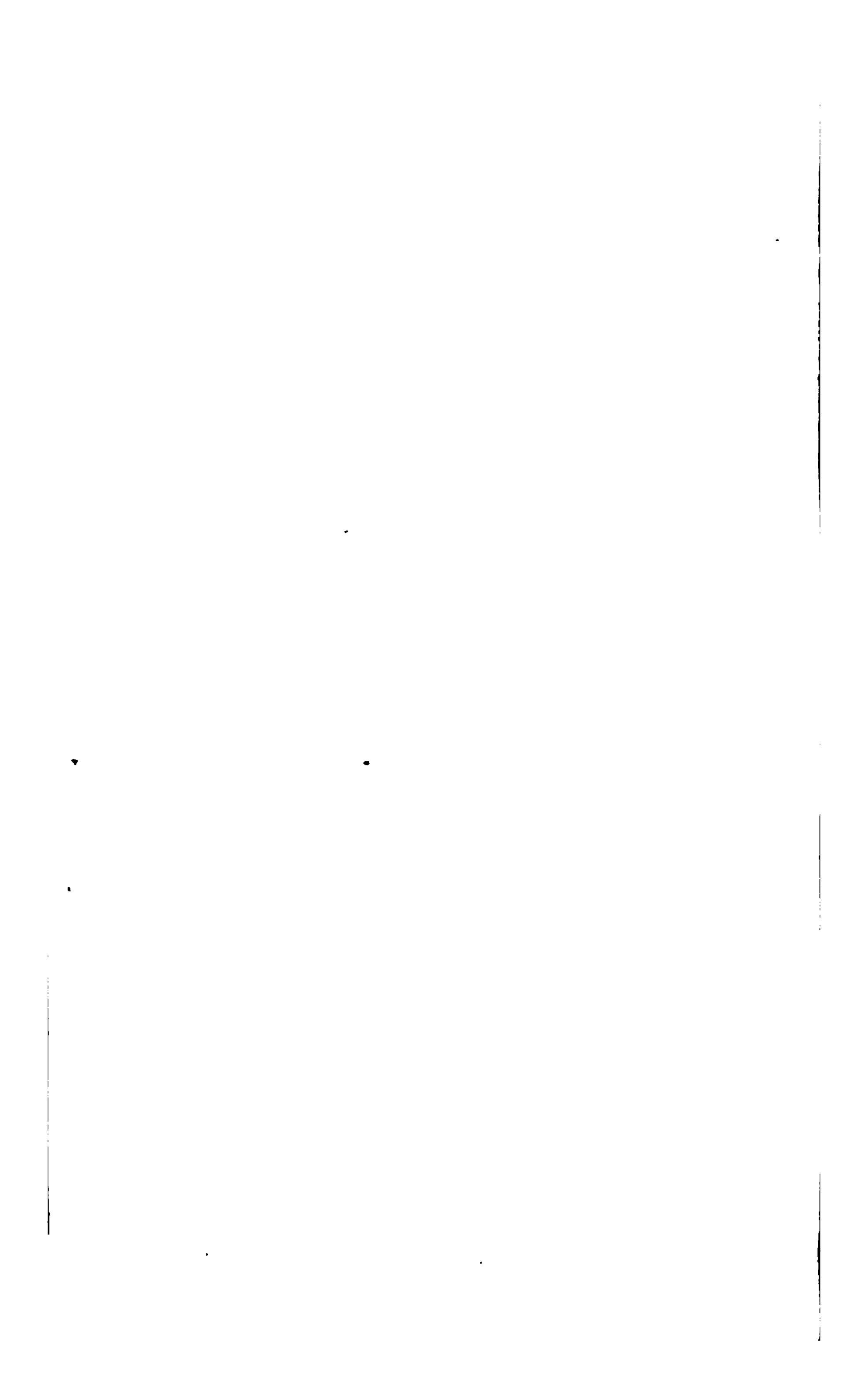
Et ont envers luy grand credict,
Tant bourgeoyses, que damoyselles :
Si luy plaisent les femmes belles
Autant qu'il dit, je n'en sçay rien :
Mais une chose sçay je bien,
Qu'il ne plaist pas à une d'elles.



ÉPIGRAMMES.

ÉPITAPHES.

LIVRE VI.



ÉPIGRAMMES.

ÉPITAPHES.

I.

1520.

DE FRERE JEHAN L'EVESQUE, CORDELIER, NATIF D'ORLEANS.

Cy gist, repose, et dort leans
Le feu Evesque d'Orleans :
J'entens l'Evesque en son surnom,
Et frere Jehan en propre nom :
Qui mourut l'an cinq cens et vingt,
De la verolle qui luy vint.

Or affin que sainctes et anges
Ne prennent ses boutons estranges,
Prions Dieu, qu'au frere Frappart
Il donne quelque chambre à part.

II.

1524.

DE MAISTRE PIERRE DE VILLIERS.

Cy gist feu Pierre de Villiers,
Jadis fin entre deux milliers,

Et secretaire de renom
De Françoys premier de ce nom.
Si sagement vivre souloit,
Que jamais estre ne vouloit
(Combien qu'il fust vieil charié)
Presbtre, ne mort, ne marié :
De paour qu'il ne chantast l'office,
De paour qu'il n'entrast en service,
Et de paour d'estre ensevely.
Et de faict je tiens tant de luy,
Ou au moins par tout le bruict a,
Que des trois, les deux evita,
Car jamais on ne le veit estre
Au monde marié, ne presbtre :
Mais de mort, ma foy je croy bien
Qu'il l'est, depuis ne sçay combine.
Les deux il sceut bien eschapper,
Mais le tiers le sceut bien happer,
Mil cinq cens un et vingt et quatre :
Non pas happer, mais si bien batre,
Qu'il dort encor icy dessoubz :
De ses pechez soit il absoubz.

III.

DU PETIT ARGENTIER PAULMIER, D'ORLEANS.

Cy gist le corps d'un petit Argentier,
Qui eust le cueur si bon, large et entier

Qu'en son vivant n'assembla bien aucun,
Fors seulement l'amytié de chascun :
Laquelle gist avec luy (comme pense)
Et a laissé pour toute recompense
A ses amys le regret de sa mort.

Doncques, passant, si pitié te remord,
Ou si ton cueur quelque dueil en reçoit,
Souhaite luy (a tout le moins) qu'il soit
Autant aymé de Dieu tout pur et munde,
Comme il estoit du miserable monde.

IV.

DE COQUILLART,[1] ET DE SES ARMES A TROIS COQUILLES D'OR.

La morre[2] est jeu pire qu'aux quilles,
Ne qu'aux eschez, ne qu'au quillart.
A ce meschant jeu Coquillart
Perdit sa vie et ses coquilles.

[1] Guillaume Coquillart, chanoine et official de Reims, vivait du tems de Louis XI et Charles VIII. Il a laissé le *Plaidoyer et Procès entre la Rusée et la Simple*, le *Blason des Armes et des Dames*, *les Monologues de la Botte de foin*, *des Perruques*, et d'autres poésies assez agréables. *Coquillart*, dit la Monnoye, *écrit avec une facilité merveilleuse, et parle très-bien pour son tems.*

Cette épitaphe n'est pas du goût de la Monnoye. Il a raison de dire que *ce n'est pas là cet élégant badinage* que Boileau proposait pour modèle.

[2] La *morre* était un jeu auquel Coquillart perdit toute sa fortune ; il en mourut de chagrin. Le sel de cette épigramme est renfermé dans le mot *morre* (*mort*).

V.

DE GUION LE ROY QUI S'ATTENDOIT D'ESTRE PAPE AVANT QUE MOURIR.

Cy gist Guion, pape jadis, et roy :
Roy de surnom, pape par fantasie :
Non marié, de paour (comme je croy)
D'estre cocu, ou d'avoir jalousie.
Il prefera bon vin et malvoysie,
Et chair salee à la propre santé.
Or est il mort la face cramoysie :
Dieu te pardoint, povre pater sancte.

VI.

DE JOUAN, FOL DE MADAME.

Je fuz Jouan sans avoir femme,
Et fol jusque à la haulte game :
Tous folz, et tous Jouans aussi
Venez pour moy prier icy,
L'un apres l'autre, et non ensemble :
Car le lieu seroit (ce me semble)
Un petit bien estroict pour tous :
Et puis s'on ne parloit tout doulx,
Tant de gens me romproient mon somme.

Au surplus, quand quelque sage homme
Viendra mon epitaphe lire,

J'ordonne (s'il se prend à rire)
Qu'il soit des folz maistre passé:
Fault il rire d'un trespassé?

VII.

DE JEHAN LE VEAU.[1]

Cy gist le jeune Jehan le Veau,
Qui en sa grandeur et puissance
Fust devenu beuf ou taureau,
Mais la mort le print des enfance.
Il mourut veau par desplaisance,
Qui fut dommage à plus de neuf:
Car on dit (veu sa corporance)
Que c'eust esté un maistre beuf.[2]

VIII.

DE JEHAN SERRE, EXCELLENT JOUEUR DE FARCES.

Cy dessoubz gist, et loge en serre
Ce tresgentil fallot Jehan Serre,
Qui tout plaisir alloit suyvant:
Et grand joueur en son vivant,
Non pas joueur de dez ne quilles,

[1] Personnage imaginaire.

[2] Ces vers sont une imitation d'une épitaphe rapportée dans les *Epistolæ obscurorum virorum.*

O Deus omnipotens, Vituli miserere Joannis
Quem mors præveniens non sinit esse bovem.

Mais de belles farces gentilles.
Auquel jeu jamais ne perdit,
Mais il gaigna bruict et credit,
Amour, et populaire estime,
Plus que d'escuz, comme j'estime.

Il fut en son jeu si adextre,
Qu'à le veoir on le pensoit estre
Yvrongne, quand il s'y prenoit,
Ou badin, s'il l'entreprenoit :
Et n'eust sceu faire en sa puissance
Le sage : car à sa naissance
Nature ne luy feit la trongne,
Que d'un badin, ou d'un yvrongne.
Toutesfoys je croy fermement,
Qu'il ne feit onc si vivement
Le badin qui rit, ou se mord,
Comme il faict maintenant le mort.

Sa science n'estoit point vile,
Mais bonne : car en ceste ville
Des tristes tristeur destournoit,
Et l'homme aise en aise tenoit.

Or bref, quand il entroit en salle
Avec une chemise sale,
Le front, la joue, et la narine
Toute couverte de farine,
Et coiffé d'un beguin d'enfant,

Et d'un hault bonnet triumphant
Garny de plumes de chappons,
Avec tout cela, je respons,
Qu'en voyant sa grace nyaise,
On n'estoit pas moins gay, ny aise,
Qu'on est aux champs Elysiens.

O vous humains Parisiens,
De le pleurer pour recompense
Impossible est, car quand on pense
A ce qu'il souloit faire et dire,
On ne se peult tenir de rire.

Que dy je? on ne le pleure point?
Si faict on : et voycy le poinct:
On en rit si fort en maintz lieux,
Que les larmes viennent aux yeulx:
Ainsi en riant, on le pleure,
Et en pleurant on rit à l'heure.

Or pleurez, riez vostre saoul,
Tout cela ne luy sert d'un soul:
Vous feriez beaucoup mieulx, en somme,
De prier Dieu pour le povre homme.



IX.

DE L'ABBÉ DE BEAULIEU LA MARCHE, QUI OSA TENIR CONTRE LE ROY.

Qui pour Beaulieu le presumptueux moyne
Vouldra dresser tumbeau propre et ydoine,
Dessus convient au vif graver, ou paindre
Les grans geans, qui s'empeschent d'attaindre
Jusques aux cieulx, pour nuyre à Juppiter,
Qui promptement les faict precipiter.

Semblablement la fable il fauldra mettre
De Phaeton, soy voulant entremettre
A gouverner le char du clair Phebus,
Dont sa jeunesse enfin luy feit abus.

Aussi fauldra paindre sur ce tumbel
L'antique histoire au beau Luciabel,
Et ses consors s'eslevans contre Dieu,
Dont en enfer tresbuchent d'un beau lieu.
Puis à l'entour de la tumbe ainsi paincte
Sera au long ceste escripture emprainete :

Seigneurs passans qui voyez tell' paincture,
Celluy qui gist soubz ceste sepulture,
Voulut en faict ressembler à ceulx cy,
Et comme à eulx luy en est prins aussi.

X.

D'ORTIS, LE MORE DU ROY.

SOUBZ ceste tumbe gist : et qui?
Un qui chantoit Lacochiqui.
Cy gist, que dure mort picqua,
Un qui chantoit Lacochiqua:
C'est Ortis, o quelles douleurs.
Nous le vismes de trois couleurs
Tout mort, il m'en souvient encore.

Premierement il estoit more,
Puis en habit de cordelier
Fut enterre soubz ce pilier: [1]
Et avant qu'eust l'esprit rendu,
Tout son bien avoit despendu.
Par ainsi mourut le follastre
Aussi blanc comme un sac de plastre,

[1] Gilles, général des cordeliers, en reconnaissance des bienfaits que son ordre avait reçus du parlement de Paris, permit à tous les officiers de la cour de se faire enterrer en habit de cordelier. On accueillit pieusement cette insolente permission, et on vit même de grands personnages endosser, en mourant, une robe grise et ceindre la corde de saint François. Dans ces siècles d'ignorance, on croyait que les portes du paradis s'ouvraient à deux battans pour recevoir quiconque portait ce costume, et que *les diables*, comme l'observe plaisamment L. Dufresnoy, *n'avaient pas l'esprit de connaître une ame, lorsque le corps était couvert de ce saint déguisement.* L'habit se payait bien, et les moines profitaient de la crédulité générale.

Aussi gris qu'un fouyer cendreux,
Et noir comme un beau diable ou deux.

XI.

DU CHEVAL DE VUYART, SECRETAIRE DU DUC DE GUYSE.

GRISON fuz Hedard [1]
Qui garrot et dart
Passay de vistesse :
En servant Vuyart
Aux champs fuz criart,
L'ostant de tristesse.

Bucephal en gresse
Fut un maistre en Grece
Mis entre les dieux :
Mais mon maistre, qu'est ce?
Plus que luy sans cesse
Il est glorieux.

J'allay curieux
En chocs furieux,
Sans craindre estrapade :
Mal rabotez lieux

[1] L. Dufresnoy veut que *hedart* signifie *vif*, *actif*, *léger*. Je ne me souviens pas d'avoir vu ce mot employé dans les vieux poëtes ; je crois plutôt que c'est le nom du cheval : je m'appuie de l'autorité de Pasquier. « *Clément Marot, en l'épitaphe du cheval qu'il ap-* » *pelle Edart, où par une licence poétique il le fait parler*, etc. »

Passay à cloz yeulx
Sans faire chopade.

La viste virade,
Pompante pennade,
Le sault soubzlevant,
La roide ruade,
Prompte petarrade
Je mis en avant. [1]

Escumeur bavant,
Au manger sçavant,
Au penser tresdoux :
Relevé devant,

[1] On découvre beaucoup d'art dans cette strophe ; un cheval impétueux y est parfaitement représenté. On le voit bondir, on suit de l'œil sa course rapide, on entend le bruit de ses pas. Marot était sensible à cette poésie imitative dont Virgile nous offre de si beaux modèles, et il ne traitait pas de frivolité un ornement que les plus grands poètes de l'antiquité n'ont jamais négligé d'ajouter à leurs vers.

Pasquier, pour prouver que *notre langue n'est pas moins capable que la latine de traits poétiques hardis*, oppose cette pièce à ce vers de Virgile, qui nous fait entendre un superbe coursier frappant du pied la terre retentissante :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum.

« Je laisse, dit Pasquier, après avoir cité les trois strophes pré-
» cédentes, tous les autres couplets de cette épitaphe pleins d'arti-
» fice ; par lequel vous voyez un cheval bondir sur le papier, et
» estre mené à courbettes, tantost au galop, tantost au trot, tout
» ainsi que s'il estoit en plein manége, piqué par un escuyer. ».

Recherches de la France. *Liv. VII. Chap.* 9.

Jusqu'au bout servant
J'ay esté sur tous.

Mourant bien secoux
Senty par deux coups
Mon maistre venir,
Et d'un foible poux
Disant, Adieu vous,
Me prins à hennir.

Sur ce souvenir
Voicy advenir
La mort sans hucher :
Mon œil feit ternir,
Mon ame finir,
Mon corps tresbucher.

Mais mon maistre cher
N'a permis secher
Mon los, bruict et fame:
Car jadis plus cher
M'ayma chevaulcher,
Que fille, ne femme.

XII.

DE FRERE ANDRÉ, CORDELIER.

Cy gist qui assez mal preschoit,
Par ces femmes tant regretté,

Frere André qui les chevaulchoit,
Comme un grand asne desbaté.

XIII.

DU FRERE CORDELIER SEMYDIEUX. [1]

Cy gist Cordelier Semydieux
Dont nos dames fondent en larmes,
Parce qu'il les confessoit mieulx
Qu'Augustins, Jacobins, ne Carmes. [2]

XIV.

D'ALIX. [3]

Cy gist, qui est une grande perte,

[1] Ce cordelier est sans doute un personnage imaginaire. Le nom de *Semidieu*, que Marot lui a donné, fait allusion à sa vigueur plus qu'humaine.

[2] Les moines étaient la terreur des maris. Les contes de la reine de Navarre nous font foi de leurs prouesses amoureuses. Ces tartuffes, qu'on nous représente le teint fleuri, l'air gaillard et les épaules larges, ne rassasiaient pas seulement leur sensualité avec des mets exquis et des vins délicieux. Approchant souvent des femmes par leurs fonctions, ils se prêtaient volontiers à leurs tendres caprices, ou, dédaigneux de plaisirs obtenus sans peine, ils cachaient la séduction sous un voile sacré, et triomphaient de la faible innocence. Combien de fois le tribunal de la pénitence a-t-il servi leurs projets criminels? On riait alors de ces histoires scandaleuses qui outrageaient la religion et la société. J'aime à croire que l'Église n'est plus, comme autrefois, le sanctuaire de tous les vices. Je suis loin d'accuser mon siècle de pareilles infamies; mais la confession auriculaire, qui n'est pas encore abolie, ne servirait pas à détruire les soupçons.

[3] Tous les siècles ont vu des poètes prostituant leur muse jusqu'à

En culetis la plus experte,
Qu'on sçeut jamais trouver en France.
C'est Alix, qui des son enfance,
Quand sa nourrice l'alectoit,
Dedans le berceau culetoit :
Et de trois jusques à neuf ans,
Avec garsons, petis enfans,
Alloit tousjours en quelque coing
Culeter au grenier au foin.
Et à dix ans tant fut culee,
Qu'en culant fut despucelee.
Depuis grosse garse devint,
Et lors culetoit plus que vingt.
En apres devint toute femme,
Et inventa la bonne dame
Mille tourdions advenans
Pour culeter à tous venans.

faire la peinture du vice ; mais qu'ils osent attacher leur nom à ces écrits réprouvés par l'honneur ; mais qu'ils trouvent des hommes d'un cynisme assez effronté pour entreprendre leur apologie, c'est une marque de dépravation dont l'exemple ne se reproduit pas heureusement tous les jours. Lyon Jamet ne rougit pas d'applaudir à ces vers orduriers. Voici les éloges qu'il adresse à son coupable ami :

Dedans Paris fort bien on te menace
D'avoir escript Alix si treslubrique,
Qu'il n'y a cul, fust il ferré à glace,
Qui ne glissast sur lict, pavé, ou brique :
Ce n'est raison que ta plume s'applique
A exercer son style en tel langage,
Qui, sans mentir, aux dames faict oultrage :
Car le subjet de si trespres leur touche
Qu'il n'y a celle (y compris la plus sage)
A qui soudain l'eau n'en vint à la bouche.

Vray est, quand plus n'eust dent en gueule,
Qu'elle culeta toute seule.
Mais à fin que le monde veit
Son grand sçavoir, elle escrivit
Un beau livre de culetage,
Pour ceulx qui estoient de grand aage,
Et un autre de culetis
Pour ceulx qui estoient plus petits.
Ces livres feit en s'esbatant,
Et puis mourut en culetant,
Encor dit on par grand' merveille
Que si on veult mettre l'oreille
Contre sa tumbe, et s'arrester,
On orra ses os culeter.

XV.

DE MARTIN.

Cy gist, pour Alix contenter,
Martin, qui souloit plus que dix,
A la rengette culeter,
Par campagnes, boys et taillis.
Prie Dieu, toy qui cecy lis,
Mettre l'ame du trespassé
En quelque lieu bien loing d'Alix,
Affin qu'il repose *In pace*.

XVI.

DE MARTIN.

Cy gist apres qui debout et assis
Avoit esté Martin de sens rassis,
Jadis faisant d'honneur et gloire numbre,
Dont maintenant, qu'en est il rien qu'une umbre,
Son bruict mourut, quand Martin fut occis.

XVII.

DE MARTIN.

Cy gist Martin qui, pour saouler Alix,
Tant culeta qu'il en perdit la vie:
Car sans cesser, ou sus bancz ou sus litz
Elle voulut en passer son envie.
Il esgouta toute son eau de vie,
Puis se voulut restaurer de coulitz,
Mais la vigueur des tourdions jolys
Qu'avoit Alix inventez à son aise,
Ses roides nerfz rendit tant amollys,
Qu'il fut martyr, dont toy, qui cecy lis,
Va, si tu veulx que ton culeter plaise,
Baiser sa tumbe au plus pres de Senlis,
Alors pourras culeter plus que dix.

EPIGRAMMES.

LIVRE VII.

ÉPIGRAMMES.

I.

1533.

POUR MADAME D'ORSONVILLIERS,[1] AU ROY DE NAVARRE.

J'AY joué rondement,
Sire, ne vous desplaise :
Vous m'avez finement
Couppé la queue, et raise :
Et puis que je m'en taise?
Jamais ne se feroit.
Mais seriez vous bien aise,
Qui vous la coupperoit?

II.

1533.

RESPONSE POUR LE ROY DE NAVARRE.

SI la queue ay couppee
Au jeu si nettement,
Point ne vous ay trompee,
J'ay joué rondement :
Aussi honnestement

[1] L'étrenne XLIII est adressée à cette dame.

Faisons marché qui tienne.
Pour jouer finement,
Je vous preste la mienne.

III.

1534.

DU BEAU TETIN.[1]

Tetin refaict plus blanc qu'un œuf,
Tetin de satin blanc tout neuf,
Tetin qui fais honte à la rose,[2]
Tetin plus beau que nulle chose :
Tetin dur, non pas tetin, voyre,
Mais petite boule d'ivoyre,
Au milieu duquel est assise
Une freze, ou une cerise,
Que nul ne veoit, ne touche aussi,
Mais je gage qu'il est ainsi.
Tetin donc au petit bout rouge,
Tetin qui jamais ne se bouge,

[1] L'idée des deux épigrammes suivantes était neuve et originale. Lorque Marot les publia à la cour du duc de Ferrare, elles lui méritèrent de nombreux éloges, et tous les poètes se mirent en devoir de les imiter; mais ils restèrent bien loin de leurs charmans modèles. Voyez, dans le tome Ier, l'épître *à ceulx qui apres l'epigramme du beau tetin en feirent d'autres.*

[2] Claude Chapuis, dans son Blason de la *main*, se sert de cette jolie expression.

Main qui fais honte à la neige et reproche.

Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller.
Tetin gauche, tetin mignon,
Tousjours loin de son compaignon,
Tetin qui portes tesmoignage
Du demourant du personnage.
Quand on te voit, il vient à maints
Une envie dedans les mains
De te taster, de te tenir: [1]
Mais il se fault bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie,
Car il viendroit une autre envie.
O tetin ne grand, ne petit,
Tetin meur, tetin d'appetit,
Tetin qui nuict et jour criez,
Mariez moy tost, mariez:
Tetin qui t'enfles, et repoulses
Ton gorgias de deux bons poulses,
A bon droict heureux on dira
Celluy qui de laict t'emplira,
Faisant d'un tetin de pucelle
Tetin de femme entiere et belle.

[1] Voltaire, qui n'appréciait pas assez le talent de Marot, a pourtant imité cette gracieuse description :

Sous un cou blanc, qui fait honte à l'albâtre,
Sont deux tétons séparés, faits au tour,
Allans, venans, arrondis par l'Amour :
Leur boutonnet a la couleur des roses.
Tetin charmant qui jamais ne reposes
Vous invitiez les mains à vous presser......

La Pucelle. Chant I.

IV.

1534.

DU LAYD TETIN.

TETIN qui n'as rien que la peau,
Tetin flac, tetin de drapeau,
Grand'tetine, longue tetasse,
Tetin, doy je dire bezasse?
Tetin au grand villain bout noir,
Comme celluy d'un entonnoir,
Tetin qui brimballe à tous coups
Sans estre esbranlé, ne secous,
Bien se peult vanter qui te taste,
D'avoir mis la main à la paste:
Tetin grillé, tetin pendant,
Tetin flestry, tetin rendant
Villaine bourbe en lieu de laict,
Le diable te feit bien si layd:
Tetin pour trippe reputé,
Tetin, ce cuyde je, emprunté,
Ou desrobé en quelque sorte,
De quelque vieille chevre morte:
Tetin propre pour en enfer
Nourrir l'enfant de Lucifer: [1]

[1] *Les deux epistres à deux vieilles de différentes mœurs*, par François Habert, et faussement attribuées à Rabelais, rappellent

Tetin boyau long d'une gaule,
Tetasse à jecter sur l'espaule,
Pour faire (tout bien compassé)
Un chapperon du temps passé:
Quand on te voit, il vient à maints
Une envie dedans les mains,
De te prendre avec les gans doubles
Pour en donner cinq ou six couples
De souffletz sur le nez de celle
Qui te cache soubz son esselle.

Va grand vilain tetin puant,
Tu fournirois bien en suant
De civettes et de parfums
Pour faire cent mille deffuncts.

Tetin de laydeur despiteuse,
Tetin dont nature est honteuse,
Tetin des vilains le plus brave,
Tetin, dont le bout tousjours bave,
Tetin faict de poix et de glus:
Bren, ma plume, n'en parlez plus,
Laissez le là, ventre sainct George,
Vous me feriez rendre ma gorge.

souvent les épigrammes *du beau et du laid tetin*. Nous n'en citerons que quelques vers imités de ces dernières:

Vieille de qui l'infame et layde peau
En puanteur passe un sale drapeau,
. . . .
Vieille qui as la tetasse propice
Pour en enfer d'un diable estre nourrice.

V.

1544.

A UNE DAME DE PIEDMONT, QUI REFUSA SIX ESCUZ DE MAROT POUR COUCHER AVEC ELLE, ET EN VOULOIT AVOIR DIX.

Madame, je vous remercie
De m'avoir esté si rebourse :
Pensez vous que je m'en soucie,
Ne que tant soit peu m'en courrousse?
Nenny, non : et pourquoy? et pource
Que six escuz saulvez m'avez,
Qui sont aussi bien dans ma bourse,
Que dans le trou que vous scavez.

VI.

D'ANNETTE ET MARGUERITE.[1]

Ces jours passez je fuz chez la Normande,
Ou je trouvay Annette et Marguerite,
Annette est grasse, en bon poinct, belle et grande:
L'autre est plus jeune et beaucoup plus petite:

[1] Cette épigramme est encore contestée à Marot par Mellin de Saint-Gelais. Elle est imprimée dans les œuvres de ce dernier, et, pour tout changement, le nom d'*Annette* est remplacé par celui de *Louise*. On ne comprend pas par quelle raison les ouvrages de ces deux poètes se trouvent aussi souvent confondus sans qu'on puisse reconnaître le véritable auteur. On doit attribuer ces erreurs à la négligence des premiers éditeurs.

Annette assez m'embrasse et sollicite :
Mais Marguerite eust de moy son plaisir.
La grande en fut, ce croy je, bien despite :
Mais de deux maulx le moindre on doibt choisir.

VII.

A PIERRE MARREL, LE REMERCIANT D'UN COUTEAU.

TON vieil couteau, Pierre Marrel, rouillé
Semble ton vit, ja retraict et mouillé :
Et le fourreau tant layd ou tu l'engaines,
C'est que tousjours as aymé vieilles gaines :
Quant à la corde à quoy il est lié,
C'est qu'attaché seras, et marié.
Au manche aussi de corne, congnoist on
Que tu seras cornu comme un mouton :
Voyla le sens, voyla la prophetie
De ton couteau, dont je te remercie.

VIII.

A LA FEMME DE THOMAS SEVIN.

LA mignonne de mon amy,
Bien fort à vous me recommande,
Vous n'estes pas femme à demy,
Hastez vous de devenir grande,
Grande par tout, car il demande
Entrer en la cité d'amours,

Se plaignant qu'il n'est qu'aux faulbourgs :
Peu de marys ainsi se doulent :
Mais vont disant (tout au rebours)
Qu'ilz y entrent plus qu'ilz ne veulent.

IX.

A LYNOTTE, LINGERE MESDISANTE [1]

LYNOTTE
Bigotte
Marmotte,
Qui couldz,
Ta note
Tant sote
Gringote
De nous.

Les pouldz,
Les loups,
Les cloux
Te puissent ronger soubz la cotte,
Trestous
Tes trouz
Ordoux,
Les cuysses, le ventre et la motte. [2]

[1] C'est probablement à elle qu'est adressée l'élégie XI du livre I. Voyez l'*Essai historique*.

[2] Rabelais, dans son *Gargantua*, s'est souvenu de cette épi-

X.

D'UNE ESPOUSEE FAROUCHE.

L'ESPOUSÉ la premiere nuict
Asseuroit sa femme farouche :
Mordez moy, dit il, s'il vous cuit,
Voyla mon doigt en vostre bouche :
Elle y consent, il s'escarmouche,
Et apres qu'il l'eust deshousee :
Or ça, dit il, tendre rousee,
Vous ay je faict du mal ainsi ?
Adonc respondit l'espousee,
Je ne vous ay pas mors aussi. [1]

gramme, lorsqu'il a rapporté cette inscription d'un *retraict :*

Chyart
Foyrart
Pedart,
Brenous,
Ton lard,
Chappart,
S'espart
Sur nous,
Hordous,
Merdous
Esgous.

Le feu de sainct Antoine t'ard
Si tous
Tes trous
Esclous
Tu ne torche avant ton depart.

[1] Ce que l'épigramme a de plus piquant n'est pas toujours un trait d'esprit du poète ; c'est bien souvent un mot cité au bout d'un petit conte, et ce mot, au lieu d'être spirituel, est quelquefois une

XI.

LE LENDEMAIN DES NOPCES.

Le lendemain des nopces on vint veoir
Si l'espousee estoit point la nuict morte,
Et si l'espoux avoit faict son debvoir,
Qui dit que ouy, et de ce s'en rapporte
A son espouse, en priant qu'elle en porte
Vray tesmoignage, et si par amytié,
Ne l'avoit faict six foys de bonne sorte :
Ouy bien, dit ell', mais j'en feiz la moytié,

XII.

DE MARS ET VENUS.

Mars et Venus furent tous deux surpriz
Par Vulcanus couchez dedans un lict,
Qui de lienz qu'il forgeat, les a priz:
Puis aux haultz dieux va compter leur delict.
Là viennent tous : lors l'un d'eulx riant dit :
Mon compaignon, si tu te sens fasché
De ces lienz, dont tu es attaché,
Je suis content de les porter pour toy,

bêtise, mais une bêtise plaisante ou une naïveté risible, comme de la jeune épousée :

Je ne vous ay pas mors aussi.

MARMONTEL.

Que pleust aux dieux que sans estre caché,
J'eusse m'amye ainsi aupres de moy.

XIII.

DE LA JALOUSIE D'UN MAISTRE SUR SON SERVITEUR.

MALHEUREUX suis, ou à malheureux maistre,
Qui tant de foys sur moy a desiré,
Qu'aupres de luy sa deesse peust estre,
Par qui longtemps amour l'a martyré.
Or elle y est. Mais ce Dieu a tiré
Dedans son cueur une flesche nouvelle,
Mon maistre (helas) voyez chose cruelle,
Car d'un costé vostre desir m'advient:
De l'autre non, car je porte avec elle
Un autre amy, qui vostre place tient.

XIV.

D'UN AMOUREUX ET DE S'AMYE.

L'AUTRE jour un amant disoit
A sa maistresse en basse voix,
Que chacun coup qu'il luy faisoit
Luy coustoit deux escuz ou trois:
Elle y contredit: toutesfoys
Ne pouvant le cas denier,
Luy dit, faictes le tant de foys,

Qu'il ne vous couste qu'un denier.[1]

XV.

LES SOUHAITZ D'UN AMOUREUX.

POUR tous souhaitz ne desire en ce monde
Fors que santé, et toujours mil escuz:
Si les avois, je veulx que l'on me tonde
Si veistes onc tant faire de cocuz
Et à ces culz frapper tost à ces culz,
Donner dedans qu'il semble que tout fonde:
Mais en suyvant la compagne à Bacchus
Ne noyez pas, car la mer est profonde.

XVI.

IL FAUT ALLER DROICT AU BUT.

EN devisant à la belle latin,
Mon cueur esmeu le feu d'amour sentit,
Lors je luy mis la main sur le tetin,
Pour luy donner un semblable appetit,

[1] J.-B. Rousseau a r'habillé à neuf cette épigramme:

En plein chapitre, un moine à son retour
Compte rendait des frais de son voyage:
Tant pour le coche et tant pour le séjour;
Tant pour le vin, et tant pour autre usage.
Puis quand ce vint aux frais du caletage,
Le papelard mit vingt livres tournois.
Lors le prieur lui dit: Par saint François,
C'est trop payé. Trop payé? dit le drôle,
Je l'ai tant fait, morbleu, que chaque fois
Ne coûte pas au couvent une obole.

Ce qui l'esmeut encores bien petit.
Mais quand je feiz de ma bourse ouverture,
Je ne veiz onc plus paisible monture,
Ne plus aisee à se renger au poinct.
Ainsi, dit elle, on me met en nature,
Sans me venir taster mon embonpoinct.

XVII.

DU JEU D'AMOURS.

POUR un seul coup, sans y faire retour,
C'est proprement d'un malade le tour:
Deux bonnes foys à son aise le faire,
C'est d'homme sain suffisant ordinaire:
L'homme galand donne jusqu'à trois foys,
Quatre le moyne et cinq aucune foys:
Six et sept foys ce n'est point le mestier
D'homme d'honneur, c'est pour un muletier.

XVIII.

D'UN ESCOLIER ET D'UNE FILLETTE.

COMME un escolier se jouoit
Avec une belle pucelle,
Pour lui plaire bien fort louoit
Sa grace et beauté naturelle,
Les tetons mignons de la belle,
Et son petit cas, qui tant vault.

Ha Monsieur, adonc ce dit elle,
Dieu y mette ce qu'il y fault.

XIX.

D'UN ADVOCAT JOUANT CONTRE SA FEMME, ET DE SON CLERC.

Un advocat jouoit contre sa femme
Pour un baiser que nommer n'oserois :
Le jeu dit tant et si bien à la dame,
Que dessus luy gagna des baisers trois :
Or ça, dit elle (amy) à cette foys,
Jouons le tout pendant qu'estes assis.
Quoy, respond il, le tout, ce seroit six,
Qui fourniroit à un si gros payement ?
Alors son clerc de bon entendement
Luy dit, ayant de sa perte pitié,
Ayez bon cueur, Monsieur, certainement
Je suis content d'en estre de moytié.

XX.

D'UN CHEVAL ET D'UNE DAME.

Si j'ay comptant un beau cheval payé,
Il m'est permis de dire qu'il est mien :
Qu'il a beau trot, que je l'ay essayé :
En ce faisant cela me faict grand bien.
Doncques si j'ay payé comptant et bien
Celle qui tant soubz moy le cul leva,

Il m'est permis de vous dire combien
Elle me couste, et quel emble elle va.

XXI.

DES CERFZ EN RUT, ET DES AMOUREUX.

Les cerfz en rut pour les biches se battent,
Les amoureux pour les dames combattent,
Un mesme effect engendre les discordz :
Les cerfz en rut d'amours brament et crient,
Les amoureux gemissent, pleurent, prient,
Eulx et les cerfz feroient de beaulx accordz.
Amans sont cerfz à deux piedz soubz un corps,
Ceulx cy à quatre ; et pour venir aux testes,
Il ne s'en fault que ramures et cors,
Que vous amans ne soyez aussi bestes.

XXII.

DE ROBIN ET CATIN.

Un jour d'yver, Robin tout esperdu
Vint à Catin presenter sa requeste,
Pour desgeler son chose morfondu,
Qui ne pouvoit quasy lever la teste :
Incontinent Catin fut toute preste,
Robin aussi prend courage et s'accroche :
On se remue, on se joue, on se hoche :
Puis quand ce vint au naturel debvoir,

Ha, dit Catin, le grand desgel s'approche,
Voyre, dit il : car il s'en va pleuvoir.

XXIII.

SUR LA SOTTISE DE ROBIN.

ROBIN mangeoit un quignon de pain bis
Par un matin tout petit à petit,
Et Marion lors gardant ses brebis,
Qui ce matin avoit grand appetit,
Luy dit : Robin, donne m'en un petit,
Et je feray tout ce que tu vouldras.
Non, dit Robin, ne lieve ja tes draps,
Mon pain vault mieulx, et ainsi s'en alla,
Et si l'avoit aussi gros que le bras,
Ne deust on pas mener pendre cela ? [1]

[1] Mellin de Saint-Gelais a composé sur ce sujet une épigramme qui ne le cède en rien à celle de Marot :

Roger rongeoit un quartier de pain bis,
Bas accroupy les genoux au menton,
Et Marion, qui gardoit ses brebis,
Veit tout à nud par soubz son hocqueton,
Je ne sçay quoy roide comme un baston :
Si s'en approche, et, en tendant la main,
Luy dit : Roger, donne moy de ton pain,
Et nous ferons apres tous deux la feste :
Mon pain vault mieulx, respondit le vilain,
Et n'en feit rien : qu'au diable soit la beste.



XXIV.

DU TETIN DE CATAUT.

CELLUY qui dit bon ton tetin,
N'est mensonger, mais veritable,
Car je t'asseure, ma Catin,
Qu'il m'est tresbon et agreable,
Il est tel, et si proufitable,
Que si du nez heurtoit quelqu'un
Contre icelluy (sans nulle fable)
Il ne se feroit mal aucun.

XXV.

DE MARTIN ET ALIX.

MARTIN menoit son pourceau au marché
Avec Alix, qui en la peine grande
Pria Martin luy faire le peché
De l'un sus l'autre, et Martin luy demande :
Mais qui tiendroit nostre pourceau, friande ?
Qui ? dit Alix : bon remede il y a :
Lors le pourceau à sa jambe lia :
Puis Martin jusche, et lourdement engaine :
Le porc eust paour, et Alix s'escria :
Serre Martin, nostre pourceau m'entraine.

XXVI.

DE ALIX ET DE MARTIN.

Martin estoit dedans un boys taillis
Avec Alix, qui par bonne maniere
Dit à Martin : Le long de ce pallis
T'amye Alix d'amour te faict priere :
Martin dit lors : s'il venoit par derriere
Quelque lourdault, ce seroit grand' vergogne :
Du cul (dit ell') vous feriez signe arriere,
Passez chemin, laissez faire besogne.

XXVII.

LA MORT DE MARGOT.

Un jour Robin vint Margot empoingner
En luy monstrant l'oustil de son ouvrage,
Et sur le champ la voulut besongner :
Mais Margot dit : vous me feriez oultrage,
Il est trop gros et long à l'advantage.
Bien dit Robin, tout en vostre fendasse
Je le mettray : et soudain il l'embrasse,
Et la moytié seulement y transporte.
Ah dit Margot, en faisant la grimace,
Mettez y tout, aussi bien je suis morte. [1]

[1] La verve du cynique Regnier s'est exercée sur un sujet à peu près semblable.

LISETTE TUÉE PAR ROBIN.

Lisette, à qui l'on faisoit tort,

XXVIII.

A UNE VIEILLE, PRIS SUR CE VERS :

Non gaudet veteri sanguine mollis amor.

VEULX tu vieille ridee entendre
Pourquoy je ne te puis aymer?
Amour, l'enfant mol, jeune et tendre,
Tousjours le vieil sang trouve amer.
Le vin nouveau faict animer
Plus l'esprit que vieille boisson,
Et puis l'on n'oyt bien estimer
Que jeune chair, et vieil poisson. [1]

Vint à Robin toute esplorée,
Et luy dit : Donne-moy la mort
Que tant de fois j'ay desirée.
Luy, qui ne la refuse en rien,
Tire son.... vous m'entendez bien,
Puis au bas du ventre la frappe.
Elle ,qui veut finir ses jours,
Luy dit : Mon cœur, pousse toujours
De crainte que je n'en reschappe.
Mais Robin, las de la servir,
Craignant une nouvelle plainte,
Luy dit : Haste toi de mourir,
Car mon poignard n'a plus de pointe.

[1] Ce proverbe était connu avant Marot, comme on le voit par les vers suivans, tirés du *Desbat de deux Sœurs disputant d'amours.* L'aînée, qui était, suivant l'expression de L. Dufresnoy, assez rusée pour entretenir toujours quatre ou cinq paires d'amans, parle ainsi à sa cadette :

Je fais tenir les jeunes vieux,
Disant qu'ilz ont des biens largesse,
Et que nulz autres je ne veulx,
Car j'ayme moult leur grand'sagesse,
Combien que ne suis pas clergesse
D'aymer jamais jeunes coquars,

XXIX.

D'UNE VIEILLE DAME FORT PASLE ET D'UN VIEIL GENTILHOMME.

UNE dame du temps passé
Vey nagueres entretenue
D'un vieil gentilhomme cassé,
Qui avoit la barbe chenue :
Alors la souhaitastes nue
Entre ses bras. Mais puis qu'il tremble,
Et puis que morte elle ressemble,
Monsieur si pitié vous remord,
Ne les faictes coucher ensemble,
De paour qu'ilz n'engendrent la mort.

XXX.

D'UN MOYNE ET D'UNE VIEILLE.

UN moyne un jour jouant sur la riviere,
Trouva la vieille en lavant ses drapeaux,
Qui luy monstra de sa cuisse heroniere
Un feu ardant ou joignoient les deux peaulx,

Ce seroit à moy grand'simplesse
De refuser donc les vieillards.

Aux jeunes dy que les vieillards
En rien jamais ne me complaisent,
Et vouldrois qu'ilz fussent tous ars,
Car tous leurs faictz fort me desplaisent,
Adonc ilz m'accollent et baisent,
Puis je leur dy tout en bas son
Que riens ne trouve qui me plaisent
Que jeune chair et vieil poisson.

Le moyne eust cueur, leve ses oripeaux,
Il prend son chose, et puis s'approchant d'elle :
Vieille, dit il, allumez ma chandelle,
La vieille lors, luy voulant donner bon,
Tourne son cul, et respond par cautelle:
Approchez vous, et soufflez au charbon.

XXXI.

D'UN CORDELIER.

Un Cordelier d'une assez bonne mise
Avoit gaigné à je ne sçay quel jeu,
Chausses, pourpoinct et la belle chemise :
En cest estat son hostesse l'a veu,
Qui luy a dict, vous rompez vostre vœu,
Non, non, respond ce gracieux records,
Je l'ay gaigné au travail de mon corps,
Chausses, chemise et pourpoinct pourfilé.
Puis dit (tirant son grand tribard dehors)
Ce beau fuseau a tout faict et filé. [1]

[1] L. Dufresnoy est indigné que J. B. Rousseau ait imité cette épigramme, où il trouve beaucoup de *grâces et de naturel.* Voici la version de l'auteur des *Odes sacrées :*

Un cavalier, de Landau revenu,
Très-mal en point chopinait chez un carme ;
En chopinant vit sur son bras charnu
Toile de lin dont la beauté le charme.
Par là morbieu, s'écria le gendarme,
Onc tisserand ne sut avec tel art
Filer chemise. Ami, dit le frappart
Troussant sa robe, il n'est que d'être habile ;
Vois-tu bien là messire Jean Choart ?
C'est la quenouille avec quoi je les file.

XXXII.

DE MESSIRE JEHAN CONFESSANT JANE LA SIMPLE.

Messire Jehan confesseur de fillettes
Confessoit Jane assez belle et jolie,
Qui, pour avoir de belles oreillettes,
Avec un moyne avoit faict la folie :
Entr'autres poinctz Messire Jehan n'oublie
A remonstrer cest horrible forfaict :
Las ! disoit il, m'amye, qu'as tu faict ?
Regarde bien le poinct ou je me fonde,
Cest homme alors qu'il fust moyne parfaict
Perdit la vie, et mourut quant au monde.
N'as tu point peur que la terre ne fonde
D'avoir couché avec un homme mort.
De cueur contrict Jane ses levres mord :
Mort ? ce dit elle, enda je n'en croy rien,
Je l'ay veu vif depuis ne sçay combien,
Mesmes alors qu'il eust à moy affaire,
Il me branloit et baisoit aussi bien
En homme vif comme vous pourriez faire.



XXXIII.

D'UNE QUI ALLA VEOIR LES BEAULX PERES.

UNE catin, sans frapper à la porte
Des Cordeliers jusqu'en la cour entra,
Long temps apres on attend qu'elle sorte,
Mais au sortir on ne la rencontra:
Or au portier cecy on remonstra,
Lequel juroit jamais ne l'avoir veue:
Sans arguer le pro, ne le contra,
A vostre advis, qu'est elle devenue? [1]

[1] Il n'est pas besoin de commentaires pour expliquer cette disparition. Cette femme avait endossé le froc. On répugne à ajouter foi à cette étrange licence; mais il existe des faits qu'il n'est pas permis de révoquer en doute: heureux si de pareils excès ne souillaient pas les pages de notre histoire! Nous n'accusons point ces saints hypocrites de n'avoir pas *gardé*, comme le dit sciemment Marot,

..... Chose qu'humaine race
Ne peult de soy....

ni d'avoir été infidèles à leurs vœux ridicules et mêmes coupables. Nous nous indignons qu'ils aient osé faire insolemment parade d'une continence qu'ils étaient loin d'observer; qu'ils aient transformé en lieu de débauche une retraite consacrée par la religion..... Ah! s'ils n'avaient rien de plus à se reprocher! Arrêtons-nous; on nous reprocherait peut-être de ne pas épargner ceux qui ont outragé la raison, la vertu et l'humanité.

Une épigramme de Lyon Jamet nous donnera une idée de ces pieuses solitaires que les moines recevaient si charitablement dans leurs couvens.

DE FRERE LUBIN.

Frere Lubin revenant de la queste

XXXIV.

DE FRERE THIBAULT.

Frere Thibault sejourné gros et gras,
Tiroit de nuict une garse en chemise,
Par le treillis de sa chambre, ou les bras
Elle passa, puis la teste y a mise,
Puis tout le sein : mais elle fut bien prise,
Car son fessier y passer ne sceut onc :
Par la morbien se dit le moyne adonc,
Il ne me chault de bras, tetin, ny teste :
Passez le cul, ou vous retirez donc,
Je ne sçaurois sans luy vous faire feste.

Avoit tout beu et mangé par la voye,
Quand fut venu, comme une povre beste,
Tout le convent paistre au champ le renvoye
Freres, j'ay pris une tant belle proye,
Dit il (monstrant une garce couverte
D'un habit gris), lors tous rempliz de joye,
Tresvoulentiers luy ont la porte ouverte.

FIN DU TOME SECOND.

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BALLADES.

CHANTS DIVERS.

RONDEAUX.

LIVRE I.

LIVRE II.

CHANSONS.

ÉTRENNES.

CIMETIÈRE.

COMPLAINTES.

ÉPIGRAMMES.

LIVRE I.

LIVRE II.

LIVRE III.

LIVRE IV.

LIVRE V.

LIVRE VI.

LIVRE VII.

FIN DE LA TABLE.

3D



